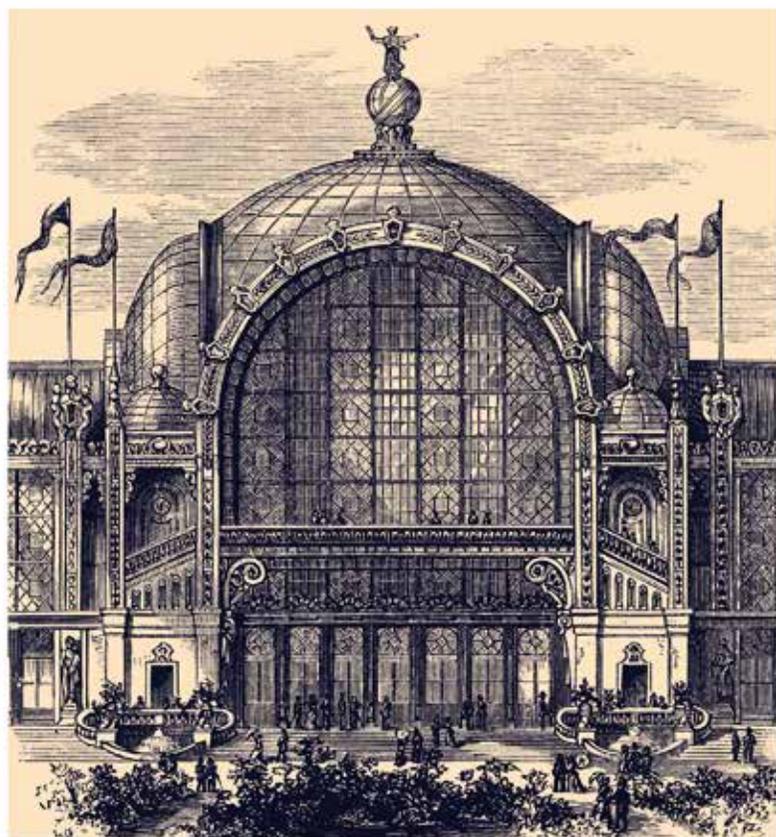


Paris illuminé : le sombre exil

Lettres 1878-1895

Texte établi avec introduction et notes par
Georges Aubin et Yvan Lamonde

Louis-Antoine Dessaulles



Paris illuminé : le sombre exil

Lettres, 1878-1895

CULTURES QUÉBÉCOISES

Cette collection fait place à des travaux historiques sur la culture québécoise, façonnée par diverses formes d'expression : écrite et imprimée, celle des idées et des représentations ; orale, celle des légendes, des contes, des chansons ; gestuelle, celle du corps et des formes variées de manifestations ; matérielle, celle des artefacts ; médiatique, celle des média de communication de masse, portée par la technologie et les industries culturelles. Ouverte aux travaux comparatifs, aux défis de l'écriture et de l'interprétation historiques, la collection accueille aussi des essais ainsi que des travaux de sémiologie et d'anthropologie historiques.

Titres parus

Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, 2010.

Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques (dir.), *1937. Un tournant culturel*, 2009.

Marc-André Bernier et Claude La Charité, *Philippe Aubert de Gaspé mémorialiste*, 2009.

Robert Vigneault, *Dialogue sur l'essai et la culture*, 2009.

Xavier Gélinas, *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*, 2007.

Pierre Vadeboncoeur, *Une tradition d'emportement. Écrits (1945-1965)*, 2007. Choix de textes et présentation par Yvan Lamonde et Jonathan Livernois.

Michèle Dagenais, *Faire et fuir la ville. Espaces publics de culture et de loisirs à Montréal et à Toronto aux XIX^e et XX^e siècles*, 2006.

Yvan Lamonde et Didier Poton (dir.), *La Capricieuse (1855) : poupe et proue. Les relations France-Québec (1760-1914)*, 2006.

Damien-Claude Bélanger, Sophie Coupal et Michel Ducharme (dir.), *Les idées en mouvement : perspectives en histoire intellectuelle et culturelle du Canada*, 2004.

François Labonté, *Alias Anthony St. John. Les Patriotes canadiens aux États-Unis, décembre 1837-mai 1838*, 2004.

LOUIS-ANTOINE DESSAULLES

Paris illuminé : le sombre exil

Lettres, 1878-1895

Texte établi avec introduction et notes
par Georges Aubin et Yvan Lamonde



Presses de
l'Université Laval

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien.
We acknowledge the support of the Canada Council for the Arts.



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

SODEC

Québec 

Mise en pages : Diane Trottier
Maquette de couverture : Laurie Patry

Illustration de la couverture : Entrée de l'Exposition universelle, Paris, 1889

Dépôt légal 4^e trimestre 2019
ISBN 978-2-7637-4659-3
PDF 9782763746609

Les Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

Table des matières

Sigles.....	.IX
Introduction.....	1
Un mauvais payeur.....	1
Caroline Dessaulles-Béique.....	4
Vivre au quotidien.....	7
Se refaire : la frénésie des inventions.....	8
Un <i>opus magnum</i> : « l'Église comme obstacle au progrès ».....	11
S'occuper, socialiser.....	12
Illuminations et gigantisme : les expositions.....	17
Mourir seul et oublié.....	18
Protocole d'édition.....	21
Annexe.....	237
Index.....	245

Sigles

ADAM	Archives départementales des Alpes-Maritimes
ANF	Archives nationales de France (Paris)
AP	Archives de Paris (état civil)
BANQ	Bibliothèque et Archives nationales du Québec
BANQ-Q	Bibliothèque et Archives nationales du Québec, section Québec
BHVP	Bibliothèque historique de la Ville de Paris
BNF	Bibliothèque nationale de France
BNM	Bibliothèque du Nouveau Monde
CALAMES	Catalogue en ligne des archives et des manuscrits de l'enseignement supérieur
CHSH	Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe
CP	<i>Chronologie parlementaire</i>
DBC	<i>Dictionnaire biographique du Canada</i>
DBFP	<i>Dictionnaire biographique des frères prêcheurs</i>
DC	<i>Dictionnaire du clergé canadien-français</i>
DEF	<i>Dictionnaire des évêques de France au XIX^e s.</i> (2010)
DPF	<i>Dictionnaire des parlementaires français</i>
DPQ	<i>Dictionnaire des parlementaires du Québec</i>
GPFC	<i>Glossaire du parler français au Canada</i>
JQ	<i>Les Journaux du Québec, de 1764 à 1964</i>
LAD	Louis-Antoine Dessaulles
LJP	Louis-Joseph Papineau
LMD	<i>Lovell Montreal Directory</i>
MMC	Musée McCord
QAS	<i>Quatre-vingts ans de souvenirs</i> (M ^{me} F.-L. Bélique)
RPCQ	Répertoire du Patrimoine culturel du Québec
TLF	<i>Trésor de la langue française</i>
UCFEB	<i>Un Canadien français en Belgique</i> (1991)

Introduction

Paris est alors le lieu de toutes les illuminations : le lieu des Lumières de la III^e République, de la tenue des Expositions universelles de 1878 et de 1889, du lancement de l'Exposition de l'électricité en 1881. Paris est aussi l'espace de célébration publique des 80 ans de Victor Hugo et des foules qui suivent son cortège lors de ses funérailles en 1885. Zola « accusera » en 1894.

C'est l'époque de la foule, des foules, jour et nuit grâce à l'association du festif et de l'électricité. Vapeurs transatlantiques et chemins de fer européens mènent à Paris. Hôteliers et logeurs s'en réjouissent et haussent leurs prix comme si c'était le mois de juillet et le mois d'août toute l'année. Paris est déjà une fête. La fête.

Louis-Antoine Dessaulles y arrive en mars 1878. C'est un exilé financier qui descend du train en provenance de Bruxelles, de Belgique où il s'est d'abord établi en octobre 1875.

Un mauvais payeur

De 1843 à 1866, Dessaulles fait face à 57 procès devant la Cour supérieure de Montréal. De 1860 à 1863, 19 jugements l'obligent à payer quelque 13 000 \$ à des créanciers; de 1864 à 1866, cinq causes perdues le contraignent à déboursier plus de 5000 \$¹. L'administration de la seigneurie pour laquelle la famille obtient une compensation en 1854 lors de l'abolition du système seigneurial, la vaine tentative de construction d'un chemin de fer et d'exploitation d'une mine à Sainte-Hélène et un train de vie plutôt

1. Y. Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles. Un seigneur libéral et anticlérical (1818-1895)*, Montréal, Fides, 1994, p. 178 (réimpression 2013).

inconsidéré font de lui un mauvais payeur des nombreux billets d'emprunts qu'il a signés.

La fuite en avant commence le 20 juin 1865 lorsqu'il signe une convention d'association avec Charles Dion pour une « alarme à feu » inventée par ce dernier, dans laquelle il avance 1274,46 \$ – il y mettra jusqu'à 15 000 \$ – et qui précise le partage des droits et profits pour le Canada, les États-Unis, la France et l'Angleterre. La convention porte aussi sur un « spiritomètre » inventé par deux mécaniciens, messieurs Cox et Murphy, et qui servirait à limiter les fraudes dans l'industrie de la distillerie. Il y est précisé que Dessaulles et Dion exploiteront ensemble une invention du premier pour remettre locomotives et wagons sur les rails lors de déraillement et une invention du dernier pour arrêter les trains à distance en cas de danger. Le document évoque également un partage égal des profits dans un éventuel projet d'investissement minier². Le secteur ferroviaire est en plein essor.

Dion (1828-1918) a aussi l'originalité des inventeurs. Un moment professeur au collège de Chambly, il s'installe à Montréal comme photographe de 1853 à 1863, tirant même un portrait de Dessaulles et de Louis-Joseph Papineau vers 1863. Il connaît l'expérience de la compétition en participant aux expositions provinciales. Il se définit comme inventeur au moment où il déménage à New York en 1866. Endetté en 1872, il liquide ses dettes en vendant un terrain qu'il possède à Chambly.

En juillet 1865, Dessaulles est à Philadelphie pour faire connaître le système d'alarme; en septembre, il est à Washington, au bureau des brevets. Un feuillet publicitaire de juillet 1866 annonce la présentation du système d'alarme à la « bâtisse Toupin, place d'Armes ». En août, Dessaulles s'associe à nouveau, cette fois avec Pierre Aymard Jay; tous deux déposeront sept brevets, dont l'un sur une pompe à air et un autre sur une scie mécanique³.

Les espoirs de Dessaulles connaissent plus de bas que de hauts. En 1869, ses investissements miniers lui occasionnent des dettes de 6000 \$ en billets; il doit alors quelque 9800 \$ et, en mai, 13 billets totalisant 3480 \$

2. Acte de dépôt fait par M. Charles Dion d'un acte de conventions sous seing privé, entre MM. L.-A. Dessaulles et C. Dion; devant le notaire Médéric Content, #982, le 16 février 1866. BANQ, CN601-097.

3. Y. Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles*, p. 177.

arrivent à échéance. En août 1875, on estime à quelque 80 000 \$ sa dette globale au moment où il ne lui reste qu'une solution : fuir, s'exiler⁴.

Il avoue à sa fille Caroline à la veille de sa fuite le 28 juillet 1875 : « Une sorte de fatalité me poursuit : je crois toucher une chose et elle fait comme l'oiseau des champs qui va se placer un peu plus loin, qui reste toujours en vue mais toujours hors de portée⁵. » L'homme a trop emprunté, trop fait de billets à ordre qu'il ne peut honorer. Il s'est endetté, lui l'entêté qui a tenu tête aux curés, à M^{gr} Bourget, au pape, à la Sacrée Congrégation de l'Index. Il n'a peur de rien, de personne. Il est certain de ses coups et, si quoi que ce soit achoppe, l'autre ou la circonstance sont responsables. Autant de conditions pour se méprendre, surtout sur soi-même. Ce qui ne l'a pas empêché de s'être battu, plume à la main et verbe haut, sur le podium de l'Institut canadien de Montréal, d'avoir été ostracisé, de s'être perçu comme un Galilée. On avait visé juste en le qualifiant de « don Quichotte sur sa Rossinante ». Le neveu de Papineau a appris à se tenir debout, lui fils aîné de Rosalie Papineau et du seigneur Jean Dessaulles de Saint-Hyacinthe.

Incapable de payer ses multiples créanciers, il fuit le 28 juillet par Philadelphie. Le 1^{er} août 1875, il avoue à sa femme, Zéphirine Thompson : « Je manquerais complètement de cœur et de vrai courage si je ne t'adressais pas un dernier mot d'adieu et de demande de pardon, avant de m'en aller définitivement. Je t'ai laissée calme en apparence mais la mort dans l'âme. » Il reconnaît ses « mécomptes en affaires » et avoue son tort de s'être laissé « dominer par des mirages, des probabilités que je changeais en certitude dans mon esprit ». Il est clair, confesse-t-il, que je ne jugeais pas ma situation sainement et ne voyais que la nécessité d'en sortir sans en comprendre en même temps l'impossibilité ».

Songeant à sa chère Caroline, qui revient d'un long voyage de noces en Europe avec son mari Frédéric-Liguori Béique, il écrit à sa femme : « Reporte sur elle l'amour que tu avais pour moi et aide-lui à me faire pardonner par son mari le mal que je lui fais ; et si vous ne m'en croyez pas indigne, donnez-moi quelquefois une pensée et un souvenir. Quant à moi, et surtout à cause de vous deux, chaque minute de mon existence,

4. *Ibidem*, p. 240 et 244. Le fonds Dessaulles (MS1473-1479) à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris comprend un « État général de mes billets », sans date, MS1479-1, p. 75 ; document que Dessaulles a apporté du Canada lors de sa fuite.

5. L.-A. Dessaulles à C. Dessaulles, 16 juillet 1875. Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe (CHSH), CH120, lettre 110.

je le jure, sera employée à préparer ma réhabilitation. J'ai pris le portrait de ma pauvre Caroline, mais je n'ai malheureusement pas pu emporter le tien que vous avez ôté de l'album, ce qui m'a été un bien amer désappointement. Au reste j'ai la mémoire des figures comme celle du cœur ; il n'y a pas plus de danger que j'oublie tes traits que tes grandes qualités d'épouse et de mère. Ton image est autant gravée dans mon cœur que le souvenir des 25 ans de bonheur que je t'ai dus et qu'aucune autre femme n'eût pu faire plus complet. Adieu donc une dernière fois ! Que ce dernier baiser reste dans vos cœurs comme vos deux amours resteront éternellement gravées dans le mien. »

La lettre porte un post-scriptum : « J'ai laissé la clé de la maison pendue à la bibliothèque. » Et un souci : « Je pense à l'hiver prochain. Aura-t-on soin des feux comme moi pour que le froid n'approche pas de vous ? » Il ne reverra jamais son épouse⁶.

Arrivé à Anvers le 3 octobre 1875, Dessaulles y séjourne jusqu'au 16, puis à Bruxelles du 20 octobre au 28 décembre pour se fixer à Gand jusqu'à son départ pour Paris, où il arrive le 25 février 1878⁷.

Caroline Dessaulles-Béique

En février 1875, Dessaulles avait accepté la demande en mariage de sa fille Caroline faite par Frédéric-Liguori Béique. Née en 1852, Caroline a vécu au manoir familial de Saint-Hyacinthe et a suivi ses parents à Toronto et à Québec lorsque son père avait été conseiller législatif de 1857 à 1860. Lors de l'établissement de la famille à Montréal en 1860, rue Berri près de la rue De La Gauchetière, Caroline, enfant unique, étudie chez les Dames du Sacré-Cœur et passe la plupart de ses étés à Saint-Hyacinthe, chez l'oncle Casimir, ou chez les Laframboise, avec à l'occasion des visites à Arthabaska.

6. L.-A. Dessaulles à Zéphirine Thompson Dessaulles, 1^{er} août 1875, L.-A. Dessaulles, *Écrits*, édités par Y. Lamonde, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1994, p. 270-271, 276.

7. Certaines lettres de Dessaulles écrites de Belgique ont été éditées, Eliane Gubin et Y. Lamonde, *Un Canadien français en Belgique au XIX^e siècle. Correspondance d'exil de L.-A. Dessaulles, 1875-1878*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, Commission royale d'histoire, 1991.

Caroline rencontre F.-L. Béique, son aîné de sept ans. Reçu avocat en 1868, Béique pratique avec Louis-Amable Jetté, un des défenseurs de la Fabrique de Notre-Dame dans la célèbre cause Guibord, en 1870. Avec son associé et d'autres personnalités, Béique fonde le Parti national en 1872 et il est vraisemblable que sa rencontre avec Caroline Dessaulles se soit faite dans l'entourage de Maurice Laframboise, qui finance la fondation du *National*, journal du parti du même nom.

À 22 ans, Caroline se marie avec le jeune et fortuné Béique à l'église Saint-Jacques de Montréal, le 15 avril 1875. Quatre jours plus tard, les mariés sont à New York, prêts à s'embarquer pour leur voyage de noces en Europe. L'enchantement commence tout de suite à New York où ils vont voir madame Ristori jouer dans *Elizabeth, Queen of England*. Le 20 avril, le *Russia* des lignes Cunard largue les amarres, puis pousse les machines une fois en eau profonde. La traversée se fait en dix jours et le *Russia* amarre à Liverpool le 1^{er} mai. Dès le lendemain, les mariés sont à Londres et y séjournent au moins jusqu'au 11 mai. Leur curiosité est insatiable : après les musées, Hampton Court, Richmond Park et les New Gardens, ils vont entendre Adelina Patti, l'Albani dans *Lohengrin* de Wagner, M^{me} Nielson dans *Le Talisman*, Maurel dans *Don Giovanni* et dans les *Nozze di Figaro*. Dessaulles a déjà adressé une lettre à Béique, lui suggérant de voir son correspondant d'affaires, M. D'Abrigeon, à Gand, car il a formé une compagnie pour éventuellement exploiter, en Belgique et en Hollande, une machine à gaz pour l'éclairage des maisons et des édifices commerciaux.

Après un séjour de trois jours à Paris et une visite obligée Au bon marché, les Béique descendent vers le sud et s'arrêtent à Marseille ; ils se promènent au Prado, montent à Notre-Dame-de-la-Garde et visitent l'île d'If qu'Alexandre Dumas a rendue populaire dans son *Comte de Monte-Cristo*. Puis c'est Toulon, Nice, Menton, Monaco « par la corniche ». De Gênes, ils se rendent à Rome et entreprennent l'Italie, le *Baedeker* en trois volumes à portée de main. La Rome catholique les séduit certes, mais leurs déambulations sur le Corso, via del Babuino, Piazza del Popolo, Piazza di Spagna les enchantent. Ils partent pour Venise et Milan où Caroline reçoit une lettre de son père qui lui apprend que l'appareil à gaz expédié à D'Abrigeon, à Gand, a coulé en mer avec le navire qui le transportait ; elle lit pour la première fois quelques lignes inquiétantes : « J'attendais quelques fonds, écrit-il, dont j'ai un terrible besoin par la crise exceptionnelle où nous sommes. Il n'y a pas eu heureusement de forte banqueroute depuis quelque

temps, mais la crise ne paraît pas diminuer d'intensité.» Les voyageurs se dirigent ensuite vers la région des lacs italiens – Como, Bellagio –, vers la Suisse – Genève, Lausanne, Bâle –, puis vers Strasbourg et descendent le Rhin, de Mayence à Cologne. Le 4 juillet, ils sont à Bruxelles et vont à Gand rendre visite au professeur Laurent, ami de leur père, qui les reçoit à sa table. Caroline, qui a reçu une autre lettre de son père, lui écrit : « J'espère que cette vilaine crise va finir, et que tu n'auras plus trop d'inquiétudes. Je serais si contente de te voir tranquille. »

Le 13 juillet, les jeunes mariés sont de retour à Paris et y séjournent jusqu'à la fin d'août. Caroline y reçoit coup sur coup trois lettres alarmantes de son père. Le 5 juillet, il lui avait confié espérer que Béique n'ait pas à revenir, tout en ajoutant : « Mais enfin il peut survenir des nécessités impérieuses qui ne vous laissent pas d'alternative. » Onze jours plus tard, Caroline tend une lettre à son mari : « Les affaires restent impossibles et l'inquiétude est générale. [...] Personne ne sait s'il sera debout demain. [...] j'ai bien de la peine à me maintenir par le terrible temps où nous sommes. [...] Ménagez bien votre bonheur, il y en a tant qui vivent dans l'impasse. » Puis une lettre, datée du 23 juillet, où Dessaulles donne des nouvelles de la famille, se termine ainsi : « Adieu, chère enfant. Amuse-toi le plus que tu pourras ; amuse-toi pour toi et pour moi, car je ne m'amuse guère ici avec l'effroyable difficulté des affaires. » Caroline n'a pas reçu cette lettre lorsqu'elle écrit à son père le 27 juillet : « Dans six semaines nous serons réunis. Ta fille qui t'aime. Caroline. » Non. Ils ne seront pas réunis. Jamais plus, sauf en mai 1895. Son père fuit le 28.

C'est à Caroline que Dessaulles écrit ses lettres de Belgique et de Paris. Des 554 lettres écrites de Paris, dont 48 sont reproduites ici, 512 le sont à Caroline, 20 à F.-L. Béique, son gendre, 19 à Fanny Leman, sa belle-sœur, une chacun à Caroline Béique, sa petite-fille, Georges-Casimir, son frère, et Godfroy Papineau, fils d'un cousin. Aucune à Zéphirine⁸.

8. Ces lettres découvertes en 1975 par Yvan Lamonde dans la famille de madame Maurice Jarry, née Madeleine Béique, ont civiquement été données et déposées aux Archives nationales du Québec, centre de Montréal, et prêtées depuis au Centre d'histoire de Saint-Hyacinthe ; elles font désormais partie du fonds Dessaulles, CH120.

Vivre au quotidien

C'est une tout autre arrivée à Paris qu'en 1839 alors qu'il avait accompagné sa tante et épouse de Papineau venue vivre momentanément avec l'exilé. Cette fois, seul et accablé, il descend du train à la gare du Nord avec ses bagages. Il faut coucher à l'hôtel pour chercher une chambre. Avant de se fixer en février 1879 à l'Hôtel de la Côte d'Or, au 8, rue des Martyrs, dans le 9^e arrondissement, derrière les actuelles Galeries Lafayette, il aura déménagé dans six endroits : Hôtel du Midi et Pernambuco, Cité d'Antin, rue Lafayette, dans le 10^e ; il se déplace dans le 9^e, au 3, rue Frochot, à l'Hôtel Clauzel, rue Clauzel, angle des Martyrs, jusqu'à la mi-août 1878. Il bouge à nouveau à l'Hôtel de l'Univers, rue de la Victoire, près de la rue Taitbout dans le 9^e ; nouveau déplacement, rue Laborde dans le 8^e, puis au 22, rue Lavoisier, près de la rue Laborde, toujours dans le 8^e. Il s'installe momentanément à l'Hôtel Laperrière, passage Laperrière, près de la rue des Martyrs dans le 9^e arrondissement, puis à l'Hôtel d'Amérique, 6, rue Rochecouart, près de la rue Lafayette, dans le 9^e, avant de se fixer à l'Hôtel de la Côte d'Or, au 8, rue des Martyrs d'où il ne bougera pas de janvier 1879 à 1895.

Quelques mois après son arrivée en février 1878, les propriétaires capitalisent sur l'Exposition universelle qui se tient au Champ-de-Mars du 1^{er} mai au 31 octobre pour augmenter les prix ; on demande à Dessalles 150 francs par mois au lieu de 35. Sa recherche d'une nouvelle chambre le mène malgré lui dans une maison où il découvre « des demoiselles fort débraillées ». Il faut chaque fois évaluer l'espace, le garni, l'étage où il faut monter à pied, le chauffage. Il lui faut économiser partout, car il est sans revenus ; c'est son gendre Béique qui le fait vivre et le fera vivre pendant 17 ans. La chambre est parfois glaciale et le froid humide est nocif pour la santé de l'homme de 60 ans. Il doit s'équiper d'un petit poêle de 18 pouces de haut et 10 de diamètre ; ce chauffage lui coûte 30 sous par mois, tout en lui permettant de se faire à l'occasion un œuf à la coque ou une soupe sommaire.

Il lui faut aussi explorer le quartier pour trouver le restaurant ou la « crèmerie » la plus économique. Le 20 mars 1878, il décrit son menu à Caroline : « Mon déjeuner, omelette, patates et tasse de café au lait, me coûte dix-huit sous, et il est bon. Mon dîner me coûte 23 sous, quart de bouteille de vin compris. J'ai deux sous de pain, plus qu'il ne m'en faut ;

un bon bifteck aux pommes frites, un fromage et beurre. Je mange du camembert qui est exactement notre meilleur fromage raffiné sans la moindre odeur. Au lieu de prendre mon dessert là, je viens le prendre ici. J'ai acheté un pot de confitures de prunes, dix sous. J'ai ainsi mon dessert pour quinze jours.»

À l'occasion du passage de son gendre, il ira dans « un établissement de bouillon », comme il commence à s'en trouver à Paris, le Bouillon Duval ou le Bouillon Chartier, aujourd'hui franchisé.

Sa « garde-robe » ne peut être que modeste : *morning coat* à rajeunir, chemises, collets, chaussettes, gilet à manches doublé en flanelle qu'il faudra se procurer. Sa gêne est telle qu'il lui faut en sus accepter de l'argent pour se vêtir convenablement lorsque monsieur Torrey ou la comtesse de Buxhoeveden lui offre un voyage en Suisse ou à Nice.

Se refaire : la frénésie des inventions

De toutes les activités de Dessaulles en exil – correspondance avec sa fille, fréquentation de concerts gratuits, visites de musées et de jardins, assistance à des cours, correspondances à des journaux, sociabilité avec des Canadiens de passage ou quelques aristocrates et bourgeois, rares voyages –, les inventions et la rédaction d'un grand ouvrage sont les deux investissements principaux de temps, d'énergie physique et émotive. L'écriture est son seul recours contre l'isolement et sa frénésie à mettre au point, seul ou avec Charles Dion, des inventions s'explique par sa volonté de se suffire à lui-même le plus tôt possible, à vivre « un commencement de réhabilitation », à « racheter [son] nom dans la mesure du possible ». La prise en charge de sa vie par son gendre est difficilement acceptable pour cet homme autonome. Insuccès et nouveaux projets le font passer du désespoir à l'espoir de rachat ; il écrit à Caroline en octobre 1878 : « Je reste accablé de ce dernier insuccès, car, perdant tout espoir pour l'avenir, je perds en même temps celui de vous revoir jamais. C'est donc le désespoir permanent attaché à mon existence et j'en ai vraiment trop à porter. Il me reste bien la possibilité de faire quelque chose avec le sucre d'érable, mais là encore je ne puis rien sans une petite mise de fonds que je n'ai pas et qu'il deviendrait injuste de demander puisque la réussite peut manquer encore. » La lettre est pathétique d'acharnement : « J'ai vécu d'espoir ; j'éprouve une grande secousse morale à y renoncer. Je comprends que c'est à peu près

certainement la séparation sans fin de tout ce que j'aime et cela me met dans un état d'esprit bien pire que si je savais devoir mourir sous huit jours. Ce serait au moins la délivrance. Je vais donc tout faire pour obtenir du travail.»

Déjà au Canada, la spéculation minière et les inventions le fascinaient, intellectuellement et financièrement ; déjà il lui aura fallu se refaire. En Belgique, il avait des projets de système de chauffage et de globes pour l'éclairage au gaz. À Paris, les globes en verre serviraient aussi à l'éclairage électrique ; l'Expo de 1878 lui rend le parachèvement plus urgent, mais les fabricants parisiens le déçoivent. Il mise sur son projet de turbine pour assurer la pression au débit de l'eau, mais il n'a pas les moyens de payer pour la demande de brevet, il est « mal tombé avec Monriot » trop souvent à l'église plutôt qu'à sa fabrique et la Ville de Paris lui explique que seul un huitième des maisons de Paris sont directement fournies à un robinet. Il estime froidement que sa pendule n'est pas assez certaine pour s'y investir davantage. « Affreux mécompte » aussi avec ses « malles de sauvetage » en mer.

Puis, il a cette idée d'exploiter le sucre d'érable. Il s'en explique à Caroline en juin 1878 : importation de 500 livres, estimation d'un débit de huit livres par jour après avoir établi un devis qui comprend les coûts de la crème et de la mise en boîte, après avoir projeté le faire goûter aux propriétaires de grands restaurants comme le Mabilles et le Pré Catalan, après avoir contacté un commerçant de beurre de la rue Lafayette, après lui avoir trouvé un nom, la « praline du Canada » ou « un mot italien » plutôt « qui ne ferait pas songer au sucre d'érable ». Il explique à sa fille : « Vous voyez que dès la première opération je suis à peu près sûr de pouvoir marcher seul. »

Dessaulles habite toujours l'Hôtel de la Côte d'Or lorsque Dion quitte New York et s'installe à Paris en prévision de l'Exposition de l'électricité qui s'ouvre en juillet 1881 et où il occupe un stand. Dessaulles a réussi à placer dans *L'Événement* d'Hector Fabre à Québec trois articles, les 29 septembre, 4 et 5 octobre 1881, dans lesquels il se montre très au courant du monde des inventions récentes relatives à la « fée électrique » et qui rappellent à quelle concurrence lui et Dion ont affaire⁹.

9. Article du 4 octobre reproduit dans L.-A. Dessaulles, *Écrits*, p. 288-292.

L'année commence mal, car le système d'alarme d'incendie lui a été volé. Mais Dion est prolifique en inventions : lampe à arc, accumulateur, bobine génératrice à spirales métalliques plutôt qu'à fils, lampe portative à pile. Dessaulles paie des brevets pour Dion avec des traites de Béique. Les comparses espèrent même rencontrer l'Allemand Siemens.

Le projet de bobine génératrice achoppe ; pas de chance : la compagnie qui devait l'acheter s'est alliée à l'Union générale qui fait faillite. C'est l'occasion (3 février 1882) pour le correspondant de Caroline de dauber sur cette institution cléricale formée de banquiers catholiques de France, de Belgique, d'Autriche, de Bavière et d'Italie et qui mène « une guerre acharnée aux grandes maisons de banque juives ». Les projets prolifèrent : batterie à vases poreux en août 1888, « échophone » supérieur au phonographe d'Edison, mais qui en 1889, de lundi en lundi, n'est jamais prêt ; nouveau type de diaphragme pour les violons, poêle thermo-électrique développé de 1891 à 1894, système de production en série de bouteilles.

L'insuccès aigrit et divise. L'idylle créateur avec Dion perd de son charme dès 1884 ; le 24 septembre, il écrit à sa belle-sœur et confidente, Fanny Leman-Dessaulles et lui détaille l'historique et les causes de ses mécomptes parisiens : « 1° la terrible incapacité de Dion en dehors du domaine de l'invention (mais gardez strictement ceci pour vous). 2° le manque d'esprit d'entreprise des Français, et surtout leur absence absolue de loyauté dans les affaires. Ils ne donnent leur parole que pour s'en moquer et retardent systématiquement une transaction pour vous égorger s'ils le peuvent. Mesquins et petits dans les dépenses nécessaires, ce sont de vrais requins pour tout prendre. Dans ces vieilles sociétés-ci, où il est difficile de se faire une position ; où on ne refait à peu près jamais celle que l'on a pu perdre, où le trop-plein fait que des gens pleins de mérite et de talent végètent misérablement parce qu'ils ne peuvent trouver à se caser, l'égoïsme est enragé, brutal¹⁰. »

En 1893, il accuse Dion d'opiniâtreté et d'être un homme « complètement têtue » ; il lui dit « qu'il était une bête et un gredin, que je me fichais pas mal de ses colères, qu'il nous avait exposés, par poltronnerie, à perdre l'affaire, et que s'il ne se taisait pas je contera à Sarrazin les nombreuses

10. Lettre reproduite dans L.-A. Dessaulles, *Écrits*, p. 293-303 ; d'autres conventions (26 septembre 1887) entre les deux hommes et des lettres de discorde et de révocation d'entente se trouvent à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, MS1479-1, p. 29, 34-39, 41.

bêtises que je ne lui avais dites qu'à moitié, par pitié pour lui, Dion. Il était pâle de rage mais il l'a avalé. Je crois qu'il a été mis dans le monde pour y être la plus complète personnification de la bêtise et du manque de compréhension des choses les plus simples». Ce partenariat pour le moins difficile s'ajoute à tous les autres défis.

Mais Dessaulles croit sans cesse à son étoile. Dans sa lettre de 1884, il confie à Fanny : « Je regarde comme à peu près certain que d'ici à quinze jours nous serons à l'aise et qu'un peu plus tard vous entendrez enfin parler de moi. Ce sera un beau jour pour moi, après tant de désespérants mécomptes, que celui où je pourrai enfin faire une remise à mon pauvre frère et à ma bonne sœur. Les autres viendront après. » C'est toujours : « Dans deux ou trois semaines, je serai à l'aise. »

Un *opus magnum* : « l'Église comme obstacle au progrès »

Chaque fois qu'il a loué une chambre, Dessaulles a imaginé une table de travail, quitte à pouvoir disposer d'une plaque de bois où déposer ses papiers, ses notes, ses brevets. Toute feuille de papier qui a un verso vierge lui est utile pour travailler à son grand œuvre destiné à faire voir « l'Église comme obstacle au progrès ». Il se documente à la Bibliothèque nationale où il est un assidu. Pour faire voir comment l'Église est hostile à la science expérimentale qui met les dogmes en pièce, il suit aussi des cours au collège de France, ceux de M. de Mortillet en anthropologie, du D^r Duval en embryologie, de Daubrée et Meunier en géologie, de Quatrefages en zoologie. Il va entendre Mariette à la galerie du Trocadéro, l'égyptologue auteur en 1878 d'un *Voyage dans la Haute Égypte*.

Ce sont cinquante ans de recherches qu'il a consignés dans quatre volumes in 8° qui comprennent une analyse des progrès lents de la civilisation au Moyen Âge, un essai sur Galilée, un chapitre sur l'instruction cléricale vue à travers les Constitutions des Jésuites, une étude des répercussions de l'évolutionnisme sur l'interprétation de la Bible et un examen du statut juridique du mariage, seule partie qu'il publiera en octobre 1894 chez Durand et Pédone-Lauriel sous le titre *Les Erreurs de l'Église en droit*

*naturel et canonique sur le mariage et le divorce*¹¹. Il en donne la véritable teneur à son frère Georges-Casimir le 30 octobre 1894: « Je t'adresse un exemplaire de mon étude sur le mariage et le divorce. L'ouvrage froissera naturellement les convictions de toutes celles qui m'aiment là-bas. [...] Les contradictions de l'Église de siècle en siècle sur cette question sautent aux yeux. L'Église s'est emparée d'une institution qui ne lui appartenait à aucun titre. Le mariage est une institution essentiellement de droit naturel puisqu'il est le moyen régulier de la propagation de l'espèce. Et d'après l'Église elle-même, son essence gît uniquement dans le libre consentement des parties. Qu'y a-t-il de religieux dans ce consentement comme dans la consommation du mariage ? [...] Le mariage n'est donc pas un sacrement au sens propre du mot [...]. »

Dessaulles a désespéré jusqu'au dernier moment de voir publier son *opus magnum*, même en partie. Il comptait sur les droits obtenus de la vente du poêle électrique de Dion pour s'y mettre. Attente vaine. C'est plutôt un mécène, un riche industriel Américain vivant à Londres, Edward Strong Torrey, qui lui donne 1500 francs qui permettent à Dessaulles de publier à la fin de sa vie.

S'occuper, socialiser

Dessaulles a bien essayé d'obtenir des correspondances pour des journaux québécois. Son gendre ne voyait guère d'un bon œil qu'il reprenne sa guerre des mots d'avant l'exil avec les journaux ministériels et ultramontains. Outre ses trois articles dans *L'Événement* en 1882, il a quelques correspondances au *Witness* de Montréal et au *Globe* de Toronto, puis en 1880 un article plus substantiel, signé « Un de gauche » sur « The Clerical Question in France » dans la *National Quarterly Review* de New York, aussi quelques articles non signés dans le *Paris-Canada* d'Hector Fabre.

Il cherche les concerts gratuits, à l'église Saint-Eustache ou à Saint-Roch, et la musique de la Garde républicaine offerte dans des parcs. Il visite l'Exposition annuelle des beaux-arts et l'Exposition des portraits du siècle qui stimule chez lui le commentaire sur les grands hommes et

11. Dans le fonds Dessaulles à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, cinq (MS1473-1477) des sept sous-fonds sont constitués de notes de recherche et de coupures de journaux, de textes rédigés et de corrections d'épreuves de l'ouvrage.

femmes, dont madame de Récamier aux formes éloquentes. « Quand on est si peu chiche de ses formes, écrit-il à Caroline le 25 juillet 1893, on n'est clairement pas une vestale. » Il est sceptique à propos de l'impressionnisme et sert même d'intermédiaire, un moment, à la vente de grands tableaux sortis de familles aristocratiques.

Ses contacts avec le commissaire du Canada en France, Hector Fabre, sa lecture de *Paris-Canada*, organe du commissariat, et la fréquentation de la salle de lecture du *New York Herald* et de l'*American Advertiser* l'informent des arrivants à Paris, en provenance des États-Unis et du Canada. Sortant de l'anonymat, il apprend la présence de son cousin Amédée Papineau à Paris, pendant l'Exposition de 1878, et surtout il voit le fils de celui-ci, dépensier à outrance, et d'anciens amis ou collègues de l'Institut canadien, de passage à Paris : Joseph Doutre, Henry Lacroix et Joseph-Adolphe Hawley, qui amène Dessaulles quelques jours au Havre et à Trouville ; il sert de cicérone à l'abbé Sax qu'on a expulsé du Séminaire de Québec, au peintre Napoléon Bourassa et ses filles ; il rencontre le curé Labelle et un Maskoutain, Sylva Clapin ; le D^r Métivier, passionné de science comme lui ; les Papineau comptent sur lui, pour diverses tâches à Paris. À trois occasions, en août 1883, en novembre 1889 lors de l'Exposition universelle de Paris et en mai 1895, Béique, son gendre, est de passage à Paris et Dessaulles se fera une fête de sa présence et de sa générosité. Puis sa « chère » Fanny, avec laquelle il a repris une correspondance intime depuis 1884, est là, en janvier 1892 et de mai à juillet 1894. Il l'accompagne dans ses courses, l'amène entendre *Les noces de Figaro* à l'Opéra, lui fait visiter Paris, en particulier ces endroits qu'il consigne, depuis 15 ans, dans la mémoire de son cœur, ces lieux privilégiés, réservés aux amis et aux êtres chers. Le poète libéral Louis-Honoré Fréchette est aussi de ceux-là. Dessaulles le rencontre à Paris, en juillet et août 1880, alors que l'auteur de la *Voix d'un exilé* vient y recevoir le prix Montyon de l'Académie française.

Dessaulles est un pur républicain agrémenté de loin en loin de goûts aristocratiques. Sa vaste intelligence le mettait à l'aise autant avec un philosophe qu'avec une femme du monde. Peu de temps après son arrivée à Paris, il rencontre le marquis de Montagu, philosophe des sciences, et s'en fait un ami lors d'une discussion échevelée sur la métaphysique avec un ancien prêtre, invité de la maison. Montagu, dit Dessaulles, est « un beau vieillard aux cheveux blancs, d'une grande instruction, qui a été vingt ans dans la marine et a été partout. C'est un républicain et sa femme

est catholique, ce qui fait que le vendredi la femme mange maigre et le bonhomme s'en va au restaurant. »

La grande famille amie de Dessaulles est celle de la Rivagerie. Plus précisément Viette de la Rivagerie. L'ancêtre, Étienne-Victor Viette de la Rivagerie, conseiller du roi en la sénéchaussée et présidial de La Rochelle, est l'aïeul des Rivagerie que Dessaulles fréquente plusieurs fois par année à Paris. À partir de 1886, l'exilé canadien est souvent invité à la table de cette famille, au jour de l'An, ou en toute autre occasion où il sent le besoin de fuir la solitude. Madame de la Rivagerie, Xaveline Huart, est née à Rocroi (Ardennes), fille d'un boulanger. Rêvant de s'associer à la noblesse, elle a épousé en 1859 à Montrouge, près de Paris, un militaire de haut rang, Alphonse-Hyacinthe Viette de la Rivagerie, né sur le bât, mais adopté par son père qui lui confère à la fois son titre et ses ambitions. Quand Dessaulles entre dans cette famille, madame de la Rivagerie est veuve avec quatre enfants, dont l'aînée, Jeanne, est particulièrement appréciée de Louis-Antoine. Le mariage de Xaveline lui a procuré une particule, un mari décoré de la Légion d'honneur et une petite pension militaire de veuve; aussi, pour subvenir au quotidien, elle tient un tabac et loue des chambres dans sa grande maison de l'avenue de La Bourdonnais, qui longe le Champ-de-Mars au nord-est, faisant tout de même de folles dépenses pour trouver des maris de haute lignée pour ses deux filles. Elle verra enfin ses ambitions personnelles réalisées après la mort de Dessaulles. En 1896, Xaveline, veuve depuis quinze ans, malade au lit, épouse le comte d'Anglemont et finira ses jours trois ans plus tard, aux Lilas, dans le château du défunt comte, les pieds bien au chaud dans un grand lit à baldaquin. Jeanne de la Rivagerie, qui est allée serrer la main de Dessaulles trois jours avant sa mort, fera de même: elle épouse en 1896 un riche avocat à Versailles et s'y établit.

Le summum de l'aristocratie est incarné ici par la comtesse Buxhoeveden (1827-1905), née Caroline McKnight au New Jersey, qui a épousé en 1847 le comte Konstantin Buxhoeveden, militaire de salon, fils d'un aristocrate russe mort à Tallinn (Estonie). Dessaulles a rencontré à Paris la richissime comtesse, veuve depuis 1874; comme elle possède des actions dans les grands magasins du Printemps, elle consent à participer financièrement aux projets d'inventions des deux Canadiens. Dessaulles fera pour elle de petits travaux et la conseillera dans ses placements; pour le remercier, insouciant des prix au menu, elle l'invitera dans les meilleurs

restaurants parisiens. Elle possède aussi une villa à Nice. En 1892, malade et craignant pour ses jours, elle supplie Dessaulles de venir l'aider à mettre de l'ordre dans ses papiers. La demande, reçue par lettre, contient une somme de 500 francs pour ses déplacements. Comblé, il en profite pour redonner vie à sa garde-robe effilochée, avant de partir pour la Côte d'Azur où la comtesse, l'emmenant sur les hauteurs de Saint-Philippe, lui fera visiter les beautés des corniches de Nice et des environs.

Et mademoiselle Smith n'est pas en reste dans cette liste des amitiés de Dessaulles. Son nom est parmi les premiers à être mentionnés dans la correspondance de Dessaulles à sa fille. On a l'impression que Miss Smith est connue de la famille au Canada. En effet, Odile-Alphonsine Smith, née à Montréal en 1844, est une cousine de Joseph-Adolphe Hawley. Fille d'un menuisier établi à Montréal, dont les ancêtres viennent d'Ipswich au Massachusetts, mademoiselle Smith, pas très jolie, dit Dessaulles, étale cependant ses connaissances au milieu des grandes familles de Paris et habite avec madame Roche qu'elle a rencontrée en Italie; les deux femmes sont devenues des amies inséparables et s'amuse parmi le gratin parisien. Louis-Antoine écrit à sa fille Caroline: «Je rencontre quelquefois M^{lle} Smith, toujours aimable et fine comme trente-six. Elle est sans cesse occupée à acheter des colifichets pour ses amies du Canada et m'a offert de t'acheter tout ce qui pourrait te faire plaisir. Elle a ses maisons attitrées où on lui fait des remises.» On ne se sépare pas d'une telle amie. Aussi, Dessaulles la promène au Jardin des plantes, deux fois à Saint-Eustache, dans le temps de Pâques, pour l'initier aux beautés du *Stabat Mater* de Rossini, dans les musées où il lui fait remarquer ce que les visiteurs ne voient jamais. Hospitalisé pendant l'été 1886, Dessaulles reçoit souvent de petites douceurs de ses amies, les demoiselles de la Rivagerie et Smith, pour suppléer à la nourriture indigeste de l'Hôpital de la Charité. La bonne amie Smith sera présente à l'inhumation de son cher Dessaulles au cimetière de Pantin en août 1895. Deux mois après, à 51 ans, Odile-Alphonsine Smith, qui habitait rue des Capucines, épousait à Paris Charles Fayet, capitaine d'état-major, général de brigade, officier de l'Instruction publique, chevalier de la Légion d'honneur, gouverneur de Dijon et attaché à la personne de Jules Grévy en 1880, président de la République. Le nouveau couple s'établit à Nice à la retraite du général en 1903.

La liste des amies de Dessaulles est presque inépuisable. Il faudrait parler aussi de madame Degas, belle-sœur du peintre Edgar Degas, de

madame d'Agoust, femme d'une rare beauté et d'une intelligence supérieure, mère de madame de Poul, où il assiste au feu d'artifice du Trocadéro ; et de madame Maertens, illustration vécue du livre de Dessaulles, *Les Erreurs de l'Église... sur le mariage et le divorce*. En effet, madame Maertens, mariée à un Anglais nommé Barton, qui était « devenu un parfait gredin », pour ne pas tomber dans la misère, avait demandé le divorce, qui lui avait été accordé. Depuis ce temps, elle est devenue une riche femme d'affaires, associée à un M. Bordes. Une de ses filles, dit Dessaulles, est douée de talents remarquables.

Un homme parmi toutes ces figures féminines : le colonel Webb, un Américain vivant à Paris, qui a l'immense prétention de faire un canal dans le nord de la Floride et qui, comme Dessaulles, entrevoit des fortunes vite faites, mais jamais réalisées. Il a ouvert un syndicat d'entreprise à Paris et attend patiemment les fonds des capitalistes. Il est à Londres depuis quelque temps quand Dessaulles reçoit une lettre de Marie-Jeanne Baron, épouse de Malcolm Graham Webb, le suppliant de venir voir son mari très malade. L'exilé parisien fera le voyage pour fermer les yeux de son ami à Londres. La fortune de Webb est évaluée, après sa mort, à 43 livres sterling. Seul Dessaulles pouvait sympathiser avec un pareil individu, sans cesse à la recherche de l'absolu.

Dessaulles fréquente à l'occasion Paul-Théodore Vibert (1851-1918), écrivain polygraphe, qui est aussi l'ami et le correspondant du poète et polémiste anticlérical Louis Fréchette qui le visite entre mai et décembre 1887. Vibert, qui a donné entre 1883 et 1886 des centaines de conférences sur le Canada dans les mairies et dans les écoles « pour tâcher de l'arracher aux griffes du clergé romain », publie en 1908 *La Nouvelle France catholique* dédiée à Fréchette et à « la mémoire vénérée d'un autre vieil ami, d'un compagnon de luttes héroïques, à Louis-Antoine Dessaulles, le grand philosophe, le savant sociologue, le moraliste impeccable, le martyr et la victime du clergé catholique canadien¹² ».

12. L'ouvrage, disponible en ligne sur Gallica, comprend (p. 470-480) un chapitre, « Notes sur le Canada de M. Louis-Antoine Dessaulles », dont deux lettres de ce dernier à Vibert des 7 mars et 3 juin 1884. Vibert, anticlérical et franc-maçon, serait-il celui qui a déposé à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris les papiers de Dessaulles après sa mort ? Ce n'est pas exclu, mais on pourrait privilégier l'hypothèse d'un dépôt rapide – il faut libérer la chambre de l'Hôtel de la Côte d'or – par Hector Fabre, commissaire du Canada en France, qui sera présent à l'inhumation de Dessaulles au cimetière de Pantin. Fabre a pu facilement estimer de son devoir de s'occuper des affaires du Canadien et, pourquoi pas, à la demande de Bélique, qui était passé à Paris avec

Illuminations et gigantisme : les expositions

Fasciné par les inventions liées à l'électricité, Dessaulles en voit aussi le féérique lors des trois expositions qu'il connaît et fréquente durant son séjour, celles de 1878, 1881 et 1889. Lors des expositions et des fêtes, la lumière électrique réduit le nocturne, étend le diurne ; la lumière empiète sur la noirceur. C'est l'histoire de son exil et de sa vie : sortir de l'ombre de la défaite, de l'isolement, des insuccès. Accéder à la lumière.

En 1878, lors de la troisième Exposition universelle à Paris après celles de 1855 et de 1867, il narre à Caroline les illuminations au gaz et à l'électricité : « Devant l'hôtel Mirabeau et la maison du tailleur Worth (ex-tailleur de l'impératrice), il y avait deux immenses transparents en morceaux de verre de toutes couleurs formant des dessins et le gaz était par derrière. L'effet était considérable. » Il y avait au moins 20 000 jets de gaz sur la place de la Concorde, « c'était presque le grand jour ». Il s'est vendu, précise-t-il, « douze cent mille lanternes chinoises ». Un mois plus tard, après lui avoir expliqué avec force détails son grand projet d'importation et de vente de sucre d'érable, il passe sans coup férir aux « dernières fêtes de Paris » et aux « 62 boules électriques plus resplendissantes que nos plus belles lunes d'hiver » sur la place de l'Opéra. « C'est inimaginablement beau, souligne-t-il sur sa lettre. C'est presque le jour. » La vie parisienne connaît un saut qualitatif avec le quantitatif et le gigantisme : 130 000 visiteurs dimanche dernier, écrit-il le 5 juin.

Le 3 juillet, il commence sa lettre hebdomadaire : « Quel dommage, chère enfant, que tu n'aies pas pu assister à tous les enchantements, les merveilles, les fêtes, les éblouissements et les magnificences de la fête de dimanche [30 juin]. Comme j'aurais donné avec bonheur plusieurs des années qui me restent pour que vous fussiez ici toutes deux et jouir de ces splendeurs. Jamais pareille fête ne s'est vue. » C'était « prodigieux ». Sur la rue Montmartre, des milliers de pavillons se mêlaient aux oriflammes et il a passé la journée à parcourir Paris, allant du côté de la place de la Concorde pour voir « les effets de la lumière sur les fontaines » et du côté du bois de Boulogne où tout le bois était « garni de lanternes et les gazons

« sa famille » à la mi-mai selon *La Patrie* du 8 août 1895. Mais la question demeure : est-ce Fabre qui a déposé les papiers de Dessaulles à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris ? Ou les aurait-il remis à Vibert qu'il connaissait sans doute ?

garnis de lampions ; puis les pots à feu faisant le grand jour sous les arbres, puis les feux d'artifice et le grand bouquet de la fin avec ses milliers de boules de feu de toutes couleurs ; puis les gondoles chargées de lanternes et les boules phosphoriques courant sur l'eau comme des diabolins qui s'y sentiraient geler ; tout cet ensemble de fêtes, d'éblouissements et de merveilles ne peut se comprendre que par la vue, mais jamais par l'imagination, ni même par le récit ».

Lors de l'Exposition de l'électricité en 1881, il est totalement accaparé par les kiosques des inventeurs, dont Edison et Bell, et par le destin des inventions de Dion dont il ne cesse d'espérer l'achat des droits. La grande fête des 80 ans de Victor Hugo ne lui échappe pas avec les 300 000 à 400 000 personnes qui circulent sur la rue d'Eylau où le grand poète a sa résidence. Comment pouvait-il ne pas être frappé par le mot de Hugo parti en exil après le coup d'État de décembre 1851 et disant qu'il ne rentrerait qu'avec la liberté ? Il avait tenu parole pendant dix-huit ans, lui qui avait dit : « Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. » Lui-même avait été celui-là qui n'avait pas cédé. Lors des funérailles et de l'apothéose de Hugo en 1885 qui ont dépassé les hommages à Thiers et à Gambetta, il s'étonne devant la longueur du cortège, devant « la prodigieuse dépense de fleurs qui a été faite » et devant « le char funèbre » des pauvres « suivant le désir du grand mort ».

En 1889, c'est la tour Eiffel dont tout le monde parle, dans laquelle on monte à raison de 20 000 visiteurs par jour ; il y est monté avec le D^r Métiévier. L'affluence à l'Expo est de 100 000 à 130 000 visiteurs par jour sur semaine, de 200 000 à 300 000 le dimanche. Il y conduit la comtesse de Buxhoeveden et son genre Béique, faisant visiter nombre de pavillons nationaux, dînant au Bouillon Duval avec lui.

Le gigantisme le sort de son réduit, les nouveautés le portent, les moyens des autres lui faisant momentanément oublier son manque d'argent pour obtenir des brevets et ses mécomptes et déboires.

Mourir seul et oublié

Les maux corporels le gagnent à partir de 1886 ; il a alors 68 ans. La cholérine ou l'albumine dans les urines le mine, tout comme un zona dans l'aine en juillet 1888. En Suisse, des douleurs intercostales et rénales

le ralentissent en octobre 1894. C'est finalement le diabète qui l'emporte le 4 août 1895.

L'isolement s'est approfondi avec la mort de Zéphirine le 9 juillet 1891 et l'appréhension de la sienne. L'homme se révèle comme jamais dans ses lettres du 24 et du 28 juillet 1891. Il faut aller les lire toute affaire cessante. De même qu'une de ses dernières lettres à « sa chère enfant » de 1894 ou 1895, reproduite ici, qui revient sur celle du 13 novembre 1878 à propos de ses croyances religieuses.

Le Dessaulles ultime. Celui à l'inhumation duquel assistent Hector Fabre et son fils, Paul, Fréchette et son épouse, et mademoiselle Odile-Alphonsine Smith¹³. Le Dessaulles oublié dont Jeanne de la Rivagerie, dès décembre 1895, voit sa « tombe complètement abandonnée » au cimetière de Pantin ; « un morceau de bois est planté en terre et soutient un petit écriteau portant le nom et l'âge de votre cher père, et c'est tout », écrit-elle à Caroline.

13. « Funeral of a Well-Known Canadian », *The New York Herald*, European Edition, Paris, mercredi 7 août 1895, p. 2 ; <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4787735g/f2.item>.

Protocole d'édition

La ponctuation est normalisée; les acceptions anciennes – *appaiser, hazard, alcohol, dixaine*, etc. – sont modernisées et les très rares fautes de l'auteur, corrigées. Les paragraphes sont considérablement augmentés. Les mots soulignés par l'auteur sont reproduits avec leur soulignement, sauf s'il s'agit d'un titre de journal, lequel, le cas échéant, perd son soulignement et porte le caractère italique. Les années écrites par Dessaulles comportent invariablement deux seuls chiffres: 79 pour 1879; 88 pour 1888. On a complété partout ces années avec les quatre chiffres et on a écrit les mois au complet: oct. devient octobre.

*Mais que diable voulez-vous
qu'un homme fasse en invention sans le sou ?*

LOUIS-ANTOINE DESSAULLES, 5 OCTOBRE 1881

*Je paie bien cher mon obligeance pour d'autres
qui ne m'ont servi au fond
qu'à me jeter dans les inextricables embarras
qui m'ont écrasé.*

LOUIS-ANTOINE DESSAULLES, 7 FÉVRIER 1890

*C'est une terrible vie que je mène :
toucher sans cesse au but
et ne jamais l'atteindre.*

LOUIS-ANTOINE DESSAULLES, 11 AVRIL 1893

À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 250

Paris, mercredi 20 mars 1878

Ma chère enfant,

J'ai enfin reçu tes trois lettres que les commis de la poste de Gand n'expédiaient pas après avoir si bien pris et écrit mes instructions. Voyant que rien ne venait, j'ai écrit à Van Acker, le priant d'aller voir ce que cela voulait dire. On lui a effrontément soutenu qu'il n'était rien arrivé à mon adresse et il me l'a écrit. J'en ai conclu que sur la supposition de mon départ immédiat pour Paris, vous aviez décidé de cesser d'écrire jusqu'à nouvelles instructions. Mais voilà que deux heures après la lettre de Van Acker on m'apporte tes trois lettres des 14, 21 et 28 février. Ces messieurs n'avaient pas voulu avouer leur sottise, mais au moins s'exécutaient.

Ces trois lettres me disent bien des choses. D'abord, je dois avant tout te remercier du fond de mon cœur, chère enfant, pour toutes tes bonnes paroles de tendresse et de dévouement à ton pauvre père qui souffre tant de sa séparation d'avec tout ce qu'il aime. Chacune de tes lettres est un monument de ton bon cœur et je t'en bénis autant par reconnaissance que par tendresse. Tes lettres seules m'ont soutenu dans mon horrible épreuve, et je demande au ciel avant tout la continuation de ton bonheur avec le riche caractère que tu as su démêler parmi nombre de bons cœurs. Aimez-vous bien toujours et puissiez-vous ne jamais connaître l'horreur de l'isolement parmi des millions d'indifférents, ni les douleurs de la séparation d'avec ceux que l'on aime. Le seul bonheur de la vie est dans leur présence constante, dans cette communication journalière entre bons parents que l'on ne peut apprécier pleinement que quand on l'a perdue.

J'espère avoir des globes cette semaine. Nous aurons ainsi tout le temps d'en préparer le montage pour l'exposition.

Je regrette pour la pauvre madame Ducondu¹ qu'elle ait été mal conseillée au sujet de la taxe d'admission à sa lecture. Elle n'aura peut-être

1. Jeanne Hébert (1836-1925), fille de Médard Hébert, notaire patriote, et d'Esther Barbeau, a épousé Edmond Ducondu (Iberville, 10 octobre 1860), avocat, fils de Narcisse Ducondu et d'Éloïse Mercure. Au recensement canadien de 1871, *Jane* Ducondu habite à Montréal, rue German, 121, et elle est professeure de musique. LJP écrit en 1870 qu'elle donne des cours aux enfants Bourassa. *Jane* Ducondu est souvent déclarée veuve dans les bottins Lovell, mais Edmond Ducondu (1832-1893) vécut longtemps en Illinois, séparé d'elle, où ses deux enfants, Jean-Hector et Louise, sont nés.

pas 50 personnes en demandant 75 cts, et elle en aurait eu 3 ou 400 en ne demandant qu'un quart de dollar.

Tu ne m'avais pas dit que Thibaudeau² eût été élu. Où l'a-t-il été et à propos de quoi est-il entré dans la vie publique ?

Puisque ton pauvre Louis³ a des humeurs, il faut non seulement le fortifier mais le purger lentement. Le seul moyen de lui faire prendre du fer sera peut-être de lui en mettre un peu dans du vin de port sucré. Il le goûterait moins ainsi. Il y a eu des médecins spécialistes pour les enfants, mais je ne puis les consulter sans leur payer une vingtaine de francs, et aujourd'hui il me faut ménager les sous. Attendons encore un peu.

Puisque ma pauvre sœur a une autre terrible épreuve, elle doit être dans un triste état moral et physique, avec sa maudite maladie⁴. Je suis convaincu qu'on l'en guérirait ici. Un médecin spécialiste de Paris a fait de très belles cures de cas très graves et durant depuis longtemps. Je trouverai, j'espère, le moyen de lui être utile en lui envoyant un traitement. Mais ici aussi il faut attendre un peu. J'attends avec grande impatience ta prochaine qui m'arrivera probablement ici pour savoir quelle tournure a prise la maladie de la pauvre Amélie⁵.

Je vois par les journaux que Letellier⁶ a congédié les ministres. C'est une résolution grave à moins qu'il ne se croie sûr que des nouvelles

-
2. Rosaire Thibaudeau (1837-1909), homme d'affaires et député libéral de Rigaud à la Chambre des communes à compter de 1878, qui a épousé, en deuxième noces, Marguerite Lamothe, fille de Guillaume Lamothe et de Marguerite de Savoye (Montréal, 9 décembre 1873). Frère d'Isidore Thibaudeau.
 3. Louis-Joseph Béique (1876-1936), né à Montréal le 28 janvier 1876, fils aîné de Caroline-Angéline Dessaulles et de Frédéric-Liguori Béique; aussi avocat, il épousera (Montréal, cathédrale, 17 avril 1906) Béatrice Bisailon (1882-1956), fille de François-Xavier-Joseph Bisailon, avocat, et de Suzanne Fortin.
 4. Rosalie Dessaulles-Laframboise (1824-1906) souffrait périodiquement d'érysipèle. Cette maladie récurrente est décrite comme une « dermite streptococcique aiguë caractérisée par la présence d'une plaque rouge et œdématisée ». *TLF*. « L'acrimonie de madame lui monta en érysipèle au visage, et de laide qu'elle était, elle en devint abominable. » Frédéric Soulié, *Les Mémoires du Diable* (1837).
 5. Amélie Laframboise (1858-1936), fille de Rosalie Dessaulles et de Maurice Laframboise, entra en communauté sous le nom de sœur Laframboise, sœur de la Charité, de Montréal.
 6. En mars 1878, Luc Letellier de Saint-Just (1820-1881), lieutenant-gouverneur à Québec, et libéral, avait destitué le gouvernement conservateur de Boucher de Boucherville à Québec, donnant le pouvoir à Henri-Gustave Joly, libéral, qui n'a pas la majorité. Les conservateurs du Québec dénoncent ce « coup d'État ». Plus loin. LAD parle de la « crise Letellier ». *DBC*.

élections ne seront pas contrôlées par le clergé. Ce qui m'a alarmé pour l'avenir du pays, c'est la défaite de [Wilfrid] Laurier dans Drummond et Arthabaska. Il me semble qu'elle ne peut être due qu'au clergé. Vous ne savez pas au Canada ce que c'est que ce corps puissant qui, pour maintenir son influence, a aujourd'hui recours à tous les moyens et ne respecte absolument rien. Les hommes qui ont fait commettre tant de fautes au pauvre vieux Pie IX sont encore puissants à Rome. Les changements peu importants qu'a pu faire le pape actuel ne sont qu'à la surface, mais le fanatisme et la sottise sont ancrés dans le sous-sol, et maintenant que le pape a été déclaré infaillible il est plus que jamais impossible de revenir sur le passé. Le jésuitisme a préparé par là la ruine définitive de l'Église telle qu'aujourd'hui constituée, car au fond et au point de vue pratique, infaillible ne signifie qu'incorrigible. Comment ceux qui ne se trompent pas peuvent-ils admettre qu'ils se soient trompés? Tous les évêques du monde sont sous la férule romaine depuis qu'ils ne sont plus que délégués du pape auquel on leur a fait commettre la sottise de lui donner la juridiction ordinaire et extraordinaire. Cela fait que le pape devient, de fait, évêque de chaque diocèse. Auparavant chaque évêque avait chez lui le même pouvoir ecclésiastique que le pape à Rome, ou au moins que le cardinal-vicaire, qui est l'évêque administrateur du diocèse de Rome. Mais aujourd'hui, même dans chaque diocèse, la volonté du pape écrase tout. C'est pour empêcher cet abus que l'Église gallicane tenait à ses privilèges, mais on l'a tuée au profit de l'absolutisme papal. Le clergé forme aujourd'hui dans le monde la plus formidable association secrète que l'on ait jamais vue. On cherche une solution partout à la situation grave que crée partout aux gouvernements l'omnipotence du clergé sur une énorme masse ignorante, qui ne voit que par ses yeux. Mais il n'y a pas de solution possible contre le confessionnal, le plus puissant moyen d'action secrète sur la société auquel on ait jamais rêvé.

Comme vous allez avoir des élections locales, vous allez juger du degré de sincérité des paroles du noncé⁷ sur la liberté de l'électeur. J'ai

7. George Conroy (1832-1878), né en Irlande, évêque, premier délégué apostolique envoyé au Canada en 1877 par le pape Pie IX. La mission « secrète » du légat est « d'obtenir une rétractation de la lettre collective des évêques de septembre 1871, la publication d'un nouveau document exonérant le Parti libéral et statuant sur le droit des citoyens à voter selon leur conscience. » Yvan Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles. Un seigneur libéral et anticlérical*, Montréal, Fides, 1994, p. 257. Le délégué apostolique doit aussi « faire cesser "l'ingérence trop grande du clergé dans les affaires politiques" et exhorte les évêques à la prudence dans leurs rapports avec l'État. Alors

vu là, moi qui vois tant d’hypocrisies ici, une simple ruse, car comment comprendre que l’on envoie de Rome un homme chargé de dire et faire faire du Canada le contraire de ce que ses confrères disent et font faire ici, en Belgique, en Allemagne, en Italie, et surtout en Espagne. S’il a été sincère, ce ne peut être que parce que la population du Canada étant en majorité protestante, on a craint de laisser trop heurter le sentiment anglais au moment où l’on demandait le rétablissement de la hiérarchie en Écosse. Afin de se faire accepter ici (en Écosse), on s’est montré raisonnable au Canada, mais en contredisant tout ce qui se fait ailleurs. Malheureusement ces choses ne sont pas assez dites. Personne ne les voit, à moins de suivre d’un peu près l’ensemble des événements. La conduite du clergé aux prochaines élections va montrer ce qu’il faut penser des opinions émises par le nonce. Je ne pense pas que l’on en tienne grand compte. Les évêques du Canada ne sont pas sous la direction de la congrégation des évêques et réguliers, mais sous celle de la Propagande qui est, après l’Inquisition, le plus parfait foyer d’absolutisme qu’il y ait à Rome. Et maintenant que le rétablissement de la hiérarchie catholique en Écosse est presque un fait accompli, je crois qu’on va de nouveau lâcher la bride au clergé. Une fois votre nonce parti, on ne s’occupera guère de ce qu’il a pu dire.

Le mouvement de Letellier doit avoir eu pour objet de préparer le terrain aux élections fédérales. S’il réussit, il aura rendu un grand service, mais s’il échoue il aura fait une faute avec les meilleures intentions du monde. Au reste, le fait seul d’avoir à la tête d’un gouvernement un homme aussi inepte que de Boucherville⁸ devait peser sur les épaules de Letellier d’un poids terrible. Être constamment en relation avec un esprit naturellement faux et faussé encore davantage par une dévotion puérile, n’est pas chose facile à supporter. Mais de Boucherville était cher au clergé dont il était l’instrument aveugle et il fera peut-être un terrible effort pour punir celui qui a fait dégringoler cet instrument. J’ai hâte de voir ce qui va se

que les ultramontains – des évêques comme M^{grs} Ignace Bourget de Montréal et Louis-François Laflèche, de Trois-Rivières, des laïcs comme François-Xavier-Anselme Trudel et Joseph-Israël Tarte – veulent une condamnation définitive des libéraux, M^{gr} Conroy s’efforce de faire comprendre “que l’Église, en condamnant le libéralisme, n’entend pas frapper tous et chacun des partis politiques, qui par hasard s’appellent *libéraux*”. Dans ce but, il parcourt tous les diocèses, rencontre le clergé et les personnalités laïques et préside plusieurs réunions des évêques canadiens.» Nive Voisine, «George Conroy», *DBC*.

8. Charles-Eugène Boucher de Boucherville (1822-1915), premier ministre – conservateur – du Québec du 22 septembre 1874 jusqu’au 8 mars 1878, alors que son cabinet est chassé du pouvoir par le lieutenant-gouverneur Luc Letellier de Saint-Just. *DPQ*.

passer. Mais à présent on peut faire quelque chose pour Laframboise et il me semble que la place de shérif de Montréal serait précisément celle qu'il pourrait le mieux remplir pour lui-même et à la satisfaction publique.

Avant-hier au soir, grave alerte dans l'hôtel. Une cheminée avait flambé et mis le feu à une poutre qui lui touchait. Il y avait longtemps que cette poutre était réduite à l'état d'amadou et une dernière bouffée de chaleur l'a fait prendre. Heureusement, il était neuf heures du soir et on a éteint le feu de suite et sans dommage. Un peu plus tard, la chose eût pu être grave. Mais malgré qu'il n'y eût aucun danger, puisqu'il n'y avait qu'une petite fumée, grosse comme le doigt, sortant du colombage et que les hommes fussent là avec de l'eau pour l'éteindre (c'était dans les combles), l'émoi était terrible. Tout le monde voulait faire son paquet. Je me suis un peu moqué d'eux et ai fini par en tranquilliser quelques-uns, mais d'autres ont tout empaqueté et bouclé leurs malles. Or en un quart d'heure, un pompier a percé le plafond et deux gobelets d'eau ont éteint le feu. Dans l'hôtel d'à côté (car toute la cité d'Antin qui est un pâté de maisons entre quatre rues, avec cour intérieure, est composée d'hôtels), il y a eu une panique terrible et les locataires venaient dire des injures à ceux d'ici qui n'étaient pas responsables de la bêtise du constructeur de la maison il y a quarante ans. Enfin tout reprit son aplomb et l'assurance a pour 50 francs de dommage à réparer. On va remplacer la poutre en bois par une poutre en fer.

Dis-moi donc, en réponse à celle-ci, qui est le commissaire du Canada à l'Exposition et quels sont ses subordonnés; si tu le peux toutefois, mais cela doit être connu. Un journal disait hier que le département du Canada était le plus avancé de tous. Mais tout est en place presque partout et l'Exposition s'ouvrira à peu près complète. Il arrive chaque jour de tous les points une soixantaine de chars chargés; deux vaisseaux sont partis de New York, lundi dernier; les départements de la Chine et du Japon sont presque complets, et les commissaires généraux assurent que tout sera prêt à temps. On a plus d'espace encore qu'à Philadelphie (non pas à l'extérieur parce que l'on n'a pas ici l'immense parc de Fairmount qui a plus de 3000 pieds), mais à l'intérieur de toutes les constructions réunies. L'ensemble des constructions est très imposant. Le palais du Trocadéro restera permanent. Il est fait pour durer des siècles.

Je suis enfin arrêté sur ma manière de vivre que j'ai ramenée au plus bas taux possible. Il m'a fallu aller manger ici et là pour connaître les

endroits où l'on pouvait manger à bon marché sans tomber dans la vache enragée. J'ai renoncé au restaurant de Mme La Folie où l'on vole quand on peut. Je vais maintenant dans ce qu'on appelle ici une crémèrie, la seule où je sois entré qui ait l'air décent et pour maîtresse une femme respectable. Mon déjeuner, omelette, patates et tasse de café au lait, me coûte dix-huit sous, et il est bon. Mon dîner me coûte 23 sous, quart de bouteille de vin compris. J'ai deux sous de pain, plus qu'il ne m'en faut; un bon bifteck aux pommes frites, un fromage et beurre. Je mange du camembert qui est exactement notre meilleur fromage raffiné sans la moindre odeur. Au lieu de prendre mon dessert là, je viens le prendre ici. J'ai acheté un pot de confitures de prunes, dix sous. J'ai ainsi mon dessert pour quinze jours. Je prends le lunch dans ma chambre: fromage et beurre, thé, & &. J'ai repris le thé parce qu'il me coûte moitié moins que le café, qui exige trois fois plus de lait. Avec dix sous de thé, je vais 15 jours et n'épuise pas un pot de lait concentré, qui ne me dure que huit jours avec le café. Mais le pain ordinaire est mauvais et presque toujours sur.

Je vous aime. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 254

Paris, mercredi 24 avril 1878

Ma chère enfant,

J'ai parlé un peu trop tôt dans ma dernière lettre d'une aide à m'envoyer. Je pense pouvoir faire marcher ma turbine sans cela. J'ai trouvé moyen d'en faire faire une section en bois, simplement pour en montrer l'arrangement, et j'ai bonne chance de trouver quelqu'un qui pousse la chose. Le mal est que je n'ai pas de brevet et qu'il faut qu'on m'avance 150 fr. pour le prendre. Ce n'est plus 10 francs comme en Belgique. Je cours peut-être du risque à ce sujet, mais enfin mieux vaut que je m'expose un peu afin de pouvoir marcher par moi-même. Une fois une chose bien partie, j'y trouverai de quoi faire marcher une autre et peut-être même deux.

Mais je suis pressé de marcher, de me suffire à moi-même, et voilà pourquoi j'avais songé à cet appel aux intéressés qui me ferait marcher

beaucoup plus vite. Je suis de plus en plus convaincu qu'il y a certitude d'un succès raisonnable ici.

Je vois malheureusement que je suis mal tombé avec Monnot. Il ne s'occupe pas de l'affaire et est découragé dans les siennes propres. Il n'est pas homme d'affaires et comme c'est un grand dévot, il passe beaucoup plus de temps à l'église qu'il ne faudrait. Je n'ai pu le voir de toute la semaine sainte⁹, parce qu'il suivait la neuvaine de Pâques. Et un homme d'affaires que l'on ne trouve qu'à l'église ne peut aller loin. Il me faut chercher un autre homme. Louvrier qui a fait le moule des globes m'a indiqué une grande maison de verrerie d'éclairage et je vais aller voir ce que j'y pourrai faire. Les Monier me disent que dès que l'Exposition sera ouverte, ils auront quelques globes à placer, mais ils ne s'occupent que de leur vitrine pour le moment.

Je vous envoie une autre correspondance. J'ai réfléchi que si elles doivent me donner quelque chose, mieux valait l'obtenir le plus tôt possible, et au lieu d'attendre le retour des autres, c'est-à-dire ce que l'on doit m'en donner, je continue, car si on me paie raisonnablement, je cesse d'être à charge. Il va sans dire que je n'en fais pas des correspondances de nouvelles; mais seulement d'appréciation des choses. Les nouvelles aujourd'hui se disséminent par le télégraphe et quand une correspondance arrive, elles sont vieilles.

Je n'en fais donc que de simples études des hommes et des choses au point de vue libéral. Dites-moi seulement, le plus tôt possible, si elles conviennent et quels arrangements peuvent être pris. Mais je reste convaincu qu'un arrangement avec le *Witness*¹⁰ eût été le meilleur de tous. Qu'est-ce que cela faisait quand on ignorait qui était le correspondant? Mais enfin, si le *Globe*¹¹ me donne quelque chose de raisonnable, je serai content. Ce que je désire avant tout, c'est de ne rien demander et surtout de te remettre ce que tu m'as envoyé avec tant de complaisance. Il n'est pas possible qu'avec un homme actif pour pousser ici l'affaire des globes, elle doit largement réussir.

9. Semaine du 14 au 21 avril, qui précède la fête de Pâques (dimanche 21 avril en 1878).

10. *The Montreal Witness*, journal publié de 1846 à 1938. JQ.

11. *The Globe*, journal réformiste publié à Toronto par George Brown. Ancêtre du *Globe and Mail*. 4 avril-20 novembre 1878: LAD y fait paraître des articles « sur Paris et sur l'exposition universelle ». Y. Lamonde, *Louis-Antoine Dessaulles* (1994), p. 358.

On a cherché à obtenir une plus forte réflexion au moyen du dépouillement de la moitié supérieure d'une boule en laissant transparente la moitié inférieure, mais on n'obtient presque pas de réflexion ainsi, et mon globe vaut infiniment mieux. On a ici encore les lampes à huile à foison. Un nombre immense de maisons n'ont le gaz que dans les grands appartements, et même souvent pas ailleurs que dans les passages et les cuisines. Les appartements où se tient la famille sont éclairés par les lampes (non à pétrole dont tout le monde a peur, mais à l'huile) ou par des bougies. L'éclairage à la bougie coûte cinq fois plus cher que celui du gaz et celui de la lampe deux fois plus. Mais ils ont un tas de préjugés dont ils ne veulent pas démordre. Le gaz n'est pas sain ; ou il ternit les dorures des cadres, ou bien il y a danger d'explosion si on laisse un bec ouvert, et mille autres bêtises incompréhensibles. Mais comme les lampes existent partout et qu'on n'a que les boules dépolies dessus, on perd une proportion énorme du peu de lumière qu'elles donnent déjà.

Mes globes sont précieux pour ceux qui se servent de lampes, car ils doubleront presque la lumière que l'on en obtient avec les boules dépolies ; d'autant plus que la lampe sert toujours pour les tables de travail, écriture ou couture. Quatre lampes pour éclairer un appartement, salon ou salle à dîner en vaudront six ou sept avec mes globes. Je serais bien plus avancé si je n'étais pas tombé avec Monniot, qui me faisait attendre longtemps pour la moindre chose, et qui surtout ne fabrique pas lui-même. Voilà une autre raison péremptoire pour me le faire laisser. Il me charge sur les globes un profit que je puis faire moi-même, en ayant affaire directement au verrier. Mais j'ai découvert cela par d'autres, Monniot ne m'ayant pas dit qu'il ne fabriquait pas. Mais je dois dire que ce n'était pas malhonnêteté chez lui, car c'est certainement un très honnête garçon, mais il voulait faire deux profits au lieu d'un. Il était très facile pour moi de me tromper là-dessus, car son magasin de Paris n'est qu'un dépôt et son établissement de vitrification est à Saint-Ouen, en dehors des fortifications. Mais il ne fait pas le verre, il le reçoit de la manufacture de Clichy et une fois qu'il a ses globes il leur fait subir la préparation particulière qui en fait une spécialité en verrerie. Mais tout le monde croit qu'il fabrique lui-même, ce qui n'est pas le cas, il ne fait qu'arranger et orner les verres qu'il fait fabriquer ailleurs. Il a de très jolies choses comme pots à fleurs pour mettre sur les étagères, bien plus jolis que les porcelaines et coûtant beaucoup moins cher.

Ne pouvant avoir la musique des théâtres ou des concerts, je me suis donné celle des églises pendant la semaine sainte. J'ai eu le *Stabat*¹² à Saint-Eustache, le Vendredi saint après-midi. Étant arrivé un peu tard, car j'aurais dû me rendre plus d'une demi-heure à l'avance, il n'y avait plus de place et il m'a fallu payer un franc pour une chaise dans le chœur où il en restait 5 ou 6. L'église était absolument remplie et pas le moindre vide. Une cinquantaine de prêtres étaient assis autour de l'autel mais lui tournant le dos. Eux ne payaient rien naturellement mais tous les autres payaient dix sous dans les nefs et 20 sous dans le chœur. L'orchestre était dans la partie du chœur voisine de la nef, ainsi que le chœur des chanteurs. C'était un orchestre complet, instruments à vent et à cordes. L'introduction a été largement jouée par le grand orgue, puis le chœur a entonné la première strophe avec accompagnement d'orchestre. L'ensemble du morceau a été vraiment superbe, mais les solos d'homme inférieurs à ceux de femme, quoique encore excellents. Le *Cujus animam* néanmoins ne laissait à peu près rien à désirer. Le *Pro peccatis* n'a pas été égal à celui que j'ai entendu chanter par le père de Ducharme, à notre société philharmonique de Montréal. Aussi la voix de Ducharme était absolument exceptionnelle. Toutes ses notes étaient belles et puissantes pendant que le baryton de Saint-Eustache n'avait que trois ou quatre notes vraiment belles.

Le *Quis est homo*¹³ a été chanté par deux femmes et rendu d'une manière admirable. Deux voix très fortes et l'ensemble parfait. Il n'était pas possible de distinguer la plus légère différence dans les transitions d'une note à l'autre. Le *Virgo virginum praeclara*¹⁴ a été chanté avec une douceur infinie, un vrai murmure de voix par moments, et l'*Eia Mater*¹⁵ puissamment enlevé. Le morceau capital, l'*Inflammatum*¹⁶ a été tout ce qu'on pouvait désirer comme expression et comme ampleur d'exécution, mais je dois dire qu'il avait été tout aussi bien rendu à Montréal à la salle Nordheimer. Il est vrai que le local était beaucoup moins grand, mais les

12. Le *Stabat Mater* de Rossini.

13. *Quis est homo qui non fleret* (Quel est l'homme qui n'aurait pas pleuré) : duo de soprano et de mezzo-soprano.

14. *Virgo virginum praeclara* (Vierge, illustre entre toutes).

15. *Eia, mater, fons amoris* (Ô mère, source d'amour) : solo de basse et chœur a capella.

16. *Inflammatum et accensus* (Pour que je ne brûle point des flammes éternelles) : soprano solo et chœur.

solos de Mme Labelle¹⁷ et l'*In die judicii*¹⁸ du chœur avaient été aussi parfaits qu'ici pour la précision et l'ensemble. La voix de Mme Labelle était très riche et très douce.

Dans le morceau final, qui est d'une grande puissance, l'orgue a joint l'orchestre et l'effet d'ensemble a été grandiose.

Mais je dois dire une chose. Je n'aime pas les orgues d'ici; on abuse trop des trompettes. On fait un bruit terrible mais on n'a pas la majestueuse harmonie des orgues anglais où les jeux bruyants aident sans jamais dominer. Ici on n'entend que les trompettes, dont le son est toujours aigu et on perd presque complètement le vrai orgue qui est toujours doux tout en étant puissant. J'avais remarqué cela autrefois mais j'en ai été bien plus frappé cette fois-ci, ayant à présent le goût plus sûr qu'à 25 ans. Je vois mille choses aujourd'hui qui m'échappaient complètement alors.

J'ai eu la messe de Pâques à Saint-Roch. Là aussi l'orchestre est dans le chœur, et ce sont les artistes de l'Opéra qui chantent les solos. La musique est belle sans doute mais on ne fait presque plus de musique sacrée. Les compositeurs se sont mis à peu près tous à imiter Cherubini qui a introduit la musique théâtrale à l'église. Les compositeurs aujourd'hui ne tiennent plus qu'aux combinaisons imprévues, aux coups de gosier, aux efforts du chanteur mais pas le moins du monde au chant grave et solennel, qui doit distinguer la musique religieuse. On ne fait plus d'harmonie, d'accords en plusieurs parties, mais presque toujours de la mélodie. On cherche à mettre une idée dans une suite plus ou moins combinée de notes musicales, mais on a beau y mettre ce qu'on appelle bien à tort de la science, on ne fait rien de vraiment beau.

Rossini a sans doute trouvé de très belles mélodies pour son *Stabat*, mais tout le monde n'est pas Rossini. La plupart des mélodies de la messe de Pâques à Saint-Roch seraient complètement insignifiantes avec un chanteur ordinaire. Mettez le même artiste à chanter un morceau choisi de simple plain-chant et il en tirera plus d'effet que de ces mélodies vagues où le seul effort de la voix produit de l'effet.

17. Sophie Porlier (1825-?), fille de Joseph Porlier et de Zoé Boileau; épouse de Jean-Baptiste Labelle (Chambly, 9 juillet 1849). Madame Labelle était une cantatrice de renom.

18. *In die judicii*: au jour du jugement.

Dans tout ce qui se chante aujourd'hui, il n'y a rien qui approche de l'ancienne messe ou du Magnificat bordelais comme simple mélodie. Et, chose singulière, on ne voit pas que les plus belles parties de *Moïse*, du *Trovatore* et de *Masaniello*; et encore du *Prophète*¹⁹ sont les chants religieux mais composés comme ils doivent l'être et formant un genre de musique entièrement différent du reste de l'opéra. L'objet du clergé est évidemment d'attirer les gens par la musique, ne pouvant guère le faire par les attraits de l'éloquence, mais le calcul est singulièrement mal imaginé. Qu'ont besoin ceux qui vont habituellement au théâtre d'aller à l'église pour entendre une musique de théâtre? Si on leur donnait la vraie musique religieuse, large dans ses accents, solennelle, vraiment recueillie, ils iraient davantage. Mais que leur dit une simple mélodie d'opéra? Mieux vaut pour eux l'entendre à l'opéra avec le prestige de la scène et des décors qu'à l'église.

J'irai dimanche prochain à la messe de Notre-Dame où l'on chantait autrefois le plain-chant mieux que nulle part ailleurs. Je veux voir si la bonne tradition s'est conservée.

À propos, j'ai oublié de te dire qu'à Saint-Eustache on a séparé le *Stabat* en deux pour donner un sermon. Il fallait naturellement profiter de cet énorme concours pour dire quelques mots d'édification, mais on devrait au moins choisir un peu mieux ses prédicateurs. Celui-là a été ennuyeux au possible. Si on l'avait choisi exprès, on n'eût pu mieux faire. Même chose à Saint-Roch à la messe de Pâques. C'est le doyen des chanoines de l'église, un excellent vieux à la voix sourde et cassée que l'on a choisi. Eh bien, dans d'aussi grandes églises et avec pareilles foules, il faudrait au moins choisir des voix un peu éclatantes et qui puissent être entendues. Mais le pauvre bonhomme s'épuisait en invocations à la Sainte-Croix avec les bras tendus au ciel, mais dont on n'entendait pas un traître mot; et après lui avoir vu remuer les lèvres et faire une pantomime désespérée qui témoignait bien clairement toute l'ardeur de sa foi, le pauvre bonhomme est descendu épuisé et bien probablement sans avoir ramené une seule âme de pécheur. Il faut que le clergé soit un peu pauvre en talents pour faire des choix pareils.

Tu dois avoir visité la Sainte Chapelle qui est bien encore telle que bâtie sous saint Louis, au 13^e siècle. C'est le nec plus ultra de l'aérien en fait

19. *Moïse et Pharaon*, de Rossini; *Il Trovatore*, de Verdi; *Masaniello* ou la Muette de Portici, de Daniel Auber; *Le Prophète*, de Meyerbeer.

de gothique. Les vitraux sont presque aussi beaux que les grandes rosaces de Notre-Dame qui sont de vraies merveilles kaléidoscopiques, surtout quand le soleil donne dessus.

J'avais poussé jusqu'à Notre-Dame le Vendredi saint pour voir si on exhiberait le morceau de vraie croix qu'ils disent avoir et la couronne d'épines achetée par saint Louis à Venise où l'on se moquait de lui; mais aucune exhibition n'a eu lieu. Chose singulière. Quand saint Louis achetait cette couronne d'épines, un prix fabuleux pour l'époque et qui représente une douzaine de millions d'aujourd'hui, les moines de Saint-Denis exhibaient depuis déjà trois ou quatre siècles une autre couronne d'épines qui n'a cessé d'être la vraie que par respect pour celle de saint Louis. Le trésor de Notre-Dame contient encore, dit-on, la fiole de lait de la Sainte Vierge que l'on portait autrefois dans les grandes processions, mais on a dans tous les cas cessé de la montrer. Il y avait une trentaine de ces fioles en Europe.

La bande de la Garde républicaine commence aujourd'hui ses concerts en plein air au Jardin des Tuileries, et le vendredi au Palais-Royal. Il y a naturellement grand concours et après avoir jeté celle-ci à la poste, j'irai l'entendre.

Les cafés-concerts des Champs-Élysées ont des illuminations féeriques, et tous les théâtres annoncent des merveilles pour l'ouverture de l'Exposition. Il paraît que les décors et la mise en scène des *Sept châteaux du Diable*²⁰, au Châtelet, dépassent encore les merveilles d'*Aïda* et de *La Biche au bois*²¹. Naturellement tous cherchent à se surpasser les uns les autres pour attirer la clientèle.

Il est singulier que je ne reçoive jamais tes lettres le mercredi; je les avais ce jour-là en règle générale, à Gand, et assez souvent le mardi en été. Ici je ne les ai jamais avant le mercredi, et presque toujours seulement le jeudi. Il doit y avoir retard dans la distribution dans Paris même, car elles arrivent aussi vite à Paris qu'à Gand.

Les arbres sont déjà tout garnis de leurs feuilles, les asperges se vendent depuis plusieurs jours. Elles sont beaucoup plus grosses qu'à Gand,

20. *Les Sept châteaux du Diable*, féerie de Charles Clairville (1855-1918) et Adolphe d'Ennery (1811-1899), représentée la première fois au théâtre de la Gaité en juillet 1844; reprise au Châtelet en 1876.

21. *La Biche au bois*: féerie présentée au Châtelet d'après un conte de madame d'Aulnoy (1698).

et non pas blanches comme là, mais elles ont une couleur violette en haut. J'avais donné, l'année dernière, un faux renseignement à Godfroy²² sur ce que m'avait dit le maître d'hôtel, Heye²³. Ce n'est pas en les plaçant sous verre qu'on les blanchit, mais en les coupant au moment où elles montrent la tête, c'est-à-dire en allant très profondément en terre. C'est peut-être parce qu'on les coupe si tôt qu'elles n'ont réellement pas le goût de l'asperge. Toutes celles qui se vendent ici sont de la grosseur de celles de Godfroy, seulement violettes au lieu d'être vertes. Les fraises sont énormes mais restent chères.

Je suis les arrivages américains et anglais et il n'y a encore rien de nouveau du Canada. Les arrivages américains vont être considérables, puisque tous les passages disponibles étant déjà arrêtés pour plusieurs mois.

Adieu. Je vous aime. D.

J'aurai trois ou quatre articles sur la question cléricale, que je commence aujourd'hui.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 256

Paris, mercredi 8 mai 1878

Ma chère enfant,

J'ai eu bien des aventures depuis ma dernière lettre que j'ai jetée à la poste quelques minutes avant la première annonce de mes tribulations. Comme je rentrais à l'hôtel après être allé la jeter dans la boîte, ma propriétaire me vit rentrer et me dit d'un air un peu effacé que tous les hôteliers du

22. Joseph-Godfroy Papineau (1845-1906), fils aîné de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau et de Marie-Clémence Marchessault [Madsem]. Donc fils d'un cousin de LAD. On écrivait à peu près invariablement « Godefroy » dans la correspondance de cette époque, comme le fait Dessaulles. Nous adoptons cependant la graphie Godfroy, qu'utilisera lui-même Godfroy Papineau, notaire, dans sa signature. Veuf d'Alexina Trudeau, Godfroy a épousé Alexina Beaudry (Montréal, Saint-Jacques, 3 janvier 1877), fille de Joseph Beaudry et d'Émilie-Anne Trudeau (sœur d'Alexina Trudeau). De ce dernier mariage naîtra une fille, Joséphine Papineau, qui épousera Henri Bourassa en 1905.

23. A. Heye-Polfiet, propriétaire de l'Hôtel d'Allemagne à Gand. Voir *UCFEB*, p. 6.

centre de Paris ayant décidé de ne prendre de voyageurs pendant l'Exposition qu'à la journée et non au mois, elle allait être forcée de m'augmenter un peu.

- De combien ? lui dis-je.
- Nous allons vous mettre à la journée comme tous les autres.
- Et à combien ?
- À cinq francs par jour.
- Comment 5 fr. par jour ; mais vous me mettez à 150 fr. par mois, au lieu de 35 !
- Eh bien, dit-elle, pour vous, comme vous ne donnez aucun trouble, je vous garderai à 4 fr. par jour.

Cela faisait encore 120 fr. au lieu de 35, et il n'y avait pas à y songer.

- Eh bien, lui dis-je, puisque vous me mettez à la porte, je vais aller chercher une chambre.

- Pourrez-vous, dit-elle, me donner votre chambre ce soir ? (Il était déjà 5 h).

- Mais comment voulez-vous que je trouve une chambre de suite ? Je puis être 4 ou 5 jours sans en trouver.

- Mais je trouve à louer votre chambre.

- Mais, Madame, vous me devez toujours l'avertissement de 3 jours. Vous savez bien qu'on ne met pas un homme dans la rue sans avis. C'est aujourd'hui le 1^{er}. Si vous m'aviez prévenu il y a trois jours, je n'aurais rien eu à dire. Je vais chercher, mais je ne puis pas vous promettre de trouver demain ni après-demain.

Elle ne dit rien et je m'en allai réfléchir sur la situation.

Après mon souper, je partis pour regarder. Il ne fallait naturellement pas aller du côté du centre, et j'enfilai la rue Saint-Georges qui monte vers les boulevards extérieurs. Je montai cette rue puis la rue Notre-Dame-de-Lorette, puis vins redescendre par la place Pigalle et la rue Frochot jusqu'à la rue Laval. Rien dans tout cela. Je redescendis la rue Bréda et vis enfin l'annonce Chambre à louer. J'entrai chez le concierge dans la loge duquel trois femmes de beaucoup moins que du demi-monde, étaient à souper.

- Vous voulez une chambre, Monsieur, dit-il.
- C'est vrai, j'en cherche une, mais je vois que je ne ferai pas affaire ici.

Les trois femmes se mirent à rire et je m'en allai. Un peu plus loin, j'entrai dans la rue Laferrière qui contourne la place Saint-Georges et je vis encore une annonce. J'entrai et une très belle femme vint ouvrir accompagnée d'un chien immense.

- Vous avez des chambres ?
 - Il m'en reste une au sixième.
- Cela voulait dire septième car on ne compte jamais le rez-de-chaussée.
- Et combien la faites-vous ?
 - 50 francs.
 - C'est beaucoup pour monter sept escaliers. Bonsoir, Madame !

Je revins jusqu'à la rue des Martyrs qui monte derrière Notre-Dame-de-Lorette. Je vis une affiche, mais on avait loué la dernière chambre dans la journée. La concierge me dit alors :

– Si vous voulez aller chez ma cousine, 3, rue Frochot, je sais qu'elle a des chambres disponibles.

Je repris donc la rue Notre-Dame-de-Lorette et la rue Bréda et j'arrivai rue Frochot. On avait des chambres et je convins que je viendrais les voir le lendemain. Il était déjà 9½ h.

Je retournai le lendemain et on me montra des chambres beaucoup plus petites que celle que tu occupais avant ton mariage. Elles étaient d'ailleurs dans un état affreux. Je redescendis et dis que je voulais mieux. La femme me dit alors :

– J'aurai une chambre samedi, au 3^e à 35 fr. Je puis vous faire voir la voisine qui est exactement pareille.

Je montai et, comme la chambre était passable, je tablai pour les 35 fr. et payai 5 francs d'arrhes. Le garçon devait venir chercher mes malles le samedi matin et tout fut arrangé. Le lendemain matin, j'informai mon hôtesse de ma trouvaille, mais elle trouvait le délai long. Néanmoins elle finit par consentir à admettre qu'il n'était pas très facile de se loger.

Le samedi matin, l'homme vint à l'heure dite, je réglai et partis. À midi, j'étais installé, mes malles vidées et je me mis à écrire.

Vers quatre heures, je sortis et rencontrai dans l'escalier quatre ou cinq demoiselles fort débraillées qui se querellaient un peu. Je les vis entrer chacune dans leurs chambres et compris où je m'étais fourré!

Mais j'avais déjà payé 5 francs et je me dis: Après tout, il faudra bien que je l'endure. Quand je rentrai, vers six heures, j'entendis une forte querelle dans une des chambres devant lesquelles il me fallait passer. Le soir, ce fut bien autre chose. Il y avait grande fête au-dessus de ma tête et on chantait, hurlait, buvait et jurait. Je vis qu'il me faudrait déguerpir, et je sortis pour aller encore regarder des affiches. J'enfilai la rue Clauzel et en tournant le coin de la rue des Martyrs, je vis un homme dans la porte de l'hôtel Clauzel. C'était le concierge. Il me dit qu'il y avait trois chambres disponibles et me montra celle du deuxième (troisième). C'avait été une cuisine, quand la maison était louée par étages. En voici la forme:



Au gros bout, le lit et un portemanteau au bout. La fenêtre en **a** où la chambre a 5 pieds. À gauche, les fourneaux, à droite un petit évier. Large corniche au-dessus des fourneaux. On me fit la chambre 33 francs. Je dis que je reviendrais le lendemain matin, dimanche, à 10 h. J'y retournai en effet et me fis montrer une autre chambre au septième. Elle avait un grand balcon où on pouvait prendre le frais, mais elle était petite. Et sept escaliers! Je dis que si je me décidais, je viendrais entre midi et une heure, et j'allai marcher du côté du parc des buttes Chaumont pour voir s'il n'y aurait pas quelque chose de ce côté. Mais après trois heures de marche et être monté sur l'un des sommets du parc qui est aussi élevé que la butte Montmartre, je m'en revins sans avoir rien trouvé, et j'allai retenir ma cuisine. N'avoir que trois escaliers à gravir dans Paris n'est pas chose commune. J'allai ensuite annoncer à mon hôte que je m'en allais.

– Mais, Monsieur, on ne part pas comme cela sans avis.

– Vous avez cinq francs à moi que j’ai donnés pour arrhes. Je me trouve vous avoir payé 5 francs pour une seule nuit et vous devez être satisfait. Je ne puis pas rester dans une maison comme celle-ci.

– Que lui trouvez-vous ?

– Les gens que vous avez ici ne me conviennent pas même comme voisins auxquels je ne dirais pas un mot.

– C’est bien, Monsieur, partez, mais donnez-moi dix francs pour ne m’avoir pas averti.

– Je ne vous donnerai rien de plus que les cinq francs.

– Alors, Monsieur, votre bagage ne bougera pas que je n’aie mes dix francs.

– C’est bien, mais remarquez que je ne suis plus un enfant et que si vous faites des farces je m’en vais droit chez le commissaire de police le prier de me faire livrer mes effets et lui dire ce qu’est votre maison.

– Monsieur, me dit-il, si vous êtes venu ici faire le mouchard, vous pourriez vous en repentir.

Je le regardai dans le blanc des yeux et je lui dis :

– Vous croyez en m’insultant me faire perdre mon sang-froid et en prendre avantage, mais je vois ce que vous êtes, et si vous ne me livrez pas immédiatement mes effets, je m’en vais chez le commissaire.

Mon homme se tranquillisa comme un charme et me dit :

– Eh bien, Monsieur, quoique ça ne soit pas juste, je vais vous livrer vos effets. Voulez-vous que le garçon vous les porte ?

– C’est bon, je le veux bien.

Je fis descendre mes malles de suite, que j’avais refaites avant de partir, et me rendis à l’hôtel Clauzel où je suis installé. Mais avant de faire monter mes malles, je dis à l’hôtelier que comme j’écrivais beaucoup, il me faudrait une ou deux planches sur le fourneau, afin d’en combler les trous. Il me donna un panneau de table qui va à merveille. Puis je lui demandai une pendule. Il m’a donné un de ces petits réveils qui font un tictac d’enfer, mais cela ne fait rien. Enfin, j’insistai pour avoir deux oreillers, ce qui fit la plus grande difficulté. Néanmoins, la concierge dit qu’elle m’en trouverait

un. C'est une femme colosse qui a monté mes malles à brassée, comme si c'avaient été des poches de guenilles. Son mari est ivrogne et elle le rosse de temps en temps. Ses mains pourraient représenter les deux tiennes en y ajoutant les pieds. C'est une bonne femme, et elle m'a dit :

– Ne demandez rien à Madame, elle vous dira toujours non ; mais moi, quand je le pourrai, je vous donnerai ce qu'il vous faudra.

Je n'ai plus besoin de rien et suis assez commodément installé. J'ai juste l'espace d'une chaise pour écrire sur ma table improvisée, mais celle-ci est longue et j'ai toute la place nécessaire pour mes papiers.

J'ai appris en sortant à midi que le concierge avait été congédié ce matin. La propriétaire regrette sa femme mais ne pouvait plus le garder, étant toujours ivre.

Mais tout cela m'a causé une dépense de 28 francs et m'a rogné d'autant. Je n'ai plus osé loger mes papiers pour brevet, car je me fusse plus trouvé qu'avec 74 francs en poche, et ce n'eût pas été assez. Comme il n'y a pas encore de placement de fait, j'aime mieux attendre un peu. Mes 174 fr. me mènent 50 jours, pendant qu'avec 74 fr., pour peu qu'il y ait d'imprévu, je suis exposé à manquer.

Si ces correspondances me produisent quelque chose, je le prendrai un peu plus tard. Les gens à qui j'ai affaire ici ne remuent guère. Monier n'a pas encore terminé son étalage à l'Exposition et mes globes n'y seront pas exposés avant dix jours encore. Je les ai montrés à plusieurs fabricants ou marchands de suspensions pour gaz ou pour lampes. Quelques-uns les ont trouvés à leur goût ; d'autres ont fait des objections portant plutôt sur la clientèle que sur l'objet lui-même ; un dernier prétendait que la réflexion ne pouvait se diviser ainsi, mais il ne comprenait pas. Le fait est qu'il faudrait en monter cinq, ou quatre, sur un lustre pour en comparer l'effet avec celui des globes ordinaires sur un autre lustre, mais cela demande une quarantaine de francs et, tout en disant qu'ils vont le faire, personne ne le fait. Et moi, je ne le puis pas. J'ai enfin les supports que j'ai commandés il y a un mois et qui devaient m'être livrés sous quatre ou cinq jours. Ils sont commodes et jolis, très légers. Les premiers qu'on m'avait faits étaient lourds et disgracieux. Je les ferai faire à bon marché.

Maintenant, ayez l'obligeance de voir si l'on peut me payer quelque chose pour mes correspondances et de me l'envoyer. J'en envoie une autre

aujourd'hui et j'en aurai encore trois sur la question cléricale qui est, sur le continent de l'Europe, la grande question du jour. Il est clair que Léon XIII comprend que Pie IX lui a laissé un lourd héritage. La *Défense nationale*²⁴ de l'évêque Dupanloup disait, ces jours-ci, un triste héritage, ce qui n'était pas absolument flatteur pour le pape défunt. Mais elle a fait une bien autre bourde. Elle disait la semaine dernière dans un grand article élogieux du pape actuel, que le cardinal Franchi (secrétaire d'État) avait renoncé à certaines traditions. « Il n'était plus possible, dit-elle, de prétendre encore que l'on était prisonnier. » Donc le pauvre vieux Pie IX s'était toujours moqué du monde en disant qu'il l'était. Je pense que la *Défense* ne tardera pas à avoir sur les doigts.

Mais laissons les questions cléricales pour l'Exposition. Je n'y suis pas encore allé, mais je puis vous parler de la fête d'ouverture. Elle a été absolument splendide. Paris était pavoisé dans ses derniers recoins. Toutes les fenêtres avaient leurs pavillons. Rien de gai comme le pavillon français avec ce bleu et ce cramoyssi vif séparés par du blanc. Dans toutes les rues, on en avait des centaines et même des milliers en vue. Dans les rues étroites surtout, c'était superbe, car ils se joignaient au milieu et on marchait littéralement sous une voûte de pavillons. Il en a été fabriqué plus d'un million pour l'occasion. Le soir, il y a eu illumination aussi générale. Le spectacle était féerique au Palais-Royal, sur les boulevards, sur les places Vendôme et de la Concorde et aux Champs-Élysées.

Je n'ai pu voir que cela et c'était encore beaucoup, les trottoirs étant tellement encombrés que l'on marchait très lentement. À certains coins de rue, il fallait attendre dix minutes pour passer. Impossible de traverser les boulevards, les voitures étant serrées sur tout leur parcours et ne pouvant bouger que par intervalles. Elles allaient beaucoup plus doucement que les piétons.

Voici les principaux traits de l'illumination. Les arcades du Palais-Royal étaient tapissées de lanternes chinoises, et toute la rue Vivienne jusqu'au boulevard Montmartre. Le long de la Bourse, il y avait une dizaine de pyramides formées par des jets de gaz. Les passages des Panoramas,

24. Félix Dupanloup (1802-1878), évêque d'Orléans, avait fondé en 1876 la revue *La Défense sociale et religieuse*. Voir Jacques Gadille, « La pensée et l'action politiques des évêques français au début de la III^e République, 1870-1883 », *Revue d'histoire de l'Église de France*, 152, année 1968, p. 123-128.

Jouffroy, des Princes, de l'Opéra étaient aussi tapissés de lanternes. Nombre de maisons avaient des cordons de gaz à la corniche du premier étage. Les trous étaient si rapprochés que l'on ne voyait pas de jets séparés, c'était un vrai cordon de feu. La Maison dorée avait deux cordons de feu, le café Riche aussi. À la place de l'Opéra, on avait l'illumination électrique en bas, et un cordon de feu sur la corniche supérieure. Puis des foyers électriques éclairaient les grands groupes dorés des angles et le Génie de la musique qui couronne l'édifice. Tout autour, dans la rue, on avait substitué aux candélabres que portent les statues, des pyramides de gaz. La Madeleine n'était pas complètement illuminée, on ne sait pourquoi. Il n'y avait qu'un cordon de feu dessinant le fronton, c'est-à-dire suivant la toiture, mais celui de la corniche manquait. La place Vendôme était entourée de deux cordons de feu, et sur la colonne on brûlait des feux de Bengale qui coloraient les maisons en rose fauve ou bleu. La rue de la Paix était complètement garnie de lanternes à tous les étages et jusqu'à la toiture. Devant l'hôtel Mirabeau et la maison du tailleur Worth²⁵ (ex-tailleur de l'impératrice), il y avait deux immenses transparents en morceaux de verre de toutes couleurs formant des dessins et le gaz était par derrière. L'effet était considérable. Mais la rue de Rivoli et la place de la Concorde éclipsaient tout. Dans la rue de Rivoli, on avait déjà le cordon de feu ordinaire, formé par les jets de gaz en avant des arcades, mais tout le long de la rue il y avait un cordon de feu au-dessus des arcades, et cette interminable ligne de feu était splendide. Sur la place de la Concorde, les deux palais du ministère de la Marine avaient deux cordons de feu; toute la terrasse du Jardin des Tuileries avait deux cordons de verres de couleur, puis on avait les 200 becs de la place. Sur le pont, on avait triplé le luminaire et de l'autre côté de la rivière la Chambre des députés avait deux cordons de feu, l'ambassade d'Espagne, à côté, en avait deux aussi, et le ministère des Affaires étrangères, qui est du côté des Invalides, en avait trois. Il y avait au moins 20 000 jets de gaz en vue sur la place, et de l'obélisque on voyait les feux électriques qui dominaient l'Arc de Triomphe.

25. Charles Frederick Worth (1825-1895), d'origine britannique, fut le tailleur d'Eugénie de Montijo, épouse de Napoléon III. Sa boutique occupait le 7, rue de la Paix. Gaston Worth, *La Couture et la confection des vêtements de femme*, Paris, Imprimerie Chaix, 1895.

Je t'assure que ça ne faisait pas pitié. Je m'y suis promené assez longtemps. Le palais de l'Industrie²⁶ avait aussi ses cordons de feu, et les cafés-concerts de l'Horloge, de l'Alcazar et des Ambassadeurs²⁷ avaient leurs innombrables becs de gaz comme d'habitude. Partout sur la place de la Concorde, les Champs-Élysées, la rue de Rivoli et la place Vendôme, c'était presque le grand jour. Il s'est vendu douze cent mille lanternes chinoises; les croix de quelques églises se dessinaient au loin comme croix de feu.

J'arrive à la fin de mon papier. Continue à adresser tes lettres à la rue Taitbout, poste restante. C'est un peu loin d'ici, mais on m'y connaît et il faut que j'y passe souvent. Mais n'adresse plus à l'hôtel du Midi.

Adieu. Je vous aime. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 261

Paris, mercredi 5 juin 1878

Ma chère enfant,

J'ai reçu deux informations qui me forcent de changer tout mon plan de campagne. Voici les faits et je pense que vous allez m'approuver.

On a tout donné ici au beau, à l'éblouissant, à ce qui frappe l'esprit et les sens, mais on est resté bien en arrière de l'Angleterre et surtout des États-Unis sur ce qui est d'utilité pratique. Voulant voir dans quelles données je pourrais appliquer ma petite turbine, que nombre d'industriels sont prêts à adopter, je suis allé prendre des informations au bureau central de la distribution des eaux; j'ai exposé l'affaire et ai demandé combien coûterait une prise d'eau de 4 à 5 centimètres de diamètre (1½ pouce) pour une journée d'ouvrage. Voici ce que l'officier m'a répondu :

26. Le palais de l'Industrie, approximativement sur l'emplacement du Grand Palais d'aujourd'hui, aux Champs-Élysées. C'est là aussi que se tenaient les Salons annuels de peinture.

27. Café de l'Horloge, sur le côté gauche des Champs-Élysées; café de l'Alcazar d'été, même avenue, avec ses décors mauresques; café aux Ambassadeurs, place de la Concorde. Marc-Constantin, *Histoire des cafés-concerts et des cafés de Paris*, nouvelle édition, Paris, Renauld, Quai du Louvre, 10, 1872.

– Vous ne pourrez obtenir cela pour deux raisons. 1° Parce que plusieurs prises d'eau pareilles, disons 60 par exemple, nous forceraient, vu l'insuffisance de l'approvisionnement, de renoncer à plusieurs de nos fontaines jaillissantes. De fait, ce sont autant de filets pour fontaines jaillissantes que vous prendriez, puisqu'il vous faudrait toute la pression. 2° Parce que, si votre moteur s'adoptait, ce qui ne fait pas question car il vaut bien mieux que la vapeur pour les petites installations, il nous faudrait changer notre manière de fournir l'eau aux particuliers. Nous ne leur donnons aucune pression et les robinets qu'ils ont n'ont aucune force. Nous ménageons la pression pour nous parce que nos fontaines en ont besoin, et si tout le monde tirait de l'eau sous la pression donnée aux fontaines, il s'en dépenserait dix fois plus. Voilà pour nous. Maintenant, pour vous. Je vois que vous ne savez pas qu'il y a à peine un huitième des maisons de Paris qui soient directement fournies d'un robinet, et ce sont les maisons riches, conséquemment celles où votre moteur n'entrera pas. Partout où on le prendrait, ou l'on n'a pas de prise d'eau dans la maison même, ou l'on n'a pas la pression voulue pour faire marcher un moteur. Le robinet qui est dans la cour et qui sert aux habitants de tous les étages ne peut servir qu'à cela. S'il fallait fournir de l'eau à beaucoup de moteurs, il nous faudrait faire venir un surcroît d'eau et cela seul nécessiterait la construction des travaux nécessaires, ce qui serait l'affaire de plusieurs années en supposant qu'on le décide, et la décision seule prendrait déjà du temps. Pour moi personnellement, je regrette que votre idée ne puisse pas s'appliquer, car elle est excellente et montre combien vous êtes plus pratiques que nous dans votre grand pays – on ne parle jamais ici des États-Unis que sur le ton de l'admiration pour tout ce qui a rapport à l'industrie – mais avec notre malheureux système il faut que vous y renonciez. Mais je vois bien qu'avec votre moteur on pourrait avoir de la lumière électrique dans les cafés, les magasins, où elle n'ira pas par la machine à vapeur parce que nous ne les permettrions pas à tous les particuliers à cause du danger.

Voilà donc une bonne idée que je ne puis appliquer. Et voilà où ils en sont en fait d'eau. Il n'y a que les maisons riches qui aient de l'eau dans leurs *water closets*. Aucun hôtel de seconde classe n'en a et les maisons sont malsaines, toutes pleines comme elles le sont.

Dans toutes, on va chercher l'eau dans la cour, du septième étage. De là l'armée des porteurs d'eau. Ainsi tout est beau au dehors mais le confort est inconnu dans la grande majorité des familles.

Mes globes finiront par prendre, mais il y faudra de la persévérance. Dans tous les cas, j'en ferai peu de chose avant l'automne. Pour ma pendule, l'idée est certainement bonne mais il me faut, pour l'exécuter, plus d'argent qu'il ne serait raisonnable d'en mettre sur une chose qui n'est pas certaine. Le premier modèle me coûterait 450 francs, d'après les informations que j'ai prises de diverses personnes relativement à ses diverses parties; le brevet, 100 fr., les dessins probablement cent francs aussi, donc 650 en tout. Si j'avais aujourd'hui 650 francs, je les mettrais sur une chose de rapport immédiatement certain et la pendule n'est pas dans cette catégorie.

Je ne vois que le sucre qui puisse m'assurer cela. Et voici le plan auquel je me suis arrêté et que je vous soumetts. (Inutile de chercher un emploi quelconque ici comme en Belgique, les gens sont refusés par douzaines parce que tout est plein). Si donc il me vient une petite caisse de sucre, je ferai un essai. J'en ferai goûter dans les grands restaurants, dans ceux où se donnent les fêtes publiques, Mabilles, le Pré Catalan²⁸, le Ranelagh, Tivoli, le Château rouge, les Alcazars. Je tâcherai surtout de l'introduire à la Bourse où les gens hurlent toute la journée. Il se vend des bonbons exprès pour eux, appelés Bonbons de la Bourse, pour leur tenir le gosier un peu en haleine. Avec un peu de blague d'annonce, mon bonbon pourra peut-être se glisser là et ça serait important. Il n'est pas possible que quelques-uns ne le trouvent pas bon. En le vendant comme une découverte, faire après de nombreux essais, comme ils disent tous ici, pour guérir les enrrouements; et il est aussi bon pour cela que toute autre chose, bien des gens en achèteront. Il y a bien plus de rhumes et de bronchites ici que chez nous, les gens souffrent tous du froid dans leurs maisons. On dirait qu'ils le font exprès pour se donner de la misère.

Je pourrais l'appeler praline du Canada, ou tout autre nom. Peut-être un mot italien, qui ne ferait pas songer au sucre d'érable, vendrait-il mieux? Je ne pourrais pas le breveter mais je pourrais prendre une marque de commerce qui me protégerait, et une fois connu sous cette marque, les gens la demandent. On craint plus les imitations ici qu'ailleurs, et quand un produit d'une localité quelconque a la faveur, on ne veut que de celui-là.

Je vous ai montré que je ne pouvais faire moins de 1 fr. 25 centimes par livre. Je suis parfaitement certain de faire davantage, mais tenons-nous

28. Le Pré Catalan, au bois de Boulogne, encore aujourd'hui un rendez-vous de la haute gastronomie.

au minimum. Un débit de 8 livres par jour me donnerait donc dix francs net et je vis maintenant sur 3,50; il est vrai que ce n'est pas tout à fait assez. Mais dix francs par jour me donnent plus que le nécessaire, car cela répond à au moins 3 piastres et demie par jour chez nous. Maintenant, vous admettez bien qu'il n'est pas possible que dans une ville comme celle-ci je ne vende pas 8 livres par jour d'un bon produit. Il est certain que je vendrai pour plus que cela, mais cela seul m'assure parfaitement la vie.

À vingt livres par jour, j'aurais 25 francs net et il est bien difficile de nier que je puisse vendre 20 livres par jour dans Paris. Si on s'en engoue tant soit peu, cent livres par jour ne sont rien. Mais quant à 8 livres, il ne serait pas raisonnable d'en douter. J'ai donc certainement ici au moins mon nécessaire et chance de faire quelque chose d'important avec le temps.

Maintenant, la chose ne nécessiterait pas un fort déboursé. Disons que vous m'enverriez 500 livres de sucre, cela ferait 50 dollars. Avec mes cinq cents livres, voici ce que je ferais.

500 livres	250 francs
Droit	150
Fret	30 = 4,30 fr.
125 lb sucre blanc	
à 80 cts (ou 16 sous)	100
80 litres ou 160 lb de crème	120 fr.
(C'est plus qu'il ne faut)	
[?] et manipulation	80
(même chose ici)	
Boîtes en carton et mise en boîte	75
Imprévu	45
Total	850 fr.

J'ai 785 livres de produit. Ôtons 2 % pour la diminution, reste 770 livres, vendues à 2,50. Résultat, 1925 francs. Ôtez la dépense, 850; reste net: 1075 francs.

Maintenant, remarque qu'il y a près de 100 fr. de dépense en trop, mais je le laisse afin de ne pas courir risque de mécompte.

Vous voyez que dès la première opération je suis à peu près sûr de pouvoir marcher seul.

Seulement, comme je n'ai que le plus strict nécessaire, il faudrait m'avancer le droit et le fret pour la première opération, donc 180 à 200 fr. Je rembourserais en même temps que le sucre, et je n'aurais plus besoin d'aide ensuite.

Dès le produit de la seconde vente de 500 livres, je pourrais de suite m'établir en quelque recoin et puis ensuite tous mes surplus passeraient à vous rembourser vos avances, puis à en rembourser d'autres.

Il y a ici une de ces probabilités de succès qu'il serait malheureux de négliger, et si ton mari, qui a été si exagérément bon pour moi, ne pouvait me faire cette avance d'à peu près 80 dollars, il me semble que sur explication, ou communication de ma lettre, Auguste Papineau²⁹ pourrait me la faire. Car enfin vous avez tous un certain intérêt à ce que je réussisse en quelque chose, afin de pouvoir racheter mon nom dans la mesure du possible. Et si ceci prend un peu largement, ce qui est très possible, j'y puis trouver des profits importants.

Mais remarquez que dans une ville comme Paris, dès qu'une chose prend tant soit peu, elle est de suite importante, Paris faisant loi pour le reste de la France. Si on s'en engoue tant soit peu, une vente de 500 livres par semaine n'est rien, ou de mille livres. Mais le profit là-dessus est énorme pour un particulier.

Je laisse donc toute idée quelconque pour celle-là (sauf les globes que je puis toujours pousser puisque c'est commencé) et attends votre réponse. Naturellement tout sera subordonné à l'essai que je ferai avec la petite caisse. Mais je ne puis pas me mettre dans l'esprit qu'il puisse y avoir difficulté à vendre huit livres par jour d'un produit réussi.

Pour commencer, je puis m'arranger sans difficulté avec un homme qui vend du beurre (où j'achète le mien), des œufs, du lait, des fruits et des viandes cuites. Il est sur la rue Lafayette vis-à-vis l'hôtel du Midi. Il a une grande ferme d'où il tire tous les produits qu'il vend. Il me fournira la crème et ses fourneaux trois fois par semaine pour faire le sucre, jusqu'à ce que j'aie pu m'installer quelque part. C'est un homme tranquille et tout à ses affaires. Ainsi, point de difficulté pour les commencements. Il a une

29. Augustin-Cyrille Papineau (1828-1915), appelé communément Auguste, fils de Denis-Benjamin Papineau et d'Angélique Cornud, avocat, puis juge en 1876. Cousin de LAD.

bonne clientèle qui se fournit chez lui et il est bien probable que lui seul vendra les huit livres par jour qui m'assureront la vie.

Réfléchissez là-dessus et je pense que vous verrez là ma meilleure chance d'avenir. Si vous avez quelque nom heureux à me suggérer, tant mieux.

Quand je vois des voitures pleines de bonbons insignifiants se vider tous les jours aux portes de l'Exposition, il me semble qu'il n'est pas possible que je n'en vende pas un bon dans les cafés de l'Exposition. Et cela le ferait connaître ailleurs.

Tu me dis que tu as fait du sucre à la crème au sucre blanc et que tu ne vois pas grande différence. J'en trouvais beaucoup, moi, avec celui que je goûtais. Le sucre d'érable mêlé à la crème développe certainement un goût particulier qui ne se trouve pas dans l'autre.

Je vais maintenant vous parler des dernières féeries de Paris, celles qui ont surgi depuis quinze jours et qui offrent des splendeurs sans rivales. Je ne parle comme de raison que de celles qui se voient gratis.

La première a été l'organisation des concerts de l'Orangerie des Tuileries, ce grand bâtiment qui est dans le coin de la terrasse du bord de l'eau, près de la place de la Concorde. Les orangers sont maintenant dans le jardin. On y a placé huit boules électriques (c'est-à-dire de gros globes de verre dépoli de 15 pouces de diamètre et contenant une ou même deux bougies électriques). Mais on a éclairé en même temps toute la terrasse du bord de l'eau depuis le pont de Solferino jusqu'à la grande grille du jardin, vis-à-vis de l'Obélisque. Sur la terrasse du bord de l'eau, les boules sont au milieu de l'allée sous la voûte de feuillage, et sur la terrasse de la place de la Concorde, elles sont de chaque côté. Il y en a quarante en tout, sans compter celles de l'Orangerie. Or on a ici un effet absolument nouveau. La lumière électrique donne la vraie couleur verte du feuillage, comme celle du soleil. Or ici le soleil se trouve placé sous les voûtes formées par les arbres et l'effet est plus beau qu'il ne l'est en plein jour, parce que, le jour, le dessous de la voûte est dans l'ombre. Ici c'est le dessus qui est dans l'ombre et le dessous qui est éclairé comme dans le jour. L'effet est saisissant. On a cette magnifique couleur vert tendre au-dessus de soi avec l'obscurité au-delà, toute la lumière est reflétée en bas par les feuilles et les teintes sont d'une beauté inexprimable. L'effet est presque aussi beau que celui de mon tapis d'hyacinthes. Je ne suis pas entré sur la terrasse où l'on

paie cinq francs d'entrée, mais de la rue ou de la place, on voit absolument aussi bien l'effet lumineux que de dessus la terrasse. Dans l'Orangerie, deux orchestres se succèdent presque sans interruption, et on les entend parfaitement du trottoir qui longe le quai. La rue et la place regorgent de monde qui jouit de la musique et de l'éclairage sans rien payer. Ce sont surtout des étrangers et les gens riches qui entrent.

Subséquentement la Chambre des députés a voté une allocation sur ses fonds particuliers pour faire placer huit boules électriques devant le Palais Bourbon, au bout du pont de la Concorde. On va en faire autant devant la Madeleine. Les boules du Palais Bourbon sont déjà en action et hier au soir l'édifice se voyait comme en plein jour de la rue Royale. J'ai hâte de voir le même effet produit sur la Madeleine dont les colonnes sont si belles.

Mais ce n'est pas tout. N'étant pas sorti pendant quelques jours, j'ai été tout esbrouffé, samedi dernier, en passant sur la place de l'Opéra, de voir toute l'avenue de l'Opéra jusqu'à la place du Théâtre-Français éclairée par des boules électriques. Du milieu de la place, ou plutôt du perron de l'Opéra, l'effet est magnifique. On a de chaque côté de l'avenue vingt lunes plus brillantes et plus grandes (en apparence) que la lune, puis huit lunes sur la place du Théâtre-Français, puis à ses pieds les six lunes des deux grands candélabres de l'Opéra et les huit réverbères de la place de l'Opéra, en tout 62 boules électriques plus resplendissantes que nos plus belles lunes d'hiver. C'est *inimaginablement* beau. Tous les promeneurs s'y rendent et personne ne peut retenir ses exclamations. Le perron de l'Opéra est couvert de gens qui admirent et ne peuvent s'en taire. En passant dans l'avenue avec ces maisons toutes flambantes neuves et de cette riche couleur crème de la pierre de Caen ou de Paris, qui reflètent fortement toute la lumière qu'elles reçoivent des boules, on est ébloui tout le temps. Il y a de beaux hôtels sur l'avenue, de superbes magasins et de splendides cafés. Remarque que chaque boule électrique représente la lumière de cent lampes ou cinquante becs de gaz. La place de l'Opéra, l'avenue et la place du Théâtre-Français sont donc éclairées comme par 3200 becs de gaz, et la lumière blanche au lieu de la lumière rouge. On ne peut pas se faire d'idée de cette splendeur. C'est presque le jour.

Tu sais que la place de la Concorde est magnifiquement éclairée par ses 250 becs de gaz ; mais quand on a regardé l'illumination de la terrasse du jardin et qu'on se retourne du côté de la place, c'est presque l'obscurité, et tous ces becs, si brillants de la rue Royale, deviennent ternes et fumeux

de la terrasse. [Le] rapport est exactement celui-ci. Mettez à côté d'un bec de gaz la flamme d'une chandelle de suif dont la mèche n'est pas mouchée; voilà exactement ce qu'est le bec de gaz à côté de la boule électrique. De même, quand on regarde la rue de la Paix alternativement avec l'avenue de l'Opéra, les candélabres à trois becs de gaz qui sont si rapprochés pourtant n'éclairent plus, et la rue de la Paix paraît toute obscure. Et cela se comprend: il y a deux cents becs dans la rue de la Paix et la valeur de 2000 dans l'avenue.

Je vous assure que cela vaut la peine d'être vu. Et, hier au soir, on entendait autant parler l'anglais que le français sur l'avenue de l'Opéra dont les deux larges trottoirs de 22 pieds regorgeaient de monde. Il y a dans le moment 190 000 étrangers en logement dans Paris. Les commerçants ne se plaignent pas.

On vient d'ouvrir, au coin de la rue de Castiglione et de la rue de Rivoli, un grand hôtel appelé l'hôtel Continental. Il est moins grand que le Grand Hôtel, mais encore immense, et sa cour intérieure est merveilleusement belle. Tout autour règne un portique supporté sur des colonnes corinthiennes accouplées (comme celles du Louvre), et c'est véritablement très riche. Il occupe une partie de l'ancien emplacement du ministère des Finances qui a été brûlé en 1871, sous la Commune.

J'ai passé mes journées de dimanche, huit jours et jeudi dernier (Ascension) dans le palais de l'Industrie aux Champs-Élysées, où se fait l'exposition annuelle des beaux-arts. Il y a 2800 tableaux, 1500 statues ou bas-reliefs, bustes, & &, 15 à 1800 gravures, 3 ou 400 émaux, & &. L'entrée en est gratis le dimanche et le jeudi, et la foule est énorme. Il y a là de très belles toiles, un plus grand nombre médiocres, un bien plus grand nombre mauvaises. Pour obtenir de nouveaux effets, les gens tombent dans le maniéré. Quelques-uns de ces peintres ou sculpteurs ne me paraissent pas avoir le vrai sentiment du beau; d'autres l'ont, mais forcent la note pour faire parler d'eux à tout prix; d'autres enfin font du laid pour avoir le plaisir de se disputer et de développer des théories absurdes sur l'art; d'autres enfin sont sans talent mais font de leur mieux pour vivre. Ceux-là, il faut bien les plaindre, mais il faut bien leur dire qu'ils n'ont pas la bosse de la peinture. Il y a donc de très belles choses et de très laides, d'autres ridicules. Un innocent représente un ours attaqué par des chiens, mais dans la gueule de l'ours les grandes canines sortent comme les défenses d'un sanglier. C'est parfaitement risible et je ne comprends pas pareille

distraction. L'ours est très beau, mais ses dents gâtent le reste. Un autre représente Jézabel³⁰ mangée par les chiens et s'est complu à prendre un colosse de femme auquel on ne pardonne pas de ne pas les manger lui-même. Un autre représente une sainte traînée dans un lieu de prostitution et deux anges qui viennent la délivrer de ses bourreaux qui vont se casser le nez sur le pavé; mais malheureusement la sainte a l'air de dire aux anges: « Vous devriez bien vous mêler de vos affaires. » Un autre représente une dizaine de jeunes gens se baignant nus. Quel intérêt y a-t-il là-dedans? Un autre représente une femme miraculeusement maigre et longue, descendant dans un étang. Sa jambe seule, du pied au genou, a l'air aussi longue que les spectateurs qui la regardent. Je ne comprends pas qu'on admette ces choses. Un autre représente de très belles vagues de la mer venant déferler sur le rivage; elles sont énormes mais ne montent pas de six pouces sur le sable de la rive. Eh bien, c'est absurde, il fallait leur laisser un certain espace à couvrir, ou montrer un rivage abrupte.

Mais il y a de belles choses. Une femme est représentée morte au désert, avec un homme blessé à mort près d'elle, et un vautour vient s'abattre sur le corps de la femme qu'il pénètre de ses serres. L'homme veut aller le frapper de son poignard, mais il est trop faible et ne peut pas bouger. Il retombe, le regard désespéré. Cela est très fortement rendu, le désespoir de l'homme est poignant. Un tableau d'un grand intérêt est celui où M. de Fourtou³¹, pendant son discours sur la dissolution de la Chambre des députés, parle de l'Assemblée nationale comme la libératrice du territoire. M. Gambetta³² s'élance au pied de la tribune et, montrant du doigt M. Thiers, qui est au milieu de la salle, s'écrie: « Le voilà, le libérateur du territoire. » Toute la gauche se lève et acclame M. Thiers³³. La scène est

30. Léon-François Comerre (1850-1916), peintre français, orientaliste, prix de Rome en peinture d'histoire en 1875. *Jézabel dévorée par les chiens*. *Gazette des beaux-arts*, Paris, 1878, p. 70.

31. Oscar Bardy de Fourtou (1836-1897), député centre droit, partisan de l'Ordre moral; département de la Dordogne à l'Assemblée nationale. *DPF*.

32. Léon Gambetta (1838-1882), avocat, député républicain, élu dans 9 départements en 1871, sera le pilier de la consolidation de la III^e République.

33. Dessalles décrit ici une peinture de Jules-Arsène Garnier (1847-1889), peintre connu surtout pour ses 160 compositions servant à illustrer l'œuvre de Rabelais. Son *Thiers proclamé libérateur du territoire* illustre la séance du 16 juin 1877 à l'Assemblée nationale. Voir Barthélemy Jobert et Pascal Torrès, «Thiers proclamé "libérateur du territoire", le 16 juin 1877», *Histoire par l'image* [en ligne], consulté le 21 novembre 2018. URL: <http://www.histoire-image.org/fr/etudes/thiers-proclame-liberateur-territoire-16-juin-1877>.

grandiose et on a là les portraits de tous les députés, plus de cinq cents figures. C'est un travail énorme.

Il y a un portrait de jeune fille qui paraît avoir été fait pour Henriette³⁴. Ce sont ses yeux, son sourire, une expression de gaieté à dérider un bourru ; grande, svelte, enfin c'est elle.

Tout le bas du Palais est rempli de morceaux de statuaire. On n'y voit pas d'aussi graves infériorités que dans la section de peinture. Il y a là une jeune fille qui sort du bain, très jolie et bien faite, mais ce qui frappe encore davantage, c'est la merveilleuse beauté du bloc de marbre, son blanc transparent et son grain serré qui permet de lui donner un splendide poli. Je n'ai pas encore vu de marbre aussi parfaitement beau. Parmi les bustes-portraits, il y a de très belles choses, entre autres celui de Berryer, le grand orateur, celui d'une dame à laquelle on a donné le sourire le plus exquis. C'est vraiment le sourire franc, amical, naturel surtout ; pas la moindre idée de grimace, ce qui arrive si souvent dans les sourires de statues. Bartholdi a exposé son grand lion colossal qui doit surmonter et servir de couronnement au barrage de la Gileppe³⁵, une rivière qui coule entre deux montagnes près de Liège et de Spa, en Belgique, et que l'on a endiguée pour faire un énorme réservoir de plusieurs lieues de long. La digue a 220 pieds de haut et 350 pieds de base. Une route de cinquante pieds de large passe dessus et sur un piédestal réservé au milieu de la digue, du côté du vide, sera placé le lion. Il est représenté se relevant sur ses pattes de devant pour regarder en avant de lui. Il a dix-huit pieds de long et treize pieds de haut au sommet de la tête. Il n'est formé que de trois blocs de marbre blanc. C'est une très belle chose.

Vous avez parmi vos vues stéréoscopiques une vue intérieure du palais de l'Industrie, mais cette année, au lieu de deux rangs de statues, il y en a cinq, et les parterres sont remplis de fleurs. Des galeries, le coup d'œil est superbe. Il est entré plus de 40 000 personnes les deux jours que j'y suis allé ! Le plus grand nombre de visiteurs qui sont encore entrés à l'Exposition est 131 000, dimanche dernier. Les autres jours, les entrées varient de 30 à 70 000. Un million six cents mille personnes sont déjà entrées, ce qui

34. Henriette Dessaulles (1860-1946), fille de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet. Filleule de L.-J. Papineau et nièce de LAD. Elle rédige un *Journal* personnel (1874-1881) d'une grande valeur littéraire.

35. Barrage hydroélectrique belge, inauguré le 28 juillet 1878 par le roi Léopold II.

donne 425 000 de plus qu'en mai 1867. Cette Exposition-ci excède de plus d'un tiers en importance celle de 1867.

Je n'ai pas vu la galerie des beaux-arts de l'Exposition. Elle est naturellement beaucoup plus belle que l'exposition annuelle parce qu'on n'y admet que les meilleures œuvres des expositions précédentes depuis 1867, et surtout parce que chaque nation a son exposition et que l'on y voit les artistes de partout, d'un compartiment à l'autre. Mais il y a eu plaintes énergiques, en France, contre le directeur des beaux-arts, un noble imbécile du nom de marquis de Chennevières³⁶. Nommé au 16 mai³⁷ par le duc de Broglie, cet innocent paraît s'être mis en tête de rabaisser l'Exposition française. Toutes ses dispositions étaient absurdes. Il n'y avait pas même de tendelet en-dessous des vitrines des voûtes pour empêcher le soleil de frapper directement sur les tableaux, dont plusieurs ont été chauffés au point que le vernis a coulé. Mais M. le marquis avait décidé et les choses devaient rester en l'état. Les peintres français en ont appelé au ministre qui a demandé des explications. M. le marquis en a donné, a promis quelques modifications, mais s'arrangeait de manière à ne pas les exécuter. Il n'y avait pas un siège dans toute la section française. Les sections étrangères étaient toutes parfaitement aménagées et la section française avait l'air d'un hangar. M. le marquis avait eu une autre idée. Il avait décidé de former une galerie de portraits des hommes illustres de l'histoire de France, mais où pas un républicain ou libéral ne devait figurer. M. le marquis ne voulait que ses égaux. Et, pour comble d'amabilité, M. le marquis avait décidé de s'emparer pour sa galerie de la grande pièce réservée par l'architecte pour la statuaire, et les statues devaient être placées çà et là dans les parterres. C'était d'un bête à donner de l'orgueil à un âne. Néanmoins le gouvernement, qui a encore les mains beaucoup plus liées qu'on ne pense par cette vieille bête de Président, n'osait sévir. Mais le tollé général dans la presse est devenu si puissant qu'il a fallu envoyer paître M. le marquis, qui a été destitué, et son remplaçant a réparé ses sottises. La galerie de portraits

36. Charles-Philippe de Chennevières-Pointel (1820-1899), historien de l'art et directeur des beaux-arts, un ami de Gavarni et des frères Goncourt.

37. Le 16 mai 1877 est une date importante de l'histoire de France : opposition entre le maréchal Mac Mahon, monarchiste, président de la République, et la Chambre des députés à majorité républicaine. La crise s'atténua le 13 décembre 1877 avec le cinquième gouvernement de Jules Dufaure comme président du Conseil et ministre de la Justice. Le duc Albert de Broglie (1821-1901), historien, monarchiste, orléaniste, fut président du Conseil des ministres du 17 mai au 19 novembre 1877.

est reléguée dans une des salles du Trocadéro, et la statuaire française a obtenu sa salle.

Voilà ce que c'est qu'un royaliste. Ces gens-là n'ont ni honneur, ni droiture, ni conscience, ni sentiments, ni cœur ni âme. Tout leur est bon pourvu qu'ils se vengent de la République. Aurait-on jamais vu un Anglais ou un Allemand chercher à rapetisser leur propre pays dans un concours international ? Le royaliste français le fait à tout propos. Quand le *Times* a dit, à propos de l'ouverture de l'Exposition, que jamais la France n'avait été plus respectée qu'à l'heure présente, *L'Union*, l'organe du légitimisme, a ridiculisé l'idée et prétendu qu'au contraire la France était méprisée de l'Europe. Le journal de l'évêque Dupanloup, *La Défense*, a fait écho. Ces gens-là semblent avoir été mis au monde pour faire perdre tout sang-froid aux autres. Ce sont de pures bêtes méchantes. Chateaubriand les connaissait bien quand il parlait de cette coterie féodale et sacerdotale qui était bête à force d'orgueil. Peut-on comprendre des Français qui redressent un Anglais qui fait des compliments à leur pays et qui dit vrai³⁸ ?

Les journaux républicains de France condamnent énergiquement la dernière tentative d'assassinat dont l'empereur³⁹ d'Allemagne a failli être victime. Ces choses sont toujours des infamies et l'empereur est aimé et universellement estimé dans l'empire. Les socialistes allemands ne valent pas mieux que les gens de la Commune de Paris. Ces gens-là ne sont pas des républicains, mais des brigands et des assassins. Toute la meute royaliste accuse les républicains d'être très heureux de cet acte infâme, mais de faire semblant de le réprouver parce qu'ils ne peuvent l'approuver publiquement. Malheureusement ils ne s'entendent pas entre eux. Un journal bonapartiste accuse les républicains de faire leur cour à l'Allemagne par leurs articles blâmant cet assassinat. Je ne vois absolument que le pire esprit de la canaille dans tous leurs journaux.

Je n'envoie pas de correspondance puisque c'est inutile. Quant à des correspondances sur l'Exposition, il me faudrait pouvoir y aller, mais la chose m'est devenue impossible avec la petite dépense que m'a causée ma

38. « On ne s'explique pas de prime abord comment des hommes que leurs noms rendaient bêtes à force d'orgueil s'étaient mis aux gages d'un *parvenu*. » Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, chap. XVI, « Le duc de Rohan-Chabot ».

39. Guillaume Frédéric Louis de Hohenzollern (1797-1888), roi de Prusse, puis couronné empereur d'Allemagne au château de Versailles le 18 janvier 1871, sous le nom de Guillaume I^{er}. En 1878, il survécut à deux tentatives d'assassinat : le 11 mai et le 2 juin.

maladie et les petits achats de remèdes dont j'ai besoin. Une visite à l'Exposition coûte réellement trois francs dix sous de déboursé. Comme j'en suis à une lieue, il faut, pour pouvoir y marcher toute la journée, m'y rendre et en revenir en omnibus, 6 sous; le ticket, 20 sous; et de neuf heures du matin à 6 h du soir, en marchant toujours, il faut manger deux fois, et c'est au moins vingt-cinq sous, quelque peu que l'on prenne, car là on n'est pas dans les établissements de bouillon de la ville. Même en ne mangeant qu'une fois, c'est encore deux francs onze sous. Vous pouvez me dire que je dois manger aussi chez moi, mais chez moi je lunche à 10 sous, et je n'ai pas le franc du ticket. Avec des correspondances régulières, je pouvais le faire. Du moment qu'elles ne sont pas organisées, il me faut attendre des temps meilleurs. Si le sucre peut marcher, comme huit livres par jour me mettent riche de deux piastres par jour net, alors je pourrai pourvoir à tout. En attendant, je me borne à manger pour vivre.

Tes deux dernières lettres sont arrivées le mercredi, mais il n'y a rien encore aujourd'hui à 5 h. Je ferme donc celle-ci qui doit être au bureau à 5½.

Adieu, chère enfant que j'aime. Je vous embrasse tous du fond du cœur et suis quelquefois bien accablé d'être si loin de tout ce que j'aime au monde. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 265

Paris, mercredi 3 juillet 1878

Quel dommage, chère enfant, que tu n'aies pas pu assister à tous les enchantements, les merveilles, les féeries, les éblouissements et les magnificences de la fête de dimanche [30 juin]. Comme j'aurais donné avec bonheur plusieurs des années qui me restent pour que vous fussiez ici toutes deux et jouir de ces splendeurs. Jamais pareille fête ne s'est vue. Le gouvernement, la ville et la population de Paris ont offert aux trois cent mille étrangers qui sont ici et au reste de la France une bienvenue digne de la nation et de la ville où elle se donnait. La fête du 1^{er} mai avait été très belle mais cette fois-ci on ne faisait que marcher d'étonnement en étonnement. C'était prodigieux.

Je vais vous décrire toutes ces magnificences de mon mieux mais lire et voir sont deux choses bien différentes. Dans tous les cas, vous en aurez une idée générale qui vaudra mieux que rien⁴⁰.

Il y avait dans Paris, jeudi dernier, 250 000 étrangers à la France. Une vingtaine de mille au moins sont arrivés pendant la semaine, d'Angleterre, de Belgique, de Suisse, de Hollande et de tous les pays de l'Europe. La semaine dernière, 1300 Américains. Tous les *steamers* sont pleins. À ces 270 000 ajoutez au moins 600 000 Français de tous les points du pays. Vous avez donc ici six fois toute la population de Montréal ajoutée à celle de Paris, et tout ce monde-là était dans les rues. (Un rapport officiel de ce matin porte à 960 000 le nombre de personnes étrangères à Paris).

Il va sans dire que je n'ai pas pu tout voir, mais j'ai vu et bien vu le principal.

Nous avions eu des craintes le samedi. Le temps, parfaitement beau depuis douze jours, s'est mis à l'orage vers midi, et il y a eu plusieurs averses dans l'après-midi qui ont un peu retardé les préparatifs. Néanmoins le samedi soir, malgré la pluie, toutes les maisons étaient pavoisées. Le dimanche matin, le temps était menaçant mais les nuages sont un peu relevés vers dix heures, et le tout a été pour le mieux, car le temps a été couvert toute la journée mais sans une goutte de pluie. Il ne faisait pas chaud et on marchait sans être incommodé.

À 10½, je suis parti pour explorer. J'ai descendu la rue Montmartre et de tous les côtés les maisons disparaissaient sous les pavillons. La rue de Maubeuge surtout et la rue Lafayette, qui ne finit plus, montraient les pavillons par milliers. Des cordes allant d'une maison à l'autre supportaient d'immenses oriflammes ayant la hauteur de 5 étages. Elles partaient de la toiture et arrivaient à l'entresol. La rue du Sentier, qui est la rue du grand commerce en gros, montrait une voûte continue de pavillons et de lanternes chinoises, pavillons au-dessus, lanternes au-dessous, pour le soir. La rue d'Aboukir, les rues Saint-Denis, Saint-Martin, Poissonnière,

40. « L'Exposition reçut 6 millions de visiteurs. Mais le plus beau jour fut le 30 juin, jour choisi pour célébrer "la paix et le travail". Ce jour-là, qui débuta par l'inauguration de la statue de la République de Clésinger au Champ-de-Mars, Paris ne fut plus que lampions, lumières et musique. » Chantal Georgel, « 30 juin 1878, une fête "vraiment nationale". » *Histoire par l'image* [en ligne], consulté le 22 novembre 2018. <http://www.histoire-Image.org/fr/etudes/30-juin-1878-fete-vraiment-nationale>.

du Quatre-Septembre, Neuve-des-Petits-Champs, de la Paix, Neuve-Saint-Augustin, de la Chaussée d'Antin, que j'ai parcourues, étaient presque aussi belles. Dans une partie de la rue de Laval, ce n'était pas seulement de maison à maison que l'on avait tendu des cordes, mais de chaque fenêtre, pavillons en haut, lanternes en bas. Dans le Palais-Royal, il y avait un rang de lanternes à chaque arcade, ainsi, en perspective, c'était une vraie voûte de lanternes. Enfin, de tous côtés, à perte de vue, les pavillons par milliers.

À la colonne de Juillet (que je n'ai pas vue) une immense oriflamme descendait presque au piédestal, partant du pied du génie de la Liberté. Du Palais-Royal, je me rendis par la rue de Rivoli au Jardin des Tuileries. Une immense estrade avait été élevée (couverte), entre le bassin et les ruines du palais, pour recevoir 400 choristes et 300 instrumentistes. Il devait y avoir concert de 3 à 5 h et de 8 à 10 h. Tout autour du bassin et tout le long de l'allée qui traverse le jardin, des mâts de 50 pieds de haut portant des oriflammes, et des écussons illuminés pour le soir. Ils étaient de 20 pieds en 20 pieds. La même chose au grand bassin, près de la place de la Concorde. Les mâts entouraient le bassin et se rendaient jusqu'à la grille, portant tous des oriflammes et des écussons. Je réserve la grande allée et le reste pour le soir.

Sur la place de la Concorde, on avait entouré les deux fontaines et la grille de l'obélisque d'un terrassement en gazon dans lequel on avait planté des fleurs et des arbustes formant corbeille. De chaque côté de l'obélisque, entre lui et les fontaines, deux mâts de même hauteur portant deux énormes oriflammes et enchâssés par leur base dans une corbeille de fleurs et d'arbustes. Tout le long de la terrasse des Tuileries dans la rue, une double rangée de mâts avec oriflammes. La même chose tout autour de la place.

Mais tout cela n'était que l'avant-goût, comme tu le verras plus loin, car les splendeurs du jour n'étaient plus rien devant les splendeurs de la soirée. Je rentrai chez moi vers deux heures pour m'épousseter un peu et prendre une bouchée. Je repartis à 4 h pour voir le concert du Jardin des Tuileries, mais il y avait au moins 100 000 personnes en avant de l'estrade, dont je ne pus approcher même de 600 pieds. On entendait par instant un bruit dans les *forte*, mais c'était tout. Le côté du jardin qui longe la rue de Rivoli, depuis le pavillon Marsan jusqu'à la grille de la

rue de la Paix, à peu près 6 arpents⁴¹ sur 4, était plein de monde. Il y avait au moins 200 000 personnes là, qui ne pouvaient jouir du concert. Vers 5 h, je m'acheminai du côté de l'Arc de Triomphe. Les Champs-Élysées étaient pleins et la chaussée absolument couverte de voitures. Je remarquai les préparatifs pour le soir, et me rendis jusqu'à l'Arc de Triomphe, me demandant à tout instant quel serait le meilleur itinéraire. Je rebroussai chemin deux fois, puis finis par me rendre à la place de l'Étoile. Il était 6 h. Je cherchai un restaurant pour souper, mais ils étaient tous pleins. Après être entré et sorti de cinq ou six, je vis sortir une compagnie de plusieurs hommes et femmes et entrai juste à temps pour m'emparer d'un siège à une table. Au bout de 20 minutes, je n'avais pas encore pu accrocher un garçon. Enfin, un de ceux qui étaient à la même table alla se plaindre et le chef de cuisine nous apporta quatre fricandeaux à l'oseille. Ce sont tout bonnement des grillades de veau qui seraient bien meilleures avec une bonne sauce qu'avec leurs maudites herbes. Mais il ne s'agissait pas de manger avec plaisir mais de manger pour vivre. Mais il nous fallait du pain et on avait oublié de nous en apporter. J'allai au chef de cuisine qui me dit qu'il n'y en avait plus, quoiqu'on eût triplé la quantité ordinaire. En revenant, je vis une longue miche près d'une assez jolie femme qui soupait vis-à-vis de son mari. Elle venait justement de demander de l'eau qu'on ne lui apportait pas. Je lui dis :

– Madame, consentiriez-vous à échanger un morceau de pain pour un verre d'eau que je puis vous donner !

– Ah, Monsieur, fit-elle, vous me sauvez la vie, car je ne puis pas boire de vin sans eau.

Elle me donna un morceau de pain et je lui donnai de l'eau, ainsi qu'à son mari, et je pus enfin manger mon fricandeau. Mais avec leurs petites portions mesquines, une grillade grande comme trois doigts, la faim ne s'apaise pas, et point de garçon ! Ils étaient littéralement fous.

J'allai demander une omelette, chose facile à faire. Au bout d'une demi-heure, on me l'apporta ; mais pendant ma visite, un voisin m'avait volé mon pain. Manger une omelette sans pain ne me va pas, mais justement alors il arriva une belle douzaine de longues miches dans les bras d'un garçon. Il voulait les distribuer méthodiquement, mais j'en pris une

41. Arpent : ancienne mesure de longueur équivalant à 58,22 mètres.

par-dessous son bras et l'emportai pour notre table. Naturellement je ne connaissais pas mes convives, mais nous en étions presque à combattre pour la vie. Le garçon jura mais nous coupâmes la moitié de la miche et lui rendîmes le reste. Je mangeai donc mon omelette en paix, mais quand il y a tant de distance entre les mets, c'est presque comme si l'on n'avait pas mangé. Un garçon passe avec trois plats de petits pois qui n'étaient pas pour nous, mais il ne savait plus pour qui.

- Qui a demandé des petits pois ?
- Nous, dîmes-nous tous les quatre, et l'innocent nous les donna.

Là-dessus, fureur de celui qui les avait demandés et qui les attendait depuis un temps infini. Il alla se plaindre, mais quand il revint nous avions à peu près fini les trois portions dont nous avions fait quatre en bons voisins.

Il était déjà 7 h $\frac{3}{4}$ et je payai mon souper et partis, laissant trois francs sur le comptoir, juste le double de ce que j'aurais dû payer. Mais les gens profitent tant qu'ils peuvent de ces aubaines. Mon but en allant du côté de l'Arc de Triomphe était de me rendre au bois de Boulogne pour y voir le grand feu d'artifice. Il y en avait quatre : celui du bois, un sur la butte Montmartre, un sur la place du Trône et un sur la place d'Italie, près des Gobelins. La fête du Bois devait naturellement être la plus belle. J'enfilai donc l'avenue du bois de Boulogne. On commençait à allumer les lampions. Je la décrirai au retour. À partir de six heures, la circulation des voitures était interdite sur la rue de Rivoli depuis le Louvre, la rue de la Paix, la rue Royale, la place de la Concorde, toute l'avenue des Champs-Élysées, toute l'avenue du bois de Boulogne et dans les allées du bois qu'entourent les lacs. Et on a bien fait, car de sept heures à minuit tout cet immense parcours a été absolument bondé de monde. Les boulevards aussi, naturellement.

Quand j'arrivai à la porte Dauphine, on avait allumé les cinq rangées de becs de gaz (dans des globes en verre dépoli. Dans tout ce qui va suivre, mettez-y toujours le globe) qui ornaient les deux pyramides à l'entrée de la route du lac. Et entre les deux pyramides, une immense étoile de gaz à petits jets libres, de 10 p. de diamètre. Partout, dans les allées du bois, on accrochait aux arbres des lanternes chinoises toutes rouges qui faisaient l'effet de fruits énormes, d'une nouvelle espèce. Tout le long de la route du lac, depuis la porte Dauphine, les arbres pleins de lanternes jusqu'à leur sommet, de même la route des lacs, du côté de la route de Longchamp, de

même toute l’allée des fortifications. Ce n’étaient pas cinq ou six lanternes par arbre, mais trente, quarante et jusqu’à 75 dans les grands arbres. Toute cette immense pelouse triangulaire qui est comprise entre la route de la Muette, celle de Saint-Cloud et le chemin de ceinture du lac, et qui a une superficie d’au moins 80 arpents, était bordée d’un mur de lanternes de 15 à 30 pieds de haut, selon la hauteur des arbres; et tout autour, un cordon de lanternes se touchant jusque à trois pieds au-dessus de terre. Sur toute la route du lac et tout le parcours du chemin de ceinture, des mâts espacés de 50 pieds portant des écussons garnis de deux cents lampions, chacun aux trois couleurs, rouge, blanche et verte (pour les illuminations, on remplace le bleu par le vert, qui donne plus d’éclat à la lumière), et toujours les arbres pleins de lanternes autour des îles.

Arrivé au lac, je pris la route de gauche pour me rendre au chalet. Toutes les pelouses qui entourent le grand lac étaient bondées de monde. On n’allait pas dans les îles, réservées aux artificiers. Mais tous les arbres des deux îles étaient littéralement pleins de lanternes chinoises. On ne peut pas estimer à moins de 300 000 [...]

La place de l’Étoile était couverte de monde. J’enfilai l’avenue des Champs-Élysées. Il fallait y marcher un peu lentement. Sur chaque candélabre à gaz, une girandole de 20 becs; et de chaque candélabre au suivant, une guirlande de 50 becs, les globes se touchant presque. C’était ainsi tout le long de l’avenue jusqu’à la place de la Concorde, donc à peu près 25 000 becs de gaz le long de l’avenue, formant des bouquets sur les candélabres et des guirlandes entre.



C’était splendide! Une interminable ligne lumineuse de chaque côté! Au rond-point, il y a six fontaines formant des gerbes d’eau. Tout autour des bassins, sur la retraite que forme la pierre au ras de l’eau, un cordon de petits jets de gaz libres. Les gerbes d’eau étaient toutes lumineuses.

Je descendis assez lentement jusqu'à la place de la Concorde. La place était bondée de monde. S'il n'y avait pas 250 000, il n'y en avait pas trois. Mais aussi quel éblouissement ! Il y a 200 candélabres et 24 colonnes rostrales. Au lieu des fanaux ordinaires, des girandoles de 20 becs sur les candélabres et de 30 becs sur chaque côté des colonnes rostrales ; et toujours les guirlandes d'un candélabre à l'autre, formant dans tous les sens un croisement lumineux indescriptible. Il y avait 14 000 becs sur la seule place de la Concorde. Mais tout le long de la rue qui borde la terrasse des Tuileries, il y avait un mât tous les 20 pieds avec une boule de gaz grosse comme la tête d'un enfant. On avait fait cela à cause des boules électriques de la terrasse qui écrasent trop le gaz, et avec cette profusion de feu, les boules de gaz, quoique rouges, étaient presque aussi fortes que les boules électriques. Le gaz paraissait fier de prendre sa revanche.

Maintenant, des quatre statues qui sont aux angles de la place, on profitait des gerbes de lumière électrique sur les fontaines. Sous cette puissante illumination, chaque goutte d'eau était un diamant. L'effet était prodigieux. Il y avait deux gerbes dirigées sur chaque fontaine ; et de temps en temps on faisait brûler au pied du support de la grande coupe d'où l'eau déborde, des flammes de Bengale rouges. Toute l'eau devenait d'un rose vif. Avec la lumière électrique des diamants, avec les flammes de Bengale, une cascade lumineuse d'un rose d'une énergie extraordinaire. Je restai là longtemps, un peu trop, mais il n'y avait pas moyen de se décider à partir. J'entrai, presque porté par la foule, dans le Jardin des Tuileries.

Ah ! j'oublie de parler de l'entourage de la place. Au nord, les deux palais resplendissant de gaz, et surmontés d'une ancre gigantesque dessinée en petit jets de gaz avec les lettres R.F. (République française).

Au fond de la rue Royale, la Madeleine avec son triangle de feu surmonté d'une croix lumineuse. Au sud, les boules électriques de la Chambre des députés et le fronton dessiné au gaz. À côté, le ministère des Affaires étrangères avec trois lignes de feu (j'ai oublié de te dire que le corps central du palais des beaux-arts, aux Champs-Élysées, avait cinq lignes de feu). Au loin, le dôme des Invalides et les tours du Trocadéro resplendissants de feu. (Les tours du Trocadéro n'existaient pas quand tu es venue. Elles encadrent le portail de l'énorme salle des fêtes qu'on y a construite pour l'Exposition, mais l'édifice est permanent). Partout il faisait grand jour. Hors de Paris, l'effet sur les nuages était celui d'un immense incendie.

Mais sur la place de la Concorde, ce qu'il y avait de plus beau était cet entrecroisement interminable dans tous les sens des guirlandes de globes et surtout les effets de lumière sur les fontaines.

Déjà dans le jour, ces milliers de globes de verre blanc faisaient un effet de neige sur le fond des arbres des Tuileries ou des Champs-Élysées ; mais quand ils sont devenus lumineux, c'était de la féerie.

Entrons au jardin. Depuis la grille jusqu'à la grande allée, les mâts portent leurs écussons de lampions (en faisant le tour de la grande pièce d'eau) et portant de gigantesques lettres lumineuses R.F. La grande allée, d'un bout à l'autre, est bordée de chaque côté d'une cloison formant d'ininterminables arcades de lampions. En voici la figure.



Cette cloison avait douze pieds de haut et portait au couronnement des verres rouges ; la bande en-dessous, des verres blancs ; les deux montants, des verres verts, et les deux pieds, des verres blancs. Il y avait 35 000 lampions sur les deux cloisons. C'était un interminable portique de feu de dix arpents de long. Au fond de l'allée lumineuse, une gigantesque étoile de petits jets de gaz de 15 pieds de diamètre juste au-dessus du jet d'eau, et au-dessus les lettres R.F.

Maintenant, dans les deux allées qui sont parallèles à la grande allée, une rangée de 20 boules électriques. Depuis le bas des arbres jusqu'au haut, on avait toutes les nuances du vert, vert énergique, tout près de la lumière et devenant plus pâle à mesure que les feuilles s'élevaient. Je te l'ai déjà dit, cet effet est splendide. Et de temps en temps, sous les grands marronniers du grand bassin, un feu de Bengale vert donnant aussi des teintes splendides

au feuillage, différentes de celles de la lumière électrique mais plus intenses, parce que la lumière était verte. On ne pouvait se lasser de regarder.

Je sortis du jardin par la place de la Concorde pour revoir une dernière fois les effets lumineux sur les fontaines. On annonça les dernières gerbes électriques, puis douze feux de Bengale rouges illuminèrent chaque fontaine, quatre en dedans et huit autour. L'effet fut indescriptible. C'était le bouquet et l'eau devint d'un rose d'une intensité que je n'ai jamais vue. Je partis quand les feux de Bengale s'éteignirent et enfilai la rue de Rivoli, bondée de monde. De là, j'entrai dans la rue de Castiglione et arrivai à la place Vendôme. Autour du piédestal de la colonne, deux guirlandes de gaz et une à la galerie supérieure. Aux quatre angles de la grille, de grandes girandoles. Tout le côté gauche de la place où sont le ministère de la Justice et plusieurs administrations publiques, ainsi que l'hôtel Bristol, garni de deux cordons de feu. De l'autre côté, l'hôtel du Rhin, illuminé. Le reste de la place, sombre moins une seule maison. Tous les autres avaient d'anciennes attaches à l'Empire et naturellement boudent la République qui les met sur le même pied que les autres. La rue de la Paix était splendide, les maisons couvertes de lanternes. Arrivé au boulevard, j'avais en face l'Opéra dont le couronnement était dessiné par des jets de gaz.



De chaque côté des fenêtres, des pyramides de jets, et tout autour les lanternes ordinaires étaient remplacées par des pyramides. Mais malgré cela, le Théâtre-Français, à l'autre bout de l'avenue, l'emportait en éclat. C'était une masse de feu. Je me dirigeais de ce côté, pendant qu'il pouvait être 11 h ½, mais en passant devant un café, l'horloge marquait une heure. Alors, tout ébahi du temps que j'avais perdu en marchant lentement dans ces foules énormes, je regagnai ma chambre et allai enfile la rue Laffitte. L'église de Notre-Dame-de-Lorette était toute dessinée au gaz, mais j'ai pu juste la voir un instant, car le robinet a été tourné et elle est disparue. La rue Laffitte n'était que très peu illuminée, mais la rue Le Pelletier, la rue Drouot, la rue de Châteaudun, celles de Provence et de Lafayette étaient resplendissantes. Au grand carrefour formé par les rues de Châteaudun, Le Pelletier, Maubeuge et Faubourg-Montmartre, plusieurs rangées de jets de gaz et des mâts à chaque encoignure, avec plusieurs rangs de lanternes. Au

haut de la rue des Martyrs, un grand arc de triomphe avec une douzaine de grands lustres en lampions.

Je rentrai à ma chambre à 1 h ½, sur pied depuis 10½, moins le temps de mon dîner et de mon souper. Et j'étais un peu fatigué. J'avais fait au moins cinq lieues à pied. Cela m'a valu une petite inflammation le lendemain matin, mais avec le traitement du D^r Coorhn, qui me coûte ⅔ de moins que celui du D^r Bonnière et qui est bien autrement rationnel, je la contrôlai sans peine dans la journée. Je ne fis qu'une très petite marche le soir, jusqu'au Palais-Royal. Cela est long à Montréal, mais c'est court ici. Hier matin, j'étais bien, sauf un peu de lassitude qui disparut dans la journée.

Je repartis donc hier au soir pour voir quelques quartiers que je n'avais pas pu voir. Tout est encore en place, pavillons et lanternes. La ville reste pavoisée le jour, mais on n'allume pas le soir. Je poussai en choisissant les petites rues, qui sont souvent les plus jolies parce que les pavillons se touchent en travers comme en perspective, jusqu'à la place du Château d'eau. Elle a dû être resplendissante, les lanternes s'y voyaient encore par milliers. J'allai prendre la rue Turbigo et revins jusqu'à la rue Tiquetonne, une rue du vieux Paris avec une interminable voûte de pavillons et de lanternes. Je tournai dans la rue Montorgueil où la multitude des pavillons est énorme⁴². Un à chaque fenêtre de chaque maison sur les six étages de hauteur. Puis je tournai dans la rue Mandar où les cordes allant de chaque fenêtre à celle vis-à-vis, portaient des lanternes. C'était une voûte ininterrompue, longue comme du palais de Justice à la paroisse. J'entrai dans le passage du Saumon, le plus grand de Paris. Il va de la rue Montorgueil à la rue Montmartre, et a la même longueur qu'une des galeries du Palais-Royal, mais beaucoup plus élevé. Ici, la disposition était différente. De quatre fenêtres opposées, partaient quatre cordes venant se réunir à un énorme lustre central. Les cordes étaient chargées de lanternes et le lustre en cône renversé était formé de : 1 lanterne au centre, puis 4, puis 8, puis 16, puis 32, cela pendant près de 700 pieds de long ! Ç'a dû être splendide. Dans sa partie en retour vers la rue Mandar, on avait mis des lampions, mais disposés en voûte au lieu d'être sur des cordes droites. Un cordon à chaque fenêtre pendant 300 pieds de long. Cela formait une véritable voûte de feu,

42. Claude Monet (1840-1926) a peint un tableau saisissant le 30 juin 1878 : *La Rue Montorgueil à Paris*, aujourd'hui au Musée d'Orsay.



les cordons étant espacés d'à peine six pieds. Les lampions étaient dans des verres : rouge, blanc, vert, blanc, et ainsi de suite, avec verre blanc entre deux rouge et vert. Je regrettais de ne pas l'avoir vu illuminé, mais il aurait fallu être oiseau pour tout voir.

Vous comprenez que je suis content de ce que j'ai vu, car jamais on n'a rien vu de pareil. L'immense allée de feu du Jardin des Tuileries, les deux allées couvertes avec leurs boules électriques ; l'entrecroisement sans fin des lignes de gaz sur la place de la Concorde, avec son entourage d'édifices lumineux et les effets de lumière sur les fontaines ; l'interminable bordure de guirlandes et de girandoles de l'avenue des Champs-Élysées ; la voûte de lustres de l'avenue du bois de Boulogne, tout le bois lui-même, garni de lanternes et les gazons garnis de lampions ; puis les pots à feu faisant le grand jour sous les arbres, puis les feux d'artifice et le grand bouquet de la fin avec ses milliers de boules de feu de toutes couleurs ; puis les gondoles chargées de lanternes et les boules phosphoriques courant sur l'eau comme des diabolins qui s'y sentiraient geler ; tout cet ensemble de féeries, d'éblouissements et de merveilles ne peut se comprendre que par la vue, mais jamais par l'imagination, ni même par le récit. Je vous ferai avec le temps une petite collection photographique de ces splendeurs, car vous comprenez que les photographes n'ont pas manqué pareille occasion. Une grande partie des étrangers qui viennent à Paris, et les provinciaux, et les Parisiens eux-mêmes achèteront ces vues soit comme souvenir, soit pour avoir une idée de ce qu'ils n'auront pu voir. Elles se vendront cher pendant deux ou trois mois, puis les prix baisseront.

Eh bien, le croirez-vous ? Les cléricaux et les bonapartistes n'ont fait que tempêter avant la fête et en dire des balourdises depuis. Aussi bêtes que grossiers, ils demandaient effrontément : « Mais qu'est-ce que c'est que vous fêtez ? Quelle idée y a-t-il dans tout ce stupide tapage ? Que signifient ces frivoles et inutiles parades ? » « C'est à faire croire, dit *L'Univers* (légitimiste) que nous sommes devenus un peuple de fous ! Ces fêtes détruisent la moralité chez le peuple. » (Mais les immoralités de l'Empire et de la monarchie

moralisaient le peuple sans doute). « Pensez-vous, dit un autre, que les gouvernements de l'Europe vont vous laisser tranquillement endoctriner leurs sujets par le spectacle de vos orgies républicaines ? » *La Patrie* disait vendredi soir ; « On peut encore espérer que la grande fête républicaine va complètement rater.

Voilà pour avant la fête. Il a bien fallu admettre, après, qu'elle n'avait pas raté. *Le Constitutionnel* a même admis qu'on n'avait jamais rien vu d'approchant sous l'Empire. Mais il fallait mentir pour les gens éloignés. Tous ces gredins ont donc dit qu'il y avait eu des désordres abominables, gens ivres par milliers, rixes, coups de couteau, & &. Eh bien, j'ai certainement vu quinze cent mille personnes dans le cours de la journée, et je n'ai pas vu un seul homme ivre. Partout, l'ordre le plus parfait, la gaieté complète. *La Gazette de France* (légitimiste) a parlé de bandes armées qui parcouraient l'avenue des Champs-Élysées en chantant des productions infâmes. Or on ne chantait absolument que *La Marseillaise* et *Le Citoyen*. J'ai rencontré toutes ces bandes armées et elles marchaient en rang, 4 par 4 ou 6 par 6, sans jamais bousculer qui que ce soit, et pas un homme n'y était pris de vin. *La Pays*, avec Paul de Cassagnac⁴³ pour éditeur (il n'est pas noble, il s'appelle tout simplement Paul Granier, et on lui a plusieurs [fois] prouvé qu'il volait le titre de Cassagnac) a dit qu'il avait vu la fête de la course des cochons. Vous voyez à quel degré de bêtise tout ce parti est arrivé. Ils ne font qu'écumer dans leurs journaux.

La Gazette de France d'hier disait : « Il devient de plus en plus évident que les républicains sont irrémédiablement possédés de l'esprit d'anarchie. Paris était traversé en tous sens par des bandes de furieux qui hurlaient des chansons de guerre, de carnage et de mort. Voilà ce que l'on a montré aux provinciaux, ce qui a été braillé sur tous les points de Paris. Ces bandes rappelaient exactement les foules sinistres du 10 août, des 5 et 6 octobre (89) et de juin 48, qui accomplirent tant d'œuvres de destruction. »

Eh bien, il est impossible d'être plus effrontément calomniateur. Il n'y a absolument pas un mot de vrai dans tout cela. Pas un rapport de police n'a constaté le moindre trouble, la moindre rixe. Deux ou trois cents ivrognes ont été mis au violon, qu'est-ce que c'est que cela sur trois millions d'individus qui étaient dans Paris ce jour-là ? Mais pas un de ces ivrognes

43. Paul-Adolphe-Marie-Prosper Granier de Cassagnac, dit Paul de Cassagnac (1842-1904), journaliste, député antirépublicain et bonapartiste d'extrême-droite. *DPF*.

n'avait une égratignure. On ne les avait logés que parce qu'ils prenaient trop de place en marchant dans la rue. Aux fêtes données au retour du prince de Galles des Indes, on a arrêté près de 4000 ivrognes dans Londres. C'est un journal anglais qui le dit pour montrer la parfaite tenue de la population de Paris. Et ce sont des Français qui jettent l'insulte à leur pays !

L'Univers a fait des siennes comme toujours. Il admet dans un article enragé que la fête a réussi, mais c'est parce que les cléricaux ont consenti à illuminer. Voilà qui est d'un bête achevé. Tout le monde a vu le contraire. Les seules maisons qui faisaient tache étaient celles des cléricaux et des bonapartistes.

J'ai vu à mon dîner des extraits des journaux cléricaux. C'est toujours la même stupidité. *L'Union* dit que toute la nation semble être tombée dans l'ivresse bête, et *L'Univers* dit que cela semblait être la fête de l'anthropophage. Les gredins ne savent plus que dire.

J'ai rapporté ta lettre du 21 qui, chose prodigieuse, m'attendait depuis hier. C'est la première fois qu'une lettre arrive le mardi. Vous avez eu la bonté de m'envoyer du sucre. C'est bien du trouble, je le sais, mais si j'y trouve ma vie, je ne serai plus à charge, et si vous saviez comme cela m'écrase, vous me pardonneriez mon insistance. Je crois au succès. Il y a tant de gens ici qui font de l'argent sur un seul article de vente. Si on l'aime, je suis sûr que la chose acquerra vite de l'importance. N'y trouverais-je que ma vie, c'est déjà beaucoup, et si j'y trouve mieux, ce sera bonheur pour nous tous.

Tu me dis que le sucre est adressé au chef d'entrepôt, gare du Nord, mais sans me dire exactement quand il a été expédié. J'attendrai donc quelques jours avant d'aller le réclamer. Peut-être aussi irai-je le premier jour m'entendre avec lui sur la transmission à la douane.

Amédée⁴⁴ est ici depuis trois mois. J'ai vu son arrivée dans *l'American Register*. Je l'ai vu une fois, de loin, en voiture. Il demeure sur la rue des Bassins, près de l'Arc de Triomphe.

44. Amédée Papineau (1819-1903), fils aîné de L.-J. Papineau et de Julie Bruneau. Cousin de LAD. Depuis janvier 1876, Amédée et sa famille ont entrepris un grand voyage de cinq ans en Europe et à Alger. À la fin d'avril 1878, il s'installe à Paris, 20, rue des Bassins, pour visiter l'Exposition qui ouvrira le 1^{er} mai. Il demeure à Paris jusqu'au 9 juillet 1878. Voir Amédée Papineau, *Journal inédit*. BANQ-Q, P417/8.

Bien heureux d'apprendre que vous ayez une bonne vache.

Tu m'annonces un retard dans l'envoi d'argent, mais je n'en souffrirai pas. Il m'en reste pour trois semaines. Il me passe un peu plus vite à cause de l'achat de remèdes et d'eau de Vichy. Je voudrais bien pouvoir me procurer de l'eau de la source artésienne de Ballston, près de Saratoga. Elle est bien plus énergique que les eaux d'ici. Mais au fond je puis m'en passer, car le traitement que je suis me guérit. Seulement ça irait encore plus vite.

Adieu, chère enfant. Je vous embrasse tous du plus profond de mon cœur. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 275

Paris, mercredi 2 octobre 1878

Ma chère enfant,

Après avoir fait tout ce que j'ai pu, je vois qu'il me faut encore subir un affreux mécompte et renoncer à tout espoir de faire quelque chose en France avec mes malles de sauvetage ; et j'en suis arrivé à la conclusion que ce serait mal agir envers ton mari, qui a été si généreux pour moi, que de vouloir aller essayer quoi que ce soit de ce genre ailleurs. Je ne puis pas spéculer à ses dépens pour n'arriver jamais à aucun résultat. Je l'ai bien trop fait, mon Dieu, mais j'avais tant d'envie de faire quelque chose qui pût être au moins un commencement de réhabilitation, que j'ai fait une dernière et suprême tentative pour y parvenir. La chance est encore contre moi et il ne me reste qu'à lui demander pardon de lui avoir tiré cent cinquante francs sans résultat.

Je reste accablé de ce dernier insuccès, car perdant tout espoir pour l'avenir, je perds en même temps celui de vous revoir jamais. C'est donc le désespoir permanent attaché à mon existence et j'en ai vraiment trop à porter. Il me reste bien la possibilité de faire quelque chose avec le sucre d'érable, mais là encore je ne puis rien sans une petite mise de fonds que je n'ai pas et qu'il deviendrait injuste de demander puisque la réussite peut manquer encore.

Voici donc à quoi je me suis arrêté. J'ai eu une longue conversation avec M. Perrault⁴⁵ et lui ai exposé le tout. Je lui ai demandé s'il lui serait possible de m'obtenir quelque situation qui me permît de vivre sans vous être plus à charge, car c'est là mon plus grand chagrin, et il s'occupe à me trouver quelque chose. Il a réussi à placer assez bien deux ou trois Canadiens et croit réussir aussi pour moi. Il a déjà parlé aux propriétaires des magasins du Louvre, et j'ai vu ce matin avec lui le chef du personnel. Il nous a dit que sur sa recommandation je pourrais être employé à la comptabilité ou à l'inspection, mais que la règle absolue de la maison était que les employés ne pouvaient pour aucune raison sortir de l'établissement de 7 h du matin à 9 h du soir. C'est pour cela que l'établissement les nourrit. Ils déjeunent, dînent et soupent dans le soubassement. Cela ne m'effraierait nullement si je n'avais pas cette malheureuse maladie de vessie qui exige quelques soins que je ne pourrais pas me donner dans la maison. Quant à travailler toute la journée à des comptes ou à autre chose, je l'ai toujours fait et puis le faire encore. J'aimerais bien mieux être très occupé qu'oisif, avec tout ce que j'ai de chagrins à dévorer.

Je suis assez bien, mais ne suis pas guéri. J'ai quelquefois des petits retours que je contrôle facilement mais qui exigent quelques soins. Je suis moins bien depuis quelques jours parce qu'il m'a fallu interrompre le salicylate de lithine que je ne pouvais plus acheter. Nous avons donc décidé, M. Perrault et moi, de garder toujours le Louvre comme dernier recours et d'attendre, avant décision, quelques autres réponses, car il a écrit à plusieurs personnes, notamment à quelques journaux dont il connaît les propriétaires. Il dit qu'il me trouvera une occupation suffisamment rémunératrice pour que je puisse me suffire à moi-même. J'ai bien souvent essayé, mais sans aucune espèce de protection on ne peut rien espérer ici. Sa position lui donne une influence qui peut amener le succès. La seule chose que je demande, c'est de ne plus vous arracher ce dont vous avez besoin. Après quelques mois de travail et avoir connu diverses personnes, je trouverai peut-être moyen d'organiser une affaire sur le sucre. J'en ai fait hier matin pour M. Perrault qui l'a fait goûter à un ouvrier-sucrier qu'il dit très intelligent, mais que j'ai trouvé bien plus suffisant qu'intelligent. Il a jugé la chose de son point de vue d'artiste en sucre et a déclaré que

45. Joseph-Xavier Perrault (1836-1905), agronome, petit-fils de Joseph-François Perrault. Il est né à Québec, fils de Joseph-François-Xavier Perrault et d'Esther Lussier. Commissaire à la commission canadienne de l'Exposition de Philadelphie en 1867 et à celle de Paris en 1878. *DBC, DPQ*.

ce bonbon n'était pas assez distingué pour plaire dans une ville comme Paris. Ce sont là des mots à la française qui n'éblouissent que les niais qui s'y laissent prendre. Il y a des gens qui n'aimeront pas ce sucre comme il y en a qui le trouveront bon. Parmi les bonbons français de toute espèce, tous ne flattent pas également tout le monde. Chacun à son choix et les uns trouvent mauvais ce que les autres trouvent bon. Mais j'ai vu, par l'importance que se donnait cet artiste du sucre, qu'il est un innocent qui croit ses jugements sans appel. Perrault veut néanmoins lui soumettre le produit naturel et je vais lui donner un morceau de sucre pour qu'il le goûte.

Comme je suis arrivé hier au bout de ma bourse, j'ai prié M. Perrault de m'avancer quelque chose et il m'a prêté 20 francs. Ta dernière, reçue lundi matin, me donne à espérer quelque chose par la prochaine, mais j'ai mon loyer à payer et il me restera peu de chose. Si je pouvais savoir l'avenir et connaître le temps où je recevrai quelque chose de mon travail, je vous dirais au juste que faire, mais n'en sachant rien il me faut bien vous prier de m'envoyer quelque chose au reçu de celle-ci si, par exemple, il ne vient que 75 francs dans la prochaine que j'attends. J'espère que ce seront là vos derniers déboursés pour moi. Je n'ai pu rien donner sur mon loyer sur les 20 francs de Perrault, et je crains que ma prochaine recette ne soit considérablement absorbée par le loyer. Je paie plus cher que je n'aurais voulu, mais je n'ai de chance de me loger à moins, qu'après l'exposition qui se fermera dans un mois. Après le 1^{er} novembre, les propriétaires de garnis seront moins exigeants, et je trouverai plus facilement alors à 30 francs une chambre qu'aujourd'hui à 45. Voilà déjà trois personnes, depuis huit jours, que ma propriétaire refuse et je suis convaincu qu'elle aurait eu facilement 50 francs pour ma chambre. Je m'arrangerai naturellement pour me placer le plus près possible de l'endroit où je travaillerai, si Perrault réussit. Il est d'avis que quoi qu'il arrive, mes chances d'obtenir du travail sont meilleures ici qu'à Londres, mais je persiste à croire que ton mari avait raison. Au reste, j'y suis et si j'y peux trouver du travail, j'attendrai que quelque chance meilleure se dessine, mais avant tout je veux cesser de vous être à charge, et même s'il me faut entrer au Louvre, je le ferai plutôt que de vous tirer constamment votre subsistance comme je le fais depuis trois ans.

J'ai vécu d'espoir ; j'éprouve une grande secousse morale à y renoncer. Je comprends que c'est à peu près certainement la séparation sans fin de tout ce que j'aime et cela me met dans un état d'esprit bien pire que si je savais devoir mourir sous huit jours. Ce serait au moins la délivrance.

Je vais donc tout faire pour obtenir du travail. Sans aucune chance seul, j'en ai avec Perrault et vais les épuiser. Après cela, nous verrons.

Adieu, chère enfant, je vous embrasse maintenant sans espoir d'un meilleur avenir, ce qui rend mon malheur complet et sans palliation.

Ton père.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 280 (extrait)

Paris, mercredi 13 novembre 1878

Ma chère enfant,

[...]

Je suis allé hier au cours d'anthropologie de M. de Mortillet⁴⁶, ou mieux d'ethnologie et d'anthropologie. L'ethnologie est l'histoire de la race humaine; l'anthropologie est la science de l'homme comme être organisé et dans ses rapports avec le règne animal. Notre âme est notre partie spirituelle, notre corps notre partie animale. Ces deux sciences découlent des découvertes faites dans les couches géologiques qui ont démontré que l'homme existe sur la Terre depuis des centaines de milliers d'années. Et, chose singulière, malgré les colères ecclésiastiques à propos de ces deux sciences qui montrent les prodigieuses faussetés d'interprétation dans lesquelles le clergé est tombé relativement à la Bible, c'est un prêtre français, l'abbé Bourgeois, qui a découvert, il y a 4 ou 5 ans, les restes de l'homme dans le miocène ou terrain tertiaire moyen, et qui, tout en restant prêtre croyant, maintient sa découverte, que l'on ne conteste plus, contre ses confrères ignorants qui tiennent à la vieille interprétation de la Bible. Jusqu'aux découvertes de l'abbé Bourgeois⁴⁷, on ne pouvait faire remonter l'homme qu'aux terrains quaternaires ou terrains modernes, c'est-à-dire modernes relativement, car les terrains modernes ont vu l'époque glaciaire

46. Gabriel de Mortillet (1821-1898), archéologue et anthropologue français, le premier à concevoir la chronologie préhistorique. Auteur de *Le Préhistorique: antiquité de l'homme*, Paris, C. Reinwald, 1883, 642 p.

47. Louis-Alexis Bourgeois, dit *l'abbé Bourgeois* (1819-1878) fit son importante découverte archéologique en 1867 dans le Loir-et-Cher.

dont l'antiquité remonte à au moins 250 000 ans. On ne peut douter de ce calcul, puisqu'il est fondé sur des périodes astronomiques. Un ingénieur géologue anglais, Mr. Skertchly⁴⁸, a découvert l'année dernière, en Angleterre, un campement d'hommes (charbons, ossements d'animaux brisés, et une mâchoire d'homme) dans un terrain préglaciaire, mais appartenant à l'époque moderne géologiquement parlant. Mais l'abbé Bourgeois a trouvé des restes fossiles à la base du miocène, qui est autant plus ancien que les terrains modernes que ceux-ci le sont relativement à nous. Cela n'empêche pas toute la gent journaliste cléricale de hurler contre la science moderne qui veut détruire la religion. C'est toujours la même honnêteté. Ce n'est pas la religion que la science détruit, ce sont les erreurs du prêtre, mais en pratique il est bien moins permis de lui toucher qu'à Dieu.

M. de Mortillet doit, dans son cours, de vingt leçons, développer les deux sciences d'après les données nouvelles acquises à l'exposition. Tous les pays de l'Europe et de l'Amérique ont envoyé des collections ethnologiques contenant les dernières découvertes d'hommes fossiles faites dans chacun d'eux. Ces collections, comparées entre elles, ont fait faire un pas énorme à la science et procuré des connaissances que l'on ne possédait pas l'année dernière, avant cette comparaison. Voilà ce qui m'intéressera grandement, car j'aurai là toute l'histoire du progrès réalisé dans ces deux sciences depuis dix ans. J'en savais bien quelque chose mais je n'avais naturellement pas à ma disposition les moyens d'information que possèdent les hommes spéciaux.

Les leçons doivent se donner le lundi à 3 h; celle d'hier était seulement la leçon d'introduction. Il y aurait là matière à informations d'une extrême importance pour le Canada, mais vos prêtres feront comme ceux-ci et hurleront à l'impiété dès que l'on osera dire qu'ils se sont trompés dans leur interprétation purement arbitraire de la Bible. S'ils voulaient seulement y mettre le bon sens ordinaire, ils devraient admettre que les faits géologiques, le contenu des couches terrestres, remontent à Dieu d'une manière absolument certaine, puisqu'il est le créateur de l'univers. Les savants ne contestent pas cela, mais ils montrent par la superposition de couches dont quelques-unes ont mis des millions d'années à se former, puisqu'elles sont le résultat de la lente accumulation d'organismes microscopiques dont les

48. Sydney Barber Josiah Skertchly (1850-1926), botaniste et géologue de la Geological Society de Londres, qui publia ses premières recherches faites dans le Fenland, *Geology of the Fenland*, dont il envoya une copie à Charles Darwin en 1878.

détritus ont jusqu'à une et deux lieues d'épaisseur, que le monde n'a pas été créé instantanément, il y a six mille ans, comme le prêtre l'affirme, et que toute son explication de l'œuvre de la création n'était que le produit de l'ignorance où il était de ce que l'on sait aujourd'hui. Il n'y avait sans doute pas de mal à ne pas savoir, il y a 3000 ans, ce que l'on n'a appris que ces dernières années même; mais le mal consiste, quand l'erreur est pleinement démontrée, à la maintenir avec des insultes et des anathèmes à ceux qui savent. Voilà ce que le clergé d'aujourd'hui fait partout. Il veut que son ignorance soit la limite de la science des autres. C'est tout simplement se rendre ridicule. *Le Monde* insistait dernièrement sur le danger d'ébranler la chronologie chrétienne.

Mais on sait qui est l'auteur de cette chronologie, et que c'est un homme qui s'est chargé lui-même de détruire l'autorité de ses assertions en discutant au long la question : « S'il est permis de tromper dans l'intérêt de la vérité »; et il conclut, après une longue dissertation, que la chose est permise. Voilà un trompeur bien audacieux, et c'était un évêque du 3^e siècle, Eusèbe de Césarée en Cappadoce. C'est lui qui a arrangé la chronologie qu'on me montrait au collège et qui réduit à 4004 ans (quatre mille quatre ans) la période entre Adam et Jésus. Il suffit de cette addition de 4 ans à 4000 pour faire voir ce que c'est que l'on appelle la science chrétienne.

L'exposition égyptienne rétrospective, qui était dans la galerie du Trocadéro, contenant des statues de rois remontant à au-delà de 4000 ans avant J.C. M. Mariette⁴⁹, un savant français que le vice-roi d'Égypte a chargé de former un musée des antiquités égyptiennes, a découvert à grand frais des pyramides, un temple ensablé qui remonte à près de mille ans avant les pyramides, et cela découle d'inscriptions qui n'admettent pas de doute. Il a aussi découvert dans le grand temple d'Abydos, aussi antérieur aux pyramides, des inscriptions contenant toute la liste des 44 dynasties des rois d'Égypte, avec les noms de chacun d'eux et la durée de leur règne. Il remonte ainsi jusqu'à Khéphrem et Ménès, les fondateurs des deux plus grandes pyramides; et celui[-ci] existait 4000 ans avant J.C. Or la civilisation qui a produit des édifices tels que les pyramides devait remonter à plusieurs milliers d'années. Il est d'ailleurs prouvé, par les poteries trouvées

49. François-Auguste-Ferdinand Mariette (1821-1881), égyptologue français, décédé au Caire. Auteur, entre autres, de *Voyage dans la Haute Égypte* (1878).

dans des excavations dans le delta du Nil, qu'il y avait des hommes en Égypte il y a 20 000 ans. Donc toute l'histoire de la création que l'on nous donne est fausse. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu création de l'univers, mais cela prouve que le prêtre ne savait ce qu'il disait.

Voilà ce qui l'enrage. La science moderne agrandit Dieu au lieu de le nier, mais cela se fait aux dépens du prêtre qui hurle à l'impiété, au lieu de reconnaître qu'il s'est trompé. Il faudra pourtant qu'il y vienne, mais ce sera long, car il a refusé pendant deux siècles d'enseigner que la Terre tournait autour du soleil, et même d'enseigner qu'elle était ronde, quoique Magellan, 30 ans après Colomb, l'eût démontré en en faisant le tour. C'était d'Espagne que Magellan était parti, et c'est en Espagne que son vaisseau est revenu au bout de trois ans (mais sans lui, car il avait été tué par les sauvages des Philippines) et malgré cela, le clergé espagnol décrétait d'hérésie l'affirmation que la Terre était ronde. À la fin du siècle dernier, à la grande université de Salamanque, on refusait d'enseigner ce fait si certain. Voilà les gens qui réclament le droit exclusif d'enseigner. Ils se sont décidés, au commencement du siècle actuel, à enseigner le vrai sur la forme et la mobilité de la Terre; mais les voilà tout aussi amers, tout aussi enragés, et tout aussi absurdes sur les questions géologiques et ethnologiques. Les faits sont là, ils les nient effrontément ou les interprètent avec la sottise de l'idée préconçue qui ne veut rien admettre. Et pour expliquer l'existence des fossiles, les voilà rendus à dire que Dieu a mis ces ossements dans les couches terrestres avec tous les signes d'une haute antiquité, quoique l'on ne puisse pas prouver cette antiquité.

Ainsi les voilà rendus à dire que c'est Dieu qui a trompé les hommes et non pas eux qui se trompent. M. de Bonald (neveu de l'ancien archevêque de Lyon⁵⁰) est encore plus bête. Il justifie l'Église aux dépens du bon Dieu. «L'Église a vu certaines choses dans la Bible, écrite sous la dictée de Dieu. Elle était donc en pleine sûreté en affirmant ce qu'elle y voyait. Maintenant le contenu des couches géologiques est aussi l'œuvre de Dieu, mais contredit la Bible. L'Église est donc excusable puisque Dieu n'a pas dit de suite ce que l'on a trouvé plus tard.» Donc c'est toujours Dieu qui s'amuse à tromper les hommes. Il n'y a pas de blasphème plus évident que celui-là, et c'est un dévot qui l'exprime en toutes lettres. Le prêtre n'a pu se tromper

50. Louis-Jacques-Maurice de Bonald (1787-1870), archevêque de Lyon de 1839 à 1870. Ultra-montain. *DEF*.

et c'est Dieu qui trompe. Ce n'est pas la foi aveugle ici, c'est la foi menteuse, car M. de Bonald est un homme trop instruit pour croire ce qu'il dit. Il en est ainsi de l'abbé Moigno⁵¹, rédacteur des *Mondes*, un vrai savant qui expliquait dernièrement le miracle de Josué d'une manière parfaitement risible et dont il devait rire tout le premier lui-même. Mais c'est toujours la tromperie, le système d'Eusèbe, mentir pour faire accepter la vérité. Or une vérité qui a besoin de la déception n'est clairement pas vérité. La vérité vraie ne saurait avoir besoin du mensonge.

Tu trouveras dans tout ceci une réponse à une observation purement amicale, je le sais parfaitement, que tu m'as faite dans ta dernière lettre. Tu dis que les consolations de la religion sont lettre morte pour moi. Là, tu te trompes, car je ne suis ni hostile ni étranger à l'idée religieuse. Je crois en Dieu comme vous toutes, à l'immortalité de l'âme comme vous toutes; à la vie future et à l'expiation, mais non pas à l'enfer éternel qui n'est plus expiation mais condamnation hors de toute proportion avec la faute. Ce n'est ni par indifférence, ni par bravade que je n'admets pas le culte tel que le prêtre l'a fait, c'est parce qu'ayant étudié les origines du christianisme à ses vraies sources, j'ai vu que l'on avait, audacieusement pour les uns, aveuglément et ignoramment pour les autres, défiguré tout l'enseignement de Jésus. Ma religion est celle du Sermon sur la montagne, et non pas toutes les superfétations que l'on a ajoutées pendant les quatre premiers siècles à l'œuvre de Jésus, superfétations que l'on a considérablement augmentées depuis. La religion de Jésus ne ressemble en rien à celle que le prêtre nous a faite; et, chose singulière, il a canonisé saint Grégoire de Nysse qui démontre d'une manière absolue l'absurdité de l'idée de l'éternité des peines⁵². Voilà un homme au ciel qui ne croyait pas à l'enfer! Il y a vingt choses aussi remarquables que celle-là dans l'histoire non défigurée de la formation des dogmes chrétiens. Si donc je n'ai plus les idées que l'on m'a inculquées quand j'étais jeune et avant de pouvoir les examiner mûrement, cela ne veut pas dire que je sois sans idée religieuse, mais je n'admets que l'adoration en esprit et en vérité, qui ne consiste pas à marmotter indéfiniment des prières, mais à faire chaque chose en vue du devoir et de l'obligation de plaire à Dieu. Ce ne sont pas, a dit Jésus,

51. François-Napoléon-Marie Moigno (1804-1884), jésuite, vulgarisateur, rédacteur en chef de la revue *Les Mondes, revue hebdomadaire des sciences* (1863-1871), puis de *Cosmos-les-Mondes* (1871-1874).

52. Voir notamment, de Grégoire de Nysse (iv^e siècle), le *Discours catéchétique*, XXXV, 15.

ceux qui disent « Seigneur, seigneur ! » qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux-là seulement qui font la volonté du Père céleste. Et quelle est cette volonté ? C'est que l'on aime Dieu et les hommes ; voilà toute la loi et les prophéties. Le prêtre n'a jamais su que brûler et exterminer les hommes qui ne pensaient pas comme lui.

J'entendais un jour le grand vicaire Trudeau⁵³ dire sans bien s'expliquer la portée du mot :

– La meilleure prière c'est le travail.

Rien de plus vrai. C'est là la première obligation de l'homme : travailler, parce que c'est un vice d'être oisif, et rapporter à Dieu l'idée de son travail. Jésus n'a jamais prêché d'autre religion que celle-là. Et elle ne lui est pas personnelle. Tout ce qu'il a dit de plus beau sur les devoirs de l'homme envers Dieu se retrouve, point par point, presque mot pour mot, dans les livres sacrés de l'Inde, les Védas. Jeseus-Christna⁵⁴, le sauveur des Indous, a donné, quinze siècles avant lui, tous les enseignements de Jésus-Christ. Rien de plus beau comme esprit religieux et comme morale que ses enseignements et ses exemples. Mais les prêtres bouddhistes, comme les prêtres catholiques, ont défiguré tout ce splendide enseignement et ont, chose très remarquable, arrangé un culte qui est dans tous ses détails le même que le culte catholique. Jusqu'aux ornements sacerdotaux sont les mêmes ; mais remontant à au moins douze siècles avant nous. Tout cela prouve que les formes religieuses, et surtout les superstitions n'ont que très peu varié. Mais la vraie idée religieuse et morale, celle prêchée par Jeseus-Christna dans l'Inde, et par Jésus-Christ à Jérusalem, a toujours eu une profonde racine dans l'humanité, et c'est dans cette idée seulement qu'il faut chercher l'adoration en esprit et en vérité que le prêtre a toujours méconnue.

Ne crois pas que ce que je te dis ici soit le reflet des idées des incrédules. Des auteurs profondément chrétiens les ont soutenues et démontrées,

53. Alexis-Frédéric Trudeau [Trudeau] (1808-1872), grand vicaire du diocèse de Montréal. Fils de Toussaint Trudeau et de Marie-Louise Papineau. Cousin de la mère de LAD.

54. Krishna, dieu central de l'hindouisme.

entre autres Bordas-Demoulin⁵⁵ dont j'ai les ouvrages dans ma bibliothèque. Ils ont sans doute combattu le romanisme, qui nous vient en droite ligne des *Faussees décrétales*⁵⁶, la plus grande fourberie de l'histoire, et qui ont eu leur origine à Rome même. On les a crues vraies pendant exactement huit siècles, du 8^e au 16^e, et pendant deux siècles de plus, la cour de Rome les a soutenues comme vraies, quoique leur fausseté eût été démontrée par Blondel⁵⁷. Enfin, en 1786, le pape Pie VI a été forcé d'admettre leur fausseté. C'est là qu'est l'origine de l'ultramontanisme qui se résume dans l'idée que le pape est souverain maître de l'Église et de l'État. Mais les fausses décrétales, et tout le système papal qui en est découlé, sont la contradiction formelle, presque dans chaque détail, de l'enseignement de l'Évangile. Et cela est si vrai que j'ai vu, dans la bibliothèque nationale, un manuscrit du 16^e siècle dans lequel se trouve un rapport au pape fait par plusieurs cardinaux et évêques, et où j'ai lu ce qui suit : « Il faut empêcher le peuple de lire les Évangiles en langue vulgaire parce que s'il les lit et les comprend, il y verra un système si différent du nôtre qu'il cessera d'avoir foi en la sainte hiérarchie romaine. » C'est donc bien là le système : tromper les peuples pour soutenir le prêtre. Maintenant, ce document est pleinement authentique et on n'a pas osé le contester.

Mes études m'ont donc convaincu que tout le système est basé sur la fraude; mais cela ne veut pas dire que l'idée religieuse soit fausse ou nuisible; cela montre seulement que le prêtre l'a défigurée. Ainsi je crois en Dieu sans croire au prêtre, et je rapporte en pensée mes actions à Dieu tout comme vous le faites. J'accepte mes malheurs comme l'expiation de mes fautes dont je demande pardon, tout comme vous le faites. Je veux de la religion telle que Jésus l'a prêchée et définie; je ne veux pas de la superstition telle que le prêtre l'a inventée et imposée aux autres. J'accepte sans restriction les idées de la justice et de la bonté de Dieu; je proteste

55. Jean Bordas-Demoulin (1798-1859), philosophe français né à La Bertinie (Dordogne), mort à Paris. « Il mena une existence misérable. Cartésien en philosophie, gallican et janséniste en théologie, fervent adepte de l'idéal de la Révolution, il s'opposa à Proudhon et tenta de concilier le christianisme avec les principes révolutionnaires. » <https://www.devoir-de-philosophie.com/dissertation-biographie-bordas-demoulin-jean-baptiste-111478.html>.

56. Travail gigantesque de falsification de documents canoniques au IX^e siècle. La première édition des *Faussees décrétales* est de 1525.

57. David Blondel (1590-1655), historien et théologien calviniste, révéla la fourberie des *Décrétales* dans son *Pseudo-Isidorus et Turrianus vapulantes, seu Censura Epistolarum...*, Genève, 1628.

avec indignation contre l'attribution à Dieu de l'injustice de condamner des innocents au feu éternel. C'est là attribuer à Dieu une faute, c'est donc le blasphémer. Je défie le prêtre le plus instruit de sortir de là. Bossuet et Pascal ne l'ont pas pu et ils valaient bien les prêtres d'aujourd'hui comme penseurs et comme logiciens, et surtout comme chrétiens.

Je te dis tout ceci, chère enfant, pour te faire voir que l'idée religieuse est loin d'être lettre morte pour moi. Ne crois pas que j'aie été le moins du monde peiné de ta remarque ; tout ce qui vient de toi, je ne puis le prendre qu'en bonne part et comme l'expression de ton affection ; mais nous ne nous parlons jamais de ces choses parce que dans le système catholique, on habitue les gens à penser que tout ce qui contredit le système est l'effet de l'hostilité à la religion et du mépris de Dieu. On moule l'esprit des catholiques dans cette idée et on les rend intolérants et toujours prêts à croire à la mauvaise foi de ceux qui pensent autrement qu'eux.

Le prêtre qui serait incapable de répondre trois mots sensés à tout ce que je viens de dire, décrète d'impiété celui qui a en Dieu une foi plus éclairée que lui, et habitue ceux qui croient en lui à mépriser ceux qui ne croient qu'en Dieu. Parler de ces choses dans les familles catholiques, c'est toujours soulever des préjugés et souvent faire naître des querelles entre gens qui s'aiment. Voilà pourquoi je n'ai jamais rien dit, respectant vos croyances et ne voulant pas vous faire de peine ; mais je parle aujourd'hui pour que vous ne pensiez pas que je sois hostile à l'idée religieuse en elle-même. Si j'avais réussi dans mes affaires, vous auriez vu par les fondations que je voulais faire que j'ai une foi en Dieu plus sincère et plus éclairée que ceux qui me damnent, les uns par ignorance, les autres par fanatisme.

J'ai deux lettres de toi depuis ma dernière, celle du 26 octobre et celle du 12 courant, arrivée à 2 heures. Tu as la bonté de me dire dans la première que je m'exagère la charge que je vous impose. Je sais bien que toi et ton mari êtes assez généreux d'esprit et de cœur pour vous faire peut-être illusion là-dessus, mais je vois bien que ce que je vous ôte vous serait utile ; je vois bien que dans un pays ruiné, comme le Canada, par le torysme qui a eu la bêtise de fournir au gouvernement américain une raison sérieuse pour le rappel du traité de réciprocité, chacun a besoin du

sien. Quand on voit des maisons comme celle d'Adolphe Roy⁵⁸ tomber, et Savage et Lyman, on comprend quel doit être l'état du pays. D'ailleurs le terrain dont tu me parles en est la meilleure preuve. Ton mari a des propriétés qui le mangent pour les conserver jusqu'à de meilleurs temps, et ce que je lui prends est nécessairement partie de ce dont il a besoin. Si ton mari voit quelque chance d'organiser avec quelqu'un, j'entends de trouver quelqu'un qui veuille importer les choses à bon marché, que je puis me procurer ici, je suis sûr de cesser de vous être à charge et de faire bientôt quelque chose pour moi-même. Mais dans l'état des affaires, la chose sera peut-être difficile.

J'ai écrit la semaine dernière à une grande fabrique de Besançon et on me renvoyait le surlendemain une petite boîte contenant quatre montres, simplement pour me les faire voir et avec prière de les renvoyer si je n'achetais rien. Je les ai renvoyées naturellement de suite; mais j'ai vu les objets et vraiment je ne comprends pas comment on peut faire pareilles montres à aussi bas prix. Je reste de plus en plus convaincu qu'il y a quelque chose d'important à faire là-dessus.

Je suis bien heureux de ce que tu me dis de Laframboise, surtout par le ricochet que ça aura en faveur de mon pauvre frère.

Tu me dis que tu regrettes bien souvent que je ne voie pas tes garçons. Sois sûre que ce regret est encore bien plus vif chez un ermite comme moi, vivant de fait dans le désert, quoiqu'entouré de 2 000 000 d'êtres humains. Tu me recommandes de penser à vous. Là-dessus, sois sûre que la recommandation est bien inutile et est exécutée avec plus de ponctualité, à tous les instants de ma vie que tu ne saurais le croire. Je n'ai absolument pas d'autre pensée que la vôtre, et je suis profondément reconnaissant à ton noble mari de l'affection qu'il te porte et à ma pauvre femme. Elle avait besoin de sympathies et d'amitié, et elle a trouvé mieux que nous n'eussions osé l'espérer de n'importe qui.

Il m'a fallu de toute nécessité pourvoir à un peu de chauffage, mais avec la lésinerie de mon propriétaire, il m'a fallu faire un peu plus de dépense que je n'aurais voulu. Elle n'est pas forte pourtant et va finir par

58. Adolphe Roy & cie, importateurs, marchandises en gros, 337, rue Saint-Paul et 6, Le Royer. *LMD*. Adolphe et ses frères, Candide et Philéas, ont tenu à Montréal un important commerce d'épicerie, vin et alcool. Adolphe est aussi un homme d'affaires souvent en lien avec Louis-Adélard Sénécal. *RPCQ*.

se résumer en économie. Il voulait me mettre une grille dans une cheminée si profonde que toute la chaleur aurait gagné le dehors. Je lui ai demandé un petit poêle, mais il eût fallu dépenser sept francs, et cela eût été une extravagance horrible. J'en ai donc acheté un de ce prix et j'ai fait ma première attisée dedans jeudi dernier. Il a fait froid toute la semaine et j'ai chauffé presque constamment. Or depuis jeudi matin, je n'ai pas encore dépensé pour un franc de charbon, car j'en ai encore pour toute la journée de demain. Le garçon m'a dit que son père, qui occupait ma chambre l'hiver dernier et qui avait une grille, dépensait un franc de charbon par jour.

Mon poêle est tout petit, 18 pouces de haut sans les pieds, et 10 pouces de diamètre. Il est en avant de la cloison de fer qui ferme la cheminée jusqu'à terre avec un tuyau de 18 pouces de long allant dans la cheminée. Il me chauffe parfaitement, et la femme chez qui je l'ai acheté est convenue de le reprendre n'importe quand à moitié prix. Il me reviendra donc à 3 fr. 50, et si je passe l'hiver ici, mon poêle ne m'aura coûté que 3,50 d'usage. Je suis certain de ne pas dépenser 30 sous de chauffage par semaine. Et je puis avec ce poêle me donner quelques petites douceurs, comme soupe ou œufs à la coque qui rendront ma pitance un peu meilleure. Sans Doutre⁵⁹ et Hawley⁶⁰, je n'aurais probablement pas pu me le donner. Mais dès que j'ai eu bonne température dans ma chambre, je suis redevenu parfaitement bien, et je n'ai plus à me plaindre de la vessie.

Adieu, chère enfant, je vous aime tous avec redoublement de besoin de vous embrasser. D.



59. Joseph Doutre (1825-1886), avocat, journaliste, ancien collaborateur à *L'Avenir*. Aussi anticlérical que Dessaulles. DBC.

60. Joseph-Adolphe Hawley (1824-1882), né à Montréal, baptisé avec les prénoms de Joseph-André, fils de Samuel Hawley, commerçant, et de Marguerite Boyer. Il étudia au collège de Chambly et fut admis au barreau en 1847; journaliste avec Dessaulles et Labrèche-Viger au *Pays*. Ayant amassé une fortune dans le commerce de la farine et des céréales, il laissa par testament 2500 \$ à l'Institut canadien. Après quatre ans en Europe, il revint à Montréal pour y mourir. Certaines sources racontent que, dans un moment de folie, il se serait jeté par une fenêtre de l'Hôpital Notre-Dame le 11 décembre 1882. Henry J. Morgan, *The Dominion Annual Register and Review*, 1882, p. 345. *La Patrie*, 15 décembre 1882, p. 2, fait paraître une nécrologie de Hawley sur deux colonnes. Il était le neveu de William Fitz Hawley (1804-1855), poète canadien-anglais, et le cousin d'Odile-Alphonsine Smith (en réalité la grand-mère maternelle de Joseph-Adolphe Hawley est la sœur de la mère d'Odile-Alphonsine Smith).

À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 288

Paris, vendredi 27 décembre 1878

Ma chère enfant,

Il a fait très froid tout le temps de mon voyage et le temps est redevenu doux précisément le lendemain de mon retour. Je suis revenu avec un assez fort rhume dû à leurs maudits chars et aussi à la négligence bête des employés qui ne prennent pas même la peine de chauffer les bouillottes d'eau chaude qui se mettent sous les pieds. Elles étaient presque froides à Calais; de même à Boulogne; ce n'est qu'à Amiens qu'on en a mis de chaudes; mais comme on est près de 4 heures à faire le trajet d'Amiens à Paris, et qu'on ne prend pas la peine de les changer, elles sont froides au bout de deux heures. J'ai dit bien souvent aux employés combien leur système est abominable, comparé au système américain, mais ils n'aiment pas cela, tout devant être parfait ici. Le système anglais ne vaut pas du tout mieux, sauf que sur les grandes lignes on a adopté le char Pullman, mais les Anglais ne s'en servent pas encore beaucoup. Avec leur préjugé bête de privacy, ils aiment mieux grelotter seuls que d'avoir chaud en compagnie d'autrui.

Quand, à mon grand chagrin, j'ai vu que je ne pourrais rien faire à Sunderland⁶¹, j'en suis naturellement parti de suite, et à sept heures, vendredi, je prenais le train de Newcastle. Là, je devais attendre jusqu'à 1 h du matin le train de Glasgow qui avait un Pullman. Le froid était assez vif, 8 degrés, et on avait mis une bouilloire froide dans le char. J'arrivai à Newcastle passablement gelé et j'allai prendre un bon souper chaud en ville. Pendant que j'attendais à la station, j'ai payé mon tribut aux voleurs qui m'ont enlevé mon parapluie à côté de moi pendant que je lisais un journal. Cela me contrariait fort, car ils sont chers à Londres, et s'il avait fait mauvais, il aurait bien fallu m'exécuter, mais il n'y a eu que du brouillard et j'ai pu arriver à Paris sans en avoir besoin. J'en ai acheté un hier, en soie, bien joli, pour 5 fr., 25 ou un dollar.

61. Sunderland, Grande-Bretagne. Le voyage de LAD à Sunderland demeure mystérieux. Sans doute une invention payante qui ne rapporta rien, comme les autres. Le voyage de Dessaulles aurait été payé par son gendre Béique. Voir la lettre 287 de Dessaulles écrite de Sunderland, le 19 décembre 1878.

J'arrivai à Londres à neuf heures samedi et dès après déjeuner, je me mis en course, allai toucher mon bon de £ 10 à la poste et me mis en route pour le palais de Sydenham⁶². C'est une très belle chose mais c'est trop loin de Londres et la compagnie n'en a jamais perçu plus d'un et demi pour cent sur le capital énorme qu'elle y a mis. On y voit, comme tu le sais, tous les morceaux de statuaire importants du monde. Les cours gothique, Renaissance, et surtout de l'Alhambra, sont d'un grand intérêt. Quelle magnificence d'arabesques et de sculpture dans cet Alhambra ! Aussi, la science était très avancée chez les califes d'Espagne, quand elle était à peu près lettre morte dans la catholicité. L'Espagne avait alors 72 grandes bibliothèques publiques, à part les deux énormes dépôts de Cordoue et de Grenade. La bibliothèque de Louis X, roi de France, se composait de quarante volumes ! C'était précisément là le nombre des in-folio qui formaient le catalogue de la bibliothèque de Cordoue. Quand toute la catholicité croyait, sur injonction du clergé, que la terre était plate et que le soleil se couchait derrière une grosse montagne ; la géographie s'enseignait sur les globes à Cordoue. Le moine Gerbert⁶³, devenu pape sous le nom de Sylvestre II, étant allé faire ses études à l'université de Cordoue, en rapporta même un avec lui, mais même quand il fut devenu pape, il ne fit rien pour corriger l'enseignement. L'idée qui prévalait alors était que l'ignorance était la mère de la piété. Voilà pourquoi le monde marchait si bien sous la tutelle des moines. Cela se passait au XI^e siècle, temps de barbarie effroyable dans tout le monde chrétien. C'était alors que dans les collèges de théologie, quand deux étudiants disputaient ensemble sur une thèse quelconque et ne pouvaient tomber d'accord, on décidait qu'il fallait les mettre à l'épreuve théologique. Elle consistant à les mettre tous deux debout en place, les deux bras étendus en croix. Celui dont les bras tombaient d'abord était déclaré avoir tort. Ce beau moyen de déterminer la vérité a duré quatre siècles entiers, et on nous dit toujours que le clergé formait les esprits.

À cette époque, tous les rois de l'Europe ensemble n'avaient pas un revenu égal à celui des califes de Cordoue ; et la flotte marchande de l'Espagne triplait celle de toute l'Europe.

62. Palais de Sydenham (banlieue de Londres) ou Palais de cristal, créé à Londres pour l'Exposition universelle de 1851.

63. Gerbert d'Aurillac (946-1003), né à Aurillac (Auvergne), pape sous le nom de Sylvestre II de 999 à 1003. Philosophe et mathématicien, il aurait répandu les chiffres arabes en Occident.

On ne voyait qu'en Espagne des fontaines jaillissantes alimentées par des conduits souterrains, et une irrigation scientifique des terres. On ne connaissait pas le papier dans la chrétienté et on allait le chercher chez les Maures d'Espagne qui le fabriquaient avec le lin dès le X^e siècle.

Les califes avaient une série immense d'observatoires astronomiques depuis Cordoue jusqu'à Bagdad, près du golfe persique, et faisaient mesurer la Terre. Dans la chrétienté, tout cela était science du Diable, et c'est parce que les Albigeois du sud de la France étudiaient beaucoup la science dans les livres musulmans qu'Innocent III les fit massacrer par centaines de mille. La tour penchée de Séville était un observatoire astronomique et un cabinet de physique. Quand les Maures furent chassés définitivement de l'Espagne, au XV^e siècle, on y mit des cloches, ne pouvant l'employer à autre chose. Et, chose terrible, l'Inquisition fit brûler sans miséricorde toutes les bibliothèques fondées par les califes. Voilà pourquoi tant d'ouvrages sur l'Antiquité se sont perdus sans retour. À la bibliothèque de Cordoue, on trouvait à peu près tous les auteurs anciens de quelque renom. Tout cela a été détruit par des gens qui s'affirment comme les amis de la science. C'est le cardinal Ximenes⁶⁴ lui-même qui fit brûler en sa présence la montagne de livres que formait la bibliothèque de Grenade, empilée dans une des cours du palais. Il y avait plus de 300 000 volumes.

Et aujourd'hui encore, si le clergé était le maître, il brûlerait avec bonheur les trois quarts de la bibliothèque nationale et de toutes les grandes bibliothèques de l'Europe.

Dimanche dernier était jour de neige et de grand brouillard ; gaz allumé toute la journée. Je ne suis sorti que le soir, la neige ayant cessé, et suis allé à l'office à St. Paul. Comme l'église est très bien illuminée, on la voit bien mieux le soir que le jour. J'y étais entré le samedi matin en me rendant du bureau de poste à la station de Ludgate Hill et on en voyait à peine l'extrémité de la porte d'entrée, à cause du brouillard intérieur et extérieur ; avec le gaz, tous les ornements d'architecture étaient parfaitement visibles. On a complètement restauré l'intérieur depuis que je l'ai vu. Alors l'intérieur était presque aussi noir que l'extérieur, et les dorures étaient complètement effacées par la couche de fumée qui les recouvrait.

64. Francisco Jiménez de Cisneros (1436-1517), de l'Ordre des frères mineurs, homme politique, cardinal (1507) et grand inquisiteur, artisan de la reconquête de Grenade aux mains des musulmans et, en général, de la reconversion de l'Espagne au catholicisme.

L'orgue est très beau, très puissant et très doux, et je suis plus que jamais d'avis que les orgues anglais sont considérablement supérieurs à ceux de France. Ils sont moins bruyants mais leur son a bien plus de grandeur et de majesté. Le chant n'a rien eu de remarquable et n'approchait pas de celui de Westminster.

Mais c'est une chose bien désagréable que d'aller dans une ville pour ne pas la voir. Samedi, vers une heure, le soleil ressemblait à un disque de sang coagulé, et il ne s'est montré ainsi que quelques minutes. Dimanche, on ne voyait pas de l'hôtel la National Gallery qui en est à moins de trois arpents. À deux heures surtout, on ne voyait pas à travers la rue. Lundi, ça n'était guère mieux. Je suis allé, après déjeuner, à la National Gallery que j'ai parcourue un peu vite. Elle a plus que doublé depuis que je l'ai vue, et toute la nouvelle partie, en arrière, est très belle et richement ornée. De là je suis allé au British Museum que j'ai aussi parcouru avec un peu de hâte, sauf la galerie de géologie et d'anthropologie. Puis j'ai pris un omnibus pour les Zoological Gardens. Dans le parc, on était comme en pleine campagne, le brouillard empêchant de voir les *terraces* qui le bordent. Le jardin m'a désappointé. Il est moins complet qu'autrefois, mais il possède quelques échantillons remarquables de diverses espèces. J'y ai vu le plus grand éléphant privé qui existe ; il est immense et c'est un éléphant d'Afrique. Je les croyais moins grands que ceux de l'Inde. Celui-ci a 70 ans, mais il a encore son air de jeunesse. L'ours blanc du jardin est aussi le plus grand que j'aie vu. Les hippopotames ne sont que de très grands cochons. Un des tigres ramenés de l'Inde par le Prince de Galles est le plus grand que l'on ait encore vu en Europe. C'est un formidable animal et, pendant qu'il mange, il n'a pas la mine aimable pour ceux qui s'approchent de la cage. J'ai répété avec lui une expérience que j'ai faite quelquefois avec les petits chiens hargneux et qui m'a parfaitement réussi. Quand l'animal vous regarde, on le fixe et on fait un mouvement presque imperceptible en avant. L'animal y voit naturellement une agression, le petit chien jappe, et le tigre vous envoie un rugissement. Les gardiens ont cru que quelqu'un l'irritait avec une canne et sont venus. Dans un moment où ils ne regardaient pas, je provoquai un rugissement et ils n'y comprenaient rien, car personne n'avait de canne dans les environs de la cage. Enfin, les voyant très intrigués de ces rugissements, je dis à l'un d'eux que je lui en donnerais l'explication s'il ne s'en fâchait pas. Il me dit qu'il serait très aise de le savoir. Alors je lui dis de me regarder attentivement et je provoquai un

rugissement mais en remuant si peu que lui ne vit pas le mouvement que le tigre avait parfaitement saisi. Il me dit :

– Mais vous ne faites que le regarder !

– Non, lui dis-je, je fais un mouvement qui me semble imperceptible mais que le tigre saisit très bien.

Alors je renouvelai l'expérience mais en avançant un peu brusquement la tête vers lui. Alors il se jeta de ses deux pattes de devant sur sa grille avec un rugissement que tout le monde ressentit comme une secousse intérieure. Le gardien me dit alors ;

– Well, I have nothing more to say, but better do it no more.

Il essaya ensuite, mais le tigre le connaissait trop pour que la chose réussît.

Le soir, j'allai à l'Institution polytechnique, Regent Street. Mais ce qui m'intéressait si fort autrefois me trouvait naturellement plus froid aujourd'hui parce que je sais bien des choses que je ne savais pas alors. Je n'y restai pas très longtemps et allai me coucher, car j'étais décidé de partir le lendemain matin. Mais deux jours à Londres, ce n'est pas beaucoup. Je ne voulais pas au reste y laisser mon argent. J'ai acheté quelques petites choses qui sont bien plus chères ici que là ; quelques chaussettes épaisses qui coûtent cinq francs ici, contre $\frac{2}{6}$ là ; des collets de superbe toile coûtant moitié de ce qu'ils coûtent ici ; et pour un schilling une cravate cachant la chemise, et qui m'eût coûté ici 2 fr. 5 et de soie beaucoup moins forte.

Chaque ville a ses choses à bon marché.

Mais ce dont je reviens convaincu, c'est qu'on peut vivre à Londres à meilleur marché qu'à Paris et se nourrir bien plus substantiellement. Pour 9 pence ou 1 franc, on a un énorme morceau de bon *roast beef* avec bonnes patates bouillies comme les Français ne savent pas les faire, et un verre de bonne bière, bien plus nourrissante que les petits vins d'ici. On vous sert là, au même prix, portion au moins double. Ma première journée au Charing Cross Hotel, en allant, m'avait coûté un louis parce que j'y avais pris les trois repas ; mais en revenant, je n'y ai pris que le déjeuner et ai lunched et soupé dans les petits restaurants du Strand. Mes trois jours à l'hôtel ne m'ont comme cela coûté qu'un louis et mes deux repas ensemble, 3/.

Je suis parti de Londres mardi à midi, devant voir à Douvres un Anglais avec lequel j'avais conversé dans le char en allant à Sunderland. Il a inventé une nouvelle combinaison mécanique qui est d'une grande importance et produit de très grands résultats avec peu de vapeur. Et sa machine est en même temps un water-meter parfait, ce qui ne s'est pas encore trouvé. Il est parfait en ce qu'il mesure l'eau, qu'elle vienne en grande ou en petite quantité et ne diminue pas la pression. Une pareille machine serait d'une grande importance pour des villes comme Montréal, Québec, Boston, New York. J'ai vu l'appareil, qui est peu compliqué et d'une action très sûre. Il en a appliqué un dans un établissement où le pouvoir moteur coûtait auparavant 5 livres par jour ; il n'en coûte plus que deux. C'est une chose essentiellement nouvelle. Il y a certainement de l'argent là-dedans, mais ça ne sera probablement pas pour moi. Si quelqu'un néanmoins de Montréal voulait s'en emparer, il y ferait certainement beaucoup d'argent. Ce n'est pas une chose supposée bonne, c'est une chose démontrée bonne et économisant énormément le combustible.

Je suis parti de Douvres à 1 h du matin seulement, le train de nuit étant en retard. La mer était calme et nous sommes arrivés à [...] h à Calais. Mais par suite des stupides arrangements français, il n'y a pas de chars de seconde classe dans les trains de nuit. Comme mon billet de retour était de seconde classe, j'ai dû coucher à Calais. Je suis allé à un hôtel d'ancienne construction dans lequel toutes les portes des chambres à coucher donnent sur la cour intérieure, non couverte, et elles étaient presque toutes ouvertes, c'est-à-dire que l'on couchait dehors. J'ai dit à la femme qui m'a mené à ma chambre qu'il était honteux de ne pas fermer au moins les portes ; mais elle m'a dit que c'était très sain de coucher au froid.

– Il y [a] bien des gens, en France, lui ai-je répondu, qui ne comprennent absolument rien à la manière de loger les voyageurs.

Le pot à l'eau était gelé d'outre en outre.

– Avec quoi vais-je me laver ? lui ai-je dit.

– Il y a de l'eau dans le pot, Monsieur.

– Non, Madame, il n'y a que de la glace. Je vous assure que s'il n'était pas si tard, je vous enverrais vite au diable avec votre hôtel.

– Monsieur n'est pas français ?

– Non, Madame, je suis d'un pays où l'on comprend ce que c'est que de tenir hôtel.

Elle partit. Il y avait deux lits dans la chambre. Je mis sur le plus petit toutes les couvertures de l'autre et je n'eus pas froid. Seulement je me couchai tout rond pour réchauffer le lit, ce qui prit un bon quart d'heure. Je comprends maintenant les engelures françaises. Tous ces innocents-là se laissent geler. C'est tellement sain qu'ils ont des bronchites et des laryngites qui les tuent en trois semaines.

Je m'aperçois que c'est aujourd'hui le cours de M. Broca⁶⁵ et je ferme. J'enverrai à ton mari, mercredi, le compte détaillé de mes dépenses. Comme je n'ai pas de lettre cette semaine, j'en conclus ou que tu n'as pas écrit, dans l'incertitude, ou tu as écrit à Sunderland. Je vais demander s'il y a des lettres.

Adieu. Je vous aime. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 306

Paris, mercredi 16 avril 1879

Ma chère enfant,

J'ai enfin une lettre hier, celle du 27. C'était la troisième semaine et je commençais tout de bon à croire à quelque malheur. Maintenant que tout est expliqué, ne vous tourmentez pas du contretemps. La première a été oubliée par ton mari, c'est bien naturel à un homme aussi occupé, et j'ai trop souvent gardé des lettres dans mes poches un peu plus longtemps que je n'aurais dû pour songer un instant à en faire un crime aux autres.

Puisque tout est bien, je suis complètement consolé, à une exception près pourtant, celle de votre déménagement. Quel malheur, mon Dieu, que vous n'ayez pas parlé plus tôt ! Vous auriez eu la maison à £ 60,

65. Paul Broca (1824-1880), médecin, anthropologue et anatomiste français, devenu célèbre par ses études sur le cerveau et l'aphasie. Les cours suivis par Dessaulles portaient sur l'«anatomie comparée des races humaines» et le «parallèle anatomique de l'homme et des animaux supérieurs». *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris*, vol. 6, 1896.

peut-être pour plus d'un an, et vous n'auriez pas eu cette abominable besogne d'un déménagement qui est toujours coûteuse, à cause des changements nécessaires de meubles, tapis, & &, et qui donne tant d'ouvrage pour si longtemps. Où irez-vous ? Cela me préoccupe beaucoup. Où serez-vous aussi bien ? Dans tous les cas, songez bien à une chose. Tu me dis que quelques-unes des maisons que vous avez visitées avaient une odeur d'égout. Méfiez-vous-en bien, et si vous avez le malheur d'en avoir une, exigez-en l'assainissement ou faites-le vous-mêmes, quoi qu'il en coûte. Il est parfaitement établi aujourd'hui que c'est par les émanations des égouts, quand elles rentrent dans les maisons, que se produisent les fièvres typhoïdes. Si le malheur veut que vous ayez une maison de ce genre, faites immédiatement établir une bonne soupape avec un tube en U fortement recourbé pour arrêter les odeurs et les gaz. Établissez une ventilation du cabinet au-dehors pour enlever toute émanation. Il vaut tout autant les conduire par un tuyau dans la cheminée la plus proche. Mais si vous êtes dans une portion de la ville moins bien égouttée, ne négligez rien pour assainir. Un homme aussi surchargé d'ouvrage que ton mari est plus prédisposé que d'autres à prendre une fièvre typhoïde, et sa santé pourrait en être détruite ou gravement affectée pour toujours. Ne me reprochez pas de vous faire peur, c'est ici plus qu'en toute autre chose que la prudence est mère de la sûreté, et la santé de ton mari est votre premier besoin.

Les enfants sont peu exposés au typhus, mais une femme qui relève de couches y est fortement prédisposée et il suffit bien souvent d'une seule nuit d'émanations à l'intérieur, causées quelquefois par une mauvaise direction du vent, pour la tuer. Quand tu répondras à celle-ci, n'oublie pas de me dire exactement comment vous êtes situés sous ce rapport.

On me remet à l'instant ta lettre du 3 que le facteur vient d'apporter. Elle contient un bon sur Londres de £ 5.00. Cela porte mon argent en main à 225 francs. Il est probable que je recevrai quelque chose de Napoléon la semaine prochaine. Alors je cesserai de toucher les 100 fr. par mois à la Banque d'épargne, et ce sera autant de sauvé pour ton pauvre mari auquel j'ai tant coûté. Il est donc probable que je toucherai la semaine prochaine pour la dernière fois ou au plus tard la suivante.

Je suis en état de me nipper pour l'été. Il me faut un costume complet qui me coûtera probablement 40 francs, peut-être même 35. Pour cela, j'aurai aussi bien que pour seize dollars à Montréal.

Il n'y avait encore rien de décidé pour votre maison. Il me semble que celle de la rue Saint-Denis, où il n'y a ni eau chaude, ni place pour une vache, ne vous convient guère. Mais je vois bien qu'il ne vous sera pas facile de vous caser aussi bien que vous l'êtes. Je te souhaite bien du courage pour ton déménagement et la force nécessaire à ta maman pour t'aider. Au reste, je ne suis pas inquiet de l'aide qui vous sera donnée, mais quel malheur d'avoir à changer quand on est si bien !

J'ai eu le *Stabat* à Saint-Eustache, merveilleusement exécuté. Les deux voix de femmes étaient splendides. Celle de Mme Guéymard⁶⁶ surtout remplissait toute l'église, mieux encore que celle du ténor. Je me trouvais tout devant la chaire, et ne pouvais être mieux. Il y a des gens qui disent que Rossini a manqué son *Stabat* parce que c'est une musique gaie. Cela montre tout simplement qu'ils n'y ont absolument rien compris. Il y a des parties où l'expression de tristesse est saisissante, comme elle l'est dans certains accords.

La première strophe avec ses accords respire la douleur dans toutes ses notes. Le *Cujus animam* est aussi une mélodie profondément triste quand l'exécutant lui donne l'expression voulue. Où a-t-on jamais mis plus de larmes que dans l'*Ut tibi complaceam*, et surtout dans l'*Inflammatum* que Mme Guéymard a chanté avec une perfection absolue, des inflexions de voix merveilleuses. Le duo des deux voix de femmes dans le *Quis est homo* a été ravissant, et, chanté comme il doit l'être, ce motif est aussi profondément triste. Et je me demandais à tout instant comment diable on pouvait trouver cette superbe musique gaie. Le baryton était meilleur que l'année dernière et a mieux chanté le *Propeccatis* que son prédécesseur ; mais il n'a pas encore égalé notre Ducharme, le père, ni pour la puissance de la voix, ni pour l'expression. Le *Morientem desolatum* de Ducharme surpassait en puissance et en inflexions intelligentes de la voix tout ce que j'ai entendu ici, c'est-à-dire deux hommes choisis parmi les meilleurs.

La foule était énorme et l'église pleine comme un œuf. À la fin de l'*Inflammatum* un murmure d'admiration très sensible a parcouru toute l'église et le curé⁶⁷ a eu le bon goût de se lever et de faire un salut à

66. Pauline Guéymard-Lauters (1834-1908), née Lauters à Bruxelles, cantatrice de grande renommée à l'Opéra de Paris. Épouse le ténor Louis Guéymard en 1858.

67. Sébastien-Émile Millault (1809-1896), professeur puis curé à Notre-Dame de Bonne Nouvelle, en 1861, et à Saint-Roch de Paris, de 1870 à 1898. Chanoine honoraire et auteur d'une

Mme Guéymard, ce qui représentait les applaudissements continus à grand peine. Les gens ont failli l'applaudir. Mais franchement cet *Inflammatius* a été merveilleux de puissance et d'expression.

Le *Stabat* était coupé en deux par un sermon. Un petit homme maigre est monté en chaire, cheveux bouclés naturellement, et de ce petit corps est sortie une voix singulièrement puissante. Mais j'éprouve toujours ici une grande sympathie pour les prédicateurs qui se sentent toujours obligés de ménager bien des oreilles dans leurs auditoires et se battent les flancs pour adoucir les principes et les croyances autant que possible. On voit leurs efforts pour persuader aux gens que rien n'est si facile que d'être catholique et ils glissent avec art sur toutes les difficultés. Je n'ai jamais vu cela mieux que dans l'allocution du Vendredi saint du Père Monsabré⁶⁸, que je n'ai pas entendue mais qu'il a fait publier dans les journaux. C'est profondément étudié, chaque mot en quelque sorte retourné et pesé à la balance, mais c'est un catholicisme mitigé qui n'a rien de commun avec celui si largement présenté, défendu et maintenu presque avec l'air du défi de Mgr Viard⁶⁹. Et comme j'aime les gens tout d'une pièce et qui n'y vont pas par quatre chemins, Mgr Viard reste pour moi le vrai prédicateur catholique, celui qui ne craint pas de dire toute sa pensée, que cela plaise ou non. Lui, c'est l'apôtre, les autres sont les courtisans. J'ai entendu son allocution du Vendredi saint. Il ne perdait point son temps à faire pleurer les vieilles sur les souffrances de Jésus, mais il montrait la portée morale d'un grand sacrifice, l'obligation du dévouement envers les autres dans l'humanité, puisque Jésus s'était dévoué jusqu'à la mort. Il n'y avait pas de sentimentalité inutile, mais de fortes institutions morales et les vrais conseils de la charité évangélique.

brochure: *Deuxième centenaire de Pierre Corneille*, allocution prononcée en l'église Saint-Roch le 1^{er} octobre 1884.

68. Jacques Monsabré (1827-1907), dominicain, prédicateur à Notre-Dame de Paris en 1878. Il est titulaire de cette chaire de 1872 à 1890. H.-R. Casgrain raconte avoir rencontré Octave Crémazie (1827-1879) un jour, qui venait d'assister au sermon de Monsabré. Crémazie lui aurait dit: « C'est un merveilleux diseur; mais la renommée de Lacordaire et de Ravignan l'écrase. Il captive toute-fois son auditoire; la nef était comble. Toute l'élite de Paris, le faubourg Saint-Germain était là; vous avez vu cette nuée d'équipages devant le portique? » Avertissement dans *Œuvres complètes d'Octave Crémazie*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1882, p. 82.
69. Alexis dit Victor Viard (1814-1886), ordonné prêtre en 1837, protonotaire apostolique en 1867, connu pour ses remarquables prédications en France et en Italie.

Mais dans l'après-midi du Samedi saint, j'ai eu un régal d'un autre genre. J'étais entré à Saint-Roch pour voir ce que sont les matines de Pâques ici. Elles sont bien moins solennelles que chez nous, et je sortais de l'église quand j'ai vu le bon vieux curé de Saint-Roch monter en chaire. C'est un homme d'une douceur d'expression extraordinaire; beau vieillard à l'expression fine et à la tête presque dénudée.

– Tiens, dis-je, il faut que je l'écoute un peu.

Il montait en chaire pour faire une récapitulation familière des grâces que la paroisse avait reçues pendant le dernier carême, et le bonhomme n'en a pas oublié une naturellement.

– Quel carême! Mes très chers frères! En avez-vous jamais vu un pareil? Avez-vous jamais eu un prédicateur comme Mgr Viard? Quelle puissance de parole, et quel cœur! Ah! mes chers frères, c'est le bon Dieu, soyez-en bien sûrs, qui m'a inspiré de le demander. Et puis, voyez quelles belles cérémonies nous avons eues sous la conduite de M... et quel beau chant nous avons eu sous la conduite de M... (Je ne me rappelle plus les noms). Et tous nos chers petits enfants de chœur, comme ils sont bons, dociles, ponctuels. Il n'en manque jamais un aux exercices. Je sais bien, mon Dieu, que quelquefois ils chantent un peu faux, mais c'est parce qu'ils y vont avec trop de cœur. Et voyez toutes ces bonnes dames qui dirigent les charités de la paroisse, comme elles sont dévouées, comme elles font du bien. Et les bonnes sœurs qui dirigent nos asiles, et nos sourds-muets! Comme elles les aiment, les chers petits enfants qui leur sont confiés. Jamais elles ne leur touchent et si elles le faisaient, par impossible, j'y mettrais bon ordre, soyez-en sûrs.

Tout cela était dit avec un ton de bonhomie et de finesse qui nous faisait constamment rire.

– Ne croyez pas, mes chers frères, que nos belles cérémonies et nos beaux chants soient inutiles. D'abord ils nous font du bien à l'âme, excitent notre piété, mais, ce qui est encore mieux, ils attirent ici des gens, les uns égarés, les autres indifférents et qui ne savent peut-être pas à quoi s'arrêter, qui n'y viendraient pas sans cela. N'en attirerons-nous qu'un seul sur mille qui entrent dans notre église, cela seul justifierait pleinement les petites dépenses que la fabrique s'impose. À présent, je dois vous parler de nos démolitions. Elles nous ont fait malheureusement perdre des paroissiens; leur nombre est aujourd'hui diminué de quatre ou cinq mille, mais ceux

qui restent n'en montrent que plus de zèle. On va nous démolir notre tour où sont nos cloches, mais c'est pour en rebâtir une autre, mieux placée et qui sera plus belle. À propos, je dois vous dire qu'on a voulu nous prendre nos cloches pour les mettre en dépôt dans les magasins de la ville, en attendant la construction de la nouvelle tour ; mais là j'ai vu un danger, mes très chers frères. Je me suis dit : Si on en prend soin, je sais bien quand elles partiront, mais je ne sais absolument pas quand elles reviendront. Il se construit bien des églises, et quand on a une cloche sous la main, on la prend, quitte à en donner une autre. Si elle est aussi bonne, on n'en est pas fâché, mais si elle est inférieure on n'en pleure pas, qu'est-ce que cela leur fait ? Et j'ai dit à monsieur l'architecte de la ville : Tenez, monsieur l'architecte, il y a quarante ans que je ne me suis pas séparé de mes cloches, laissez-moi les garder s'il vous plaît. J'ai un lieu très convenable pour les mettre, où nous pourrons les sonner au besoin, et tenez, pardonnez-moi ma liberté, mais pour le soin de mes cloches, j'ai encore plus confiance en moi qu'en vous. Eh bien, ce cher architecte, il me les a laissées. Ainsi, vous le voyez, tout marche à souhait pour nous et il faut en remercier le bon Dieu.

Tout cela était dit avec une ironie fine et un air de bonté en même temps, qui maintenait le sourire et quelquefois le vrai rire en permanence dans toute l'église.

Enfin, le bonhomme a rappelé à ses paroissiens que c'était ce jour-là la grande quête pour son asile pour les filles de campagne venant chercher du service à Paris.

– J'en préserve 300, a-t-il dit, de bien des embûches et des malheurs, et je vous prie toujours de m'aider. Après l'office, je me mettrai à ma porte ordinaire. On peut sortir par toutes les portes, mais ceux qui passeront devant moi me feront plaisir.

Et toute l'assistance, sans en excepter dix personnes, alla sortir par cette porte. Beaucoup de personnes jetaient un franc, quelques-unes cinq, quelques-unes la pièce d'or, et le bon vieux prêtre a dû recueillir 3 ou 4000 francs, car l'église était pleine. J'ai mis mes deux sous comme la grande foule et le bonhomme m'a donné son meilleur sourire.

Il fait un temps absolument affreux depuis quinze jours. Pluie ininterrompue, mais peu abondante ; nuits froides, temps humide et malsain, et il m'a fallu chauffer plusieurs fois.

Les cours du Jardin des plantes sont remis au 23 au lieu du 15. Il y a eu hier, chère enfant, quatre ans révolus depuis que j'ai reçu ce cher et tendre baiser de bonne fille que tu m'as donné à ton départ. Je ne sais ce que Dieu me réserve et si je te reverrai jamais; mais sois bien sûre que jamais ce baiser ne sortira de mon souvenir et de mon cœur. Je ne pense jamais à toi sans m'y reporter et sans espérer qu'il n'aura pas été le dernier.

Adieu, chère enfant. Je vous aime. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 315

Paris, mercredi 25 juin 1879

Ma chère enfant,

Il n'y a point encore de lettre, car le *steamer* n'était pas encore signalé hier matin. Notre saison est toujours affreuse. Pas une journée sans plusieurs averses et il fait très frais. Hier, après un orage au Jardin des plantes, il faisait presque froid. Jamais on ne laisse son parapluie à la maison. Le ciel a beau paraître superbe et ne pas montrer un nuage, au bout d'une demi-heure il en arrive un qui vous arrose sans merci.

M. Lenoir m'a emmené presque de force, dimanche soir, chez un M. Montagu⁷⁰ qui demeure sur l'esplanade des Invalides et reçoit sans aucune cérémonie le dimanche. C'est un beau vieillard aux cheveux blancs, d'une grande instruction, qui a été vingt ans dans la marine et a été partout. C'est un républicain et sa femme est catholique, ce qui fait que le vendredi la femme mange maigre et le bonhomme s'en va au restaurant; mais il laisse toute liberté à madame d'agir comme elle l'entend. Celle-ci n'est pas particulièrement intelligente, sans être dépourvue néanmoins, mais elle fait l'effet d'une excellente personne et sans ce langage de convention

70. Auguste-Louis-César, marquis de Montagu (1805-1885), nommé pensionnaire par le roi de France, au Collège royal de la marine à Angoulême en 1819; marié en 1836 avec Mélanie de la Grange-Montarnal. Montagu publia quelques volumes de philosophie dont le *Cours de philosophie scientifique et ses conséquences sociales*, Paris, Imprimerie nouvelle (association ouvrière), 1879, 268 p.

qui est si commun ici. On nous aveugle de belles phrases et de formules polies mais n'en demandez pas davantage, et n'en prenez que ce qu'il faut.

Il y avait là une demoiselle hollandaise d'un certain âge, très instruite et avec qui j'ai un peu causé. Elle est née protestante mais est arrivée au déisme pur. Elle demeure à Paris où elle tient maison avec son frère, et elle reçoit le jeudi après-midi. Elle m'a invité à ses réunions. J'irai peut-être une fois pour voir la physionomie de son salon.

Il y avait plusieurs jeunes gens chez M. Montagu, deux ou trois vieilles dames et un ancien prêtre qui s'est séparé de son corps. Il y en a beaucoup en France, bien plus que je ne le pensais. L'extension des idées ultramontaines dont le résultat est de rendre les prêtres bien plus esclaves des évêques, qui sont arrivés à un degré de despotisme personnel extraordinaire, a fait sortir du clergé bien des hommes de valeur. L'idée jésuitique domine partout : obéissance passive dans le clergé séculier comme dans la maison professe jésuite. Ce prêtre d'autrefois a beaucoup discuté avec M. Montagu sur un ouvrage que celui-ci vient de publier, mais il a conservé les habitudes de son corps et ne permet pas que l'on pense autrement que lui. Il a étudié mais il a l'esprit faussé par l'ordre d'idées dans lequel il a vécu pendant longtemps et soutient quelquefois les plus singuliers paradoxes. Sa manière de discuter reste celle d'un professeur avec ses élèves qui leur dit à un certain moment : « Vous ne devez pas penser telle chose. » M. Montagu discute très posément, mais l'autre y met parfois un peu de brutalité. Voyant que je suivais avec intérêt la discussion, il me demanda à un certain moment si je ne pensais pas comme lui. Je lui fis une observation qui le désarçonna un peu et qui lui fit dire par M. Montagu : « Ah, mon cher, je suis curieux de voir comment vous allez sortir de là. »

Il se jeta dans des considérations métaphysiques sans fin où il finit par s'embrouiller tellement qu'il ne savait plus comment en sortir, et je lui fis remarquer à la fin que la métaphysique ne décidait jamais rien parce qu'on y pouvait suivre vingt routes différentes et surtout divergentes d'après les principes posés et que le moyen de ne jamais s'entendre était de parler métaphysique. Tout le monde fut de mon avis, et M. Montagu vint me dire, au bout d'un quart d'heure :

– Vous nous avez rendu un grand service et je crois que notre ami fera un peu moins de métaphysique dorénavant.

Puis l'ex-prêtre vint me demander si j'avais beaucoup étudié la métaphysique. Je lui dis qu'on m'en avait saturé au collège et que j'avais fini par voir qu'à moins d'être une intelligence tout à fait hors ligne, son étude faussait plus l'esprit qu'elle ne le redressait, et que je m'étais dévoué à des études plus pratiques.

– Vous pourriez bien avoir raison, m'a-t-il répondu.

Au reste, j'ai très peu pris part à la conversation, car je voulais plus écouter que parler, et sans l'interpellation qui m'avait été faite, j'aurais dit très peu de chose, à part mes réponses aux questions que l'on me faisait sur l'Amérique.

M. Montagu a beaucoup stationné sur les côtes de l'Amérique du Nord sans jamais débarquer, mais il a bien vu toute l'Amérique du Sud, la Polynésie, la Chine et les Indes.

Je suis sorti à onze heures avec M. Lenoir et la demoiselle hollandaise qu'il reconduisait chez elle.

La mort du jeune prince Napoléon⁷¹ tue définitivement le parti bonapartiste. Les têtes chaudes et les fous du parti, qui n'est presque pas composé d'autre chose, disent bien que l'Empire peut subsister même sans prince, mais c'est trop bête pour qu'on s'y arrête. Rien n'est risible comme les grandes phrases de tous ces faiseurs, qui ne pensent pas un mot de ce qu'ils disent, à propos de chagrin, de douleur de la perte faite, de dévouement à leurs principes et à la France. Ils se battent les flancs pour en tirer quelques phrases ronflantes qui ne sont que risibles par leur exagération même et le peu de sincérité qu'elles constatent. Paul de Cassagnac, un homme évidemment taqué d'esprit et qui ne comprend jamais la portée de ses mots, a de suite proclamé comme héritier de l'Empire le fils du prince Napoléon, vu que celui-ci, étant anticlérical, ne saurait régner avec honneur sur la France; il ajoutait que le prince impérial avait laissé un testament par lequel il instituait le jeune Victor Napoléon Bonaparte (âgé de douze ans) héritier du trône. Voilà à quel degré ces gens sont bêtes! En admettant ce testament, est-ce qu'un jeune homme de 23 ans pouvait ainsi donner 37 000 000 d'hommes en héritage à un autre enfant? Les Français n'ont rien à voir dans ces choses, ils appartiennent à une famille qui se les

71. Louis-Napoléon Bonaparte (1856-1879), fils unique de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo. Mort le 1^{er} juin 1879 lors d'un combat contre des guerriers zoulous en Afrique du Sud.

passé comme une maison ou un bijou ! Il faut toute la bêtise réactionnaire pour ne pas voir l'absurdité de ces prétentions. Et l'escapade de Cassagnac a causé un si grand éclat de rire par toute la France, qui naturellement ne se reconnaît la propriété de personne, que le parti a décidé d'adopter une autre tactique. M. Rouher⁷² est allé à Chislehurst⁷³ voir l'impératrice qui, elle au moins, ne feint pas le chagrin que lui cause la mort de son enfant, et on ne sait encore ce qui sortira de ce voyage. Le prince Napoléon, à qui incombe naturellement l'héritage, si héritage il y avait, n'a pas encore soufflé mot. S'il avait du bon sens pratique, il déclarerait de suite que l'Empire est mort et qu'il lui est impossible de le ressusciter. Mais quoique très intelligent et très instruit, il est très possible que le bon sens pratique, dans un pareil moment, lui fasse défaut. Il se grandirait en renonçant à toute visée au prétendant et ne serait injurié que par les fous du bonapartisme. Mieux vaudrait se concilier le bon vouloir du pays entier. Mais je doute qu'il le fasse. Pourtant la chose n'est peut-être pas absolument impossible, vu ses relations intimes avec M. Émile de Girardin⁷⁴. Mais les princes sont souvent, de tous les hommes, ceux qui comprennent le moins les situations.

Dans sa conférence de samedi, M. de Quatrefages⁷⁵, en examinant les questions d'émigrations, a été amené à parler des États-Unis et du Canada et a cité des auteurs qui ont dit les plus singulières inexactitudes sur les deux pays. Je lui ai écrit une lettre de rectifications qu'il a lue en partie hier et qu'il a commentée en remerciant beaucoup son honorable correspondant (expression usitée ici, car il ne me connaît pas même de vue, mais c'est toujours ainsi qu'on s'exprime) des importantes informations qu'il lui donnait.

– Nous ne pouvons, a-t-il dit, bien juger des choses que sur la comparaison des faits et des opinions de ceux qui sont au fait des choses, et il y a ici plusieurs faits qui sont nouveaux pour moi, d'une extrême importance au point de vue ethnologique, qui viennent évidemment d'un homme habitué à écrire et observer, et qui me seront très utiles et utiles à la science

72. Eugène Rouher (1814-1884), du groupe de l'Appel au peuple, député du Puy-de-Dôme de 1876 à 1881. Il prend la direction du groupe bonapartiste en Chambre. *DPF*.

73. Chislehurst : localité du sud-est de Londres où se réfugia Napoléon III après sa défaite de 1870.

74. Émile de Girardin (1802-1881), journaliste à Paris, fondateur de *La Presse*. Député de la gauche républicaine, département de la Seine, de 1877 à 1881. *DPF*.

75. Jean-Louis Armand de Quatrefages de Bréau (1810-1892), zoologiste et anthropologue français, auteur d'un grand nombre d'ouvrages scientifiques, dont *Charles Darwin et ses précurseurs français. Étude sur le transformisme*, Paris, Germer Baillière, Libraire-éditeur, 1870, 378 p.

en général. J'invite mon honorable correspondant à venir causer un peu avec moi des questions qu'il traite avec tant de supériorité.

Je ne te cite cela que pour te faire voir combien on apprécie ici toute information utile. J'irai demain, après la leçon, non pas causer avec lui, ce dont il n'a nullement besoin, mais simplement me présenter afin de pouvoir obtenir, car il est le directeur général du Jardin des plantes, l'autorisation de visiter le squelette d'*elephas antiquus* que je n'ai pas encore pu voir et que j'ai besoin de voir.

M. Daubrée⁷⁶ a terminé ses leçons de géologie générale et comparée, et son substitut, M. Meunier⁷⁷, va nous donner quelques conférences sur la géologie du bassin de Paris. Il parle plus facilement que son maître, mais autant celui-ci sépare ses mots, autant l'autre les met tous ensemble en parlant souvent trop vite. Ni l'un ni l'autre ne sont des causeurs comme M. de Quatrefages ou M. Gaudry⁷⁸.

La discussion continue à la Chambre des députés sur la loi sur l'enseignement, et je suis surpris du peu de valeur des arguments fournis par le parti clérical. Leur discussion n'est pas sérieuse et ils ne font que rabâcher les lieux communs que la presse du parti nous sert chaque matin. C'est toujours la prétention que le pape est au-dessus des nations et des lois pour les éclairer, et tout ce que le pape dit montre parfaitement – moins pourtant celui-ci que son pauvre prédécesseur qui n'avait aucune espèce d'instruction sérieuse – qu'il devrait s'éclairer lui-même sur les questions de droit public et civil qu'il décide sans les connaître et dont il parle en homme qui n'a pas étudié aux sources. Il connaît bien son droit canon, que Pie IX ignorait complètement, mais le droit canon est partout la négation du principe de liberté, et c'est là un enseignement du passé qui n'est plus de mise dans une société instruite. Quand le clergé était seul instruit, les laïcs acceptaient les choses les plus insoutenables en droit et en raison ; aujourd'hui que leur instruction est infiniment supérieure à celle du clergé, celui-ci devrait enfin comprendre que c'est à lui à se mettre à l'école ; mais autant vaudrait lui demander de mettre la statue de Voltaire dans une chapelle d'église. Dans tous les cas, tout ce grand pétitionnement paraît

76. Gabriel-Auguste Daubrée (1814-1896), ingénieur, géologue, spéléologue, directeur de l'École des mines de Paris.

77. Stanislas Meunier (1843-1925), géologue français, aide-naturaliste d'Auguste Daubrée. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages traitant de minéralogie et de géologie.

78. Albert Gaudry (1827-1908), paléontologue, professeur au Muséum d'histoire naturelle.

n'avoir produit que deux cent mille signatures dont la grande majorité a été donnée par des sœurs, des femmes, des jeunes filles, dont un grand nombre ne signaient pas en connaissance de cause. Un nombre considérable de pétitions portent des signatures toutes écrites de la même main sans les certitudes voulues, et il est un peu drôle de voir des centaines de gens apposant leur croix affirmer que la loi proposée va abaisser le niveau de l'enseignement. Qu'en savent-ils, grand Dieu!

Adieu. Je vous aime. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 321 (extrait)

Paris, mercredi 6 août 1879

Ma chère enfant,

J'ai eu hier ta bonne lettre de: «À bord du *Saguenay*». Tu n'oublies jamais ton pauvre père, isolé et triste loin de ceux qu'il aime, et qui te bénit du fond de son cœur pour ton inaltérable dévouement. Les bons cœurs comme le tien méritent récompense et j'espère qu'elle ne te fera pas défaut. Au reste, c'en est déjà une que d'avoir un mari comme le tien et je lui suis bien profondément reconnaissant de la vie heureuse qu'il a su te faire; et aussi de la noble et généreuse manière dont il se conduit envers ma pauvre femme. Il vous donne ce qu'il m'a été refusé de vous donner; vous le méritiez amplement mais il y en a bien d'autres qui le méritent et qui ne l'ont pas. Jouissez donc du bonheur d'être ensemble et de vous aimer, c'est le seul vrai bonheur dans la vie.

Tu n'as pas été, après tout, trop mal partagée dans ton voyage, car il fait souvent mauvais dans les parages du Bas-Saint-Laurent, et ce mauvais temps-là est pire qu'à Montréal, situé loin de la mer. Le Saguenay est une merveilleuse rivière et un exemple permanent des anciennes dislocations de l'écorce terrestre. Ces montagnes coupées presque à pic et qui semblent s'être détachées l'une de l'autre par un soulèvement; l'énorme profondeur de la rivière, dont le lit suit en-dessous de sa surface les mêmes angles qu'en-dessus, tout indique que l'on a là affaire à ce que l'on appelle une faille en langage géologique, c'est-à-dire une immense fissure qui s'est produite à la suite d'une convulsion. Les terrains que traverse le Saguenay

sont les plus anciens du globe, immédiatement superposés aux couches de gneiss qui sont de formation ignée, c'est-à-dire qui ont été la première enveloppe qui se soit solidifiée sur la matière en fusion ; car la Terre a été une boule de feu comme le soleil, ainsi que toutes les planètes. La première couche solidifiée est celle des roches vitrifiées par l'énorme chaleur d'une boule en fusion de 3000 lieues de diamètre. Seulement pour former cette première couche qui n'a pu se maintenir comme telle que quand elle eût acquis de 50 à 60 000 pieds d'épaisseur, il a fallu, d'après les expériences faites par Bischoff sur des boules de basalte, au moins trois cent millions d'années. Une fois cette couche solidifiée, l'eau qui avait toujours été dans l'atmosphère à l'état de vapeur, a pu se condenser à la surface, mais elle est restée bouillante pendant bien des centaines de siècles par l'effet de la chaleur centrale. C'est dans cette eau chaude que se sont déposés les terrains qui forment la chaîne des Laurentides, qui s'étendent depuis le Labrador jusque plus loin que la Petite-Nation. Mais alors, comme la croûte terrestre avait peu d'épaisseur, les dislocations étaient encore fréquentes et l'énorme fissure dans laquelle roule le Saguenay est la preuve d'une de ces dislocations du sol. Il n'existe aucun paysage plus grandiose que celui du Saguenay, ni à mon avis aucune navigation comparable à celle du Saint-Laurent à partir de Québec. Ces magnifiques panoramas des campagnes du sud qui s'élèvent graduellement jusqu'à 1500 pieds d'élévation à cinq ou six lieues du fleuve, et cela pendant plus de cinquante lieues ; puis la rive nord avec ses habitants perchés quelquefois à 800 pieds en l'air comme aux Éboulements, puis la jolie Baie Saint-Paul, protégée par l'Isle-aux-Coudres contre les vents du large ; puis enfin cette immense nappe d'eau continue et s'élargissant jusqu'à la mer, tout cela est bien autrement grandiose que les ruisseaux d'Europe. Sans ses châteaux, que serait le Rhin ? Et, au fond, je crois qu'en fait de pittoresque, les longues files blanches de maisons et de bâtiments de ferme des campagnes du sud les valent bien ; mais n'offrent pas sans doute les souvenirs historiques qui se rattachent à ceux-là. Nous n'apprécions pas assez le Bas-Saint-Laurent, mais les Européens qui l'ont parcouru en reviennent émerveillés.

J'ai rencontré, il y a plusieurs années, à Québec, à l'hôtel, un Français qui avait descendu les grands lacs à partir de Chicago, puis le fleuve, de Kingston à Québec, et jusqu'au Saguenay ; puis était remonté par terre depuis la Rivière-du-Loup à Québec, et il ne revenait pas de l'immensité de pareilles nappes d'eau et des merveilleux panoramas que cette excursion offrait constamment à l'œil. C'est entre Montréal et Québec que le

Saint-Laurent est un peu ennuyeux, mais partout ailleurs, en haut avec ses rapides et en bas avec ses panoramas, c'est la première rivière du monde. Le Mississippi, surtout avec son eau constamment bourbeuse, n'en approche pas, excepté sur quelques points comme Vicksburg et quelques autres, mais où il n'a pas la largeur du Saint-Laurent même dans ses parties étroites. L'Hudson est beaucoup plus beau que le Mississippi, mais n'approche pas du Bas-Saint-Laurent ni du Saguenay, excepté à West Point. Il y a néanmoins de nombreux points où les maisons blanches disséminées en amphithéâtre sur les rives, rendent la campagne très gaie et très pittoresque. Et aucune autre rivière que le Saint-Laurent n'offre un Niagara. Tu y es venue, mais tu étais trop petite alors pour admirer beaucoup. [...]



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 328

Paris, mercredi 17 septembre 1879

Ma chère enfant,

Il n'y a pas encore de lettre ce matin, mais je n'ai pas vu l'arrivée du *steamer*.

Je ne vous ai rien dit depuis longtemps de ma garde-robe et voici où j'en suis, surtout en fait de linge. J'ai dix bons devants qui vont aller au moins un an. Il me reste dix chemises dont deux à peu près finies. Les huit autres me passeront l'hiver, mais au printemps il m'en faudra au moins une demi-douzaine. En fait de collets, j'en ai pour longtemps; chaussettes, *idem*. Si je puis faire rajeunir suffisamment mon *morning coat*, reçu il y a près de trois ans, je passerai l'hiver avec. J'ai un bon pardessus. Il me faudra néanmoins un gilet à manches, doublé en flanelle.

Vous voyez que je ne suis pas encore à plaindre sous ce rapport. Je ne songe naturellement pas à changer de maison puisque je suis bien, surtout avec une longue chambre où je puis marcher et où j'ai plusieurs armoires.

J'ai entendu hier pour la dernière fois au jardin la Garde républicaine. Les changements dans les garnisons ont fait cesser les musiques un peu plus tôt que de coutume. Comme on savait que c'étaient les dernières fois, il y avait foule énorme vendredi au Palais-Royal et hier au jardin des

Tuileries. J'étais arrivé un peu tard au Palais-Royal et me suis trouvé rejeté trop loin pour entendre; mais hier, j'étais en avant du cordon de spectateurs debout, et j'avais pu prendre une chaise. Il ne pouvait pas y avoir moins de 30 000 personnes hier autour de la bande. C'était formidable. Quand cette foule s'est dispersée, la moitié du jardin en était couverte.

L'automne arrive à grands pas et les crêtes des arbres sont dégarnies. C'est singulier comme les feuilles tombent cette année plus tôt qu'à l'ordinaire. Cela est dû à l'excès de pluies au printemps. On sait maintenant ce qu'est la récolte qui est moins mauvaise qu'on l'avait craint. Mais elle est au-dessous de la moyenne et il faudra importer des États-Unis dix ou douze millions de minots de blé au moins. Cela n'a néanmoins rien d'excessif. Il en faut bien davantage en Angleterre, au moins trente millions de minots. Malgré son immense richesse, l'Angleterre traverse une crise grave. Ses débouchés étrangers diminuent constamment par suite du développement des manufactures dans les autres pays, et dans toutes les industries, il y a des stocks énormes en magasin. Les manufacturiers se trouvent en conséquence obligés de réduire les salaires et les ouvriers crient et font des grèves. Voilà pourquoi on fait de si grands efforts pour ouvrir l'Afrique au commerce européen. Mais ce qui est remarquable, c'est la grande reprise des affaires dans les États-Unis. Toutes les manufactures sont en activité et la récolte y est énorme. Les États-Unis auront probablement un surplus d'exportation, cette année, de trois à quatre cent millions de dollars.

Où en est le Canada à côté de cette prospérité? Il végétera tant qu'il croira pouvoir se suffire à lui-même. La politique tory l'a ruiné et amoindri, et on ne le comprend pas encore; ou plutôt on ne veut pas l'avouer. Il faudra pourtant bien en venir là.

J'ai vu hier, dans le *New York Herald*, les débats du Conseil législatif sur le refus des subsides. C'est aussi odieux que bête. Les gueux osent reprocher à l'administration libérale de ne pas avoir fait disparaître le déficit créé par eux. Il n'y a que des tories pour avoir cette dose d'effronterie. Au reste, il suffit d'être tory ou clérical pour n'avoir plus de bon sens. Ce qui se dit ici de sottises et de balivernes par ces gens-là ferait en six mois un pont d'ici à la lune. On n'a vraiment pas d'idée comme ils sont bêtes quand ils ne sont pas fourbes. Ils ne savent plus que dire. *L'Univers*, dans un article furieux sur l'abolition possible du concordat, osait dire que c'était par intérêt pour la République qu'il voulait son maintien. Voilà des gens qui n'ont pas assez d'insultes à l'adresse de ce régime et des hommes qui

l'administrent bien timidement pourtant, car ils ont constamment peur de leur ombre; et ils ont l'effronterie de prétendre qu'ils agissent dans l'intérêt de la République!

Ces jours derniers, un substitut du procureur général, à propos d'une poursuite criminelle à Abbeville, a dit toutes sortes d'injures au président de la République et au ministre de l'Instruction publique. Eh bien, il n'y a rien d'indécent comme un homme qui insulte ceux qui l'ont nommé. Toute la presse cléricale l'approuve. Et le gouvernement n'a pas encore osé le destituer quoique l'insulte au président soit constatée et aussi gratuite que possible, puisque le président ne peut pas empêcher le ministère de marcher avec la majorité de la Chambre.

Et ces gens qui hurlent si fort à propos des droits du père de famille sont précisément ceux qui le respectent le moins. Dernièrement une jeune fille de 22 ans abandonne son père et sa mère malades pour entrer au couvent. Ceux-ci l'adjurent de ne pas les abandonner ainsi, d'attendre au moins qu'ils soient mieux, surtout la mère qui ne pouvait pas se passer de ses soins. Mademoiselle reste sourde à ces demandes, aux larmes de ses parents auxquels elle n'avait pas le plus petit reproche à faire, et part pour le couvent. Le père se traîne à la sainte maison et supplie la supérieure de faire entendre à sa fille qu'elle ne doit pas abandonner ainsi ses parents malades, et qu'elle pourra revenir plus tard; que son abandon va certainement tuer sa mère. La supérieure répond froidement que l'on ne peut défaire ce que Dieu a fait! Comme si Dieu pouvait approuver pareil manque de cœur chez une enfant!

Et quand ils osent parler de ce que Dieu a fait et qu'on sait par quels enlacements ils amènent peu à peu les jeunes filles à se croire appelées au saint état, on est vraiment révolté de leur effronterie. Celui qui a lu les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, qui ont été réarrangés pour les couvents de femmes et surtout le Sacré-Cœur, voit combien Dieu se mêle de ces choses. Le supérieur, le surveillant et le confesseur se renvoient mutuellement ces jeunes gens ou jeunes filles, ayant instruction formelle de paraître toujours ignorer ce qu'ont pu faire les deux autres, et les pauvres innocents se croient conduits par la Providence, quand ils ne sont que manipulés habilement par les autres. Une institutrice laïque a écrit dernièrement deux lettres où elle décrit les efforts dont elle avait été l'objet pour l'induire à se faire religieuse. On était allé jusqu'à lui dire qu'une des sœurs

de la maison avait eu une révélation à son endroit et qu'elle était clairement appelée à l'état religieux.

Maintenant, quand on dit que cela se fait, on le nie avec indignation, mais pourtant c'est vrai. Je me rappelle combien on avait rendu presque fous au collège de Saint-Hyacinthe, Misaël Archambault⁷⁹ et le Dr Turcotte⁸⁰, en leur disant qu'ils étaient clairement appelés à être prêtres. Archambault céda et Turcotte résista. On avait aussi accaparé Casimir Papineau⁸¹, mais son père refusa son consentement jusqu'à ce qu'il eût 21 ans, et alors il n'y songea plus.

Mais ces choses se font ici sur une bien autre échelle que chez nous. Là, on se cache, on y met de l'adresse; ici, on n'y met que de l'arrogance envers les parents qui sont impies s'ils n'acceptent pas tout ce qu'on leur dit.

Les cléricaux ont eu plusieurs jolis mécomptes dernièrement. Deux coquins de première eau assassinent une pauvre femme, pour la voler, sous des circonstances particulièrement atroces. Ils sont jugés, il y a quelques jours, et condamnés à mort. Les feuilles cléricales se mettent en tête d'en faire des libéraux qui avaient mis à effet les principes qu'on leur avait inculqués. Mais voilà que dans son interrogatoire Abadie, le principal, informe le juge qu'il a été élevé chez les frères, et qu'il [a] toujours suivi les écoles du soir dirigées par l'un d'eux. Il la fréquentait encore un mois avant le meurtre! Eh bien, on ne l'avait sans doute pas dirigé de manière à lui faire commettre des meurtres, mais ce n'étaient toujours pas les instituteurs libéraux qui l'avaient dirigé. On a prié les saintes feuilles de publier la déclaration d'Abadie, pas une ne l'a fait. On a publié tout le reste, excepté cela, malgré la sommation. On avait audacieusement menti et il fallait laisser le mensonge faire son chemin chez leurs lecteurs. Et si l'on dit qu'ils trompent quelquefois de propos délibéré, ce sont des hurlements de colère à faire osciller le soleil sur ses bases! Tous les jours, je les trouve complètement dégoûtants.

79. Louis-Misaël Archambault (1812-1894), né à Saint-Antoine-sur-Richelieu, prêtre en 1837, curé à Saint-Hugues de 1840 à 1880. *DC*.

80. Magloire Turcot (1813-1878), médecin, ex-maire de Saint-Hyacinthe, y est inhumé le 26 juillet 1878, époux d'Éloïse Moreau-Duplessis. Le registre de la cathédrale de Saint-Hyacinthe contient plus de 30 signatures.

81. Casimir-Fidèle Papineau (1826-1892), fils de Denis-Benjamin Papineau et d'Angélique Cornud, sera notaire à Montréal. Cousin de LAD.

La semaine dernière, un violent orage qui avait parcouru une grande partie de la France, cause de graves dégâts et le tonnerre brûle une église protestante des environs de Paris. Toute la presse cléricale s'égaie du fait. Mais le lendemain, les nouvelles arrivent de divers côtés, et cinq églises catholiques sont frappées dont trois brûlées. Les gredins n'en soufflent mot !

Il y a deux mois, deux personnes, un homme et une femme, vont sonner les cloches dans une tour pour éloigner le tonnerre. C'est une vieille superstition ecclésiastique puisque dans l'office pour la bénédiction des cloches, on dit qu'elles vont purifier l'air, en chasser les diables et prévenir les effets de la foudre. Le tonnerre tombe sur la tour et les tue tous les deux. Pas un seul journal catholique ne raconte le fait qui eût pu faire réfléchir même quelques simples.

Enfin, lundi, une pauvre jeune fille est aux champs avec son père et sa mère, à engerber du grain. Un coup de tonnerre affreux éclate au-dessus d'eux. Comme le père voulait finir d'engerber avant de retourner à la maison (il achevait), elle lui dit :

– Eh bien, je vais prier le bon Dieu pendant que vous allez finir.

Elle se met à genoux et le tonnerre tombe sur elle et la tue. Cela ne signifie rien contre la prière, mais aucun des journaux catholiques n'a reproduit le fait. Ils veulent donc absolument tromper. S'ils ne mettaient pas Dieu partout, s'ils ne le faisaient pas constamment agir à propos de tout et à propos de rien dans leur intérêt, ils ne seraient pas obligés de tromper les lecteurs quand Dieu n'a pas pensé à eux. Mais rien n'est absurde comme de supposer Dieu agissant à chaque instant dans les phénomènes naturels. Ces choses marchent en vertu des lois naturelles et non en vertu d'une intervention constante de la divinité ; mais le clergé reste sur ce point le représentant de l'ignorance et de la superstition. Et, au fond, toutes ces petites superstitions n'ont rien de bien grave en elles-mêmes. Qu'est-ce que cela fait au monde qu'une pauvre vieille croie des choses ridicules, pourvu qu'elle soit bonne pour les autres ? Le mauvais côté de la chose est uniquement dans le mauvais usage qu'en font les fourbes qui s'édifient sur l'ignorance générale. Ce n'est pas la foi ignorante qui fait beaucoup de mal, c'est le parti qu'en tirent les habiles.

La lutte s'accroît en Belgique. On sait maintenant que c'est par suite d'une représentation du roi du pape que la décision des évêques belges sur

les refus d'absolution aux instituteurs des écoles du gouvernement n'avait pas été publiée. Naturellement on en avait donné une toute autre raison. Mais le clergé n'en poursuit pas moins son objet, et ordre a été donné aux curés de refuser de donner l'enseignement religieux dans les écoles laïques et de fonder des écoles catholiques. Mais pour fonder ces écoles, il faut de l'argent, et les parents qui auront déjà payé pour les écoles publiques devront s'exécuter encore pour les autres. Ils s'en fatigueront certainement. Et le clergé n'a pas la moindre raison de faire ce refus; sa seule raison est le dépit de ne plus contrôler l'école. Toute la différence entre l'ancien et le nouveau système est que le catéchisme doit être appris aux enfants en-dehors des heures de classe et non pendant les classes. L'instituteur peut le faire réciter hors des heures régulières; ou, si le curé préfère le faire lui-même, un local particulier lui est assigné pour cela. De quoi donc peut-on raisonnablement se plaindre? Mais sous l'ancien système, le curé ou vicaire allait faire le catéchisme en classe et il fallait que les enfants juifs ou protestants écoutent les leçons. Les parents se plaignaient. On a obvié à l'inconvénient en assignant une heure pendant laquelle l'enseignement religieux se donnera séparément pour chaque dénomination. Quoi de plus raisonnable? Eh bien, les évêques belges et toute leur presse crient à la persécution parce qu'on n'oblige plus les enfants non-catholiques de les écouter! Peut-on rien voir de plus malhonnête? Mais qu'est-ce qu'on fait donc dans les collèges catholiques? Montre-t-on le catéchisme pendant les classes? Jamais! Il y a des heures spéciales pour l'enseignement religieux. Le gouvernement belge ne fait pas autre chose et on est dans la colère bleue! Il n'y a vraiment pas moyen de les comprendre. Ils veulent agir à leur guise comme s'ils étaient seuls au monde. Les non-catholiques n'ont aucun droit et c'est une impiété que de les soustraire à un enseignement dont les parents ne veulent pas!

J'ai oublié, dans ma dernière, de te féliciter sur ton courage. Se faire ainsi tirer trois dents dont une difficile est tout autant de l'héroïsme que de s'exposer à une balle ennemie. J'espère que tout aura fini pour le mieux et que tu n'auras bientôt que des dents utiles et qui ne pourront te faire souffrir. Seulement prends garde de ne pas faire comme une dame d'ici qui a à moitié avalé son râtelier en dormant. Il a presque fallu le retirer avec des poulies, et on lui a déchiré la gorge à une assez grande profondeur.

Adieu. Je vous aime. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 329

Paris, mercredi 24 septembre 1879

Ma chère enfant,

J'ai eu samedi ta bonne lettre du 5 et, hier matin, celle du 12, qui m'ont donné un bon petit paquet de nouvelles, dont une mauvaise et une bonne. Clotilde St-Julien⁸² était une fille dévouée et utile à tout le monde, portant l'esprit de sacrifice personnel aussi loin qu'il pouvait aller. Sa mort est une vraie perte pour sa famille. Quant à la pauvre Mme Gordon⁸³, la femme la plus incommode que l'on pût voir, toujours en l'air à propos de rien et déranger tout le monde pour des peurs sottes et irréflechies, elle était une grande charge et rien autre chose. Cela ne veut pas dire qu'il fallait la tuer, mais puisqu'elle a fait son temps, je lui souhaite d'être plus raisonnable en paradis qu'elle ne l'était ici. Et Dieu me pardonne! Mais je crois que pour qu'elle le devienne même là, il faudra qu'il s'en mêle un peu et fasse les gros yeux! Je sais bien que c'était au fond une bonne personne, et c'était son système nerveux qui était toujours à l'état émotionnel, mais en réalité les gens dont la crise nerveuse est l'état constant sont bien à plaindre et ne savent que rendre les autres malheureux. Ceci dit entre nous. Je lui souhaite de tout mon cœur le bonheur éternel.

J'ai quelque hâte de voir ce que le gouvernement va faire avec les factieux du Conseil. M. Joly doit voir que la constitution a été faite tout exprès pour rendre difficile sinon impossible le fonctionnement d'un gouvernement libéral. Je ne vois guère d'issue avec un clergé comme vous en avez un. Dans la position où se trouve le gouvernement, une agitation constitutionnelle par tout le pays contre le torysme devient une impérieuse nécessité, mais vous aurez concurremment l'agitation de la chaire contre le gouvernement, afin de ramener le dévot de Boucherville aux affaires. L'agitation peut donc tourner contre les ministres. Avec un gouvernement libéral à Ottawa, on aurait pu modifier le Conseil, mais il n'y faut pas

82. Clotilde St-Julien (1849-1879), fille aînée d'Édouard St-Julien et de Marie-Louise Papineau. Décédée célibataire à Papineauville le 1^{er} septembre 1879. Fille d'une cousine de LAD.

83. Christiana Loedel (1803-1879), épouse de John Gordon et mère de Charlotte Gordon (épouse de Denis-Émery Papineau, cousin de LAD).

songer. Si le gouvernement résigne, des ministres tories peuvent fort bien ne pas obtenir la majorité de la Chambre, mais alors on fera des élections et la pression gouvernementale obtiendra une majorité. Mieux vaudrait donc que s'il doit y avoir appel au peuple, il se fit avec le ministère libéral au pouvoir. Mais quoique Robitaille⁸⁴ ait agi constitutionnellement vis-à-vis des intransigeants du Conseil, il est tory et on va le travailler sans merci pour qu'il fasse des embarras à ses ministres.

Le mauvais côté de la situation, c'est le clergé. C'est lui qui a fait tout le mal, qui a maintenu Cartier⁸⁵, et qui se rangera toujours en cohorte serrée contre toutes tendances libérales du pays. C'est le clergé, ici, qui avait amené la chute de M. Thiers en 1873 et qui a fait le 16 mai en 1876. Ses organes ont conseillé l'assassinat du roi en Belgique, et pas un évêque n'a eu la décence de les forcer à reconnaître que c'était un tort puisque c'était un crime; et partout c'est la même chose. L'Église doit dominer ou chasser ceux qui ne veulent pas la laisser faire.

Vous n'êtes pas au bout avec ces gens-là et l'avenir vous ménage plus d'une surprise. Malgré cela, il me semble que la seule marche à suivre est une agitation politique pour amener le pays à se prononcer en faveur de l'abolition du Conseil. Jamais ce corps n'a procuré le moindre bien au pays. Il n'a jamais été que le boulevard de la corruption et de l'hostilité au gouvernement par la majorité.

Tu me dis que vous avez des fruits en abondance. C'est exactement le contraire ici par suite de l'abominable printemps que nous avons eu et dont on vient d'avoir une explication qui peut être plausible. Les navigateurs qui reviennent des mers arctiques disent que l'été a été beaucoup plus chaud qu'à l'ordinaire dans ces parages et surtout très précoce. La chaleur a fait détacher d'immenses banquises de glace qui sont descendues jusque près du nord de l'Écosse. Ce serait à ces glaces que nous devrions le froid inusité de juin et presque tout juillet. Il n'y a donc eu que des fraises en abondance; tous les autres fruits ont souffert, excepté les raisins qui fleurissent très tard. On a maintenant du raisin à dix sous la livre dans Paris. Les pêches et les poires sont très chères, de trois à dix sous pièce, suivant la grosseur.

84. Théodore Robitaille (1834-1897), député conservateur dans Bonaventure; nommé lieutenant-gouverneur du Québec le 26 juillet 1879. *DBC, DPQ*.

85. George-Étienne Cartier (1814-1873), député conservateur, un des pères de la Confédération canadienne. *DBC*.

On ne connaît pas la framboise sauvage ni le bleuet. Leurs melons sont richement mauvais, complètement privés, ou à peu près, de sucre. Ils ont la ridicule habitude de ne le manger qu'avant la soupe, mais ils ne mangeraient jamais une poire ou une pêche. Il est entendu que c'est pour ouvrir l'appétit, et tout le monde gobe cette sottise avec entrain.

Je suis content de voir que ton mari ait été fait conseil de la Reine, mais je me demande comment il se fait que trois libéraux aient été nommés en même temps.

Je suis content aussi de voir M. Alphonse⁸⁶ dans une entreprise d'aqueduc. Ces choses-là paient toujours. Il est associé avec un homme honnête et de grande capacité comme conducteur de travaux. C'est un des hommes les plus estimables que j'aie connus, mais je n'ai pu réussir à l'empêcher d'être maltraité par Mackenzie.

Je ne sais pas du tout où est la localité de Sainte-Cunégonde, aussi nouvelle sans doute que la sainte est de contrebande. Mais elle est évidemment dans le voisinage de Saint-Henri et de Saint-Gabriel puisque les trois localités peuvent être desservies par le même aqueduc. Sainte Cunégonde n'a guère été connue que par le *Vert-Vert* de Gresset⁸⁷ et les plaisanteries de Voltaire⁸⁸.

Quant à ma petite réserve d'argent dont tu as la complaisance de me parler, elle diminue lentement mais il me faut toujours l'écorner un peu, à peu près tous les dix-huit jours. J'y ai fait un assez fort accroc cette semaine pour un lavage de 8 fr. (pour 32 j.), par l'achat d'un caleçon d'automne en laine que j'ai eu pour 4 fr. dans un magasin où l'on vendait au rabais; et par celui d'une fiole de salicylate de soude à 4 fr. dont j'avais besoin pour combattre un peu la raideur des reins qui commençait à se manifester par suite des nuits froides. Cela ne veut pas dire que j'aie le moins du monde froid dans ma chambre, mais avec les premiers froids de l'automne viennent des modifications dans les dégagements électriques et ces modifications agissent sur le système nerveux. Je crois plus que jamais que la

86. Jean-Baptiste-Alphonse Béique, né en 1850, marchand à Montréal, rue Saint-Jean-Baptiste. Frère de Frédéric-Liguori Béique.

87. *Vert-Vert ou les Voyages du perroquet de la Visitation de Nevers* (1734), de Jean-Baptiste Gresset (1709-1777), poète badin français, après avoir été jésuite.

88. Candide, de Voltaire, est amoureux de Cunégonde.

médecine de l'avenir est dans l'électricité pour tout ce qui a rapport aux nerfs. Il va s'inventer bien des nouvelles machines d'ici à un siècle.

J'ai donc fait dans ma petite réserve une trouée de 16 francs en deux jours et elle est descendue à 90 fr. Ces 90 fr. vont me maintenir pendant à peu près deux mois et demi. Si Napoléon⁸⁹ se décide à m'envoyer les 20 ou 25 piastres que j'ai gagnées, cela me conduira jusqu'à la fin de l'hiver, et s'il faisait publier les deux essais que je lui ai envoyés, je pourrais cesser de tirer mes 25 fr. par semaine. Quand Auguste m'a envoyé ses derniers 20 \$, je lui ai écrit que je n'aurais plus besoin d'argent, si Napoléon remplissait ses engagements, et de cesser de m'[en] envoyer. C'était au commencement de juin. Je lui ai dit néanmoins que si j'éprouvais un mécompte aux États-Unis, je l'en informerais, mais que je ne lui demanderais rien sans besoin.

Tu as dû recevoir hier ma lettre pour lui et je vais voir s'il va me répondre. S'il ne le fait pas de suite, après ce que je lui ai dit, c'est qu'il ne veut pas s'occuper de cette affaire. Alors il n'aurait pas dû la commencer. Mais attendons que la chose soit bien sûre.

Aie donc la complaisance d'acheter une dizaine de timbres à 2 cents, les verts. J'en ai fait une collection pour la jeune fille de la maison, une charmante enfant de 14 ans, mais j'avais toutes les dénominations, excepté celle-là. Tu peux m'en mettre deux sur chaque lettre avec un d'un sou et, en quatre semaines, je lui compléterai ses dix sets, dont elle veut faire des présents à ses amies de couvent.

J'ai un peu couru depuis huit jours. Je suis allé au cimetière Lachaise où j'ai vu les tombes de grand nombre des noms illustres de la science, Cuvier, Saint-Hilaire, Michelet, Laplace, Quinet, Balzac, de Vigny, Delavigne; aussi celles de Grisi et de Rachel; puis celle de M. Thiers. Ce cimetière est loin de celui de Green-Wood⁹⁰ pour la beauté des tombes et des monuments. Celui-ci est tout moderne; on taillait en rase campagne,

89. Napoléon Thompson, baptisé Alfred-Napoléon à Saint-Hyacinthe le 9 janvier 1837, frère de Zéphirine, donc beau-frère de LAD. Il eut pour parrain Louis-Antoine Dessaulles et pour marraine Célanire Thompson. Membre de l'Institut canadien. En 1860, lors de son mariage à Montréal avec Virginie Hall, fille de Henry Hall, médecin, et de Charlotte-Euphrosine Leblanc, de Saint-Jacques-de-l'Àchigan, Napoléon Thompson est « directeur-gérant du journal *Le Pays* » (qui paraît à Montréal entre 1852 et 1871). Plus tard, Napoléon Thompson est à New York. « Le bureau de Napoléon est 32, Liberty Street », écrit LAD à sa fille Caroline en avril 1875, avant son départ en voyage de noces. Voir la lettre 786, classée parmi les sans date.

90. Green-Wood : cimetière de la ville de New York.

on n'avait pas à ménager l'espace et les Américains regardent moins à l'argent. La tombe de la princesse Demidoff⁹¹, si splendide, à mon premier voyage, pour un cimetière, ferait piteuse figure à Green-Wood.

Le lendemain, je suis allé à Meudon dont j'ai parcouru le parc. On y va en omnibus pour 6 sous. Le temps a été merveilleusement beau jusqu'à lundi soir, et vendredi je me suis décidé à faire l'excursion de Versailles que je n'avais pas encore faite. J'ai eu mon billet de retour pour 1 fr. 75, j'y ai mangé une soupe avec un bon crouton de pain ; j'ai acheté en marchant dans le parc une belle grappe de raisins pour cinq sous, et j'ai payé mon plaisir 2 fr. 50.

J'avais hâte de revoir Versailles et ses magnificences, mais tu vois que je ne m'étais pas pressé malgré cela. J'y ai consacré six heures, de 11 à 5, mais je n'ai pu pousser jusqu'aux Trianons. Pourtant je n'ai presque rien vu de l'aile du nord, où les bureaux du sénat sont encore. On a complètement déménagé l'aile du sud qui était occupée par la Chambre des députés. C'est une énorme chose que l'ensemble de cet ancien établissement royal. Ce qui s'y est remué de terres représenterait un canal de dix lieues de longueur. Tous ces bassins ornés de statues, l'énorme quantité d'eau qu'il faut pour alimenter près de 2000 bouches d'eau, puis l'immense palais avec ses marbres splendides et ses dorures à profusion, tout cela a coûté des sommes folles, dont on n'a jamais bien connu le chiffre, car Louis XIV en a eu honte et a fait jeter les comptes au feu. Ce faste était celui d'un homme qui se regardait comme propriétaire de la France et agissait en conséquence. Les résidences royales de Versailles, Saint-Cloud, Sceaux, Marly et Compiègne, avec leurs aqueducs, ont dû coûter treize ou quatorze milliards d'aujourd'hui. Et pendant que ces prodigalités se faisaient, les paysans avaient juste de quoi ne pas mourir de faim. Le fisc leur enlevait tout. Et, comme il y a eu sous Louis XIV plus d'années de guerre que de paix (pendant un règne de 72 ans), le pays était complètement ruiné à sa mort, et le gouvernement fit banqueroute sous la régence, c'est-à-dire que l'on fut obligé de réduire de moitié l'intérêt payé aux créanciers de l'État.

Sous le misérable Louis XV, les choses n'allèrent pas mieux, la famine était constante et en 1745, une députation de paysans étant allée demander des secours au trésor, on leur répondit que l'herbe allait justement pousser

91. Élisabeth Alexandrovna Stroganoff (1779-1818), de l'aristocratie russe, comtesse Nicolas Demidoff en 1795.

dans les champs et qu'ils en pourraient brouter à leur aise. Voilà comment les traitaient ceux qui leur suçaient le sang pour vivre dans un luxe effréné. Il était certes temps qu'une révolution mît fin à ces effroyables abus.

Mais enfin, le château est là et n'en est pas moins une admirable chose avec tout ce qui l'entoure. Ce parc taillé dans de si immenses proportions; ces bosquets peuplés de monstres d'airain; ces grandes allées bordées de chefs-d'œuvre de la statuaire; ces riches touffes de verdure retombant sur une muraille de verdure également; ces groupements de cônes verts s'alignant dans tous les sens; l'énorme orangerie avec ses parterres de fleurs, le tout terminé de tous côtés par d'immenses pièces d'eau, tout cela forme l'un des plus merveilleux ensembles que l'on puisse rêver. Une musique militaire jouait sous le grand quinconce de 3 à 5 h, et a donné le quatuor de *Don Pasquale* pendant que je parcourais cette partie, avec une fantaisie sur *La Favorite*. J'ai fait le tour des deux grands bosquets de chaque côté du tapis vert et y ai mis au moins deux heures.

J'avais naturellement commencé ma visite par le palais et j'ai vu les choses mieux qu'autrefois. Alors j'avais trouvé très belles des choses médiocres et je n'avais pas suffisamment apprécié des choses merveilleuses.

Ainsi, dans les salons qui précèdent celui de la guerre, qui sert de vestibule à la galerie des glaces, il y a dans les voussures des peintures merveilleuses dont les sujets sont détachés de la pierre (car ce sont des fresques) au même degré qu'un bas-relief. Celles du salon d'Hercule surtout, dues, je crois, à Dominiquin, sont égales à tout ce que la peinture a jamais produit. Puis ces incrustations de marbre de différentes couleurs les uns dans les autres, sur tous les panneaux et pans de murs, ont dû coûter des sommes immenses.

Je me suis surtout attaché à étudier les physionomies des personnages historiques et on est confondu du peu de figures intelligentes qu'elles offrent. Tous ces gens qui décidaient des destinées du pays étaient en grande majorité des gens presque sans éducation, élevés dans toute l'infatuation de la noblesse et qui se croyaient d'une toute autre espèce que la vile multitude. On n'a de portraits véritables des rois de France et des personnages de la Cour que depuis le commencement du quinzième siècle. Charles VII, Louis XI, Charles VIII, Louis XII ont tous des figures parfaitement insignifiantes. Sans doute Louis XI a consolidé la royauté, mais en abattant des têtes par douzaines. François I^{er} est un grand brave

nigaud qui n'avait pas une idée qui fût sienne. Puis Henri II, François II, Charles IX le massacreur de la Saint-Barthélemy, et Henri III, le roi des mignons, étaient tous de francs imbéciles. La physionomie de Henri II est passable pourtant, mais les trois autres étaient des personnifications de la bêtise humaine. Henri IV au moins avait de l'intelligence et avait une politique nationale. Il était resté protestant de cœur et sa conversion n'avait été déterminée que par le mot : « Paris vaut bien une messe. » Les jésuites ne s'y sont jamais trompés et ont réussi à le faire assassiner⁹². Mais ce roi intelligent et patriote dépensait des sommes folles au jeu et avec les femmes, et il était déjà cassé et épuisé de corps et d'esprit, qu'il poursuivait encore la princesse de Condé, que son mari emmena dans les Pays-Bas, fait qui fit songer Henri IV à faire la guerre à l'Autriche pour pouvoir retrouver la princesse. En voilà un motif pour une guerre !

Voilà les hommes que tous les écrivains catholiques présentent à leurs lecteurs comme méritant toutes les admirations. Ce vieux fou qui disait : « Je veux que chaque paysan, en France, puisse mettre la poule au pot⁹³ », dépensait en une seule nuit la valeur de cent mille poules. On cite le mot à sa gloire, mais on cache avec soin les faits à sa honte. Des mémoires récemment publiés le montrent très brutal dans son intérieur, battant son fils (depuis Louis XIII) sans miséricorde pour les moindres choses ; tenant devant lui les propos les plus sales et les plus orduriers, et le livrant aux femmes dès l'âge de 12 ans. Heureusement, il était si bête que rien n'y fit. Il savait à peine écrire à 20 ans et il faisait venir des grammairiens au Louvre pour lui apprendre les conjugaisons. Quand il avait lu un document quelconque qu'il ne comprenait jamais, quelque simple qu'il fût, il disait : « Or sus, qu'est-ce que cela veut dire ? » Il comprenait rarement mieux l'explication puis disait à Richelieu : « Faites, M. le cardinal, faites ! Vous comprenez tout cela, vous ! » Richelieu était le vrai roi et était au moins un homme de génie. Il remit plusieurs fois le pape à sa place, tout cardinal qu'il fût. Urbain VIII l'appelait le ministre avec particule de cardinal. Pendant qu'il faisait une guerre d'extermination aux protestants de France, il proposait une alliance contre l'Autriche aux protestants d'Allemagne.

92. François Ravaillac (1577-1610), catholique illuminé, régicide de Henri IV, sera exécuté place de Grève le 27 mai 1610, treize jours après l'assassinat. La thèse d'un complot des jésuites a été abandonnée par les historiens.

93. Phrase attribuée à Henri IV (1553-1610), vers 1600, s'adressant à Charles-Emmanuel I^{er} de Savoie ou à Maximilien de Béthune, duc de Sully.

Ses portraits annoncent une grande détermination dans sa figure maigre et pâle. Il employait comme général le cardinal de La Valette qui avait une peur mortelle d'un fusil, et il lui donnait comme lieutenants de vrais militaires comme Turenne et Condé dans leurs premières années. La figure de ce cardinal de La Valette indique un *tête-minette*⁹⁴ de première classe.

Dans Louis XIV, on a une belle physionomie. Son éducation avait été très défectueuse, Mazarin visant à être autant roi que Richelieu, mais Louis XIV n'était pas Louis XIII et son orgueil lui tint lieu de caractère. Mais cet orgueil était sans bornes et il se croyait supérieur à l'humanité. Jamais homme n'a été autant divinisé par son entourage. Il sut au moins s'entourer d'hommes capables, et il eût eu un glorieux règne s'il ne fût pas tombé, une fois devenu vieux, aux mains des jésuites par Mme de Maintenon, femme de dévotion bornée et fanatique. On persuada au roi que pour obtenir le pardon de ses nombreux adultères et des scandales qu'il avait donnés, il fallait faire quelque coup d'éclat qui fût à la gloire de la religion. Le clergé, qui était puissamment riche, possédait le quart du royaume et ne payait pas d'impôts, profita des besoins pressants du vieux roi pour obtenir la persécution des protestants, et chaque fois qu'il consentait à donner quelques millions au roi, c'était en échange d'édits de persécution. On finit par en obtenir la révocation de l'édit de Nantes, toujours en le prenant à la gorge pour l'octroi d'un don gratuit, et les abominations des dragonnades commencèrent. Louvois envoya aux généraux des instructions portant que l'on peut permettre aux troupes cantonnées chez les protestants toute la licence nécessaire et les dragons violaient les jeunes filles sous les yeux de leurs mères. On enlevait tous les enfants protestants, dès qu'ils avaient cinq ans, pour les élever dans les couvents ou chez les moines et on leur apprenait à détester leurs parents.

Voilà les grands défenseurs de la famille. Et voilà surtout comment on faisait faire son salut au roi. Son confesseur alors était le P. Le Tellier, dont le portrait annonce le plus abominable caractère. On ne peut pas voir figure plus sournoise et plus fausse. C'est lui surtout qui a poussé au ravage du Palatinat en plein hiver, trente lieues de pays dévastées et plus de 20 000 femmes et enfants périssant de faim et de froid dans les bois où

94. En argot, le mot signifie habituellement sage-femme. Mais, ici, manifestement, LAD lui donne un autre sens. On trouve aussi le sens de méticuleux dans le *GPFC*.

il leur avait fallu se réfugier. Mais qu'est-ce que cela faisait ? C'étaient des protestants ! Fénelon et Bossuet eux-mêmes louent le roi de ces atrocités.

Le portrait qui m'a le plus amusé est celui du P. Lachaise, qui avait été confesseur du roi avant Le Tellier. Je n'ai jamais vu pareille figure de vieille fouine, sans aucune espèce de caractère ; un homme à tout faire en un mot, et c'était justement pour cela qu'on l'avait choisi. Le Père Annat⁹⁵, son prédécesseur avait été révolté de deux adultères menés de front par le roi et avait refusé l'absolution. Terrible chose que de refuser l'absolution au demi-Dieu ! Les jésuites qui voulaient absolument l'accaparer pour le tourner contre les protestants, blâmèrent Annat et le rappelèrent. Puis on offrit le Père Lachaise qui donna toutes les absolutions voulues, même aux dames de la Cour qui l'appelèrent par reconnaissance la chaise de commodité. Il avait une belle maison de campagne là où est maintenant le cimetière Lachaise, et les belles pécheresses allaient y chercher l'absolution en lui portant des petits soupers fins. Le bonhomme mangeait comme un glouton et absolvait.

Les vrais portraits de Mme de Maintenon montrent une femme froide et sans âme, capable de tous les calculs. Ceux de La Vallière sont assez insignifiants, excepté pourtant dans les émaux du Louvre, mais je vois que ces merveilles de finesse flattent les gens. Ces émaux sont dans les salles de l'attique qui longe la rue de Rivoli et on ne les étudie pas assez au point de vue de l'art. Mais c'est dans les portraits de Versailles que l'on peut étudier les personnages. J'y ai vu avec plaisir la bonne figure égarée du P. Malebranche⁹⁶, philosophe considérablement surfait par le clergé qui métamorphose toujours les moindres talents en génie. Malebranche n'approche pas de Huet⁹⁷, l'évêque d'Avranches, ni pour la science ni pour le talent. Il ne pouvait y avoir de profondeur philosophique dans cette figure. Le bonhomme n'était pas poète mais il a fait deux vers que voici :

Il a fait aujourd'hui le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

95. François Annat (1590-1670), jésuite, confesseur de Louis XIV.

96. Nicolas Malebranche (1638-1715), prêtre oratorien, théologien, métaphysicien, auteur du traité *De la recherche de la vérité* et du *Traité de morale*.

97. Pierre-Daniel Huet (1630-1721), jésuite, évêque d'Avranches de 1692 à 1699. Philosophe érudit, membre de l'Académie française, auteur de plusieurs ouvrages, dont le *Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain* et *Mémoire sur le commerce des Hollandais*.

On lui fit remarquer que l'on n'allait pas à cheval sur l'onde; mais le bonhomme répondit :

– Ah bah ! passez-moi cela en faveur de la rime !

Ses ouvrages ne sont plus lus même par les ecclésiastiques. Racine est une des plus belles figures de cette époque et on n'y saurait méconnaître un talent considérable dont ses tragédies sont la preuve. Molière n'indique pas un homme de talent, quoiqu'il en eût à vendre. Bossuet indique bien le grand évêque et le grand prédicateur. Son œil est superbe. Fleury⁹⁸, l'historien de l'Église, fait de suite l'effet d'un homme sincère. Et c'est parce qu'il l'a été, plus qu'on n'aurait voulu, que l'on recommande aujourd'hui de ne pas lire son histoire. Il a dit trop de vérités désobligeantes pour les papes. Turenne indique le sang-froid et la réflexion au suprême degré. Mais Condé, grand général sans doute, a une figure affreuse. Cette petite figure semble n'avoir été faite que pour servir de point d'appui au nez qui annule tout et est encore allongé par un menton fuyant. Aussi Condé n'était qu'un général d'inspiration et non de grande tactique, comme Turenne. Luxembourg est affreux, mais avec un très bel œil. Il avait de l'esprit. Ayant appris que le prince d'Orange, qu'il avait battu deux fois, l'avait appelé bossu – en quoi il n'avait pas tort en fait – Luxembourg répondit :

– Comment le sait-il ? C'est moi qui l'ai vu par derrière et non pas lui.

Mme de Sévigné indique une femme hors ligne pour le talent, et la comtesse de Grignan, sa fille, me fait fort l'effet d'avoir été hors ligne aussi dans la galanterie. Mais la figure belle par excellence de ces temps aux mœurs faciles est celle de la Montespan. L'expression de la figure est à l'unisson de la parfaite beauté corporelle, et ses portraits de Versailles comme les émaux du Louvre la font tous également belle. Elle n'était pas timide, car elle allait communier à la même messe que le roi et la reine. Le Père Lachaise arrangeait tout cela, car il confessait le roi, la reine et les maîtresses.

Tous ces portraits sont dans l'attique de l'aile du sud où j'ai passé plus d'une heure. Là aussi se trouvent les portraits de plusieurs papes, et ils valent la peine d'être examinés. Sixte-Quint est une figure encore plus

98. Claude Fleury (1640-1723), avocat en 1658, ami de Bossuet, ordonné prêtre en 1669, précepteur du fils naturel de Louis XIV, à l'Académie française en 1696, auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, en vingt volumes, parue en 1691.

bestiale que celle de Léon X, que j'avais vue exacte au musée Plantin d'Anvers. Il avait été gardien de pourceaux et en avait un peu conservé les habitudes. Ce front étroit sur une figure qui s'élargit jusqu'au menton et forme une pyramide tronquée; cet œil d'oiseau de proie et ce nez épaté et sensuel; et enfin ces joues larges et pendantes, tout cela indique de très mauvais instincts naturels, et surtout la fourberie et l'inflexibilité qui étaient en effet ses deux caractères dominants. Il s'était fait élire pape en contrefaisant le mourant, marchant sur béquilles et pouvant à peine parler. Dès qu'il fut élu, il entonna le *Te Deum* d'une voix qui fit trembler les voûtes du conclave et jeta ses béquilles. Un cardinal lui dit :

– Mais vous étiez tout courbé, il n'y a qu'un instant !

– Ah, dit-il, c'est que je cherchais les clés du paradis. Quand je les ai eu trouvées, cela m'a remis.

Un peu plus loin est le portrait d'Innocent X qui resta fidèle à madame Olimpia⁹⁹ pendant ses onze années de pontificat. Le bonhomme l'amenait au conclave et lui assignait un siège en arrière des cardinaux. Une commission nommée par Alexandre VII, son successeur, constata que la belle dame avait englouti en onze ans au-delà de trois millions d'écus d'or, ce qui représente plus de quarante millions d'aujourd'hui. Cette figure d'Innocent X n'indique aucune espèce d'intelligence et il était d'une parfaite ignorance sur tout ce qui touchait à la théologie. Quand on lui parlait d'une question à résoudre, il répondait :

– Arrangez-moi tout cela, vous autres. Vous savez bien que je n'y entends rien.

Mais la figure d'Alexandre VII est bien autrement stupide. Tête longue et étroite, yeux ternes, figure toute en hauteur, joues fuyantes, nez extraordinairement long et mince, oreilles énormes, on ne peut pas concevoir figure d'homme plus bête. C'en est merveilleux. Il a laissé la réputation du plus intrépide menteur de son époque. Jamais on ne savait, dans son entourage, si l'on devait croire ce qu'il venait de dire; et l'ambassadeur de Florence écrivait à son gouvernement: « Nous avons un pape qui ne dit jamais un traître mot de vérité. » Il était tout aussi ignorant qu'Innocent X,

99. Olimpia Maidalchini (1594-1657), épouse de Pamphilio Pamphili, est surnommée la papesse, belle-sœur de Giovanni Battista Pamphili (1574-1655), pape en 1644 avec le nom d'Innocent X. Conseillère du pape. Philippe Levillain (dir.), *Dictionnaire historique de la papauté*, Fayard, 2003.

son prédécesseur immédiat ; et l'abbé Racine, un autre historien ecclésiastique mis à l'index parce qu'il a été sincère, en donne une jolie preuve. Le pape désirait faire définir l'Immaculée-Conception, enfin définie sous Pie IX. Mais alors on n'y croyait pas parmi les hommes instruits de l'Église. Il lui vint à l'idée qu'étant pape il pourrait peut-être tourner la difficulté et consulter le cardinal Bona. L'ambassadeur d'Espagne sollicitait vivement la déclaration et le pape dit au cardinal :

– Mais il me semble que comme pape j'ai le droit de définir un dogme.

– Non, très Saint-Père, répond le cardinal, vous n'avez pas ce droit, et votre définition serait nulle de plein droit. L'Église elle-même ne peut définir un dogme nouveau, mais seulement déclarer ce que Dieu a pu révéler.

– Mais si le Saint-Esprit me révélait à moi ce que l'on doit croire là-dessus ?

– Si cette révélation se faisait, très Saint-Père, cela pourrait vous servir pour vous-même, mais elle ne constituerait nullement pour les fidèles un motif de croire à la chose elle-même.

Le pape abandonna donc son projet. Mais il n'y a aucun doute que si Alexandre VII avait eu pour conseiller les flatteurs qui ont persuadé à Pie IX qu'il pouvait définir un dogme, l'Immaculée-Conception eût été de suite proclamée, car le pape demandant si une révélation faite à lui directement suffirait, il est bien clair que si le cardinal Bona lui avait dit qu'elle suffisait, la révélation ne se fût pas fait attendre sur les habitudes de véracité du pape. Mais c'est une bien jolie chose qu'un homme, qu'on nous dit avoir été infaillible, demander à un cardinal s'il peut faire telle chose. Au reste, j'aimerais beaucoup à montrer à ceux qui croient à l'infaillibilité cette figure idiote entre toutes, et il me semble qu'elle les embarrasserait un peu.

Je n'ai nullement trouvé que Pie VI fût un aussi bel homme qu'on le disait. On l'appelait le beau Braschi¹⁰⁰ avant son élection, et je n'ai trouvé aucune indication de belle physionomie dans cette figure sans expression comme sans ampleur.

100. Giovanni Angelico Braschi (1717-1799), 250^e pape, en 1775, sous le nom de Pie VI. Il vécut dans la tourmente de la Révolution française et de la constitution civile du clergé.

Une figure qui m'a révolté, c'est celle de Philippe IV, roi d'Espagne, dont l'entrevue avec Louis XIV est représentée dans le salon d'Hercule. On ne peut pas voir plus inepte expression. Teint fade, sourcils et cils presque blancs (mais non de vieillesse), grands yeux sortis de tête, figure démesurément longue, point de menton, et deux petits accroche-cœur sur les tempes, comme une femme. Cet imbécile passait les trois quarts de sa journée au lit à réciter son chapelet et sa dévotion était si intelligente que M. de Montalembert nous a informés qu'il n'avait laissé que 32 bâtards¹⁰¹. Il ne changeait de linge que quand il était pourri.

Voilà les propriétaires des peuples de droit divin. Il vivait littéralement dans la vermine. Sous son père, l'Espagne comptait 9000 monastères et pas une seule manufacture. Mais l'Inquisition a brûlé vives au-delà de 2000 personnes ! Elle commençait à perdre de sa puissance.

Je crois qu'en voilà assez pour une fois, et je vous embrasse de tout mon cœur. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 343 (extraits)

Paris, mercredi 31 décembre 1879

Ma chère enfant,

J'ai eu dès hier ta bonne lettre du 18, qui n'a été que douze jours en route jusqu'à Paris. Je l'attendais avec grande impatience et suis heureux comme tu peux le croire de te voir te rétablir promptement. J'espère que tu ne t'es pas trop hâtée de descendre, car pendant l'hiver on peut bien facilement gagner un frisson et c'est toujours grave chez une femme ayant bébé au sein. Si ton garçon ne pleure pas, je doute que quelques grimaces indiquent une souffrance. La seule souffrance des enfants sains est la colique et, puisque le tien n'en a pas, ces grimaces sont plutôt un effet du

101. [Montalembert] dit de Philippe IV : « Ce roi catholique a trente-deux bâtards, et ne laisse pour fils légitime qu'un avorton ! » Rapporté dans Ed. Tallichet, *M. de Montalembert et le Père Hyacinthe, histoire du procès intenté par la famille de Montalembert au Père Hyacinthe et à la Bibliothèque universelle*, Paris, Dentu, 1877, p. 46.

système nerveux qui cherche son assiette que celui d'une douleur. Quand l'enfant a du mal, il crie toujours. Je suis convaincu que cela ne durera pas.

Si dans un pareil moment tes deux autres enfants ont été attaqués de la scarlatine, c'est bien pénible pour ta mère et toi. Vivant comme vous le faites, j'ai peine à croire qu'ils aient pu être très sérieusement atteints. J'espère que tu n'as pas oublié le remède que je t'ai envoyé : frotter le corps avec un onguent mêlé de soufre ; donner 4 ou 5 grains de soufre dans des confitures trois fois par jour et faire brûler un peu de soufre dans leur chambre. Ceci est le moins important, à moins d'un cas grave, mais les deux premières recommandations sont très importantes, et on considère à présent que cette médication réduit des trois quarts la gravité des cas.

Voilà le dernier jour de l'année arrivé, et demain est le gai jour de l'An, toujours si triste pour moi depuis cinq ans. Il me rappelle bien plus vivement que jamais les bonheurs du passé et l'horrible isolement du présent. Point de baisers à donner et recevoir. Vos chères figures dans mon esprit, mais jamais devant mes yeux ; et seul au milieu des indifférents. Je vais m'arranger pour ne pas mettre le pied dehors de ma chambre demain, et m'enfermer avec mes souvenirs du passé et mon présent si amer. J'avoue que je me sens plus accablé depuis quelques jours, plus affaissé moralement. J'ai plus de peine à remonter mon pauvre moral qui devient de plus en plus réfractaire aux distractions du travail ou des marches dans Paris. Je me réfugie quelquefois dans la bibliothèque où M. Jozon m'a procuré mes entrées à la grande salle de travail où je suis bien mieux qu'à la salle publique ; mais plus je vais, plus il me devient difficile de fixer mon attention et l'idée de mon isolement ne me laisse presque plus de répit. Je ne me sens en quelque sorte la force que de vous souhaiter une chose du fond de mon cœur : continuez d'être unis, de vous aimer, d'avoir pleine confiance les uns dans les autres. Être avec ceux que l'on aime est le seul vrai bonheur de la vie. On n'y réfléchit souvent pas assez quand on le possède, et c'est quand on l'a perdu qu'on le comprend le mieux.

Je sais bien que vous pensez souvent à celui qui est seul et cette communauté de pensées et de sentiments adoucit toujours un peu l'amertume de l'absence. Si je pouvais au moins faire quelque chose et cesser d'être à charge, ce serait pour moi les trois quarts du malheur en moins. Là est ma grande souffrance morale : ne pouvoir me suffire à moi-même. Cela peut paraître étrange, mais je ne vois absolument aucune ouverture. Pour la moindre chose, les demandes se font par douzaines et l'étranger

n'est accueilli qu'avec de bonnes paroles, et encore pas toujours. Sur l'immense nombre de journaux quelques-uns sont très pauvres en rédacteurs mais on veut du cru.

Je n'aime pas vous parler de ces tristes choses ni de l'affaissement moral qui me domine quelquefois, mais je sais bien que vous ne me pensez pas bien dispos de cœur et d'esprit après une si longue séparation et que vous devez quelquefois vous figurer un peu mes tristesses et mes affreux besoins de vous voir. Je sais bien que vous y pensez mais je sais encore mieux que vous ne sauriez vous figurer exactement leur profondeur et leur intensité. Heureusement j'ai la chance de rêver bien souvent de vous et vous n'avez pas d'idée du soulagement que j'en éprouve. Je tâche de continuer mon rêve éveillé, ce qui ne m'est pas difficile dans mon isolement constant.

Mes pauvres petits présents ne vous arriveront pas de sitôt, les causes de Barnard ayant été remises au 13 janvier. Il m'a écrit le lendemain de Noël pour me prier de reprendre mes recherches, en cas qu'elles n'aboutissent enfin à quelque chose. Malheureusement les établissements publics sont fermés toute cette semaine. J'ai pu néanmoins hier travailler deux heures à la bibliothèque de la Chambre des députés et y trouver quelque chose d'assez important que je n'avais pas vu dans les autres. Il m'a prié aussi de lui acheter quelques anciens ouvrages qu'on achète presque au poids du vieux papier. [...]



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 354

Paris, mercredi 17 mars 1880

Ma chère enfant,

Je te disais que la loi d'enseignement passerait probablement au sénat, mais le lendemain l'article 7, qui avait rapport aux congrégations non autorisées, a été rejeté. On avait compté sur les membres du centre gauche, mais au dernier moment, ils se sont ralliés au camp réactionnaire. L'émoi a été considérable dans le parti républicain, mais constitutionnellement le sénat a le droit de refuser de passer une loi et il faut en prendre son parti. On commence seulement à s'apercevoir que quand on fait des choix de sénateurs ou députés, il ne faut pas se contenter de quelques banales

déclarations de républicanisme. Tous les centre gauche se sont fait élire comme républicains et n'ont fait que voter de manière à renforcer la réaction, donnant des votes républicains sur les questions insignifiantes et votant toujours avec les monarchistes sur les questions décisives. Le rejet de l'article 7 est un grand triomphe pour la réaction. La majorité de la Chambre des députés a décidé d'interpeller le ministère sur la politique qu'il va suivre en présence du vote du sénat. Le ministère a déjà déclaré qu'il allait faire exécuter les lois, ce qui équivaut à dire que l'on expulsera les jésuites, mais il ne faut pas prendre le mot à la lettre. On ne leur permettra plus de vivre en communauté, conséquemment d'avoir des maisons d'enseignement, mais on ne les expulsera pas personnellement du pays. Le général de l'Ordre, le père Beckx¹⁰², est arrivé à Paris. Une forte pression va être exercée sur le gouvernement et la lutte est maintenant entre les évêques et la majorité de la chambre. Le gouvernement ne peut se séparer de la majorité sans tomber.

Inutile de revenir sur la question de l'enseignement des jésuites. Chaque jour on découvre de nouvelles preuves qu'ils ont été les principaux organisateurs de la résistance à la République et les auteurs du 16 mai. Plusieurs évêques ont émané des mandements furieux; les élèves des jésuites sont tous réactionnaires enragés; il s'agit donc de savoir qui l'emportera: ceux qui veulent détruire ou ceux qui veulent conserver la République.

Le parti républicain veut mettre des bornes à l'envahissement des couvents. Leur progrès est formidable. Les religieux des deux sexes étaient au nombre de 45 000 sous Louis-Philippe. En 1861, après dix années d'Empire, ils étaient 80 000, et aujourd'hui ils comptent 165 000 membres et leurs richesses sont immenses. La propriété s'accumule dans leurs mains avec une effrayante rapidité et, tous les jours, des familles sont dépouillées à leur profit. Au lieu de montrer un peu de tolérance, le clergé est plus arrogant que jamais et ne veut céder sur rien. Ses organes disent qu'il faut en finir avec la République et on ne les fait pas taire. C'est donc en quelque sorte une lutte à mort, mais le clergé n'en peut sortir que battu et diminué. Le résultat le plus clair de tout cela, c'est qu'aux prochaines élections le parti républicain avancé gagnera bien des sièges qu'il n'aurait pas eus si les

102. Pierre-Jean Beckx (1795-1887), jésuite, supérieur de l'Ordre de la Compagnie de Jésus à Rome, de 1853 à 1887.

réactionnaires avaient été moins ardents dans leurs efforts pour renverser la République.

L'opinion est incontestablement républicaine et, même dans les quartiers forts du royalisme ou du bonapartisme, chaque élection partielle montre des gains républicains considérables. Si le clergé avait montré le moindre bon-vouloir, on ne demandait pas mieux que de s'entendre, mais sous prétexte de se défendre, il n'a fait que provoquer. Et quant à renoncer de lui-même au moindre de ses privilèges, il n'y faut pas compter. Non seulement le clergé ne cède jamais rien, mais tout ce qu'on ne lui donne pas on le lui vole. La situation est donc très tendue. Il est possible que le P. Beckx soit venu avec l'idée de proposer quelque transaction, mais il me paraît impossible qu'il en puisse proposer une acceptable, puisque l'opposition est radicale. On peut mêler de l'eau et de l'huile, mais laissées à elles-mêmes, elles se séparent de suite. Il en est ainsi de la République et du jésuitisme. La République, c'est le principe de l'indépendance personnelle; le jésuitisme, c'est le principe de l'esclavage de l'esprit. C'est donc le feu et l'eau. Il faut que l'un éteigne ou détruise l'autre.

Le temps est merveilleusement beau. Il fait chaud et les feuilles sortent très vite. On voit une différence d'un jour à l'autre, ce qui ne se voit presque jamais ici, car d'habitude les feuilles mettent au moins six semaines à se développer. La cohue des voitures est immense aux Champs-Élysées et c'est une affaire que de traverser l'avenue, large comme elle est et pleine. Les magasins de fleurs naturelles sont superbes. Les bouquets de lys de la vallée sont par centaines, puis les tulipes panachées et les renoncules aussi doubles que des roses. De grands arbustes à fleurs en sont couverts. Le marché aux fleurs de la Madeleine était merveilleux hier.

La situation est effroyable en Russie et on peut s'attendre à de terribles choses. S'il y a révolution, on verra des massacres sans exemple. Il y a quelques jours, le czar a trouvé sur sa table de travail un passeport pour Livadia¹⁰³ signé par le chef du comité nihiliste. Il a donc des traîtres autour de lui dans ses appartements privés. Personne étranger au palais n'a pu aller mettre pareil document sur cette table. C'est nécessairement un intime. Voilà donc un homme qui ne peut se fier à son plus intime entourage. Il n'est pas possible que, nerveux comme il l'est, il ne devienne pas fou. Il ne veut plus voir son fils chez qui il paraît que l'on a trouvé des

103. Livadia, en Crimée, lieu de villégiature des empereurs de Russie.

papiers compromettants. Il se voit entouré d'ennemis et change constamment de chambre à coucher. Voilà la vie d'un grand potentat.

La situation est trop tendue pour durer et c'est le czar qui va être obligé de céder et de s'en aller.

Le père Didon¹⁰⁴ a des auditoires énormes à la Trinité (l'église qui fait face à la rue de la Chaussée-d'Antin, qui part du boulevard des Capucines). Je n'ai pu entrer dimanche, quoique je me fusse rendu une demi-heure d'avance. Il prêche l'alliance de la science et de la religion, mais il devrait commencer par convertir l'Index qui en est l'ennemi. Dimanche dernier, il a montré comment l'Église n'est nullement l'ennemie de la démocratie. Il n'y a qu'une faille dans sa démonstration : c'est que l'Église l'a toujours anathématisée depuis Innocent III. Tout ce qu'il dit est en contradiction des faits connus de tous. J'irai peut-être dimanche à Notre-Dame entendre le P. Monsabré.

Plusieurs journaux reprochent au P. Didon un style vulgaire et une éloquence de tréteau. J'ai quelque peine à le croire. Mais on remarque qu'il dit souvent « Messieurs » au lieu de « Mes frères ». Deux ou trois fois des applaudissements se sont fait entendre.

Je n'ai pas eu la curiosité d'aller à Saint-Roch, qui est tout près. Quand je suis au travail, je deviens trop paresseux pour m'habiller avant deux heures. Alors je sors pour marcher ou pour aller chez M. Lenoir ou chez M. Montagu (le dimanche seulement). J'aime beaucoup madame Lenoir, une vraie dame anglaise, femme de grand sens et de grande éducation. M. Montagu est un homme de grand savoir et d'une bonté de cœur merveilleuse. Madame Montagu est bonne femme mais d'une naïveté merveilleuse. Mais il y a là souvent une vieille demoiselle que tout le monde appelle « Ma Tante » et qui est une causeuse de premier ordre et femme d'esprit. Elle m'a dit que je lui plaisais parce que j'étais plus modeste que ses compatriotes. Elle est royaliste et souvent en grande querelle avec M. Montagu qui est républicain avancé. Elle m'a demandé un jour de l'aider à confondre M. Montagu.

– Mais je suis un républicain aussi.

104. Henri Didon (1840-1900), célèbre prédicateur qui étudia les sciences avec Claude Bernard. Ami de Flaubert et Maupassant.

- Eh bien, dit-elle, voilà ce que je ne comprends pas. Comment deux hommes aussi bien élevés peuvent-ils être républicains ?
- Cela prouve qu’il y a du bon grain partout. Vous le serez un jour.
- Moi ! Je m’empoisonnerais ! D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 388

Mercredi 24 novembre 1880

Ma chère enfant,

Je vois que je n’aurai pas de lettre aujourd’hui. J’ai commencé à suivre les cours de l’école d’anthropologie où la mort du grand docteur Broca laisse un si grand vide. C’est un D^r Mathias Duval¹⁰⁵ qui a pris sa place, homme d’étude et de travail, qui parle facilement, agréablement, qui possède bien les sujets qu’il traite, mais qui sent un peu trop peut-être la difficulté de succéder à un homme comme son prédécesseur. Sans faire de fausse modestie, il indique les points sur lesquels le D^r Broca était supérieur, pour l’étendue des recherches et le talent de déduction et surtout d’exposition, à ses rivaux du jour. Il n’y a qu’une voix là-dessus, même parmi ceux-ci, et ce témoignage est le plus beau qui puisse incomber à une mémoire illustre.

Le sujet choisi par le D^r Duval offre un intérêt considérable, car il expose les découvertes faites en embryologie depuis quatre ou cinq ans, et ces découvertes démolissent énormément d’idées acquises que l’on croyait inébranlables. L’anatomie comparée avait déjà montré une filiation générale des êtres depuis les organismes les plus humbles jusqu’aux plus élevés, et avait considérablement aidé à leur classement définitif. Mais il y avait, çà-là, des lacunes dans l’ostéologie des espèces voisines, que l’on n’expliquait pas et qui faisaient croire à des différences fondamentales. Or l’embryologie, ou étude des embryons de chaque espèce pendant leur période de formation avant la naissance, supplée à toutes ces lacunes et

105. Mathias-Marie Duval (1844-1907), anatomiste, directeur du laboratoire d’anthropologie de l’École des hautes études à Paris. Il a fait éditer l’*Atlas d’embryologie* (1889).

montre des os soudés chez les adultes et qui paraissent n'en faire qu'un seul, séparés dans l'embryon et donnant ainsi le moyen de suivre le progrès des transformations animales. Les différences ostéologiques (conformation des os) qui existent entre l'homme et les singes, n'existent pas dans l'embryon chez les deux espèces; de même que les différences considérables qui existent entre les quadrupèdes et l'homme sont graduellement comblées dans les singes de différents degrés. Mais tous les caractères de la gradation, ou plutôt ses détails, qui ne se trouvent plus chez les adultes, se trouvent invariablement dans l'embryon. Le perfectionnement graduel des types et leur élévation constante d'un genre à l'autre sont ainsi absolument démontrés. Cela ne veut pas dire que l'homme descend du singe, car il y a certaines différences anatomiques qui semblent prouver le contraire, mais ce qui est certain, c'est que les grands singes et l'homme forment un genre entre eux et doivent être classés anatomiquement dans la même famille, mais non dans le même genre ni la même espèce. Linné avait déjà établi cette classification au dernier siècle: il avait rangé l'homme et les singes dans la famille des primates, mais on trouvait l'homme rabaissé par ce voisinage et on avait adopté, pour les distinguer en deux familles différentes, les dénominations de bimanés (à deux mains) et quadrumanés (à quatre mains).

Or il est parfaitement établi que les pieds des singes ne sont pas des mains, mais de véritables pieds comme les nôtres, avec exactement le même nombre d'os, les mains de même. Ce ne sont donc pas des quadrumanés mais des bimanés, et l'embryologie le démontre encore plus clairement que l'anatomie de l'adulte. Ainsi les différences physiques entre l'homme et les singes ne sont que de degré, mais elles deviennent incommensurables dès qu'on tombe dans notre partie intelligente, notre âme raisonnable, dont les animaux sont privés. Nous sommes des animaux par notre corps et des intelligences par notre âme. Le singe est l'animal le plus voisin de nous mais il reste une brute. Pourquoi les dévots protestent-ils tant contre ce voisinage? N'est-ce pas Dieu qui l'a voulu? S'ils avaient un peu de bon sens, ils verraient que les prédicateurs perdent là un de leurs plus magnifiques sujets de sermons.

Il pleut beaucoup mais il fait doux; quelquefois une gelée la nuit, mais pas encore à glace.

La Chambre a voté la loi suspendant l'inamovibilité des juges. Les cléricaux jettent les hauts cris parce que ce sont leurs hommes qui sont

atteints. Depuis trois ans, il ne s'est pas passé de semaine qu'une décision parfaitement scandaleuse ne soit venue étonner le public. Les juges font de la politique active, se mêlent quotidiennement à des manifestations contre le gouvernement, et comme un gouvernement de brigands, n'a aucuns droits; ce que les juges se permettent est toujours louable. La grande moitié des juges est en conspiration ouverte contre le gouvernement, contre la constitution; ils veulent le retour de l'Empire ou de la monarchie et rendent des décisions au gré de leurs opinions, nullement au vœu de la loi. Leur arrogance est devenue parfaitement intolérable et, dans plusieurs parties de la France, les républicains n'osent plus même demander le recouvrement d'une dette contre un réactionnaire, parce que dans huit cas sur dix on trouve moyen de leur faire perdre leur créance. Le cynisme avec lequel quelques-uns de ces juges-là s'acquittent de leurs fonctions est parfaitement étonnant. Il ne s'agit presque jamais de justice mais d'infliger un mécompte à un adversaire politique. On peut citer bien des décisions contradictoires selon que l'on avait affaire à un clérical ou à un républicain.

Quelqu'un a parlé pour moi à un éditeur pour publier quelque chose, mais c'est inutile. J'ai beaucoup travaillé pour rien. Mais je ne pouvais toujours pas faire autre chose que travailler. C'était mon seul recours contre l'isolement et l'ennui qui n'en est pas moins affreux par moments, mais il faut bien l'endurer.

Adieu. Je vous aime. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 402

Paris, 2 mars 1881

Ma chère enfant,

Voici le carême, mais ça ne dérange guère les Parisiens, qui n'en perdent ni une danse ni un *beefsteak*. Pas plus ici qu'ailleurs on ne les laisse complètement libres sur le chapitre de la danse, mais quant à celui du maigre on est moins borné qu'au Canada, et dans toutes les églises on affiche une notice informant les personnes qui ne font pas maigre, qu'elles peuvent en remplacement faire une aumône proportionnée à leur état

d'aisance. Tout le monde à peu près en profite, mais je ne répondrais pas que tout le monde fasse cette aumône.

La grande fête donnée en l'honneur de Victor Hugo, qui entrait dimanche dans sa 80^e année, a été un grand succès et pas moins de 3 à 400 000 personnes ont défilé dans l'avenue d'Eylau où est sa maison, de midi à 6 h du soir. L'avenue d'Eylau va de l'Arc de Triomphe à la Muette, au bois de Boulogne. Elle a près d'une demi-lieue de long et, pendant le défilé, a été complètement remplie d'un bout à l'autre pendant plus de quatre heures. Je n'ai pu rien voir, car j'avais un rhume de cerveau violent qui me forçait d'aspirer de l'eau toutes les cinq minutes et m'a fait passer la journée étendu sur mon fauteuil. J'étais incapable de lire. Mais l'effet de l'eau est toujours excellent, car elle empêche absolument le nez de rougir et de s'enflammer au point que se moucher fait mal.

Je t'envoie *Le Rappel*, journal du gendre de Victor Hugo, M. Vacquerie¹⁰⁶, où la fête est complètement rapportée. Il demeure avec Victor Hugo et avait des rapporteurs sur tous les coins importants.

Victor Hugo est un grand caractère. Il n'a jamais faibli. Et, après le coup d'État de décembre 1851, il s'exila en disant qu'il ne rentrerait qu'avec la liberté. Il a tenu parole pendant dix-huit ans. Il avait dit: « Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là »; et il est resté jusqu'à la révolution du 4 septembre, qui a renversé le cher sire de Louise Bellanger¹⁰⁷. Il vient d'être publié des lettres intimes de Prosper Mérimée (excellent écrivain, mais à qui tout était bon pourvu qu'il pût jouir de la vie largement) où l'on voit beaucoup de détails importants sur tous ceux que Victor Hugo a si justement baptisés du nom de chenapans de l'Empire. Ces lettres étaient écrites au jour le jour au directeur du British Museum, Ricrozzi¹⁰⁸, un Italien de grand savoir-faire qui l'a admirablement dirigé. Une lettre écrite en 1865 ou 1866 mentionne une scène assez vive entre l'empereur et M. de

106. Auguste Vacquerie (1819-1895), poète, journaliste; son frère Charles, mort à Villequier avec Léopoldine Hugo, était le gendre de Victor Hugo. Le journal *Le Rappel*, républicain radical, fondé en 1869 par les fils Hugo et Auguste Vacquerie, parut jusqu'en 1933.

107. Non pas Louise, mais Marguerite Bellanger, née Julie Lebœuf (1838-1886), comédienne, artiste, dernière maîtresse de Napoléon III.

108. Non pas Ricrozzi, mais Antonio Panizzi (1797-1879), bibliothécaire au British Museum. Voir Prosper Mérimée, *Lettres à M. Panizzi, 1850-1870*, publiées par Louis Fagan, 2 vol., C. Lévy, 1881.

Persigny¹⁰⁹. Celui-ci lui reproche « d’être mené par le bout du nez par son Espagnole qui le mène à la ruine, et peut-être la France avec lui. » C’est en effet arrivé, et c’est bien vers cette époque que l’impératrice a commencé à prendre cet ascendant néfaste qui a conduit à la guerre allemande.

Femme dévote et galante tout ensemble, deux choses qui ne s’excluent pas du tout en Espagne, où les églises sont pleines de recettes pour obtenir le pardon de toutes les faiblesses humaines et des gros péchés comme des petits, elle était à la merci de son confesseur, un jésuite naturellement, qui avait fini par la persuader que la Providence l’avait appelée au trône de France pour préparer ainsi le rétablissement du pape dans ses États. Mais comme on ne pouvait arriver là qu’en écrasant la Prusse, on fit surgir des prétextes et, quand le roi de Prusse (maintenant l’empereur d’Allemagne) eut cédé sur le point de la succession au trône d’Espagne et que le prétexte de guerre se trouvait ainsi écarté, on trompa les Chambres avec la plus merveilleuse impudence, et on leur affirma, sur un télégramme qui avait été préparé dans le bureau même du ministre des Affaires étrangères, le duc de Gramont, que l’ambassadeur de France avait été insulté par le roi. Sur ce télégramme, inventé par ce gredin pour plaire à l’impératrice qui poussait à la guerre de toutes ses forces, la guerre fut déclarée et, comme on n’avait que des généraux de cour, nommés par pure faveur pour leurs bassesses, on fut écrasé et la France perdit deux provinces¹¹⁰ et cinq milliards d’indemnité de guerre, avec six milliards en sus pour les dépenses de la guerre.

Paris a été mis en émoi récemment par le suicide du maréchal Ney¹¹¹, duc d’Elchingen, petit-fils du maréchal du premier Empire. Il y a évidemment un grand scandale que l’on cache et qui mettrait à nu bien des saletés de vie privée dans le monde clérical. Il se passe des choses effroyables dans ce monde appelé le grand et où l’immoralité prend toutes les formes. On n’est certes pas parfait dans le monde républicain, mais c’est bien autre chose dans l’ancien monde, impérial surtout. Pour les hommes haut placés de ce régime, la police et les tribunaux non seulement ne voyaient rien, mais quand quelque victime faisait des plaintes, on les étouffait, ou bien,

109. Victor de Persigny (1808-1872), bonapartiste, député de la Loire, ministre de l’Intérieur sous Napoléon III. *DPF*.

110. L’Alsace et la Lorraine.

111. Michel-Aloys Ney (1835-1881), troisième duc d’Elchingen en 1854, général qui guerroya au Mexique et pendant la guerre franco-allemande de 1870. Trouvé mort le 23 février 1881.

si on craignait un trop grand scandale, on arrangeait les choses avec de l'argent. Rien d'infâme au monde comme la police et nombre de juges sous l'Empire.

Au reste, c'étaient des juges impériaux qui, dans les commissions mixtes, condamnaient les gens sans les entendre, sur de simples rapports de police. Et, tous les jours encore, on prend en flagrant délit de partialité révoltante les juges de l'Empire que l'on s'obstine à garder. Mais si [la] loi proposée passe au sénat, suspendant l'inamovibilité, on pourra enfin se débarrasser de 3 ou 400 juges qui déshonorent la justice française. Ces hommes-là ne rendent jamais leurs sentences qu'au point de vue des intérêts politiques.

Depuis deux semaines, deux enfants de 7 et 8 ans sont morts de coups reçus dans les écoles des frères. Les deux coupables ont été arrêtés et la foule les aurait écharpés, sans une énergique résistance de la police. L'un des enfants avait reçu un soufflet si violent qu'il est allé donner de la tempe sur le coin d'une table et n'a pas recouvré sa connaissance. L'autre avait reçu un coup de pied dans les reins qui lui a cassé l'épine dorsale. On demande à grands cris une surveillance sur toutes les maisons cléricales, mais le parti clérical résiste avec la rage qui lui est propre.

Voilà au moins, depuis que je suis ici, une vingtaine d'enfants qui meurent des coups reçus de messieurs les frères. Tu peux penser quel nombre d'enfants roués de coups, mais qui n'en meurent pas.

Et, vendredi dernier, un pauvre homme, vendeur de journaux républicains, dont la petite fille de 9 ans allait à un couvent de sœurs, la rencontre retournant toute en pleurs à la maison. Depuis quatre ou cinq jours, la sœur qui lui faisait la classe la plantait au milieu de la salle avec un écriteau sur le dos portant que son père vendait des journaux infâmes. Ça n'était pas vrai, mais un journal républicain s'appelle un journal infâme dans les saintes maisons. Voilà la bêtise inconcevable de quelques-unes de ces femmes. La pauvre petite était-elle responsable de l'occupation de son père ? Le préfet de police a exigé le renvoi de la sœur et les journaux cléricaux font rage pour cette intervention impudente dans les affaires de l'Église.

La journée d'hier était assez froide mais la foule était énorme sur les boulevards pour voir les masques, mais il y en avait très peu et on ne voit plus que de grossiers costumes qui font lever les épaules. Je suis sorti vers

3 heures et on pouvait à peine circuler. En revenant, dans la soirée, du cabinet de lecture, la foule était aussi grande et il y avait un peu plus de masques, mais tous du plus mauvais genre et portés uniquement par de la canaille. Néanmoins, les Parisiens y tiennent, car tout le monde est dehors.

Le bal de l'Opéra devait être particulièrement splendide. Les quatre bals de l'Opéra produisent ordinairement 125 000 francs pour le directeur et environ 100 000 pour les pauvres. C'est bien le cas de dire qu'il faut bien sanctifier cet argent-là.

Il fait froid depuis près de huit jours, c'est-à-dire ce que l'on appelle froid ici, mais comme il gèle toutes les nuits, la végétation va être considérablement retardée et sera plus tardive que l'année dernière, quoique l'hiver ait été beaucoup plus doux. L'année dernière, on a eu tout le froid en quatre semaines et la température a été très chaude en février. Cette année, l'hiver sera plus long.

Recevez tous mes embrassements. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 418

9 juin 1881

Ma chère enfant,

Je vois par le *Witness* que l'affaire Paquet¹¹² est venue devant la Chambre de Québec. Je me suis toujours demandé comment le gouvernement avait pu faire un pareil choix de chargé d'affaires ici, ayant déjà Würtele¹¹³. L'autre a vraiment failli tout gâter. L'innocent ne se rendait

112. Le 11 mai 1881, Étienne-Théodore Paquet (1850-1916), notaire, secrétaire du gouvernement à Québec, dans le cabinet Chappleau, est accusé par le conservateur David Alexander Ross d'avoir reçu « 4000 \$ de banquiers français en échange de sa contribution à l'implantation du Crédit foncier franco-canadien ». L'Assemblée fera enquête sur l'affaire Paquet. *CP*. Voir aussi *La Patrie*, 12 mai 1881, p. 2, qui parle d'une somme de 14 000 \$ de compensation, répartie entre Paquet et un nommé Carrier.

113. Jonathan Saxton Campbell Würtele (1828-1904), avocat, seigneur, professeur de droit commercial à McGill, député. *DPQ*, *DBC*. Il « se rend à Paris pour négocier avec des banquiers un prêt de quatre millions de dollars. Il obtient également la création du Crédit foncier franco-canadien. Incorporée en juillet 1880, la société entame ses activités en avril 1881. Elle accorde des prêts aux

même pas aux rendez-vous d'affaires fixés, et puis il a poussé la sottise jusqu'à s'en prendre à Würtele de ce qu'on ne l'invitait pas à dîner avec sa petite folle de femme¹¹⁴. Ils étaient venus ici tous deux intimement convaincus que le président lui-même serait heureux de les recevoir et qu'ils passeraient leur temps en grands dîners et en bals. Malheureusement s'il est un endroit où on ait vite toisé un homme, c'est ici. On en voit trop de tous les pays et de toutes les capacités pour ne pas savoir juger au premier coup d'œil à qui on a affaire. Würtele n'est pas un homme brillant mais on l'a trouvé homme d'affaires et bien élevé. L'autre ayant manqué même son premier rendez-vous d'affaires, ç'a été fini, et on l'a traité comme un homme payé. On en avait le droit puisqu'on le payait. Würtele, qui a tout refusé, était très respecté; l'autre, qui avait accepté de l'argent, n'a pas pu franchir le seuil d'un salon et n'a pas même eu le bon sens de comprendre pourquoi. Il trouvait que Würtele ne le poussait pas assez. Tout ceci entre nous, comme de raison.

Et la petite femme s'en mêlait aussi. Capricieuse comme tout, elle n'était jamais contente, et quand madame Würtele se donnait la peine de la conduire quelque part, elle rebroussait chemin quelquefois avant d'être rendue, sous les prétextes les plus étonnants. Il fallut finalement renoncer à chercher à lui plaire. Mais madame allait faire avec son illustre mari des déjeuners à 50 francs chez les grands restaurateurs où les garçons, qui ont vite discerné le nouveau déballé, leur offraient ce qu'il y avait de plus cher. Enfin, madame a été indisposée; elle a envoyé chercher le D^r Brodeur¹¹⁵, un jeune Canadien qui est ici interne d'hôpital et n'a rien de reste; il est allé la voir trois fois et l'excellent couple est reparti sans le payer.

Voilà l'ambassadeur du Canada et ministre par-dessus le marché!

J'ai ta lettre du 27. Bien chagrin d'apprendre que tu perds tes filles. C'est toujours chose longue à former.

particuliers, aux corporations municipales, scolaires et religieuses ainsi qu'au gouvernement. Alors que la Banque de Paris et des Pays-Bas fournit le capital de départ de cinq millions de dollars, la gestion relève des Canadiens. Chapleau, Würtele, Martial Chevalier et Alphonse Desjardins compteront parmi ses administrateurs.» *Création du Crédit foncier franco-canadien*, 1880. www.banq.qc.ca.

114. Emma Larue (1857-1937), fille d'Auguste Larue et de Marie Jane McClaren, a épousé Étienne-Théodore Paquet (Trois-Rivières, 11 mai 1880).

115. Azarie Brodeur (1850-1908), né à Varennes, fils d'Alexis Brodeur et de Joseph Choquet, étudie la médecine à Paris. À son retour, il épouse Adèle Prévost (Montréal, Saint-Jacques, 31 août 1887), fille d'Amable-Cyprien Prévost et de Rosalie-Victoire Bernard.

J'ai eu naturellement avis que l'on cessait de payer chez Gil, le correspondant de la Banque d'épargne, qui maintenant fait affaire au Crédit Lyonnais. Comme j'ai 110 francs en poche, ne vous en inquiétez pas, j'en ai toujours pour quatre semaines.

Hawley m'a introduit au gérant du Grand Hôtel auquel il avait parlé auparavant. Il m'a dit qu'il m'avertirait quand on aurait besoin de moi pour visiter les galeries scientifiques. Je lui ai dit que mieux vaudrait peut-être me permettre de mettre une petite affiche dans le bureau, afin que les voyageurs pussent la lire et connaître la chose. Il n'a pas voulu. Cela montre qu'il a dit de bonnes paroles qui ne seront pas suivies d'effet. Il n'a pas osé dire non, mais le refus de l'affiche montre qu'il ne tient pas à ce que la chose se fasse. Les Français ne connaissent pas l'annonce, et d'ailleurs il leur répugne de rendre service aux autres. Toujours de belles phrases, mais chaque fois que vous croyez qu'elles ont été sincères, ils vous font bien vite revenir de cette illusion. Aucun propriétaire d'hôtel américain n'aurait refusé cela. Je crois qu'il est bien inutile d'essayer ailleurs, mais je le ferai néanmoins, afin de ne pouvoir me reprocher de ne pas l'avoir fait.

Je vous embrasse de tout cœur. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 426

Le Havre, mercredi 3 août 1881

Ma chère enfant,

Tu ne t'attends guère à recevoir une lettre datée d'ici, et tu n'en concluras pas, j'espère, que je me suis mis à courir de par le monde, comme on disait autrefois.

Voici sous quelles circonstances je suis ici. Une fois Hawley décidé à partir, il s'est mis en tête d'avoir un compagnon de voyage. Il se sentait malade et triste; et samedi, à 2 h seulement, il m'a proposé de m'emmener avec lui pour 8 ou 10 jours. Je lui dis naturellement que je ne pouvais pas bouger pour bien des raisons.

– Je sais bien, a-t-il dit, que vous ne pouvez pas vous donner le loisir d'un voyage, mais j'entends que celui-ci ne vous coûte pas un sou.

– Je comprends cela, mais je vous dirai franchement que ma garde-robe, suffisante pour ne pas bouger, ne me permet guère de courir. Voyez cet habit, comme il est devenu terne et taché.

En effet, mon costume du printemps, fait en étoffe de Louviers, où on ne travaille que pour les ouvriers, était non seulement devenu gris assez sale, mais il avait inégalement pâli et n'était pas drôle. Aussi, il m'en fallait un autre, mais il fallait que j'attende une remise pour l'avoir. Hawley a insisté pour m'avancer la somme. Je ne voulais pas. Enfin, il m'a dit :

– Je vous demande de venir avec moi comme un service.

Alors toute hésitation devait cesser, car il est aussi bon pour moi qu'on peut l'être, et je suis allé m'acheter un costume avec les 40 francs qu'il m'a mis dans la main. Il m'a fallu le payer 45, mais j'ai rendu l'autre 5 fr. de manière qu'il me revient pratiquement à 40. Il est joli, chaîne grise, tissu brun et un carreau rouge presque invisible, et il est pure laine. La chaîne de l'autre était coton.

À six heures, j'étais prêt et nous partions pour la gare. Nous devons passer le dimanche à Rouen où nous sommes arrivés pluie battante. Dimanche, pluie toute la journée, et lundi, un grand déluge. Nous en sommes partis à 3 h. Rouen est port de mer et les navires de 1000 ton. peuvent y arriver. La Seine traverse la ville avec superbes quais de chaque côté et un magnifique boulevard entre la rivière et les maisons. Tout autour de Rouen, des collines élevées sur lesquelles de nombreuses villas. Rouen a de belles églises. Au 13^e et 16^e siècle, la ville était plus importante que Paris par son commerce. La cathédrale est moins grande que Notre-Dame de Paris, mais beaucoup plus ornée à l'intérieur. Elle est très belle, mais Notre-Dame de Paris est plus belle à l'extérieur par la régularité de l'ordonnance générale et une plus grande harmonie architecturale. Mais l'extérieur de celle de Rouen offre les plus singuliers caprices de sculpture ; c'est un fouillis de dentelle de pierre prodigieuse. La flèche, toute nouvelle, en fer, est prodigieusement haute : 450 pieds, mais elle jure avec le reste de l'édifice.

Saint-Ouen est très belle aussi à l'intérieur et à l'extérieur, avec deux belles flèches en pierre rebâties il y a quelques années, les autres menaçant ruine. L'Hôtel de Ville est un des beaux restes de l'architecture gothique civile. Le musée préhistorique est très intéressant et contient toutes sortes d'antiquités très remarquables ; de superbes orfèvreries du 14^e siècle et une

immense porte en fer battue qui a coûté 20 ans de travail à deux forgerons, le père et le fils. Les contournements du fer sont prodigieux et il a évidemment fallu en faire une grande partie en perçant d'abord puis en limant le tout pour donner les formes.

Je suis entré avant la fin de la messe à la cathédrale, et le cardinal de Bonnechose¹¹⁶, archevêque, officiait en grande cérémonie. Après la messe, il est sorti et comme c'est l'usage ici, les mères lui présentaient les enfants sur son passage et il leur touchait le front. Il fallait voir l'expression des petites filles de 3 et 4 ans, quand elles avaient été bénies par ce grand homme tout rouge, avec mitre et crosse d'or, et tout son cortège.

Nous sommes arrivés ici à 6 h. Nous sommes à l'hôtel Frascati, qui fait face à la mer, que l'on entend sans cesse gronder au bas de la côte. La plage est assez belle à marée basse, mais à marée haute on ne peut pas se baigner parce que la côte est couverte de plusieurs pieds d'épaisseur de cailloux roulés, mouvant les uns sur les autres et sur lesquels on marche très mal. Les plus gros sont gros comme le poing et toutes les grosseurs au-dessous. Un nombre immense sont ronds comme les marbres d'enfants et de toutes grosseurs. Et quand la lame se retire, ils roulent les uns sur les autres avec ce bruit sec et sonore particulier au silex qui produit un étrange effet.

Je me suis arrangé pour faire le moins de dépense possible, naturellement, et Hawley trouve que je me punis trop. Mais je n'aime pas les tables d'hôte françaises avec tous leurs petits plats absurdes et cette sottise habitude de toujours servir les légumes seuls, et en mangeant à la carte, cela coûte moitié moins et je dîne mieux. Il serait trop bête de dîner mal à 7 francs, quand je le fais plus à mon goût pour moitié. Je déjeune à 10½ d'un café au lait et omelette, coûtant 2 francs au lieu du déjeuner régulier avec vin qui me coûte 4,50, et là encore je mange bien plus à mon goût. Plus je vais, plus je déteste de *toto corde meo* la maudite cuisine française, toute d'apparat et si peu substantielle. Les choses sont superbes à voir et je les trouve souvent détestables. J'avais dîné à table d'hôte le premier soir. Hawley m'y ayant envoyé, car lui ne mange de viande que le midi, et matin et soir, pain et thé. Eh bien, on nous a servi une bavaroise panachée. C'est tout simplement une charlotte russe en plusieurs lits de diverses couleurs. Blanc, brun,

116. Henri de Bonnechose (1800-1883), archevêque de Rouen de 1858 à sa mort; cardinal en 1863.
DEF.

rose, gris; c'est au café pour le brun, à la vanille pour le blanc, à la rose pour le rose et tout ce mélange d'essence est pour moi parfaitement abominable. Mais les Français et les Anglais, car ceux-ci sont encore plus nombreux que les autres, trouvent cela si beau que ça doit être bon.

Théodore Hart¹¹⁷ est ici avec sa dame et sa demoiselle.

Nous allons à midi à Trouville, la grande place à la mode française. Je t'en reparlerai.

Je vous aime. D.

Je ne pouvais guère venir avec mon vieux parapluie de coton, et j'en ai acheté un ce soir à un dollar.

Je rouvre ma lettre pour accuser réception de ta lettre du 15 avec cheveux des deux gamins. Merci. Mais cette crise nerveuse m'inquiète et indique que l'on n'est pas très forte.

Bien chagrin de l'accident de ton mari.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 435

Mercredi 5 octobre 1881

Ma chère enfant,

J'ai eu lundi soir ta lettre du 16 et celle de Béique du 19, et hier matin ta lettre du 23. J'écrirai à Béique la semaine prochaine, à propos de l'affaire Dorion. Je n'ai pu voir aucun brasseur hier, car j'ai passé la journée à l'exposition, les examinateurs devant venir dans le département américain où est la vitrine de Dion¹¹⁸. Ils se sont annoncés pour cette après-midi pour

117. Théodore Hart (1816-1887), fils de Benjamin Hart et de Harriot Judith Joseph. Homme d'affaires à Montréal, il possédait une fortune dans des sociétés d'assurances et commerciales. Il s'installa en Europe en 1877. LAD le rencontre alors qu'il est en compagnie de sa femme, Mary Kent Bradbury, et de leur fille Édith. *DBC*.

118. Charles Dion (1828-1918), inventeur, habite à Paris, Hôtel Burgundy, 8, rue Duphot. *Crystal Palace, International electric exhibition*, 1881-1882. L'inventeur Dion était connu de Dessaulles depuis longtemps. Voir : Dépôt de conventions sous seing privé (20 juin 1865) entre Mr. C. Dion et Mr. L.A. Dessaulles – (alarme et spiritomètre), devant le notaire Médéric Content, 16 février

nous. D'ici à mercredi prochain, je pourrai voir quelques brasseurs. J'ai traduit le prospectus qui est plein de fautes d'impression, qui le rendent assez inintelligible. Heureusement j'étais un peu au fait des termes techniques relatifs à la fabrication de la bière. Ce qu'affirme le prospectus me paraît très rationnel puisque le maïs contient réellement beaucoup plus de principes nutritifs et sucrés que l'orge, et il y a probablement là ouverture à des affaires très considérables. J'ai dans mes notes des statistiques relatives à la consommation de la bière en Europe, et elles ne seront pas inutiles.

J'arrive de suite à Dion. Soyez sûrs que vous êtes trop préjugés contre le pauvre garçon. Cela se conçoit parfaitement, au reste, en conséquence de ses insuccès passés, mais avec ce qu'il a en mains, soyez sûrs que ce temps-là est bien fini puisqu'il y a déjà des offres importantes de faites. Le succès des expériences de la semaine dernière a mis en émoi le monde des électriciens. Il en vient constamment à la vitrine et le seul déploiement d'une spirale leur en fait comprendre l'importance. Plusieurs m'ont dit hier : « Elle est bien modeste, cette vitrine, et elle n'en contient pas moins la chose la plus importante de l'exposition. Cette bobine inaugure une nouvelle ère dans le progrès de l'électricité. »

Il est en effet parfaitement certain qu'il ne se fera plus une seule bobine électrique de l'ancien modèle, dès que Dion pourra fournir la sienne. Brush, dont la lampe électrique est la plus belle de l'exposition pour l'éclairage des grands espaces, lui a dit encore avant-hier, en ma présence, qu'il lui faudrait une tonne par semaine de spirales, et ces spirales sont tellement minces que l'on en met jusqu'à 600 au pouce. Il en faudra au moins autant à Edison, au moins autant à Maxim qui, eux aussi, fabriquent sur une grande échelle. Et combien d'autres dans les États-Unis ? Prenez maintenant l'Europe : ce ne sont pas 40 tonnes par semaine qui satisferont au besoin actuel, et cela aura doublé avant cinq ans, peut-être avant deux ans. Brush seul a plus de trente éclairages de rues ou de grandes manufactures à fournir d'ici à un an, et il lui en viendra d'autres. Et il disait à Dion :

1866, minute 982. Power of attorney by the H^{ble} Louis-Antoine Dessaulles and Charles Dion to Casimir-Étienne Thompson, et Conventions entre les mêmes Dessaulles & Dion et C.E. Thompson, devant le notaire Casimir-Fidèle Papineau, 11 novembre 1865, minutes 4864 et 4865. Joseph-Octave Dion (1838-1916), artiste photographe, veilla à la sauvegarde et à la restauration du fort Chambly. Frère de l'inventeur Charles Dion. Nous donnons à Paul-Henri Hudon, président de la Société d'histoire de la seigneurie de Chambly, le crédit des renseignements obtenus sur la vie de cet inventeur original.

– Hâtez-vous ! Il me faut des bobines.

Et le seul fait de la diminution d'environ $\frac{3}{4}$ dans leur prix de revient, avec augmentation de force de plus d'un tiers, et un travail de 5 à 6 fois plus prolongé sans échauffement – donc un plus grand nombre de lumières sur la même bobine, ou la transmission de l'électricité au double de la distance pour le même nombre de lampes – garantit un succès dont vous n'avez aucune idée.

Moi qui vois dans quel émoi sont les électriciens à la vue de cette nouveauté, je sais bien à quoi m'en tenir. Prenez par exemple une machine Gramme, la meilleure aujourd'hui et celle qui produit le plus d'électricité. Vu l'échauffement des fils intérieurs dont la chaleur ne peut pas se dégager à travers les couches extérieures, on ne peut donner à la bobine qui tourne à l'intérieur du récepteur plus de 14 pouces de diamètre. On a dépensé 200 000 francs pour dépasser cela, mais on ne violente pas les lois naturelles et il a fallu y renoncer. Dion aura moins d'échauffement avec une bobine de 30 pouces de diamètre, plus du double, et fournira 3 fois plus d'électricité, vu le plus grand diamètre de sa bobine qui, malgré ses proportions, coûtera plus de moitié moins. Vous voyez bien qu'il n'est pas possible que le succès ne dépasse pas toutes les prévisions. Et si Dion arrive à 50 pouces au lieu de 30, la quantité d'électricité produite décevra.

Mais alors, me direz-vous, comment se fait-il qu'il n'ait jamais réussi ? La raison en est simple. Il a inventé plusieurs choses excellentes. Notre alarme nous a été volée, et produit aujourd'hui 30 000 piastres de revenu à ses propriétaires. Pour deux autres inventions, il est tombé avec des gens qui ont fait faillite et les brevets ont été vendus pour rien. C'est tout simplement là être poursuivi par le malheur.

Il y a déjà neuf ans que Dion a songé à sa bobine, mais il avait besoin d'aide et ne la trouvait pas. Ce sont souvent les meilleures choses que les gens comprennent le moins. Si Dion était tombé alors avec un homme intelligent et riche, il serait déjà millionnaire puisque l'on ne peut pas sortir de sa bobine et qu'elle sera employée dans tout le monde. Comment Edison, Brush, ont-ils réussi ? Un homme riche a mis entre les mains du premier 50 000 piastres en lui disant : « Travaillez, expérimentez et tâchez de réussir. » Un autre en a donné 40 000 à Brush en lui disant : « Faites-en ce que vous voudrez. »

Si Dion en avait eu seulement 5000, il y a huit ans, il serait plus riche qu'eux aujourd'hui. Mais que diable voulez-vous qu'un homme fasse en invention sans le sou ? Il faut des expériences et comment les faire sans argent ? Et quand Dion tombait avec des gens qui ne pouvaient lui fournir ce qu'il fallait et ne réussissait pas, on le traitait de songe-creux, quand il ne fallait attribuer ses insuccès qu'à des avances insuffisantes. Voyez donc ce qui lui arrive aujourd'hui. On l'envoie à l'exposition et on ne lui donne pas ce qu'il faut pour y faire figure. Croyant qu'on lui paierait au moins ce qui lui était dû par un arrangement écrit, il a commencé à faire faire un petit moteur bien modeste pour montrer l'effet de sa bobine. Mais après avoir dépensé 300 francs, voyant qu'il ne venait rien, quoique Senécal¹¹⁹ lui eût promis à son départ de lui envoyer immédiatement de l'argent – on lui doit 500 piastres au 12 octobre – je l'ai prévenu qu'il devait arrêter toutes dépenses parce que je n'étais pas, moi, en état de lui avancer 5 francs. Il a donc laissé son moteur de côté, mais il avait sa balance avec laquelle il a fait ses expériences.

Heureusement, son invention est si bonne qu'elle va faire son chemin sans les appareils nécessaires, mais cela, on n'y pouvait compter à l'avance, et il était honteux de ne pas le mettre en état de la montrer dans les meilleures conditions possibles ; et d'autant plus honteux que ce n'était pas une avance qu'il demandait, mais simplement le paiement de ce qui lui était dû et promis sans faute.

Je crains un peu maintenant que vous n'ayez été mécontents de ce que je vous ai dit dans ma dernière : qu'il viendrait manger chez moi pendant quelques jours. La chose n'a pas eu lieu parce que je lui ai fait conserver ce qu'il voulait payer à son Solignac qui lui a coupé sa bobine et l'a, par cela même, empêché de faire des expériences aussi brillantes qu'il l'eût fait. Il ne lui en restait qu'une qu'il a fallu couper en deux. Mais si on avait eu les deux bobines de 6 pouces de long au lieu de 3 auxquels il a fallu réduire la dernière, nous aurions montré de bien meilleurs résultats encore. Il m'avait dit : « Il ne me reste que tant », mais c'était en sus de [ce] qu'il gardait pour Solignac. Comme je l'ai empêché de le payer, cela l'a mis en fonds pour quelques jours de plus. Mais comme je n'ai rien, il va être obligé

119. Louis-Adélar Senécal (1829-1887), né à Varennes, homme d'affaires montréalais engagé dans la navigation, les chemins de fer, le journalisme, le commerce des céréales ; député libéral pour Yamaska en 1867 puis à la Chambre des communes, sénateur. *DPQ, DBC*.

de tirer sur Senécal par M. Legrus qui lui a offert avant-hier de lui escompter une traite. C'est un associé de Senécal, qui lui a dit :

– Je ne suis pas surpris qu'on vous traite mal, on m'en fait autant à moi, qui n'ai pas besoin d'eux.

(Seulement, gardez ceci entre vous). Mais nous préférons ne pas tirer parce que Senécal n'ayant rempli aucun de ses engagements envers Dion, celui-ci est décidé à rompre l'arrangement. Sans doute il ne s'expose pas puisqu'il ne tire que pour ce qui lui est légitimement dû, mais si notre négociation en Angleterre eût pu mûrir cette semaine, il pouvait remettre à Senécal l'argent avancé à Montréal et à New York, en lui faisant faire des offres légales par un notaire, et alors seulement garder sur cette remise la somme qui lui est due. Cela eût montré plus d'indépendance de ces gredins. Comme la chose n'a pu se faire à temps – mais remarquez qu'il n'y a aucun retard dont nous puissions nous plaindre – il va aujourd'hui ou demain tirer par M. Legrus sur Senécal pour 100 ou 150 piastres, ou le quart de ce qu'on lui doit, et alors il pourra attendre.

Il n'y a absolument aucun doute sur une transaction prochaine. M. Puskás¹²⁰ a télégraphié à son agent ici d'informer Dion qu'il entrerait dans l'affaire – il est plusieurs fois millionnaire – mais qu'il priaît de suspendre toute négociation, vu qu'il serait ici le 21 octobre au plus tard. Dion le connaît depuis plusieurs années. Et ici encore sa mauvaise étoile l'avait poursuivi. Il avait demandé une avance à Puskás pour quelques expériences. Celui-ci lui a dit alors (il y a deux ans) qu'il le ferait s'il ne se décidait pas à entrer dans une autre affaire. Malheureusement pour lui encore, plus que pour Dion, il s'est mis dans cette grande blague du Kelly Motor, une absurdité sans précédent, et y a calé près de 200 000 piastres. Son agent nous disait, la semaine dernière :

– S'il vous avait avancé seulement 5000 piastres, au lieu de perdre 200 000 piastres, il les aurait gagnés.

Ce mot vous montre que personne ne fait doute du succès de Dion. Et comment voulez-vous qu'il n'y ait pas succès quand, dans le monde entier, il faut employer son invention ?

120. Tivadar [Théodore] Puskás (1844-1893), ingénieur hongrois, inventeur dans le domaine de la téléphonie, en lien avec Thomas Edison et Graham Bell.

Quant à ne me rien donner s'il fait quelque chose, soyez sûrs qu'il n'y a aucun doute à cela. Il est absolument certain que j'en aurai une bonne part.

Doutez-en si vous voulez, jusqu'à ce que vous le voyiez, mais quant à moi, je ne puis pas ne pas voir ce que je vois. Seulement ne dites rien – et je sais bien que vous ne direz rien puisque vous êtes incroyables – car pour mes arrangements d'affaires, mieux vaut que rien ne soit connu. Dans tous les cas, je vous annonce, sans crainte de mécompte, que j'aurai, dans un temps qui n'est pas très éloigné, assez pour une remise qui permettra de proposer la remise des billets sans grande crainte de refus.

Enfin, si vous me blâmez d'avoir songé à faire manger Dion chez moi, veuillez ne pas oublier que depuis son arrivée jusqu'à ce qu'il eût vu qu'on ne lui enverrait pas l'argent qui lui était dû, il m'avait fait dîner avec lui deux ou trois fois toutes les semaines, m'avait demandé de l'accompagner dans plusieurs petites courses aux environs de Paris, en payant toutes les dépenses, avait payé dix fois mon entrée à l'exposition, et il m'était bien difficile, quand je voyais des négociations sérieuses ouvertes, de ne pas lui offrir au moins le manger pendant quelques jours, si cela eût pu l'empêcher de tirer sur les gredins qui n'ont cherché qu'à l'étrangler pour en obtenir davantage encore.

Adieu, chère enfant. Je vous aime. Et ayez espoir. D.

Il fait un froid de loup depuis trois jours mais un beau soleil. Le chauffage arrive à grands pas.

Notez bien que Hawley, fort incroyable au premier abord, et qui traitait Dion de songe-creux et de cerveau toqué, croit maintenant au succès à la suite des expériences.

5 h. Je rentre de l'exposition. Les examinateurs ont été si longtemps à examiner les nombreuses machines Siemens¹²¹ qu'ils ont remis à demain matin leur visite à la vitrine Dion. Mais pendant qu'ils étaient près de l'estrade Siemens, le gardien de l'estrade, qui est bon électricien, est venu regarder la vitrine Dion. Il n'y avait pas encore fait attention.

121. Werner von Siemens (1816-1892), de Berlin, inventeur et industriel, fit sensation avec son tramway électrique à l'Exposition internationale d'électricité tenue à Paris entre le 15 août et le 15 novembre 1881.

– Mais, grand Dieu, dit-il, voilà ce que M. Siemens a cherché à faire pendant deux ans et il n’y a pas réussi ! Où cela se fait-il ?

– À New York.

– Combien pouvez-vous nous en fournir et de quelles dimensions ?

– Nous ne pouvons pas le faire encore, mais nous serons bientôt en état de le faire.

– Qui vous a inventé cette machine ?

– Personne. M. Dion n’a pas pu la faire faire : on lui a dit que c’était impossible. Alors il en a inventé une.

– Combien pouvez-vous faire de spires à la minute ?

– 300, sans échauffement de la machine.

– Alors, dit-il, cela est pratiquement illimité ?

– Sans doute.

– C’est une bien grosse affaire, dit-il, car tout cela – en montrant leurs bobines – ne signifie plus rien. Quand M. Siemens pourrait-il voir M. Dion ?

– Demain, de 9 h à 1 h.

– C’est bien, il y sera.

Quelques instants après, un des commissaires américains passe. Je ne le connaissais pas.

– Vous êtes l’inventeur ? me dit-il.

– Non, c’est un M. Dion, de New York ; mais je puis vous donner les explications voulues.

– Je n’en ai pas besoin, dit-il, je comprends parfaitement la chose, et, ajouta-t-il, *all these damned things* (en montrant les anciennes bobines) *are now set aside for ever. This is by far the most important thing in the whole exhibition. This is worth an immense deal of money. Please tell Mr. Dion to see me tomorrow morning, at half past nine.*

Vous voyez bien que ça prend couleur.

Il me semble que Thibaudeau et Beausoleil ne se sont guère forcés puisque Béique a encore tout le fardeau. Je crois qu'il fera bien, à la réception de celle-ci, de laisser faire un peu. Je n'irai pas bien loin sans envoyer quelque chose et l'offre d'un peu d'argent vaudra bien des paroles.

Adieu et espoir.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 451

Vendredi 3 février 1882

Ma chère enfant,

Je n'ai pas pu écrire mardi parce que j'ai passé la journée avec Dion, chez un fabricant d'ustensiles en verre, pour faire faire un globe de lampe électrique, afin d'essayer sa lampe pour voir ce qu'il y aurait à corriger. Nous l'avons vu et les modifications seront terminées lundi. Il faut faire le vide dans ces globes afin que les charbons entre lesquels se forme la lumière (ou arc) électrique ne se consomment pas. Si cette lampe réussit, nous aurons la meilleure qui existe, mais ça n'est pas encore fait, quoique très probable.

La crise financière de la Bourse nous a fait du mal parce que la compagnie avec laquelle nous étions en négociation pour la vente de la bobine s'était alliée à l'Union générale, institution financière qui vient de faire un des plus terribles fiascos des cent dernières années. La Compagnie d'éclairage électrique de Paris, qui s'était mise en liquidation, pour recommencer sur nouvelles données et avec forte augmentation de capital, se trouve entre deux selles et ce n'est guère que dans quatre ou cinq semaines qu'elle pourra reprendre les négociations, c'est-à-dire quand elle se sera reconstituée par elle-même.

Cette catastrophe de l'Union générale est presque sans précédent en France. C'était une institution cléricale militante, formée par de grands banquiers catholiques de France, de Belgique, d'Autriche, de Bavière et d'Italie, et qui, se regardant comme puissance financière de premier ordre, s'était mise à faire une guerre acharnée aux grandes maisons de banque juives auxquelles elle a, il y a dix semaines, infligé des pertes sérieuses, au-delà de soixante millions. Ç'avait été une surprise, mais on l'a payée

cher. Les banquiers juifs se sont concertés, avec l'aide des Rothschild, et ont préparé une autre surprise sous laquelle l'Union générale a fait un effondrement complet. Il y a plus de deux cents millions de pertes réparties sur les catholiques qui, confiants dans la puissance de leur banque, avaient fait monter des actions de 1000 francs, dont moins de la moitié payée, jusqu'à 3600 francs. C'était une fièvre et une fureur. Tout le monde catholique, prêtres et grandes dames, évêques et couvents, achetaient à qui mieux mieux des actions. C'était l'ancienne affaire de Law sous le régent d'Orléans¹²², après la mort de Louis XIV. Les banquiers juifs non seulement laissaient faire mais achetaient de temps à autre pour mieux exciter cette fièvre folle. Et quand ils ont vu l'Union générale suffisamment emballée, ils lui ont demandé des remboursements énormes et la panique est venue.

Ces deux jours, l'Union générale est tombée de 3600 à 900 fr., et plusieurs milliers d'individus se sont trouvés ruinés de fond en comble. Nombre de femmes du grand monde jouaient à l'insu de leur mari, et comme on les savait riches, on les laissait jouer à découvert, c'est-à-dire sans déposer de fonds. Une fois la débâcle arrivée, il a fallu dire la vérité, avouer des pertes de 3, 4, 500 000 francs. De là des querelles terribles. Quelques maris très riches ont payé; plusieurs ont refusé et nombre de femmes haut placées craignent la cour d'assises (qui est la cour criminelle chez nous). Mais dans le plus grand nombre des cas de ruine, c'est le mari qui est venu dire à sa femme et à ses enfants qu'il fallait quitter l'hôtel où l'on vivait et se mettre en garni. Des gens riches de quelques millions se sont trouvés sans le sou en deux jours. Il y a eu une douzaine de suicides ici et à Lyon, et les familles restées strictement sans le sou.

M. Bontoux¹²³, président de l'Union générale, et l'administrateur en chef (caissier, chez nous) ont été arrêtés hier. Ils avaient représenté l'institution comme possédant une réserve de 57 000 000 et le déficit actuel est de 96 000 000. La banque est déclarée en faillite et le désastre est complet,

122. Philippe d'Orléans (1674-1723), régent de France pendant la jeunesse de Louis XV. Le système de Law, inventé par John Law (1671-1729), Écossais, est adopté par le régent de France; il consiste à utiliser le papier-monnaie à la place des pièces métalliques, à encourager la spéculation, à promouvoir et développer le commerce et ainsi effacer l'énorme dette laissée par Louis XIV.

123. Paul-Eugène Bontoux (1820-1904), député de Gap en 1877; directeur de l'Union générale, avec Jules Feder, vice-président. Le krach de 1882 provoqua l'arrestation de Bontoux, qui passa plusieurs mois en prison avant d'être condamné à une peine de cinq ans, mais il s'enfuit en Espagne. Il est décédé à Cannes le 16 mai 1904. *DPF*.

pas pour les évêques et les couvents, mais pour les individus, prêtres ou laïcs. Les couvents n'ont jamais tout risqué comme les autres et, en deux ou trois ans, par suite de la facilité avec laquelle ils soutirent de l'argent aux simples, sous cent prétextes différents, ils auront réparé leurs pertes. Ce n'est pas eux qui sont à plaindre. Ce sont des femmes et des enfants habitués à ne rien faire et qui doivent se mettre à des métiers durs pour gagner leur vie. Et il y en a des centaines.

Maintenant, les ruinés commencent à se plaindre de ceux qui les ont trompés. *L'Univers*, *L'Union*, *La Gazette de France*, journaux cléricaux légitimistes, qui poussaient avec rage à la spéculation dans l'espoir absurde de faire échec à la République, ne savent plus à quel saint se vouer depuis que leur grande banque est tombée, en écrasant leurs amis. *L'Univers* montre quelque pudeur, mais *L'Union* et *La Gazette de France* montrent un cynisme parfaitement épouvantable en accusant le gouvernement d'une manœuvre politique, ce qui n'est qu'une méchanceté bête. C'est absolument l'affaire Langrand-Dumonceau¹²⁴, de Belgique, qui se renouvelle. Les catholiques sont encore une fois victimes de leurs chefs, recommandés par les évêques comme gens consciencieux et sûrs, et dont plusieurs ont su se retirer à temps et laisser les autres aux prises avec la débâcle. Un catholique promet des révélations terribles, mais on va probablement le faire taire en lui donnant de quoi vivre. Tous les trompés n'en peuvent pas faire. Il n'y a que quelques individus qui n'ont pas eu affaire à de simples intermédiaires qui peuvent se faire craindre.

Quant à la politique, M. Gambetta est tombé, et tombé pas sa seule faute. Je ne comprends pas comment un homme de cette valeur intellectuelle a pu commettre tant d'erreurs en si peu de temps. Il a cru qu'il conduirait le Parlement à sa guise, mais il n'avait pas affaire aux députés de l'Empire. Dans sa tentative de faire insérer le scrutin de liste dans la constitution, dès le commencement du Parlement, les députés ont vu une intention de faire réélire une Chambre sous le nouveau système et se sont roidis contre ce qui leur a paru un désir de rétablir le pouvoir personnel. Je crois qu'ils se sont trompés, mais M. Gambetta n'aurait jamais dû leur fournir prétexte à défiance. Il avait plusieurs mesures de réformes urgentes toutes prêtes mais il vient dire à la Chambre :

124. André Langrand-Dumonceau (1826-1900), banquier belge à l'origine d'un grand scandale financier en 1870.

– Je ne les introduirai qu’après que vous aurez voté la révision de la constitution telle que je la désire.

C’était littéralement mettre le marché à la main à la Chambre, et elle a refusé de voter ce qu’on lui demandait. Jamais ministère n’était entré au pouvoir sous pareils auspices. On avait tout simplement dit aux autres ministres (mais sans vote de défiance ni de condamnation d’aucune sorte) : Mieux vaut que vous cédiez la place à M. Gambetta.

Tout le parti républicain voulait récompenser ses grands services à la cause républicaine, surtout pendant le 16 mai où il a montré une intelligence de la situation, un esprit de gouvernement, une entente des affaires hors ligne. Tout le monde voulait donc le voir à l’œuvre. Il est certain que lui et ses collègues avaient préparé plusieurs excellentes mesures dont quelques analyses ont été publiées. Mais les nominations inexcusables de deux bonapartistes enragés comme MM. de Miribel¹²⁵ et Weiss¹²⁶ avaient déjà fortement froissé le parti républicain ; et quand on a vu M. Gambetta venir dire : « Je ne proposerai mes mesures que quand vous aurez voté comme je le désire », le mécontentement est devenu de l’irritation et on l’a renversé. Les journaux amis de M. Gambetta n’ont donné aucune explication acceptable de sa conduite. Ils n’ont su que reprocher aux républicains de manquer de confiance dans la plus haute personnalité du jour. Ce sont là de grands mots à la française, qui ne sont plus de mise quand un homme a commis la faute d’exiger de la confiance justement quand ses actes sont vraiment de nature à inspirer la défiance.

Le gouvernement actuel est fort. Sa déclaration est bien autrement correcte, et surtout explicite et de franche allure, que celle du ministère Gambetta. La nomination de M. Léon Say¹²⁷ a rétabli la confiance au point de vue des affaires, car M. Allain-Targé¹²⁸ avait quelquefois paru tâtonner au lieu de savoir agir. Il est certain que l’on gagne plus qu’on ne perd au change.

125. Joseph de Miribel (1831-1893), chef d’état-major du ministre de la Guerre en 1878 et 1881.

126. Jean-Jacques Weiss (1827-1891), écrivain, journaliste, nommé par Gambetta directeur des affaires politiques aux Affaires étrangères.

127. Léon Say (1826-1896), économiste, ministre des Finances en 1872-1873, 1875-1879, 1882, succédant à Allain-Targé. Sera un des exécuteurs testamentaires de Victor Hugo.

128. Henri Allain-Targé (1798-1884), député du 19^e arrondissement de Paris, ministre des Finances dans le ministère Gambetta. www.persee.fr.

Un grand bal a lieu demain à l'Hôtel Continental. Quelques dames m'ont fait l'honneur de me supplier d'y aller, comme à l'autre, mais si on peut être excusé quand on a fait une folie ou une sottise, on ne peut plus l'être quand on en fait une seconde. J'ai donc dit à ces dames : « Comme vous vous attaquez ici à ma vertu d'économie, je reste inébranlable, et cela pour raison excessivement majeure. Mais j'avoue que s'il s'agissait de l'autre, je ne monterais peut-être pas sur mes grands chevaux. » Cela m'a valu un applaudissement unanime et on m'a laissé tranquille.

Je pourrai écrire enfin à M. Dorion mardi prochain.
 Envoie celle-ci à Doutre, vu qu'elle l'intéressera probablement.
 Je vous aime. D.



À Caroline Dessaulles-Béique
 CHSH, CH120, lettre 477

Mercredi 20 février 1884

Ma chère enfant,

J'ai ta bonne et chère lettre du 30. Je suis bien heureux de voir que tu ne portes pas trop mal les conséquences de maladies si redoutables et si fréquentes. J'espère que ta bonne mère n'est pas trop découragée de tant de besogne, et que, vous aidant mutuellement, vous réussirez à en venir à bout. Mais j'en reviens toujours là dans mon esprit : comment pourrez-vous y réussir sans une aide, dont je t'ai déjà parlé ?

Nos affaires marchent. Nous allons probablement faire une seconde affaire ces jours-ci, celle-ci nous donnant du comptant. Carpentier travaille activement à la machine, qui va être très parfaite. Nous sommes sûrs d'une vente considérable de spires.

Je suis profondément chagrin des tracas de ton mari. Il avait bien assez de besogne difficile et ennuyeuse sans cela. Espérons qu'il réussira à arranger les choses à sa satisfaction, mais je suis surpris de l'obstination de M. Alphonse [Béique] qui doit savoir que les conseils de son frère sont probablement les meilleurs à suivre. Peut-être ton mari ferait-il mieux de se faire passer le tout afin de tout conduire à sa guise. Là est peut-être sa seule garantie et sa seule chance de profit ou au moins de ne pas perdre.

Mais avoir de pareilles affaires à pareille distance, en plein hiver, est une dure épreuve pour un homme déjà si occupé et qui, j'en suis sûr, y avait déjà mis du sien. La vie a bien des tracas. Je crois que nous sommes assez sûrs du succès maintenant pour pouvoir lui annoncer quelques remises bientôt.

Mon plus grand désespoir dans nos retards s'adressait à lui et en même temps à mon bon frère et ma bonne sœur. Mais la fin approche et j'espère avoir quelque chose à t'annoncer la semaine prochaine, ou au plus tard la suivante.

Nous avons affaire à un homme qui me paraît sérieux. Il y a tant de faiseurs ici ! Les Français sont les premiers blagueurs du monde. Des belles phrases à torrents, mais à condition qu'en fait on vous égorge. Ce qui me donne confiance dans ce dernier agent, c'est qu'il n'a pas la tactique de la belle phrase et qu'il n'a demandé que 5 % de commission pour lui-même. Nous lui en avons, séance tenante, offert 6, ce qui l'a autant surpris que flatté, et il a, en deux jours, trouvé des bailleurs de fonds puissants. Je regarde donc une seconde transaction comme imminente.

J'ai passé mon après-midi d'hier au Jardin des plantes, à examiner la très belle et intéressante collection d'êtres marins rapportée par le *Talisman*, un vaisseau de l'État qui est allé faire des dragages en eau profonde, dans la mer des Sargasses, entre les Açores et Ténériffe. On est allé draguer le fond de la mer à 15 000 pieds de profondeur et on y a trouvé bien des crustacés, mollusques, poissons, presque autant vers que poissons, dont on ignorait complètement l'existence. Il y a là de nombreux types de transition qui démontrent la lente transformation des espèces animales à travers de longs siècles. Jusqu'à ces dernières années, on ne croyait pas que la vie animale pût exister à plus de 3000 pieds de profondeur. Elle existe à 15 000 et probablement davantage, car pourquoi pas à 20 000 ou 25 000 puisqu'on la trouve à 15 000 ?

Il y a là des êtres aux formes étranges et absurdes et absolument disproportionnées. Voici par exemple un poisson d'à peu près 2 pieds de long, qui vit à 10 000 pieds. Son œil est phosphorescent, et au lieu de recevoir la lumière, il la donne autour de lui.



Tout l'intérieur de sa bouche est garni de dents inutiles, car elles ne peuvent se rejoindre et elles arrivent jusqu'au-dessus de l'œil. Ce monstre est en voie de modification et on en a trouvé à différentes étapes de transformation. Il est poisson par la tête, ver par le corps, et il forme une preuve de plus que les poissons sont dérivés des vers. Il y en avait déjà plusieurs.

Il y a des éponges siliceuses dont on n'a gardé que le squelette qui est bien le plus merveilleux travail, comme finesse de dentelle, qu'on puisse imaginer. Une grande éponge de 3 pieds de haut était tellement phosphorescente que quand on l'a sortie du sac, à 9 h du soir, on lisait facilement un journal à la lueur qu'elle émettait. On a tiré des poissons, vers, mollusques, crustacés, coquilles, foraminifères, ascidies, holothuries, crinoïdes, formant plus de 2000 espèces différentes, la plupart inconnues. Les professeurs qui ont fait l'expédition se sont partagé la besogne et, dans un ou plusieurs ouvrages, décriront ces intéressantes nouveautés.

Mais, plus nous allons, plus il se démontre que la création ne s'est pas faite le moins du monde comme on l'avait cru, quand on ne savait rien des faits naturels et des lois qui régissent l'univers.

Bien à vous tous. D.



À Fanny Leman-Dessaulles¹²⁹

MMC, P010_A9,5

Hôtel de la Côte d'Or
Rue des Moulins
3 juin 1885

Ma chère bonne Fanny,

Il est bien honteux d'avoir attendu plus de quatre mois pour répondre à ta dernière lettre. La faute en est surtout aux espérances trompées de terminer une transaction et de vous annoncer enfin une bonne nouvelle définitive. Deux fois la chose a paru certaine, deux fois il a fallu remettre encore à plus tard. Mon cher innocent de Dion a deux fois refusé la porte à la fortune et elle s'obstine à ne pas revenir. Pourtant elle est battue sur un point et le sera bientôt, malgré tout, sur deux autres. Comme Dion a six ou sept choses différentes, il faut qu'il en passe malgré Madame Fortune. Comptons, pour t'éblouir un peu de nos richesses en perspective :

1° La bobine magnétique que les premiers physiciens-électriciens de France ont déclaré être la plus grande invention en électricité des quinze dernières années. Pour celle-ci, c'est la faute de Dion si elle n'a pas marché. S'il était allé aux États-Unis quand j'ai voulu l'y envoyer, nous serions riches maintenant.

2° La lampe électrique à arc. Aucune n'en approche pour la fixité. Quand nous aurons pu la faire dans les conditions voulues, elle battra toutes les autres. (Mais elle ne rentre pas dans le système Edison).

3° L'accumulateur. C'est le meilleur qui existe. On en a essayé un dernièrement tout aussi puissant mais comme il y entre du mercure il émet des émanations mercurielles très dangereuses. Le nôtre n'en émet aucune.

4° La pile primaire. Elle est plus durable que celles en usage aujourd'hui. Elle fonctionne plus longtemps et ne se détruit pas, à beaucoup près, aussi vite que les autres. (La pile primaire est celle qui génère l'électricité par la destruction d'un métal au moyen d'acides ; la pile secondaire, ou accumulateur, emmagasine l'électricité).

129. Frances dite Fanny Leman (1844-1914), fille de Dennis Shepard Leman et d'Honorine Papineau, épouse de Georges-Casimir Dessaulles (Saint-Hyacinthe, 14 janvier 1869), veuf d'Émilie Mondelet et frère de LAD. Fanny Leman est à la fois belle-sœur de LAD et fille de sa cousine.

5° Le phonographe. Dion a considérablement perfectionné cet instrument, inventé par Edison, et qui enregistre la voix humaine. Les sons sont très imparfaitement rendus par le phonographe d'Edison, Dion les rend tels qu'ils sont reçus par l'instrument.

6° L'application du diaphragme reproducteur de la voix, dans le phonographe, aux pianos et aux violons.

7° L'application du même diaphragme au téléphone. Dans le premier cas (N° 6), le diaphragme est construit en proportion des dimensions des instruments. Dans le second (N° 7), il est à peu près de la même grandeur que dans le phonographe. Il amplifie considérablement les sons, et il est absolument certain qu'appliqué au téléphone on parlera aussi loin que l'on voudra, 500 lieues, et bien au-delà peut-être.

8° Une nouvelle bobine magnétique appliquée au téléphone.

Voilà ce qui est fait en tant qu'invention; et voici ce qui est fait comme affaire.

Un Monsieur Flaxland¹³⁰ – Français qui porte un nom apparemment anglais mais qu'on prononce en français – a trouvé l'idée de Dion bonne pour son application de son diaphragme aux pianos et aux violons, et il lui a offert d'avancer l'argent du brevet et de faire fabriquer de suite un violon d'essai. Si le résultat est bon, il se met de suite à fabriquer en grand. Un fabricant de pianos, M. Bord¹³¹, fait faire un petit piano à trois octaves seulement pour déterminer les conditions de fabrication d'un piano. Les deux sont engagés à nous donner tant par instrument fabriqué et à nous faire une avance d'argent sur les profits futurs. En cas de réussite – ce qui ne fait guère doute d'après les expériences faites à New York sur le phonographe par Dion – Chickering¹³², le grand facteur de pianos de Boston, qui est à Paris, achète de suite le procédé pour les États-Unis. Voilà des choses qui ne sont pas encore faites comme argent versé entre nos mains, mais le principal était de trouver des constructeurs. Le reste suivra forcément.

Nous avons ensuite une affaire commencée sur l'accumulateur. Nous sommes à en former un. La formation d'un accumulateur consiste en ceci :

130. Gustave Flaxland (1821-1895), éditeur de musique, compositeur.

131. Antoine Bord (1814-1888), né à Toulouse, facteur de pianos.

132. Chickering & Sons, entreprise fondée à Boston en 1823; Jonas Chickering (1798-1853), fondateur.

on a un certain nombre de plaques de plomb – les nôtres sont perforées d'un nombre énorme de petits trous presque microscopiques, ce qui augmente énormément la surface – reliées ensemble de la manière voulue et on les met dans de l'eau acidulée avec un dixième d'acide sulfurique. On met le tout sous un courant électrique et l'accumulateur – c'est-à-dire les plaques de plomb – se charge d'électricité. Quand la charge est complète on le décharge. Alors on recharge une seconde fois, et une troisième, et une quatrième, et à chaque nouvelle charge l'accumulateur garde mieux sa charge que la fois précédente. Après quatre ou cinq charges, il est formé, c'est-à-dire qu'il conserve sa charge un temps déterminé. Quand le nôtre sera formé nous avons quelqu'un qui est prêt à l'acheter. La formation complète va nous prendre huit jours. L'acheteur le prendra alors et le chargera quelques fois pour déterminer sa force électromotrice et donnera en proportion de sa puissance. Cinq ampères par livre valent tant, dix, le double, quinze, le triple. L'ampère est l'unité de quantité en électricité. Les accumulateurs actuels donnent de 5 à 8 ampères par kilogramme (ou deux livres). Le nôtre doit donner au moins 15 par kilo, vu la multitude immense de trous dont nos plaques sont percées. Nous espérons même aller jusqu'à 20 ampères par kilo, mais nous n'avons parlé que de 15. Je pense que cette affaire-ci ne manquera pas. Si elle se fait, nous aurons une petite somme de suite, de 10 à 12 000 francs, plus le tiers net des profits. Mais les acheteurs parlent sérieusement de prendre les brevets partout, y compris les États-Unis. Alors ce serait une très grosse affaire. Et alors ils prendraient la bobine aussi qui a plus de puissance que les bobines actuelles à fils.

Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'espère avoir mieux encore assez prochainement.

Parlons maintenant de ce qui se passe ici. La mort de Victor Hugo a été un événement national et même européen, car des adresses de condoléances, et des délégués, et des couronnes de fleurs ont été envoyés de partout. Qu'il ait été le plus puissant génie du siècle, c'est incontestable. C'est lui qui a fait sortir la littérature de la sotte routine où la tenait l'ancienne école et qui l'a émancipée de toutes ces règles absurdes qui brisaient l'essor du talent et parquaient les écrivains dans un cercle infranchissable. Personne n'a manié le vers comme lui. Moins harmonieux en règle générale que Lamartine, il lui était bien supérieur par l'envergure, la puissance de l'idée. Il a toujours été le champion du droit, le défenseur des opprimés, et il n'a pas cédé devant le pouvoir impérial. Il l'a moralement écrasé dans

ses *Châtiments*¹³³ et n'est rentré en France, comme il l'avait promis, qu'après sa chute, tenant énergiquement sa parole donnée : « Et s'il n'en reste qu'un je serai celui-là. »

C'était un grand caractère, aussi bon qu'énergique. Il a renouvelé la langue littéraire de la France et il a partout inculqué à tous l'idée du devoir et du droit. Sa grande devise était : « Justice pour tous ».

Ses funérailles ont offert le spectacle le plus grandiose qui se soit encore vu à Paris. Elles ont encore surpassé, ce qui semblait impossible, celles de Thiers et de Gambetta. Et cela se comprend. Vis-à-vis de ces deux hommes politiques, il y a eu des abstentions ; mais il n'y en a eu aucune avec Victor Hugo. Il a été traité comme citoyen de l'humanité, plutôt que de la France. Les fanatiques du cléricisme se sont abstenus sans doute mais ils ne sont pas légion dans Paris et tous les catholiques de bon sens ont marché derrière le char funèbre ou pris part à la manifestation. Les feuilles enragées, comme la *Gazette de France* ou l'*Univers*, l'insultent à cause de ses funérailles civiles ; Paul de Cassagnac a brutalement insulté sa famille, mais qu'est-ce que cela dans le concert universel de regret et d'admiration de cette grande carrière ? Le cortège dans son ensemble représentait près d'une lieue et demie en longueur. Quand sa tête est arrivée au Panthéon, il y avait encore des sociétés qui se mettaient en marche au pont de Neuilly, au bas de l'avenue de la Grande-Armée, qui part de la place de l'Étoile.

Te dire la beauté merveilleuse des couronnes de fleurs naturelles qui étaient portées dans le cortège est impossible. Quelques-unes étaient portées par six hommes, avaient 6 et 7 pieds de diamètre, et presque toutes les variétés de fleurs s'y trouvaient. Sur un fond de fleurs blanches se détachait le nom de Victor Hugo en roses, ou en pensées, ou en géraniums ; sur d'autres on avait des festons de roses entourant un fond blanc ou vert, ou des festons de lilas blanc contournant une immense couronne de violettes. On avait onze chars pour porter les couronnes qui ne se portaient pas séparément, et il a fallu en mettre plus de deux mille dans trois grands fourgons qui sont allés les déposer au pied du catafalque du Panthéon. Les couronnes seules représentaient aisément 2 000 000 de francs. Le catafalque sous l'Arc de Triomphe avait 70 pieds de hauteur (l'arche en a 92). Le corps

133. Victor Hugo, *Les Châtiments* (1852), écrits en exil pour dénigrer Napoléon III, empereur, qui usurpa le pouvoir par un coup d'État en décembre 1851. Aussi *Napoléon le Petit*, de 1852.

a été déposé au pied pendant la journée de dimanche. Le cortège proprement dit comprenait certainement au-delà de 200 000 personnes, mais c'était une goutte d'eau dans la foule des spectateurs. L'avenue des Champs-Élysées a 200 pieds de large, y compris des trottoirs de 50 pieds de chaque côté, et près d'une demi-lieue de long. Tout cela était parfaitement bondé de monde. La place de la Concorde a 7 arpents sur 5. C'était une vraie mer de têtes. Les quais et les berges de la Seine, de chaque côté du pont de la Concorde, étaient noirs de monde. Puis tout le boulevard Saint-Germain, le boulevard Saint-Michel et la rue Soufflot qui va de celui-ci au Panthéon. Tout cela était bondé sur les trottoirs qui n'ont jamais moins de 25 pieds de large sur les boulevards. Tous les arbres avaient de vraies grappes humaines et toutes les fenêtres montraient 8 ou 10 têtes étagées les unes au-dessus des autres. On ne peut pas évaluer la foule à moins de 1 500 000 personnes dans l'ensemble. Pas l'ombre d'une altercation dans tout cela, la foule suivant les indications écrites.

Tu comprends qu'aucune police ne peut contrôler pareilles foules. Il faut qu'elles se contrôlent elles-mêmes. Naturellement il y a eu quelques incidents comiques. Des loueurs de chaises les offraient à un franc; d'autres avaient des échelles doubles sur lesquelles 7 ou 8 personnes trouvaient place, à dix ou douze sous chacune. Quelques échelles se sont cassées et les occupants et occupantes arrivaient en bas, les quatre fers en l'air. On disait: « Honni soit qui mal y pense » et tout était dit. Mais j'ai été témoin du plus bel accident. Comme j'étais sorti un peu tard pour être bien placé, ayant eu à travailler pendant la matinée, j'ai eu l'idée d'aller sur la berge même de la Seine, en contrebas des quais et près du pont de la Concorde où le cortège devait passer. J'ai vu parfaitement. Pendant que nous attendions le cortège les gens arrivaient sans cesse et remplissaient les vides. Il y avait près de la berge de la rivière, qui est en pente, de grandes barges sur lesquelles on ne pouvait monter qu'avec des échelles, et elles étaient très inclinées pour que leur pied ne fût pas dans l'eau. Beaucoup d'hommes y montaient et une dame énorme comme on en voit ici voulait en faire autant. Tu sais peut-être, si tu as souvent vu Mme Bureau depuis son retour, que les femmes regardées comme fortes chez vous ne le sont plus ici. Mme Bureau se trouvait souvent toute petite à côté de nombre de femmes qu'elle rencontrait, et elle avait raison. Donc une dame de proportions éléphantines voulut monter l'échelle. Deux hommes lui tenaient les deux mains du pont de la barge. L'échelle était large et évasée par le bas. Voilà madame qui s'oublie et, au lieu de poser un pied près du montant de

l'échelle, le pose sur le milieu du barreau, qui cède et voilà madame dans le vide, pas mal retroussée et arrêtée sur l'échelle par ses deux bras. Elle criait à attendre un hippopotame mais ça n'était pas commode de la soulever. Cette femme devait peser au moins 300 livres. Je t'assure que ses jambes étaient plus fortes que ta taille quand tu étais jeune fille.

On essaya de la soulever par les bras mais il fallait serrer et elle criait : « Vous me faites mal ! Je vais être toute meurtrie. » Un des sauveteurs lui dit : « Ah ! Madame, aussi, vous n'êtes pas une plume ! » Et la pauvre femme gémissait de son mieux. On mit des échelles de chaque côté et quatre hommes se mirent en devoir de la soulever. Mais avec ses hanches elle enlevait l'échelle. Ça avait bien passé en descendant mais ça ne voulait plus remonter. Enfin deux hommes se mirent sur le barreau inférieur de l'échelle pour l'empêcher de monter avec la pauvre femme et un effort surhumain des quatre hommes fit passer les hanches, et on la héla enfin sur le pont, gémissant tout autrement qu'une tourterelle. Alors ce fut un battement de mains général dans la foule qu'il y avait là, en haut et en bas du quai. La pauvre dame répara le grand désordre de ses jupes, redescendit modestement le tout et pour l'indemniser, probablement, des bleus terribles qu'il avait fallu lui faire aux bras, on ne lui fit pas payer sa place. Je n'ai jamais rien vu de plus parfaitement comique que tout cet incident. Comme il venait de se terminer, la tête du cortège parut, et je regardai jusqu'à l'arrivée du corbillard, après quoi je retournai chez moi, car il ne s'agissait pas de regarder passer tout le cortège qui a mis 4 heures et demie à défiler. Je vois sur un journal que les rapports faits au gouvernement hier portent à 300 000 le nombre des personnes composant le cortège, et à bien au-delà d'un million le nombre des spectateurs rangés sur son parcours.

Les journaux réactionnaires avaient prédit des rixes, une émeute, une démonstration de l'ancienne Commune, tout cela pour effrayer les gens et les empêcher de sortir, mais c'était trop bête et comme toujours les loyales et sincères feuilles en ont été pour leurs frais d'imagination.

Mais le gouvernement ayant décidé de rendre le Panthéon aux grands hommes, tout le cléricisme fait semblant d'être en rage. Or voici les faits relatifs à cette affaire, faits que la sainte presse ne nie pas, mais elle hurle parce que c'est son métier et sa vie.

On a commencé le Panthéon pour en faire une église dédiée à sainte Geneviève. C'est un énorme édifice, commencé en 1747 et terminé

seulement sous la Restauration. Pendant la Révolution l'assemblée constituante décréta qu'au lieu d'en faire une église, on le consacrerait à la sépulture des grands hommes, et on y fit mettre Voltaire et Rousseau, Soufflot son architecte et deux ou trois autres hommes moins connus. Quand Napoléon signa le Concordat, voulant se concilier le clergé, il rendit le décret de 1802 qui donnait l'édifice au culte, mais on y laissa la légende du fronton : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante ». La Restauration fit effacer l'inscription et détruire le bas-relief du fronton. À l'avènement de Louis-Philippe on rendit l'édifice à sa destination légale, on remplaça le bas-relief représentant la France couronnant ses grands hommes et on rétablit l'inscription.

En 1851, le lendemain du massacre qui fit de Napoléon III l'empereur que l'on sait, on décréta la remise de l'édifice au clergé. Il fallait bien le remercier d'avoir approuvé le massacre et béni et félicité le massacreur sous le portique de Notre-Dame. Depuis lors le Panthéon est redevenu l'église Sainte-Geneviève, mais les catholiques eux-mêmes disent toujours le Panthéon et l'idée d'église s'associe mal dans les esprits avec un édifice contenant les tombes de Voltaire et de Rousseau. Au point de vue religieux, Sainte-Geneviève n'était pas une paroisse, mais une simple chapelle dans la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont qui est tout à côté, un peu en arrière sur la même place. Or la châsse de sainte Geneviève est toujours restée à Saint-Étienne-du-Mont et n'a jamais mis le pied dans l'église Sainte-Geneviève. Depuis 1851, le clergé a si peu cru à la conservation du monument qu'il ne l'y a pas fait transporter, et n'a érigé dans cet énorme édifice que des autels de carton et des boiseries grossières en bois mou. L'orgue est indécent pour une église parisienne où tous les orgues sont si beaux, quelques-uns parfaitement splendides. Ceux de Notre-Dame, Saint-Sulpice, Saint-Eustache ont 6000 tuyaux. Celui de Sainte-Geneviève aurait été regardé comme une assez pauvre acquisition à Saint-Hyacinthe. (Au moins ne va pas te fâcher patriotiquement parce que je mets Saint-Hyacinthe au-dessous de Paris à propos d'orgues, et même d'autre chose).

À Saint-Étienne-du-Mont, on a une dizaine de prêtres desservants ; on n'avait que trois chapelains à Sainte-Geneviève, où j'ai une fois compté 56 personnes à la messe du dimanche et une fois 17 à vêpres. Le fait est que les catholiques n'y allaient pas. Ils ont trois grandes églises dans un périmètre de 600 mètres autour de l'édifice : Saint-Étienne-du-Mont, la Sorbonne et Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Ces trois églises sont *paroissiales*

et Sainte-Geneviève ne l'était pas, et était pratiquement inutile au culte. Voilà pourquoi on l'a reprise pour en faire le Westminster français, institution qui manquait à Paris. Le clergé sentait si bien que l'arrangement n'était que temporaire qu'il n'a pas osé faire ôter l'inscription « Aux grands hommes la patrie reconnaissante ». On crie mais c'est par pure habitude du métier. On n'a presque rien dit sous Louis-Philippe, mais aujourd'hui il faut faire rage parce qu'on est sous la république persécutrice qui a considérablement augmenté le traitement des vicaires.

Je voulais te parler un peu au long de la splendide exposition de fleurs qui a eu lieu aux Champs-Élysées mais il va falloir abréger beaucoup. En arrière de l'immense palais de l'Industrie où est l'exposition de peinture et de sculpture (ce qu'on appelle « le Salon »), on a placé l'édifice en fer qui formait le corps central de la grande exposition de 1878, appelé le pavillon de la ville de Paris. C'est dans ce pavillon, de 250 pieds de long sur 100 de large et 50 de haut, et sous des appentis temporaires placés tout autour, qu'a eu lieu l'exposition d'horticulture.

Comme j'aurais voulu que vous fussiez toutes ici pour voir ces belles choses ! On avait là des massifs de rhododendrons, d'azalées, de pensées, de renoncules, de roses, de cinéraires, de calcéolaires, de chrysanthèmes, qui formaient de vraies petites montagnes de fleurs. Et quelles teintes ! Quelle variété ! Des azalées roses frangées au point de paraître très doubles ; des pensées larges comme toute la paume de la main, des roses grosses comme des pivoines, des résédas d'un pied de long et gros comme le poignet ; des tulipes panachées dans lesquelles on cacherait un grand tumbler ; des touffes énormes de lilas blancs, des massifs de géraniums dont l'intensité de teinte fatiguait la vue, tout cela arrangé, entremêlé avec le goût que l'on y met ici. Les plus belles azalées sont toujours les blanches, le blanc le plus éclatant que je connaisse, mais il y a au moins trente teintes différentes. Dans ses serres de l'avenue du Trocadéro, la ville de Paris possède une collection d'azalées hors ligne : de 3 à 400 pieds que deux hommes embrasseraient à peine, formant un seul massif de 150 pieds de long sur 30 de large. J'y ai conduit deux dames américaines qui ne pouvaient plus s'en arracher. C'est avec les fleurs de ces serres que l'on garnit les salles de bal, les escaliers et les cours intérieures dans les grandes occasions, bals officiels, & &. C'est une profusion de fleurs partout.

Dans cette belle exposition de roses des Champs-Élysées, il ne manquait que la rose ordinaire qu'aucune n'égale pour le parfum. En

voulant trop forcer la nature on la vicie quelquefois au lieu de l'améliorer. Quelques belles variétés de roses n'avaient aucun parfum quelconque. On a un grand nombre de teintes, mais la rose chou – dénomination stupide qui vient des Anglais – reste la plus belle surtout quand elle n'est qu'à moitié ouverte ; et son parfum dépasse celui de toutes les autres variétés. Il fallait voir le parfum qui s'élevait d'un monticule de résédas de plus de 20 pieds de diamètre où toutes les fleurs se touchaient. Tout à côté était un massif de giroflées roses de même étendue, et un peu plus loin une vraie montagne de pensées énormes de toutes les teintes possibles de brun, de violet, et quelques-unes de bleu presque parfait. Avec encore quelques croisements on y arrivera.

Merci de tous les détails que tu me donnes sur tes chers enfants. Tu comprends que ce qui vous regarde m'intéresse plus que toute autre chose. Parle-m'en toujours quand tu me feras le plaisir de m'écrire, et dis-moi quelque chose d'Henriette et d'Alice¹³⁴. Emma m'a beaucoup parlé de celle-ci, m'a dit qu'elle était aussi espiègle qu'elle, ce qui n'est pas peu dire, mais je sais aussi que c'est une bonne enfant qui mérite d'être aimée beaucoup.

Mes saluts à Frances¹³⁵ à qui je souhaite toute la réussite que mérite son esprit d'entreprise. Je t'embrasse de tout mon cœur, ma chère bonne Fanny, et tous les tiens avec toi.

L.A.D.

Je t'adresse un journal où tu trouveras les discours prononcés aux funérailles. Les orateurs étaient naturellement obligés de se restreindre beaucoup.



134. Henriette (1860) et Alice (1862) Dessaulles, filles de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet, sa première épouse. Nièces de LAD.

135. Frances Dessaulles (1873-1956), appelée aussi Fanny, fille de Georges-Casimir Dessaulles et de Fanny Leman, sa deuxième épouse. Elle sera sœur dominicaine à Fall River, sous le nom de mère Madeleine, supérieure générale.

À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 540

Mercredi 7 juillet 1886

Ma chère enfant,

J'ai ta bonne lettre du 18 où tu m'annonces votre départ prochain. J'en suis bien aise. L'air vif du fleuve; un terrain où les enfants pourront jouer, tout cela va vous faire à tous un bien considérable. Il vous faudra naturellement prendre quelques précautions à cause de l'eau, pour ton régiment d'étourdis. Il faudra bien que ces messieurs barbotent et ils devront changer aussi souvent de linge que M. Vieux Bois¹³⁶. Tu dois en avoir une besogne, parfois, avec ta maman!

Après un mois de juin froid et affreux, nous avons un mois de juillet chaud comme chez vous. Rien n'est encore terminé. On dirait qu'ils s'entendent pour faire des sottises. Webb¹³⁷ manque deux rendez-vous importants où il espérait terminer une négociation d'emprunt sur garanties de premier ordre et ceux qu'il devait voir sont partis pour huit jours pour les bains de mer. Avec des Français, cela veut dire quinze, bien souvent.

Dion a fait faire une machine pneumatique pour y placer son galvanomètre récepteur de messages transatlantiques – une des plus grandes idées que l'on ait jamais eues en électricité, car l'instrument est immensément plus sensible dans le vide que dans l'atmosphère – et puis il se trouve que le plateau de la machine est trop petit d'un quart de pouce. Il tempête, mais s'il avait donné ses mesures justes et surtout les avait écrites, les ouvriers ne se seraient pas trompés ainsi. Le pauvre garçon commet toujours une étourderie au moment du succès. Malgré toutes celles qu'il a

136. « M. Vieux Bois a la transpiration facile et change de linge bien souvent. » Emprunté à Rodolphe Töpffer (1799-1846), écrivain suisse, créateur des premières bandes dessinées. Auteur des *Amours de monsieur Vieux Bois* (1837).

137. Malcolm Graham Webb (1839-1893), *Canal du Mississippi à l'Atlantique. Projet du colonel M.G. Webb*, Paris, 16, Cité d'Antin, 1890, 8 p., autographié. BNF. « Col. Malcom G. Webb, of Paris, France, in at the Southern. He is an American, but has lived in Europe for seventeen years, principally in France. He was at one time well known in American journalism, and for nine years after he went abroad he represented Reuter's Telegraph Company of London. He is also an engineer of national fame, and has been connected with some of the leading canal enterprises of the world. » Wm. F. Switzler, *Treasury Department, Commerce of Mississippi and Ohio Rivers, Report on the Internal Commerce of the United States, Part II of Commerce and Navigation*, Washington, Government Printing Office, 1888, p. 233.

faites sur son violon, il n'en est pas moins splendide. Un violon fait pour recevoir son chevalet nouveau, et qui aurait coûté, ou plutôt se serait vendu une centaine de francs, a été jugé, hier, par trois artistes de réputation, supérieur à un vieux violon dont on a refusé 6000 francs l'hiver dernier. On lui a comparé deux autres violons d'artiste qu'il a battus d'emblée. Maintenant c'est une affaire réglée; le système est accepté sans conteste. J'espère que nous allons vendre l'Allemagne une dizaine de mille francs. C'est beaucoup moins que ça vaut réellement, mais avec cela nous faisons marcher l'électricité et payons nos petites dettes, qui sont petites pour bien d'autres, mais grosses pour nous.

Nous avons eu hier au soir à l'hôtel de Dion une dizaine de minutes de fou rire. Une bonne vieille demoiselle écossaise qui a 50 ans et n'en avoue que 35 – et encore – et qui parle très mal le français, nous contait les misères d'un de ses voyages en Suisse, dans la haute Engadine, et elle nous disait tout naïvement :

– J'étais couchée sur une matelot (matelas) très dur.

Je lui soufflai matelas, mais elle répéta matelot. Alors un grand éclat de rire, et voilà la bonne vieille fille qui se fâche, sûre qu'elle était que matelot était le vrai mot. Alors, je lui expliquai que matelot voulait dire sailor, et si tu l'avais vue rougir! – une prude presbytérienne – nous n'en finissions plus de rire. Mme de Carmejane et Mme Webb riaient aux larmes. Enfin, elle en prit son parti et dit, un peu dépitée :

– Eh bien, un matelot n'aurait toujours pas été plus dur.

Alors Mme de Carmejane lui dit :

– Ah! mon Dieu! auriez-vous préféré le matelot?

Et la bonne vieille fille de rougir encore plus. Jamais je n'ai rien vu de plus drôle.

Adieu. L'heure de la malle arrive. Je vous embrasse tous du fond du cœur.

LAD

Trop tard pour la poste mercredi. Mille baisers à tous.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 541

Hôpital de la Charité¹³⁸
Vendredi 23 juillet 1886

Ma chère enfant,

Me voilà considérablement mieux, mais j'ai été très sérieusement pris d'une cholérine intense qui m'a mis en 24 h dans un état sérieux. Selles très abondantes mais sans coliques, mais en revanche, des vomissements qui me jetaient chaque fois dans des syncopes prolongées, jusqu'à 35 minutes. La plus courte a été de 5 minutes. En sus de cela, des crampes aux pieds et aux jambes jusqu'aux genoux.

Ma maladie se compliquait de la présence de fortes quantités d'albumine dans l'urine. Tout cela est disparu mais je reste faible et ne laisserai l'hôpital que lundi ou mardi. J'y suis arrivé le 14 au soir.

J'ai eu les meilleurs soins médicaux possibles. [La] nourriture n'est pas mangeable. Heureusement mes bonnes amies d'ici, Mme de la Rivagerie¹³⁹ et Mlle de la Riv.¹⁴⁰, Mlle Smith¹⁴¹, Mlle McKinnon¹⁴², Mme Webb¹⁴³ font plus que leur possible et m'apportent, de grandes distances, tout ce dont j'ai besoin. L'hôpital est situé rue Jacob, à son point de jonction avec

138. L'Hôpital de la Charité, fondé au début du xviii^e siècle par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, ferma ses portes en 1935. « C'était un hôpital modèle au point de vue de l'hygiène. Les vastes salles étaient bien éclairées. Chaque malade avait un lit à lui seul, chose peu commune à l'époque. Il était, en outre, pourvu d'une robe de chambre, d'un bonnet, de pantoufles et d'un vase individuel... La renommée de l'hôpital était assurée surtout par l'une de ses spécialités. On accourait de partout pour se faire extraire les calculs de la vessie. » « Un hôpital qui meurt à Paris », *Revue d'histoire de la pharmacie*, année 1937, p. 221-222.

139. Xaveline-Joséphine-Euphrosine Huart (1835-1899), épouse d'Adolphe-Hyacinthe Viette de la Rivagerie (Montrouge – Hauts de Seine – 14 juillet 1859). Mère de Jeanne, Gaston, Gabrielle et Roger Viette de la Rivagerie.

140. Jeanne-Louise-Euphrosine Viette de la Rivagerie, dite Jeanne de la Rivagerie (1860-1946), née à Verdun (Meuse) le 23 novembre 1860, fille aînée d'Adolphe-Hyacinthe Viette de la Rivagerie et de Xaveline-Joséphine-Euphrosine Huart. Employée aux Postes. Archives départementales de la Meuse, acte 230 des naissances de 1860. Voir, en annexe, la lettre de Jeanne de la Rivagerie à Caroline Dessaulles-Béique, après la mort de LAD.

141. M^{lle} A. Smith, de Montréal, amie indéfectible de LAD, à Paris depuis la décennie 1870-1880. Elle sera présente à l'inhumation de Dessaulles en 1895. Il s'agit d'Odile-Alphonsine Smith, baptisée à Notre-Dame de Montréal le 11 février 1844, fille de Robert Smith, bourgeois, et d'Adélaïde Boutonne-Larochelle. L'aïeul Smith est originaire d'Ipswich (Massachusetts).

142. M^{lle} McKinnon, Écossaise, fiancée de Charles Dion.

143. Marie-Jeanne Baron, épouse de Malcolm Graham Webb.

la rue de l'Université, au sud de la Seine. Cette rue est la troisième parallèle à la rivière. L'établissement se trouve à la hauteur du Louvre, sauf les intervalles des rues.

Il n'y a aucun indice de choléra dans ma maladie.

Adieu. Je vous embrasse tous avec passion. J'ai essayé d'écrire plus tôt, mais j'étais trop faible et je n'ai pas voulu que Mlle Smith¹⁴⁴ le fit, pour ne pas vous inquiéter.

Ton père.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 583

Vendredi 23 décembre 1887

Ma chère enfant,

J'ai eu il y a dix jours ta bonne lettre du 30 novembre. J'avais commencé une lettre mercredi dernier huit jours, et suis rentré trop tard pour la finir à temps. Depuis, j'ai été très occupé. Merci de toutes tes bonnes nouvelles. Je vois que ta maman est restée longtemps à l'île. Ce qui m'attriste, ce sont tes servantes toutes neuves et ne sachant rien faire.

Je comprends bien que les gens qui vous ont promis de la terre aient préféré attendre l'hiver pour la transporter. Ça leur sera plus facile, et quant à s'inquiéter que vous en eussiez besoin ou non, cela ne leur est probablement pas même venu à l'esprit.

Si Béique a pensé à ébrancher suffisamment ses arbres, ils peuvent très bien reprendre, mais il faut, puisqu'on retranche des racines à l'arbre en l'arrachant, lui retrancher proportionnellement ses branches.

144. Odile-Alphonsine Smith, de Paris, rue des Capucines, 5. Elle signe « A. Smith ». Elle épousa à Paris, le 15 octobre 1895, Charles-Albert-Louis Fayet (1841-1908), capitaine d'état-major, général de brigade, officier de l'Instruction publique, chevalier de la Légion d'honneur, attaché à la personne du président de la République Jules Grévy en 1880, gouverneur de Dijon. AP, acte d'état civil n° 518, de l'année 1895, enregistré dans le 1^{er} arrondissement de Paris. Le couple s'établit à Nice à la retraite du général en 1903. *L'Éclairer de Nice*, 15 mai 1908, p. 1.

On plante ici de très gros arbres, mais on lui laisse une motte de 6 pieds de diamètre et au moins 3 ou 4 d'épaisseur. Il faut des chaînes et des cabestans pour placer l'arbre sur une voiture exprès. Aussi on n'en perd pas un sur trente.

Il ne faut pas croire que parce qu'un arbre transplanté est un peu fortement ébranché, on jouisse beaucoup plus tard de son feuillage. On n'a pas d'idée comme les branches poussent vite à même un tronc dégarni.

Nous avons eu un mois de décembre extraordinairement doux, beaucoup moins froid qu'octobre. Il commence à faire froid ce soir.

M. Kauser¹⁴⁵ est revenu d'Amérique. Il a laissé Webb en Floride il y a un mois. Je ne l'ai vu qu'une minute, et je vais chez lui, demain, parler d'affaires. Il sortait avec sa belle fille et son fils¹⁴⁶, comme j'arrivais, pour aller au cimetière visiter la tombe de sa femme¹⁴⁷, qu'il a perdu il y a deux ans et qu'il pleure encore comme au premier jour. C'était une femme très belle et très distinguée, et sa fille¹⁴⁸, qui a maintenant 17 ans, tient autant de la mère qu'elle lui ressemble.

Webb m'écrit que ses affaires marchent bien. Kauser diffère avec lui sur la manière de procéder. Je pense, malgré ce qu'il m'a dit, que Webb a raison dans la tactique qu'il a adoptée. Kauser est un excellent ingénieur, mais un homme de beaucoup d'imagination et qui voit tout en noir aussi facilement qu'il a d'abord vu tout en beau.

D'après les détails donnés dans la dernière lettre de Webb, je ne vois pas de possibilité de mécompte, car il a réuni plusieurs intérêts de chemin de fer qui se coalisent en faveur du canal, et cela vient fortement au soutien du projet.

Tu vas recevoir celle-ci probablement le 2 janvier. Je vous embrasse tous avec passion et souhaite notre réunion bientôt. Le succès de Webb la hâtera beaucoup. Donne pour moi deux bons baisers à ta bonne mère, à

145. Joseph Stephan Kauser (1830-1905), ingénieur et architecte ; avec le général Türr, responsable du percement du canal de Corinthe. Paul Tournafond (dir.), *Exploration, revue des conquêtes de la civilisation*, tome XV, 1882. Kauser a fui la Hongrie après 1848, vers les États-Unis. Il devient citoyen américain en 1860 et se marie en Ohio (5 janvier 1859) avec Emelia Friederichs. Revenu veuf en Hongrie, il épouse (Kosice, 16 mai 1870) Berta Gerster, soprano adulée par Franz Liszt.

146. George Washington Kauser, né à Budapest le 27 août 1873.

147. Berta Gerster, épouse de Kauser, est décédée à Paris, 17^e arrondissement, le 23 avril 1885.

148. Alice Berta Kauser, née à Budapest le 21 novembre 1871.

tous tes enfants et à ton mari, qui sait vous rendre tous heureux et qui est si bon fils pour ma bonne et chère femme. Je lui en exprime du fond du cœur toute ma reconnaissance. Aimez-vous bien tous, c'est le seul vrai bonheur de la vie. Embrassez bien pour moi tous ceux que j'aime là-bas, ma bonne sœur, Fanny, Louisa¹⁴⁹, Émiliane¹⁵⁰, Emma¹⁵¹, sans oublier les hommes. L'avenir paraît enfin prendre une couleur décidément bonne.

Je vous embrasse du fond du cœur.

L.A. Dessaulles



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 610

20 juillet 1888

Ma chère enfant,

Je suis à peu près bien moins les yeux qui ne sont pas encore revenus à leur point normal. Je louche toujours, espérant néanmoins que l'inconvénient, qui est très grave parce que je vois tout double, finira par disparaître. Je vois très bien de l'œil gauche, l'autre fermé; je vois mal de près de l'œil droit, mais mieux de loin qu'avec l'autre. J'ai encore une tache de zona dans l'aine, mais elle ne me fait plus souffrir. J'ai rencontré avant-hier une dame qui a eu un zona sur tout le côté gauche et il n'est complètement disparu qu'au bout du quatrième mois.

149. Louisa Trudeau (1830-1905), épouse d'Augustin-Cyrille Papineau, avocat et juge, cousin de LAD.

150. Émiliane (Émilie-Anne) Trudeau (1834-1911), sœur de Louisa Trudeau, a épousé (Montréal, 28 avril 1852) Joseph Beaudry père. Elle est veuve depuis 1868.

151. Emma Beaudry (1861-1942), fille de Joseph Beaudry et d'Émiliane Trudeau, épousera John Hepworth (Gand, 1888), fils de Matthew Hepworth et de Susanna Woodhead.

Voilà Boulanger¹⁵² qui reprend du mieux. L'innocent était si furieux qu'il s'est embroché lui-même sur l'épée de M. Floquet¹⁵³ qui ne faisait que parer un coup dirigé droit au cœur et qui l'eût certainement étendu mort. Boulanger était absolument enragé, et quand on l'entraîna après sa blessure, il voulait à toute force continuer. Si l'épée de Floquet avait dévié d'une demi-ligne à droite, ou à gauche, Boulanger se donnait un coup mortel en s'enferrant ainsi.

Il m'arrive de singulières choses depuis huit jours. L'automne dernier, j'avais été mis en relation avec des gens qui s'occupaient de cette fameuse succession Bonnet, qui a tant fait rire au Canada, aux dépens de Taché, et qui existe certainement. Ces gens avaient pour représentant à Paris un avocat du nom de De Vasson, qui me remit un mémoire très mal fait où on donnait quelques détails importants au sujet de la réalité de la succession. Mais le mémoire même constatait qu'il manquait des pièces importantes. Comme je n'avais ni le temps ni les moyens de dépenser quoi que ce soit sur une pareille affaire, j'avais dit à M. de Vasson que je ne pouvais pas m'en occuper. Voici comment j'avais été amené à parler de l'affaire.

J'étais un soir chez Mme de la Rivagerie, qui me dit :

– Ah, M. Dessaulles, si j'avais seulement une petite part de la succession Bonnet, dont une dame est venue me parler aujourd'hui, j'aurais bien de quoi doter mes deux filles. Vous n'avez pas entendu parler de cette succession ? C'est colossal.

– Mais, mon Dieu, oui, j'en ai entendu parler, et c'est au Canada. Un notaire de ma localité est venu en France précisément pour faire des recherches au sujet de cette succession, et est revenu en disant que la pièce principale manquait et ne serait jamais retrouvée.

C'est après cela que deux dames, se disant intéressées, sont venues me demander des renseignements sur ce qui s'était passé au Canada. Je leur dis qu'il n'y avait jamais eu rien de sérieux là au sujet de cette

152. Georges Boulanger (1837-1891), ministre de la Guerre en 1886-1887, puis député du Nord en 1888-1889. Entreprit une lutte pour venger les Français de leur défaite aux mains des Prussiens. Du parti de la Ligue des patriotes. Le boulangisme, parti revanchiste, a secoué la III^e République pendant les 4^e et 5^e législatures (1888-1893).

153. Charles Floquet (1828-1896), républicain, de la gauche radicale, président et ministre de l'Intérieur dans le cabinet Carnot. Il affronta en duel le général Boulanger le 12 juillet 1888.

succession (que je croyais alors chose en l'air), je vis leur avocat à leur demande, et je n'y songeais plus. Seulement le mémoire que m'avait prêté M. de Vasson établissait péremptoirement par des lettres des ambassadeurs de France à Londres, et par leurs conversations avec des membres de la Compagnie des Indes, que celle-ci avait bien réellement reçu d'un Bonnet, mort en revenant de Calcutta pour se fixer en France, un dépôt de trois millions sterling, ou 75 000 000 de francs. C'est un joli gâteau, comme tu vois.

Je n'y songeais plus depuis six mois quand avant-hier matin, une dame m'arrive sur les neuf heures (envoyée par Mme de la Rivagerie), qui vient me dire qu'elle est chargée par une dame qui représente les quatre héritiers Bonnet encore vivant en France, de me consulter sur ce qu'il y aurait de mieux à faire pour recouvrer la succession. Cette dame, qui est la comtesse du Manoir¹⁵⁴, a fait des dépenses considérables pour découvrir toutes les souches des Bonnet de France, a dressé un arbre généalogique complet de la famille depuis le François-Claude Bonnet¹⁵⁵, mort en revenant des Indes avec son immense fortune ; a soutenu leur procès contre le gouvernement français, qui avait fait apposer les scellés sur les biens de deux héritiers, a gagné ses deux procès, a dépensé en tout au-delà de 125 000 francs (25 000 dollars) jusqu'à l'année dernière, et ayant fait quelques pertes d'argent, ne peut plus continuer à s'occuper de l'affaire, mais elle est régulièrement fondée de pouvoirs, et c'est elle qui a la clé de l'affaire.

La dame qui est venue me trouver est Mme Beauregard, cousine de l'ex-général¹⁵⁶ dans l'armée du Sud, qui administre un domaine énorme en Italie, entre Florence et Pise, de 40 lieues d'étendue. La comtesse du Manoir, devenue vieille, l'a priée de l'aider à faire marcher l'affaire. Mme de

154. Simplicie Jeanne Rolin d'Ivry a épousé (16 mai 1867) Louis Roger Du Val du Manoir et fut appelée comtesse du Manoir. Voir Louis de La Roque, *Le Bulletin héraldique de France*, IX^e vol., 1890, p. 177.

155. Succession de François-Claude Bonnet (1771-1844), soi-disant roi de Madagascar. CALAMES, Ms 2780-2785. Voir aussi un Mémoire à consulter et Consultations par les héritiers Bonnet, contre la Compagnie des Indes orientales à Londres, juillet 1839, 23 p. « Claude-François Bonnet, né en 1715 en Franche-Comté, de Jean Bonnet et Jeanne Vincent, a quitté la France en 1730 pour les Indes orientales. Il est mort à Calcutta en 1793, sans postérité, laissant une fortune de 75 millions. Du fait de la guerre franco-anglaise, la succession n'a été ouverte qu'en 1821. » BNF.

156. Pierre-Gustave Toutant de Beauregard (1818-1893), né en Louisiane, général confédéré pendant la guerre de Sécession.

Beauregard ne peut rester longtemps en France et voudrait que je me mêle de l'affaire. Elle m'a remis une brochure imprimée, plus complète que le mémoire de Vasson, et qui ne laisse aucun doute quelconque sur la réalité de la succession, qui est ouverte depuis 1821. En 1861, le directeur du Musée de la Compagnie des Indes à Londres a informé un intéressé du nom de Boileau, mort depuis, mais marié à une Bonnet, que le dossier complet de l'affaire Bonnet était en bas dans leurs voûtes, que la succession était réelle, mais qu'on ne donnerait de renseignements qu'à ceux qui viendraient avec des papiers en règle et tous les noms des ayants-droit.

J'ai causé de cela avec Webb hier. Un de ses amis à Londres est un attorney de haute position et il va lui en parler. Il croit qu'en lui abandonnant par exemple un quart de la succession, il se chargera, car il est riche, de la poursuite de l'affaire en chancellerie et de toutes les dépenses nécessaires. Mme de Beauregard revient me voir demain matin, après avoir vu la comtesse du Manoir. Je vais voir quelles conditions on me fera.

Maintenant autre chose. Cette Mme de Beauregard, qui est une femme d'une très grande intelligence, est venue en France pour chercher un entrepreneur pour faire des travaux considérables dans la ville de Naples, égouts pour 25 000 000 et ouverture d'un boulevard allant vers la campagne devant coûter 75 000 000. Les fonds sont votés par le Parlement italien. Aussi la construction de trois forts sur les côtes près de Naples. Cela paraît tenir un peu de la féerie qu'une femme soit chargée de si énormes affaires, mais tous ses papiers sont parfaitement en règle.

Près du domaine qu'elle administre en Italie, vivait, sur une propriété contiguë, la comtesse Mirafiori¹⁵⁷, maîtresse de Victor-Emmanuel, restée mère de quatre enfants. Après la mort de Victor-Emmanuel, on ne la voyait pas d'un bon œil à la Cour du roi Humbert, mais on savait qu'elle possédait une grande partie de la correspondance secrète de Victor-Emmanuel, et on a plusieurs fois essayé de la lui ôter. Prévoyant des difficultés, elle avait confié les lettres à Mme de Beauregard sur le domaine de laquelle était un ancien vieux château des ducs de Toscane, dans lequel il y avait des cachettes souterraines impossibles à découvrir. Elle offrit donc des perquisitions chez elle qui naturellement n'eurent aucun résultat. Néanmoins on savait que la correspondance existait et ne pouvait être qu'entre

157. Rosa Vercellana (1833-1885), maîtresse de Victor-Emmanuel II, roi d'Italie ; elle est dite comtesse de Mirafiori et Fontanafredda par décret royal en 1858.

ses mains. Il y avait des lettres de Victor-Emmanuel à Napoléon III, à Cavour, à Garibaldi, à différents Italiens éminents, et le roi Humbert avait le plus grand intérêt à ce que ces lettres ne pussent être publiées. La comtesse Mirafiori est morte il y a deux ans et laissa son dépôt à la garde de Mme de Beauregard. Celle-ci se mit en relation avec M. Depretis¹⁵⁸, premier ministre, mort l'année dernière, et on lui dit qu'en échange de cette correspondance, dont on avait la liste, on lui donnerait ce qu'elle voudrait. Elle alla donc en personne remettre le dépôt au roi Humbert, dont elle a le reçu personnel, que j'ai vu, et le roi lui dit :

– Madame, je vais voir à ce que vous soyez remerciée comme il convient.

Et c'est par suite de ce grand service, car il y avait là des papiers compromettants pour Victor-Emmanuel, aux yeux des autres gouvernements, qu'on lui a donné le contrôle de l'octroi des travaux qui doivent se faire à Naples. Tout cela est déjà bien remarquable, mais ce qui l'est encore davantage, c'est que ces choses soient parvenues jusqu'à moi, inconnu et sans aucune espèce d'influences ici. La chance voudrait-elle me revenir ?

Webb, qui part demain ou dimanche pour Londres, a un ami très intime qui est un des grands *contractors* d'Angleterre. Il va lui proposer l'affaire. Et, comme toujours dans ces cas, celui qui lui aura procuré une affaire de cette importance a droit à une commission. Elle ne sera pas forte, mais enfin une petite commission sur une dépense totale de 150 000 000 (travaux de la ville et forts militaires) est déjà quelque chose. Il est d'autant plus probable que l'ami de Webb prendra cette affaire qu'il aura très peu de capital à sortir, car les travaux seront payés, les fonds étant votés, tous les quinze jours. Il n'y a donc presque pas de capital à avancer.

Mercredi, je saurai probablement si tout cela n'aura été que mirage ou sera réel.

Adieu, chère enfant, c'est bien plus pour toi et ta bonne mère que je désire réussir que pour moi-même. Adieu. Bien des baisers à tous. Ton père. LAD

Ne parlez de rien de cela hors de la famille.

158. Agostino Depretis (1813-1887), avocat, président du Conseil des ministres d'Italie, de 1876 à sa mort. Disciple de Mazzini, il participa à la conquête de la Sicile aux côtés de Garibaldi.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 779

8 rue des Moulins
[août 1888]

Ma chère enfant,

Je suis bien, mais mes yeux ne sont pas revenus. Néanmoins les objets sont dédoublés de moins loin de jour en jour. En regardant à droite, ils ne sont presque plus dédoublés, mais en regardant à gauche, ils le sont presque autant que jamais. Cela montre qu'il y a un muscle qui met du temps à reprendre son élasticité.

Je t'ai dit souvent qu'il me fallait fermer un œil pour voir le vrai bord du trottoir ou pour bien voir quelqu'un. Cela me donne l'air de regarder d'une manière particulière, paraît-il, car voici la petite aventure que j'ai eue hier au soir.

Je m'en allais chez Dion et passais derrière la Madeleine. Il faisait encore grand jour. Une femme passe à côté de moi et je fermai un œil pour la mieux voir, car elle me regardait. De suite, elle vint me prendre le bras. C'était une fille de trottoir. Je lui dis très tranquillement qu'elle s'adressait mal.

– Comment ? Mais vous m'avez fait un clin d'œil.

– Ah, grand Dieu, ce n'était pas un clin d'œil, et je voulus lui expliquer pourquoi il me fallait fermer un œil.

– Allons donc, dit-elle, vous croyez que je vais avaler celle-là ?

– Je vous assure, dis-je, que je suis obligé...

– Allons, dit-elle, à d'autres ! Quand on ne veut pas d'une femme, on ne l'appelle pas. Vous êtes un mal élevé.

Naturellement, je lui dis bonjour, mais elle me dit des injures pendant que je m'éloignais. Heureusement, il ne passait personne à cette heure derrière l'église – il était sept et demie, et j'en ai été quitte ainsi. C'est bien heureux que la chose ne me soit pas arrivée sur le boulevard. Je ne prévoyais pas celle-là par suite du dérangement de mes yeux.

Webb est parti pour Londres. La dernière expérience se fait aujourd'hui chez de la Bastie¹⁵⁹, sur le dernier liquide de Dion. Il s'est déclaré prêt à faire une affaire là-dessus, puis à prendre la batterie à vases poreux et la lampe à arc, si elle fonctionne bien. Si les batteries n'ont pas assez de force, nous aurons toujours une dynamo au besoin, mais sept ou huit batteries doivent la bien mener avec des charbons de petit diamètre. L'heure approche. Adieu.

Mille baisers affectueux à tous.

L.A. Dessaulles



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 623

8 rue des Moulins
18 janvier 1889

Ma chère enfant,

J'ai peu de chose à te dire depuis ma dernière. Je suis bien chagrin de savoir tes pauvres enfants malades. Il faut évidemment leur donner du repos, repos de l'esprit surtout. On ne gagne jamais rien à forcer les choses. Quand on force les plantes, on les tue, et quand on impose trop de travail aux enfants, on altère leur santé. On impose sans cesse aux enfants, ici surtout, des tâches et des devoirs qui fatigueraient un homme fait. Grand nombre de choses que l'on fait étudier aux enfants sont inutiles au temps où on le leur fait faire. Les méthodes d'enseignement sont toutes fautives. On fatigue les enfants de matières difficiles et rebutantes, même pour un homme. Il faudrait les faire lire beaucoup mais sans fatigue pour leur ouvrir l'esprit avant de les mettre sur les matières abstraites et qui exigent beaucoup de raisonnement.

Faire lire et rendre compte de ce que l'on a lu, ça devrait être le commencement. Et une fois l'esprit un peu ouvert, les mettre à la grammaire et autres choses sèches qui les intéresseraient davantage si on les y

159. François Royer de la Bastie (1830-1901), inventeur du verre trempé, technique brevetée en 1874.
<https://www.geneanet.org>

avait un peu préparés. Le fait est qu'en fait d'enseignement, on en est resté à la méthode jésuite d'il y a trois siècles, qui était alors un progrès incontestable sur l'ancien péripatétisme, mais qui n'est plus de saison aujourd'hui. Au temps de Lainez¹⁶⁰, successeur de Loyola et qui est le rédacteur de la *Ratio studiorum*, ou système des études dans le jésuitisme, on ne permettait presque aucune lecture à la seule exception de la vie des saints. On ne devait pas même lire les prières en langue vulgaire et tous les livres de prière étaient en latin. C'était un axiome dans l'enseignement jésuite du temps, et même jusque dans le siècle dernier, que l'étude de l'histoire était la perte des étudiants. Voilà pourquoi on s'est préoccupé de bourrer la tête des enfants de toutes les manières les plus réfractaires à l'esprit, afin de les détourner de la lecture. On ne permettait pas même la lecture de l'histoire ecclésiastique dans des collèges ecclésiastiques. Point de géographie, point de mathématiques, point de physique, car tout cela nuisait aux croyances.

Naturellement, on n'est pas aussi sot aujourd'hui ; mais on a toujours conservé le point de départ faux d'autrefois : ne pas faire lire les élèves et les occuper assez pour qu'ils n'aient pas le temps de le faire.

Les partisans des systèmes actuels peuvent dire ce qu'ils voudront, on ne se forme l'esprit et on ne s'ouvre l'intelligence que par la lecture et le compte rendu de ce qu'on a lu. Et c'était là la supériorité comme professeur, de M. Joseph Larocque (évêque depuis). Il nous faisait de vraies conférences et nous devions en faire le compte rendu. J'ai plus fait avec lui en un an de rhétorique qu'en deux ans de philosophie avec M. Raymond, qui nous tenait dans la haute métaphysique, que nous comprenions à peu près autant que le chinois.

Ainsi, je crois que le meilleur système est de commencer à intéresser les enfants, et ce n'est pas par la grammaire qu'on le fait. Donnez-leur des voyages, de l'histoire naturelle élémentaire, et les principales histoires anciennes et modernes, et vous leur donnez ensuite le goût de l'étude. En les mettant de suite sur la grammaire, vous les en dégoûtez. Ils apprendront bien plus vite l'orthographe par la lecture que par la grammaire, et quand ils la sauront par usage et par habitude, ils comprendront de suite les règles difficiles qu'on ne leur fait entrer qu'avec beaucoup de difficulté dans l'esprit, avant qu'ils n'aient un peu lu. Les enfants qui ne sont pas studieux,

160. Jacques Lainez (1512-1565), jésuite espagnol, supérieur de la communauté en 1558, successeur d'Ignace de Loyola.

dit-on, sont presque toujours rebutés par l'aridité des matières qu'on leur fait étudier. Au lieu de les intéresser, on les ennuie à mort. Intéressez-les et ils dévoreront les livres.

Si tes deux aînés sont fatigués du travail, faites-les lire, et ils avanceront plus en un an qu'avec deux ans de *rosa rosae*, et de traduction du latin. La lecture leur reposera l'esprit et soyez tranquille sur l'avenir. Ils seront nécessairement plus forts, ayant lu, que ceux qui auront fait leurs classes ordinaires sans lire. Ce sont mes lectures seules, faites de bonne heure, qui m'ont donné l'avantage au collègue.

Ainsi, ne craignez pas qu'ils perdent du temps, s'ils lisent, en les gardant chez vous. Ils se feront au contraire un fonds de connaissances acquises qui leur servira pour tout ce qu'ils auront à étudier. Donnez-leur des voyages et de l'histoire, un peu d'histoire naturelle, et ils se feront vite un besoin de l'étude. Puis parlez un peu de ce qu'ils lisent pour qu'ils en rendent compte, et les choses se fixeront mieux dans leur esprit.

Nous n'avons rien de terminé ici. C'est une entreprise difficile que de faire une lampe économique mais purement mécanique. Toutes les lampes actuelles coûtent cher. Celui qui aura une lampe à bon marché aura une belle affaire. Je pense que Dion a la vraie méthode. Notre dernière expérience d'avant-hier, sur sa dernière modification, semble avoir décidé la question du mécanisme. Les derniers 40 francs qu'il avait à sa disposition ont produit un excellent résultat. Nous pouvons avoir 40 ou 50 fr. de plus en crédit chez l'ouvrier, et je pense que la dernière modification adoptée aura le résultat voulu, et la lampe sera arrivée au dernier degré de simplicité possible. Pas de mouvement d'horlogerie, pas de bobines. Un simple poids contrebalancé par un ressort, pour rapprocher ou éloigner les charbons.

Adieu, chère enfant. Mes meilleurs baisers à ta bonne mère et à tous les tiens. L.A.D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 638

8 rue des Moulins
6 juillet 1889

Ma chère enfant,

Auguste vient d'arrêter son passage pour le 8 août, par le *Parisian* et ils partiront de Paris le 2 ou le 3. Les nouvelles de Belgique sont bonnes. Emma¹⁶¹ est déjà presque complètement bien. Elle avait été à deux doigts de la mort. Émiliane est avec Alexina¹⁶² dans un petit recoin de Belgique, Laroche, qu'elle décrit comme le plus délicieux endroit qu'on puisse voir. Dans quelques jours, elle ira aux bains de mer de Blankenberghe et Emma ira l'y rejoindre. Elles tâcheront d'être à Paris avant le départ de Louisa, mais ça n'est pas encore sûr. Si elles ne peuvent pas venir à temps, elles ne viendront guère à Paris qu'en septembre.

Je cours un peu avec le Dr Métivier¹⁶³. Il suit les opérations de Péan¹⁶⁴ et voit tous les deux jours charpenter des hommes et des femmes dans les plus terribles opérations de la chirurgie. Ils appellent cela des opérations splendides. Dans tous les cas, il a vu ici des opérations qui ne se présentent que rarement dans les campagnes, et il trouve qu'au seul point de vue de sa profession, son voyage lui vaut quatre fois ce qu'il lui coûte. La pince inventée par Péan rend sans danger des opérations impossibles il y a seulement dix ans. C'est une petite pince, très petite et à ressort. Quand une artère ou une veine sont coupées, le sang en jaillirait en abondance, mais immédiatement la pince est appliquée à l'extrémité et le sang ne peut plus passer. Des opérations qui causaient autrefois des hémorragies d'où s'ensuivait souvent la mort, se font aujourd'hui sans faire perdre un verre à patte de sang. Métivier pourra maintenant entreprendre des opérations qu'il

161. Emma Beaudry, épouse de John Hepworth, habite en Belgique. Elle vient de donner naissance à un premier enfant qui ne vécut pas. Elle est soignée par Émiliane, sa mère, et Alexina, sa sœur.

162. Alexina Beaudry (1855-1936), fille du marchand Joseph Beaudry et d'Émiliane Trudeau, seconde épouse de Godfroy Papineau. Émiliane a voulu éloigner sa fille Alexina de Godfroy qui souffre d'éthylisme.

163. Moïse-Martin Métivier (1834-1892), né à Saint-Charles-sur-Richelieu, exilé avec sa famille à Plattsburgh en 1837; étudia la médecine à l'Université Laval à Québec, admis à la profession en 1862, maire de Sainte-Brigide-d'Iberville. Pratique à Saint-Jean-sur-Richelieu et emménagea à Holyoke en 1873. Fondateur du journal *Le Courrier* d'Holyoke en 1874. Alexandre Bélisle, *Histoire de la presse franco-américaine*, Worcester, Mass., 1911, p. 281-282.

164. Jules Péan (1830-1898), médecin, chirurgien, inventeur en 1868 de la pince hémostatique, dite pince de Péan, qui limite les saignements pendant une chirurgie.

n'aurait jamais osé faire avec les moyens qu'il possédait. Il va maintenant suivre les opérations du D^r Guyon¹⁶⁵, qui est considéré comme le meilleur spécialiste pour les maladies de la vessie. Il opère sans cesse sur ces cas. Il suit aussi les cours du D^r Luys¹⁶⁶ sur la physiologie du cerveau. J'y ai vu avec lui des cas d'hypnotisme excessivement remarquables.

La saison est superbe, trop belle, car il faudrait de la pluie pour les choses nécessaires. Les voyageurs sont heureux du beau temps, mais les agriculteurs et les jardiniers s'en plaignent. Dans tous les cas, l'affluence à l'Exposition est toujours énorme. Il monte jusqu'à 20 000 personnes dans la journée à la Tour Eiffel, mais on n'en peut monter plus de 5000 à la dernière plateforme. Les autres restent dans les restaurants de la première ou sur la seconde, pendant quelque temps. À 100 000 fr. par jour, la Tour sera payée en 50 jours, c'est-à-dire qu'elle se paiera au moins deux fois et demie pendant la durée de l'Exposition.

J'ai beaucoup été dans la galerie des Machines. On en voit de superbes. Il y a là un tour pour les arbres de couche des navires, ou pour tourner des canons, ou les percer, qui est composé de pièces colossales. On peut tourner un cylindre plein en fer de 60 pieds de long et deux pieds de diamètre. Tu peux juger de ce que cela pèse; au moins 6 à 700 tonneaux. Trois ou quatre hommes remuent le tout avec facilité, mais c'est par des mouvements très lents. Louisa parcourt l'Exposition en chaise roulante et c'est elle qui est la moins fatiguée le soir. Mais là où il n'y a pas de chaise roulante, il faut souvent qu'elle s'abstienne. Je parle de ce qui n'est pas exposition. Elle n'a pu visiter qu'une petite partie du Louvre et de Versailles, ou des Invalides.

Comme M. Leduc est rendu depuis quelques jours, vous aurez appris qu'il n'a pu rien me laisser puisqu'il est parti avant l'arrivée de ta lettre. Je ferai les achats aussitôt que quelque chose m'arrivera, et Louisa les emportera.

L'échophone est presque fini. L'audition des violons se fera le 16 et nous cherchons un bon amateur pour le jour.

165. Jean-Casimir-Félix Guyon (1831-1920), né à Saint-Denis de la Réunion, chirurgien urologue français à l'Hôpital Necker. Auteur de *Leçons cliniques sur les affections chirurgicales de la vessie et de la prostate*, Paris, Baillière, 1888.

166. Jules-Bernard Luys (1828-1897), neurologue et psychiatre aliéniste, à l'Hôpital de la Salpêtrière et à l'Hôpital de la Charité de Paris. Fonda *L'Encéphale*, qui publie des travaux en neurologie expérimentale, journal qui deviendra en 1890 *La Revue d'hypnologie théorique et pratique*.

Je découvre tous les jours quelque chose de nouveau dans l'Exposition. C'est un ensemble immense et des détails infinis. Partout, on voit, le dimanche surtout, d'immenses mers de têtes, autour du grand bassin, autour et sous la Tour. Nombre de gens emportent leur souper et c'est par tombereaux que l'on emporte les restes.

Nous avons subi avant-hier un gros mécompte. L'Américain qui offrait de prendre la bobine pour les États-Unis a perdu subitement une fille de douze ans et est reparti le lendemain, avec le corps, pour les États-Unis.

Mais si l'échophone parle bien, tout ira bien, et je ne vois pas qu'il y a grand doute sur le résultat, car la plaque tendue de Dion est bien supérieure à celle d'Edison.

Bien des baisers à tous. LAD



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 640

8 rue des Moulins
7 août 1889

Ma chère enfant,

Il y a longtemps que je t'ai parlé de l'Exposition, où l'affluence est toujours la même, de 100 à 130 000 par jour, la semaine, et de 200 à 300 000 le dimanche. Les gazons et les plates-bandes de fleurs reçoivent souvent des dégâts sérieux. En prévision de cela, le jardinier en chef de la pépinière de la ville avait fait lever environ 200 000 pieds carrés de gazon que l'on tenait frais et arrosé tous les jours, et avec lequel on remplaçait les gazons abîmés par les foules. Mais il paraît que la fête de vendredi 2 va avoir épuisé cette réserve. Mais puisqu'on avait trouvé 200 000 pieds ou près de 7 arpents carrés, on en trouvera bien 100 000 de plus. Dans tous les cas, il y a de l'ouvrage pour une dizaine de jardiniers pendant sept ou huit nuits pour réparer les dommages causés.

Cette fête était donnée en l'honneur du shah¹⁶⁷ qui est tout heureux de la manière dont il est reçu. Il est logé dans une magnifique maison, entourée d'un immense jardin, maison qui avait été bâtie pour un des rois de la finance, que le krach de 1822 a étendu sur le carreau et qui en est mort. On l'a meublée avec les articles du garde-meuble et avec un luxe oriental. Les principaux appartements sont tendus de tapisseries des Gobelins, et tous les meubles sont des pièces historiques, depuis Henri IV et Louis XIV, jusqu'à Louis XVI et Napoléon I^{er}. Il y a là des vases de Sèvres évalués à 20 et 30 000 francs, des nécessaires de toilette en Sèvres et en vieux Saxe, valant encore davantage.

Une grande fête lui a été donnée dimanche à Versailles, avec une merveilleuse illumination des parterres et des jets d'eau. C'est, paraît-il, un homme de valeur qui, au contraire des rois asiatiques, s'est occupé d'études sérieuses et possède un grand degré d'instruction. Ses observations sur ce qu'on lui montre à l'Exposition le prouvent. Et cela est assez remarquable chez un homme qui a d'abord trois femmes légitimes, qui vivent dans son intimité immédiate; puis neuf autres qui forment une sorte de seconde intimité moins intime, puis enfin un harem de 200 Circassiennes qui forment la troisième intimité.

Voilà donc un homme qui ne manque pas d'occupations intimes, et il lui a évidemment fallu une certaine force de caractère pour songer à étudier.

On voit à l'Exposition des gens et des costumes de tous les points du globe. Les Noirs du Sénégal et du Gabon, les Jaunes un peu noirs de la Chine, les Jaunes plus noirs encore de l'Auman, de la Cochinchine et du Tonkin, hommes et femmes; puis les Berbères de l'Afrique, les Gitanas d'Espagne, et les Japonais bistrés, tout cela se montre en costume, danse et s'exhibe avec force clinquant et couleurs voyantes, le tout accompagné des plus abominables musiques et de cris stridents qui vous font grincer les dents. Les femmes annamites sont de la taille de nos jeunes filles de 12 à 13 ans, peu formées, avec membres grêles et air maladif. Leur danse ne consiste qu'en une espèce de déhanchements disgracieux, accompagnés de cris de bêtes fauves. C'est à qui vous déchirera le plus les oreilles. Mais ils ont un succès fou et leur petit théâtre est toujours plein quoiqu'on n'y

167. Nasseredin Shah (1831-1896) – en persan: ناصرالدین شاه – Source: *The Illustrated London News*, 19 octobre 1889, montrant Nasseredin Shah Qajar visitant l'Expo de Paris.

comprenne rien. Une pièce commencera le lundi pour ne se terminer que le jeudi ou le vendredi, mais on n'y voit naturellement que du feu, puisqu'on ne comprend pas. Dans tous les cas, ce n'est pas pour l'élégance des formes féminines qu'on va les voir. Les négresses Achantis d'il y a deux ans, au Jardin d'Acclimatation, avaient une bien autre tournure.

La Tour Eiffel reste le clou de l'Exposition. 20 000 personnes y entrent tous les jours dont le quart ou un peu moins se rendent jusqu'à la plus haute plateforme. J'y suis monté avec Métivier et c'est étonnant comme on y voit Paris rapetissé. De la tour du Trocadéro, ou de l'Arc de Triomphe, on voit la Madeleine, l'Opéra, Notre-Dame, le Panthéon dans un lointain respectable, mais du haut de la Tour, tout cela est singulièrement rapproché, l'angle de vision se trouvant plus aigu. Au premier étage de la Tour, les quatre grands restaurants font des affaires considérables, ainsi que les magasins. 12 ou 13 000 personnes par jour ne dépassent pas cet étage. C'est devenu une mode d'y aller déjeuner ou dîner pour les gens riches, et le demi-monde est dans une joie et une animation extraordinaire. Pour un déjeuner ou dîner, et surtout souper, entre ciel et terre, ces dames consentent à tous les sacrifices. Il y a quelques jours, une bonne bête d'Anglais, bourré de *banknotes* avait commandé un souper splendide pour dix couples. Mais on réussit si bien à le droguer qu'il s'endormit au premier service, ces messieurs et ces dames s'en donnèrent à cœur joie, sablèrent le champagne à 20 francs la bouteille, firent un compte épouvantable et détalèrent un quart d'heure avant la fermeture. On vint alors réveiller mon homme qui jura et tempêta sur un compte de 7 ou 800 francs à payer et redescendit, livré à ses réflexions.

Il y a des restaurants à bon marché dans les coins éloignés, et des restaurants dans les grands prix au centre. Dans un petit restaurant américain, très bien tenu, on dîne admirablement pour 2 fr. 50, vin compris. Mme de Buxhoeveden¹⁶⁸ m'y a amené plusieurs fois, mais un jour qu'elle était fatiguée et ne voulait pas aller loin, elle entra au restaurant

168. Caroline McKnight (1827-1905), Américaine originaire du New Jersey, veuve du comte Konstantin von Buxhoeveden (1824-1874), a un pied-à-terre à Paris, mais habite à Nice depuis au moins 1865. Son mari, un aristocrate, est fils du comte Alexander von Buxhoeveden (1783-1837), né à Saint-Petersbourg, décédé à Tallinn (Estonie). Le patronyme est ainsi nommé d'après le village de Bexhövede, archevêché de Brême. Entre 1881 et 1895, la comtesse a signé quelques contrats et fourni de fortes sommes pour la commercialisation des inventions de Dion et de Dessalles. BHVP, fonds Louis-Antoine Dessalles, Ms 1479-1, notamment les pages 7, 14, 53. On trouve en français les variantes Bouxhoeveden et Bouxhowden.

Spiers-et-Pond, succursale du grand restaurant de Holborn, à Londres. Un steak de un franc ailleurs en coûtait 5 là et les poulardes du Mans, qui sont grosses comme des dindes moyennes, s'y vendent à raison de neuf francs pour le quart de l'oiseau ou 36 francs la pièce, toute cuite comme de raison. Malgré la fatigue, la bonne comtesse se décida à retourner au petit restaurant américain. On n'aurait pas pu dîner à deux à moins de 15 francs. Il m'a, comme de raison, fallu l'accompagner plusieurs fois dans l'Exposition. Je lui avais trouvé deux chambres à louer chez Mme de la Rivagerie qui est, depuis six semaines, sur l'avenue de La Bourdonnaye, qui longe le Champ-de-Mars au nord-est, et où elle a pris à bon marché un reste de bail de 15 mois. La comtesse avait pris les deux chambres à 6 francs chaque, parce qu'elle attendait sa sœur, Mme Storrow, qui était en Angleterre. Diverses raisons ont empêché celle-ci de venir de sorte que la pauvre comtesse en a été pour ses 12 francs par jour, elle qui était allée là pour payer moins cher. Cela lui a donné sur les nerfs et elle a été quelquefois peu aimable pour les demoiselles de la Rivagerie, qui se mettaient en quatre pour l'obliger parce que j'avais fait l'arrangement. Mais enfin, ce n'était pas la faute de Mme de la Rivagerie si la sœur n'avait pu venir. Il y aurait eu querelle au départ, mercredi dernier, et la comtesse avait absolument tort, si je n'étais pas inopinément survenu. Elle voulait rogner le compte d'une manière déraisonnable et Mme de la Rivagerie n'avait pas à lui faire de présent, car elle est restée dans une situation gênée par suite des 7 ou 800 fr. que la maladie de son enfant lui avait jetés sur le corps. La comtesse n'osa pas se montrer mesquine en ma présence et finit par payer de très mauvaise humeur. Elle n'a pas tenu le moindre compte des attentions de toutes sortes qu'on lui a montrées. Il est clair que sa perte de 6 fr. par jour pendant 20 jours la mettait hors des gonds, mais cela ne signifie rien pour elle, et elle fait sans cesse de petites dépenses folles qui ne font qu'illustrer sa mesquinerie sur les choses sérieuses. J'avais déjà remarqué ce penchant chez elle de lésiner sur des riens et de jeter l'argent par les fenêtres sur autre chose. Au reste, je n'ai jamais eu personnellement qu'à me louer d'elle, mais aussi je lui rends sans cesse des petits services qu'elle ne trouverait personne ici disposé à lui rendre, car les Français ne savent absolument pas ce que c'est que de se déranger d'une ligne de leur chemin pour obliger quelqu'un. Leur égoïsme rapace n'a pas de bornes. En paroles, c'est superbe, mais n'ayez pas la sottise d'accepter quoi que ce soit.

Après la joaillerie, c'est l'ameublement qui offre les plus belles choses. Il y a dans toutes les sections des chambres à coucher et des salons agencés

avec un goût merveilleux. Les lits sculptés, ou en mosaïque de bois, les toilettes en marbre ou en bois doré, les glaces avec cadres dorés, sculptés à jour, les nécessaires en marqueterie, les parquets en mosaïque de bois de couleurs naturelles et formant des dessins d'une complication et d'un éclat étonnants, les tentures en tapisserie d'Aubusson, peu inférieures au fond à celles des Gobelins, les candélabres à 8 et 10 branches de six pieds de haut en verre taillé, les guéridons en bois pétrifié de l'Arizona, en malachite de Russie, en mosaïques de Florence, les rideaux de lit et de fenêtre en laine ou satin, d'une incomparable richesse, tout cela vous éblouit et vous ne savez auquel donner la préférence. Vous avez une interminable suite de salons et de chambres à coucher ou salles à dîner qui n'attendent que des occupants. Une immense glace de Saint-Gobain, sans tain, a 22 pieds de haut et 15 de large. Elle n'offre pas la plus petite bulle et est d'une transparence telle, malgré son épaisseur d'un demi-pouce, que bien des gens se demandent pourquoi cet immense cadre où il n'y a rien. Il faut être dessus pour voir qu'il y a là une glace. Elle pèse tout près de 2000 livres et il faut toute une charpente pour la mâter debout ou la descendre.

Il y a un superbe salon dont le fond et les côtés sont formés de trois immenses glaces presque aussi grandes. Dix personnes y sont multipliées à l'infini.

Des fêtes splendides ont été données en l'honneur du shah. Celle de dimanche au soir, au palais de l'Industrie, comprenait un orchestre de 1200 musiciens militaires sous la direction du chef de musique de la Garde républicaine. L'effet a été splendide. Je devais y assister, mais le billet que l'on m'avait promis n'a été remis à l'hôtel que lundi matin. La poste en est responsable. Le fait est que le service est devenu si énorme qu'il y a des oublis.

Il traverse à Calais et Boulogne, sans compter Dieppe et Le Havre, au-delà de 1500 Anglais par jour. Les Anglaises de province s'attifent d'une manière absolument risible. Il y en a qui se promènent en camisoles blanches, qui sont l'équivalent d'une chemise. Ça ne vaut vraiment pas la peine d'avoir tant de peur de prononcer le mot quand on montre la chose. Quelques-unes viennent avec de grands chapeaux de bain. On ne peut pas circuler dans l'Exposition sans en voir plusieurs qui sont attelées de la manière la plus risible. Et c'est étonnant comme elles sont toutes plates. Les paysannes françaises sont généralement très garnies et le nombre de femmes dans Paris qui en ont vraiment trop par-devant, par-derrière et

sur les côtés, est considérable. Je rencontre tous les jours des femmes beaucoup plus fortes que Louisa, et Mme Bureau témoignait tout son contentement de se trouver toute petite ici. Mais on dirait vraiment que l'on choisit en Angleterre les gaules féminines pour les envoyer ici. Oh, naturellement, j'ai vu plusieurs Anglaises très belles et bien mises, mais il y en a un nombre immense qui sont sèches et roides comme des perches. C'en est navrant. Et elles ne doutent de rien, se fourrent où elles n'ont que faire, bousculent les autres pour arriver aux premiers rangs et agissent exactement comme si elles étaient seules dans les espaces resserrés comme dans les grands. J'en ai vu une, il y a quelques jours, mince et beaucoup plus grande que moi, et qui portait un chapeau garni de plumes de coq toutes droites, qui ajoutait au moins 8 pouces à sa taille. Il fallait se retourner pour l'étudier, et elle a fait un effet énorme.

On a fait des études importantes sur l'effet de la Tour Eiffel sur la météorologie locale. Cet énorme paratonnerre, de près de mille pieds de hauteur, a réellement modifié certaines conditions atmosphériques. Il y a eu incomparablement moins d'orages, d'éclairs et de tonnerre cette année à Paris qu'auparavant. Il y en a à quelques lieues hors de Paris, comme d'habitude, mais dans Paris il n'y en a eu que deux depuis le mois d'avril, et très peu violents. Après quelques jours de forte chaleur, la température se rafraîchissait par suite des orages dans les environs de Paris, car nous n'avons pas eu de tonnerre sur Paris depuis près de trois mois. Il est clair que la Tour soutire l'électricité atmosphérique et l'envoie dans la terre. Elle est reliée au sol humide par un grand nombre de fils de cuivre et l'électricité les suit. Cela démontre qu'avec un système de mâts en fer, de 150 à 200 pieds de hauteur, on pourrait modifier notablement les phénomènes météorologiques. Et ils pourraient être considérablement espacés.

Je reçois une lettre d'Emma qui m'annonce l'arrivée à Paris, dimanche prochain, de son mari¹⁶⁹ et de son frère¹⁷⁰. Ils viennent tous deux visiter l'Exposition et passeront huit jours. Je leur ai retenu une chambre dans l'hôtel. Émiliane, Alexina et Emma viendront plus tard. Emma reste avec

169. John Hepworth, de Belgique, époux d'Emma Beaudry.

170. Albert Hepworth (1856-1898), né à Gand, fils de Matthew Hepworth et d'Elisa Standring. Demi-frère de John, Albert a épousé Sarah Ann Haigh. Il est « fabrikant » de textile, établi à Wetteren (Belgique). Les notes généalogiques concernant la famille Hepworth nous ont été fournies par Jacques Hellemans, de l'Université libre de Bruxelles.

une douleur dans une jambe que la moindre fatigue fait revenir. Mais elle pourrait, à l'Exposition, se servir d'une chaise roulante.

Adieu, chère enfant. Embrasse bien ta maman et tous les tiens pour moi. L.A.D.

Je t'envoie une description du mécanisme des fontaines lumineuses.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 645

8 rue des Moulins
8 novembre 1889

Ma chère enfant,

J'ai eu le grand bonheur de voir ton bon mari et de lui faire les honneurs de l'Exposition. Arrivé à Londres lundi matin, il a reçu ma lettre qui l'attendait depuis la veille, dimanche, et il m'a télégraphié qu'il arriverait mardi matin. Après avoir pris une tasse de café avec pain et beurre, nous sommes partis pour l'Exposition et [sommes] entrés par la porte Rapp. Je l'ai fait commencer par la Tour Eiffel, les beaux-arts, statues de la galerie Rapp et les tableaux des longues galeries du palais des beaux-arts. Entrés à 9½, nous avons fini – en marchant un peu vite et ne nous arrêtant qu'aux morceaux de choix – à 11¼. Nous avons alors traversé la section anglaise et la section belge, où il a admiré des voiles de mariée en point à l'aiguille de 7 et 8000 francs – ils tombent jusque sur la traîne de la robe et ont deux mètres dans la plus grande largeur. De là, nous avons traversé la section autrichienne où les verres de Bohême ont des formes et surtout des teintes si charmantes. Le fait est qu'en regardant les diverses étagères, et il y en a plus de quarante, nous demandions comment se décider pour une chose plutôt que pour une autre. De là nous nous sommes rendus à l'un des bouillon Duval¹⁷¹ et avons eu la chance de ne faire queue que 5 minutes. Après le lunch, nous sommes allés dans la galerie des Machines où nous avons marché en différents sens pour avoir une bonne idée

171. Bouillon Duval: restaurant à bon marché, tenu par Alexandre Duval (1847-1922), célèbre restaurateur parisien. Fréquenté par le peintre Auguste Renoir. « Il lui restait en poche six francs cinquante; il alla déjeuner au bouillon Duval. » Maupassant, *Bel-Ami* (1885).

d'ensemble. Puis nous sommes rentrés dans le grand vestibule et sommes arrivés au dôme central en regardant de tous côtés et les objets exposés dans le grand vestibule et les portiques monumentaux conduisant aux diverses galeries des industries diverses. Sous le dôme, dont l'ornementation est merveilleusement réussie, sont deux splendides tapisseries des Gobelins qui écrasent toutes les peintures par leur merveilleuses teintes ; puis dans un salon à droite, les tapisseries de Beauvais, d'un genre différent mais presque aussi belles que les autres. Elles n'en ont néanmoins pas les énormes dimensions. La tapisserie intitulée *La Filleule des fées* a 22 pieds de long sur 12 de haut. On a mis 6 ans à la faire. L'autre n'est que très peu moins grande. Celle-là a une bordure de feuilles, de fleurs et de fruits que l'on jurerait pouvoir cueillir, tant elles sont en relief sur le fond. Dans le salon faisant vis-à-vis, sont les produits de Sèvres qui d'ailleurs encadrent tout le bas du dôme. En haut, sont les garnitures de tapisseries préparées pour le grand escalier du sénat et celles destinées au palais de l'Élysée, fleurs sur fond jaune serin. Elles sont exquis.

De là nous sommes passés dans la joaillerie, puis les joujoux, poupées, [...] pour les poupées avec meubles appropriés, petits fauteuils et petites chaises, petites armoires à glace et petites tables, services à dîner et à thé, enfin rien n'y manque. Pour les garçons, des régiments entiers de soldats, des citadelles bordées de canons, des vaisseaux de guerre à vapeur, des voitures à deux chevaux, à quatre chevaux, magnifiquement attelées et ayant jusqu'à deux pieds de haut. Puis des oiseaux automates chanteurs, et chantant aussi bien que les meilleurs chantres des bois. Plus loin, des toilettes merveilleuses pour les merveilleuses et des soieries d'une beauté étonnante, fleurs en velours sur fonds de paille avec des contrastes et des juxtapositions de couleurs ravissants. Quel dommage que nous n'ayons pas pu jouir de tout cela ensemble ! Ta bonne mère se serait pâmée d'aise devant les dentelles et certaines soies bleues avec plumes noires ou brunes, qui semblent posées sur la robe au lieu d'être dans le tissu.

De là nous sommes passés dans les lourdes machines en fer, canons de trente pieds de long, jusqu'à 45, lançant un boulet à quatre lieues, c'est-à-dire que de Montréal on pourrait détruire le Sault, Lachine, La Prairie, Boucherville et même Varennes. Nous avons vu des manivelles d'hélices de navires pesant 20, 30 000 livres et des coupoles en acier de 8 et 10 pouces d'épaisseur. Là nous avons terminé la journée et sommes revenus en ville.

Comme Béique avait peu dormi la nuit précédente, nous avons dîné à six heures, avons fait le tour du Palais-Royal et il est rentré à 8½ et s'est couché. Il y avait, ce jour-là, 260 000 personnes dans l'Exposition.

Mercredi matin, nous sommes partis à 9 h, sommes rentrés aux Invalides, avons vu la magnifique exposition du ministère de la Guerre, avec des canons et des obusiers prodigieux, et des plaques de fer de 15 pouces d'épaisseur percées par des boulets dans les essais faits au Creusot et autres chantiers. Nous avons ensuite visité la pagode de la Cochinchine, les palais de l'Aunam, du Tonkin, des colonies françaises réunies, de la Tunisie, de l'Algérie, et Béique est allé voir le chemin de fer glissant¹⁷². Là nous avons pris le chemin de fer Decauville et nous sommes rendus au Champ-de-Mars en faisant tout le tour de l'Exposition. Arrivés à l'extrémité de la galerie des Machines, sur l'avenue de Suffren, nous sommes entrés sans faire queue au bouillon Duval de ce côté et avons déjeuné.

De là, nous sommes descendus dans la rue du Caire, sommes rentrés un peu dans la galerie des Machines, avons un peu visité les locomotives, wagons 89, puis sommes rentrés dans les industries diverses.

Nous avons parcouru la galerie des ameublements, sommes revenus par la galerie des tapisseries et meubles de luxe, sommes retournés au grand vestibule par les galeries de la céramique et de la verrerie, et sommes revenus par la galerie de l'orfèvrerie. Chaque galerie a près de 500 pieds de long, ainsi tu vois que nous avons marché. Béique a admiré l'énorme glace de Saint-Gobain, de 23 pieds de haut et 13 de large, puis le salon formé de trois glaces presque aussi grandes, faisant angle, puis nous sommes trouvés en face de l'exposition des fourrures russes qui occupe un pan énorme et un plancher de 70 pieds par 40.

De là nous sommes passés en Norvège où il y a aussi une superbe exposition de fourrures et des vues perspectives des mers du Nord, avec des animaux sur les glaçons et des oiseaux de mer suspendus à des fils et paraissant voler dans l'espace. De là, nous sommes venus parcourir la section américaine, puis la section italienne où Béique a admiré de tout son cœur nombre de statues ravissantes. De là nous sommes passés dans la galerie des instruments de musique, puis dans le palais des arts libéraux,

172. Chemin de fer glissant : à propulsion hydraulique (système L.D. Girard). *L'Exposition de Paris (1889)*, vol. 3, illustration p. 37.

sommes montés dans les galeries pour voir la librairie et la photographie françaises, où il y a [de] superbes choses, et nous sommes descendus dans les pavillons des diverses puissances, Japon, Inde, Chine, puis Guatemala, Colombie, Uruguay, Venezuela, Bolivie, République argentine, Mexique, &&. En passant, nous étions entrés dans le pavillon du globe terrestre où la Terre est représentée au millionième de sa grandeur réelle, c'est-à-dire 15 mètres¹⁷³ de diamètre. Nous sommes montés en haut et là nous descendons un plan incliné en spirale qui fait trois fois le tour du globe et permet de le voir partout.

Enfin, nous sommes allés passer sous la Tour Eiffel et sommes allés voir l'histoire de l'habitation humaine. Pendant ce temps, le Champ-de-Mars s'emplissait comme jamais il ne l'avait été encore. Il y avait au-delà de 400 000 personnes dedans et la circulation était très difficile sur certains points. Partout une interminable mer de têtes. Il fallait dîner, mais ça devenait un problème pas trop aisé à résoudre, car Béique voulait rester pour l'illumination du soir et les fontaines lumineuses. Au bouillon Duval, près de la Seine, il y avait déjà une queue de 200 pieds de long. Je conclus à remonter à l'autre bout, dans l'espoir qu'en allant dîner un peu tard la foule serait moins grande. Nous sommes remontés jusqu'au dôme central où ç'a été toute une affaire d'entrer, toute une affaire que de remonter le grand vestibule qui était bondé ! Dans la galerie des Machines, on pouvait circuler un peu et nous sommes allés au bouillon pour y trouver une masse de 700 ou 800 personnes qui attendaient. J'allai acheter deux pâtés à la viande à une boutique où il fallait arracher ses habits pour pénétrer jusqu'au comptoir. Puis nous décidâmes d'essayer du bouillon. Mais après avoir été debout une demi-heure sans avancer d'un pas, nous conclûmes à rentrer dans la galerie et à manger nos pâtés. J'entrai en contrebande dans un petit carré réservé, nous nous assîmes sur une table et mangeâmes nos pâtés. Un quart d'heure après, le propriétaire vint nous prier de détalier. Je lui dis que c'était très français, ce qu'il faisait là, refuser à des visiteurs de s'asseoir sur une table qui pouvait supporter des canons. Dans tous les cas, nous avons pris un acompte. Nous revînmes vers le dôme central et sortîmes voir l'illumination qui était alors complète. Le dôme central, tout couvert de gaz, la Tour avec ses immenses lignes de fer et au loin le Trocadéro tout resplendissant, puis les pelouses bordées de lampes

173. Plus exactement: 12,74 mètres de diamètre.

électriques sortant de l’herbe et se touchant presque. Au moins 5000 lampes électriques dans l’herbe!

Nous allâmes à un Café prendre un grog chaud, assis sur notre table, les chaises étant toutes prises. Alors nous sommes retournés à la Tour, qui devait être illuminée avec des feux de Bengale. Après avoir circulé un peu longtemps pour pouvoir nous approcher des fontaines lumineuses, au milieu d’une foule énorme, nous réussîmes à nous placer très bien. À huit heures, elles commencèrent à jouer. Nous ne voyions que les grands jets, les petits [étant cachés par] la foule, mais nous voyions très bien les grands. Ton mari a bien admiré ce ravissant spectacle. Après une demi-heure, la Tour s’est embrasée sur la hauteur de feux rouges. Elle l’a été six fois. Après la deuxième fois, nous nous sommes dirigés vers l’avenue de La Bourdonnaye¹⁷⁴, pour aller souper à un restaurant en dehors.

J’oublie de te dire que comme nous parcourions la rue des habitations, nous avons rencontré Mme de la Rivagerie et sa fille Gabrielle, qui avaient voulu voir l’Exposition une dernière fois. Je leur ai introduit Béique dont elles ont été très heureuses de faire la connaissance et qui leur a plu beaucoup.

Après le souper, à 9½, au restaurant, nous avons repris le chemin de la maison, mais avec l’effroyable foule qui sortait par toutes les portes il n’y avait pas à songer à prendre un omnibus ou une voiture, et nous sommes revenus à pied, après une journée réellement forte, toujours debout dans une foule pareille. Heureusement, dans les foules françaises il n’y a jamais le moindre désordre et tout le monde se prête aux circonstances avec bonne humeur. J’écris à la course, il se fait tard. Béique est reparti pour Londres hier matin et reviendra s’embarquer ici à moins d’imprévu.

Mille baisers de celui qui vous aime. D.

J’oubliais tantôt que l’on peut mettre une lettre jusqu’à 8 h du soir par la malle française, le train en relation avec le *steamer* partant à minuit.

Tu n’as pas d’idée de la rapidité avec laquelle l’Exposition se vide. Dès hier, à midi, tous les pianos, au moins 90, étaient sortis. À quatre heures, l’immense galerie Rapp était déjà veuve de la moitié de ses statues. La

174. Avenue de La Bourdonnais, 7^e arrondissement, d’après Bertrand-François Mahé de La Bourdonnais (1699-1753), amiral et gouverneur des îles Maurice et de La Réunion.

section anglaise, la section américaine offraient des montagnes de caisses. Les chemins de fer recouverts par des graviers dehors et des planchers au-dedans, sont à découvert ce matin et on commence à transporter les grosses pièces. Des camions énormes circulent de tous côtés, se remplissant de meubles et de petites machines. Lundi on commencera les grosses. Mais il y en a beaucoup dans la galerie des Machines, qui demanderont du temps pour le démontage. Un canon pesant 150 000 livres avec son affût ne se transporte pas comme un *sideboard*, buffet comme on dit ici.

Dès lundi, le public pourra recommencer à monter dans la Tour Eiffel, qui va être isolée par des palissades, avec allée pour y arriver. Béique n'a pas pu songer à y monter, car avec les foules des derniers jours, il lui aurait fallu perdre au moins deux heures à faire queue. Il y montera à son retour, et paiera moins cher car il faudra baisser les prix, l'affluence ne pouvant plus du tout être la même. Elle restera certainement un lieu de rendez-vous pour les parties fines qui forment un bon quart des amusements de Paris.

C'était navrant hier et aujourd'hui de voir l'avenue Rapp et celles de La Bourdonnais, de Suffren et La Tour-Maubourg presque désertées et la longue figure que faisaient les propriétaires de cafés et de restaurants. Ils s'étaient presque habitués à croire que ça ne finirait pas. [...] le repos absolu, car en temps ordinaire, les abords du Champ-de-Mars étaient peu fréquentés. Quand les jardins auront succédé aux immenses galeries des industries diverses, on se portera de nouveau un peu de ce côté, car on y installera des amusements en plein air qui attireront les oisifs.

L'Exposition ferme en plein succès. Son dernier jour a vu la plus grande foule qui se soit jamais vue ici, concentrée sur un même point. Le succès a été complet, malgré les [...] des gouvernements. Il y a eu au-delà de 25 000 000 d'entrées; 12 000 000 de plus qu'en 1878. Et le succès est tel que le gouvernement et la ville ont un surplus de 8 000 000 sur les dépenses à se partager : 500 000 pour celui-là, 3 000 000 pour celle-ci. Cela ne s'est encore pas vu. Celle de 1900 fera peut-être encore mieux. Tu le verras, moi pas, car il n'est nullement probable que j'arrive à 82. Mais enfin, ça n'est pas impossible.

Encore une fois un millier de baisers à vous tous.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 656

8 rue des Moulins
28 mars 1890

Ma chère enfant,

J'ai reçu ta bonne lettre du 6. Je suis surpris de voir Freddy mettre tant de temps à redevenir bien. Cela ne serait-il pas dû à trop de travail ?

Nous sommes ici en plein printemps, presque en été. Le pardessus n'est pas possible depuis deux ou trois jours, excepté le soir.

Je suis à écrire aux musées de peinture étrangers sous les circonstances que voici. Trois bonnes vieilles demoiselles d'Avignon, demeurant maintenant à Paris, sont propriétaires de tableaux de grands maîtres qui leur viennent de leur père qui les tenait, lui, de son père. Celui-ci était très riche et avait fait des acquisitions de tableaux sous la Restauration alors que les tableaux n'étaient pas encore hors de prix, comme aujourd'hui. Il y a un Raphaël, trois Murillo et un Tintoret, absolument authentiques. Ils ont une valeur très considérable aujourd'hui. J'écris donc à la Galerie royale de Londres, au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, et aux musées de Dresde et de Berlin.

Ces vieilles demoiselles sont en relation depuis quelque temps avec Mlle McKinnon, une bonne vieille folle écossaise à laquelle Dion s'est fiancé il y a déjà quatre ans, et ils vivent tous deux dans le désespoir de la patience, jusqu'à ce que Dion ait fait quelque chose.

Comme le pauvre Dion ne peut pas écrire décemment une lettre, il est venu me proposer de faire les démarches nécessaires en offrant de partager sa commission de 10 %, et je me suis mis à l'œuvre. Des lettres ne coûtent pas cher. J'écris aussi aux États-Unis.

Tu me demanderas sans doute pourquoi je ne me mets pas en communication avec le musée du Louvre. En voici la raison. Il y a à peu près six semaines, je leur ai écrit à propos d'un très beau Van Dyck qu'une dame belge désirait vendre. On ne m'a pas fait l'honneur d'une réponse. En même temps, j'écrivais à la Galerie royale de Londres. Je recevais par

retour du courrier l'information que le directeur était absent sur le continent, mais que ma lettre lui serait communiquée à son retour, sous 5 ou 6 semaines. J'écris naturellement à ceux qui répondent aux lettres et non à ceux qui sont trop au-dessus du commun des mortels pour être même polis. Au reste, rien au monde comme les Français pour ne pas répondre aux lettres, ou pour ne jamais se trouver à un rendez-vous. Quand ils arrivent une demi-heure en retard, ils vous ont fait une grande grâce.

Le Raphaël est une reproduction de *La Cène*, comme le tableau de Léonard de Vinci que tout le monde connaît. Comme valeur artistique, il y a des supériorités et des infériorités, mais c'est une très belle œuvre. Les vieilles demoiselles espéraient en avoir 1 500 000 francs. Je leur ai dit qu'il ne fallait pas s'illusionner à ce point, malgré la valeur incontestablement considérable d'un tableau de Raphaël, vu leur rareté aujourd'hui dans le commerce. Mais je crois que quant à 5 ou 600 000 fr., les galeries d'art les donneront.

Le plus beau des trois Murillo, une Apparition de la Vierge et de l'Enfant Jésus à saint Antoine de Padoue¹⁷⁵, est une parfaitement splendide toile, égale sinon supérieure à celles que possède le Louvre. Il vaut certainement, au prix absurde actuel des tableaux anciens, de 5 à 600 000 francs. Mais il y a la question : « Les donnera-t-on ? » Néanmoins, les grandes galeries paieraient certainement ce prix, si le tableau se vendait provenant de quelque riche mobilier. Tous ces tableaux sont dans un couvent de la rue d'Ulm, près du Panthéon, où demeurent les trois vieilles demoiselles Grisolles. Qui vivra verra.

Mes meilleurs baisers à tous. Ton père. LAD



175. *L'Apparition de la Vierge et de l'Enfant à saint Antoine de Padoue*, par Esteban Murillo (1617-1682), tableau dans la cathédrale de Séville ; même titre, par le peintre Filippo Lauri (1623-1694), au Louvre. Pascal-Raphaël Ambrogi et Dominique Le Tourneau, *Dictionnaire encyclopédique de Marie*, Paris, Desclée de Brouwer, 2015.

À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 681

8 rue des Moulins
24 juillet 1891¹⁷⁶

Ma chère enfant,

Tout est fini pour ce monde-ci et si c'est un coup bien dur pour nous deux, c'est heureux pour la chère malade elle-même, qui a tant souffert et qui est allée prendre le bonheur que sa belle nature et son irréprochabilité lui méritaient.

Je suis navré de ce que tu me dis des souffrances qu'elle endurait. Pourquoi les meilleurs souffrent-ils tant quelquefois ? Ç'a été sans aucun doute pour elle un pénible sacrifice de mourir sans me voir, car elle ne m'a jamais témoigné que la plus inaltérable affection. Tu peux croire, chère enfant, que la savoir partie sans lui avoir donné le baiser suprême, restera le plus grand chagrin de ma vie.

En même temps que la tienne, je recevais une bien amicale lettre de Louisa qui avait passé une demi-heure seule avec elle, la veille de [sa] mort et à laquelle elle avait donné quelques messages pour moi. Elle me faisait dire que son affection pour moi n'avait jamais diminué le moins du monde, la priait de me dire de sa part tout ce qu'elle pourrait de bon et qu'elle espérait que nous nous retrouverions dans l'autre vie avec le petit Henri¹⁷⁷. Elle me faisait enfin prier de faire le nécessaire pour cela.

Je ne partage pas entièrement vos vues sur ce qui est nécessaire, mais je crois à une vie future où toutes les âmes se réuniront finalement à Dieu, après expiation plus ou moins longue selon les mérites ou les démérites. Ta bonne mère était trop irréprochable pour n'être pas entrée de suite dans la vie heureuse de l'au-delà. Elle n'a jamais rien eu de caché pour moi et je lisais dans sa belle âme comme dans un livre ouvert, et je sais ne dire que la plus pure vérité quand j'affirme que jamais la moindre idée même

176. Lettre bordée de noir en signe de deuil. Il en sera de même jusqu'en décembre de l'année suivante, 1892. Zéphirine Thompson, épouse de LAD, est décédée à Montréal le 9 juillet 1891 ; inhumée le 11. Dans le registre, plusieurs signatures, dont celles de F.-L. Béique, Euclide Roy, Toussaint-Gédéon Coursolles, Guillaume Lamothe, Joseph Barsalou, Georges-Casimir Dessaulles, Louis C. de Tonnancour, marchand tailleur.

177. Henri Dessaulles (1851-1852), né à Saint-Hyacinthe le 14 avril 1851, fils de Louis-Antoine Dessaulles et de Zéphirine Thompson. Il est décédé l'année suivante et a été inhumé le 5 avril 1852. Premier enfant de LAD et Zéphirine.

douteuse n'est venue ternir cette belle âme. Elle a été parfaite autant qu'il est donné à une femme de l'être. Tu ne saurais avoir un meilleur modèle devant les yeux. Au reste, je sais que tu es sa digne fille en tout et que tu ne failliras pas aux exemples qu'elle n'a cessé de te donner. Je suis bien reconnaissant à Zénaïde et à Emma de leurs attentions pour la chère morte. Je sais bien qu'elles l'ont fait par simple dévouement et non pour être remerciées, mais enfin quand on s'est montré si dévouées et si aimantes, on mérite bien une expression de gratitude.

Maintenant, chère enfant, te voilà seule et privée d'une grande affection et d'une aide bien précieuse dans la surveillance et la conduite de tes chers enfants. Ton excellent mari n'est pas avec toi à tous les instants du jour, comme l'était ta bonne mère, et ta tâche est plus forte qu'auparavant, puisqu'elle est moins partagée. La nature t'a douée de beaucoup d'énergie et c'est heureux, car sans cette énergie tu succomberais sous une tâche qui n'est pas ordinaire.

J'espère que vous aurez décidé de partir aussitôt que possible pour l'île. Tu y trouveras du repos et du bon air et seras éloignée pour un temps de la scène de la douloureuse catastrophe.

J'ai reçu en même temps que la tienne une très belle lettre de ma bonne sœur, et une du P. Plessis¹⁷⁸. Autant de consolations dans ce grand malheur. Une phrase de la lettre de ma bonne sœur m'a rappelé une des plus belles pensées qui aient jamais été écrites et qui peut si admirablement s'appliquer à la mort de ta bonne mère: « Petit enfant, tu pleures en naissant quand tout le monde t'aime et sourit autour de toi. Tâche de vivre de manière à ce que tu meures en souriant, quand tout le monde pleurera autour de toi!¹⁷⁹. »

N'est-ce pas que c'est beau et que ça s'applique admirablement aux derniers moments de notre chère morte ?

Adieu, chère enfant. J'ai plusieurs lettres à écrire à mes amis d'ici qui m'ont témoigné tant de sympathie pendant tout le temps que ta bonne mère a souffert.

Je t'embrasse, et tous les tiens, et te souhaite courage, force et santé.

178. Louis-Antonin Plessis (1859-1919), né à Gétigné (Loire-Atlantique), ordonné prêtre en 1884. Prédicateur au Canada. *DBFP*.

179. Pensée largement inspirée, presque calquée, sur un aphorisme de Confucius.

Ton père qui t'aime plus que jamais et reporte sur toi l'affection qu'il devait à celle qui nous a laissés. L.A. Dessaulles



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 682

Paris, 8 rue des Moulins
28 juillet 1891

Ma chère enfant,

J'ai reçu hier ta petite lettre du 16. Je suis heureux de te voir partir pour l'île où tu trouveras plus de soulagement moral qu'à Montréal où de si tristes scènes se reproduisaient sans cesse dans ton esprit. Tu as besoin de recueillement et de tranquillité d'esprit, et tu les obtiendras mieux à la campagne. Oh ! je sais bien qu'il te reste une bien sérieuse besogne de tous les jours, mais avec ton énergie et un peu de santé, tu en viendras à bout comme par le passé ! C'est une rude épreuve que tu as subie.

Je reçois une lettre bien triste de notre bonne Émiliane. Elle est aussi navrée que nous de cette perte. Comme Louisa, elle aimait ta maman comme sa sœur propre. Louisa m'a rappelé, dans la bien affectueuse lettre qu'elle m'a écrite et que j'ai reçue un jour avant la tienne, que quand la pauvre Alexina¹⁸⁰ est morte, elle leur avait dit, la veille de sa mort :

- Mettez maintenant Zéphirine à ma place et prenez-la pour sœur.
- Et Dieu sait si nous l'avons fait, ajoute Louisa.

Émiliane m'en dit autant et elle assure que c'est un bien grand sacrifice pour elle que de renoncer à la voir quand elle retournera.

J'ai écrit à Louisa, à Emma, à ma bonne sœur, à Émiliane, et j'ai encore à répondre au P. Plessis, qui m'a écrit une très belle lettre de consolation et de sympathie.

Je dois te dire aujourd'hui, car j'en ai parlé aux autres, quelque chose que ta bonne maman a dit à Louisa et qui montre tout simplement une

180. Alexina Trudeau (1833-1871), première épouse de Godfroy Papineau. Elle est sœur de Louisa et d'Émiliane Trudeau. Elle mourut après avoir donné naissance à un enfant.

modestie exagérée chez elle. Les riches natures comme la sienne se croient souvent inférieures à ce qu'elles sont, et ce mot m'a causé beaucoup de peine, car elle se maltraitait elle-même en le disant. Au reste, elle n'a jamais maltraité qu'elle-même dans le monde.

Après diverses petites remarques, elle a dit à Louisa :

– Je puis dire que je n'ai jamais songé à autre chose qu'à les aimer tous deux, mais je sais bien que je n'étais pas à la hauteur.

C'est ce mot-là qui m'a réellement causé du chagrin, car elle a eu grand tort de jamais entretenir cette idée. Est-ce que j'ai jamais pu songer que son évaluation n'était pas égale à la mienne, arrêter un instant mon esprit sur une pareille injustice à son égard ? Elle a reçu la même éducation, au couvent, que les jeunes filles de son temps, et elle en a bien su assez pour être maîtresse de maison accomplie et mère et épouse modèle. Qu'est-ce que j'aurais pu demander de plus ? Est-ce que j'avais jamais songé à prendre une savante pour femme ? Je n'ai jamais désiré qu'un bon cœur et une belle âme, et Dieu sait, comme nous le savons tous, si je les ai trouvés chez elle. Nous avons été 25 ans ensemble, et je n'ai jamais vu chez elle l'ombre d'une imperfection. Elle n'a jamais fait un acte pour lequel elle pût avoir l'ombre d'un regret. Mais il y a un petit fait dont tu ne connais peut-être pas tous les détails et que je dois t'expliquer au long.

Tu sais comme elle était adroite de sa main gauche et avec quelle rapidité elle cousait, et toujours à la perfection. Je n'ai vu personne dans la famille coudre aussi vite qu'elle. Elle avait commencé, étant enfant, à écrire de sa main gauche, et elle avait déjà une jolie écriture à 10 ans. Mais les bonnes sœurs ont trouvé qu'il n'était pas assez dame d'écrire de la main gauche – coudre, oui, mais écrire, c'était déroger ! – et l'ont forcée de se mettre à écrire de sa main droite, et il lui est arrivé ce qui nous serait arrivé à nous, si on nous avait forcés d'écrire de la main gauche. Sa gauche était pour elle notre droite pour nous. Célanire¹⁸¹ m'a dit qu'elle écrivait très bien de sa main gauche à dix ans. Cela se comprend bien, adroite comme elle l'était de cette main. Elle a eu une mauvaise écriture parce qu'on l'a sottement forcée d'écrire avec sa moins adroite main.

Il y a cinq ans, elle m'a écrit un mot qu'elle était allée jeter elle-même à la poste, et elle me témoignait son chagrin d'écrire un peu difficilement.

181. Célanire Thompson, sœur de Zéphirine. Belle-sœur de LAD.

Je lui ai répondu pour la consoler sur ce détail, et je lui ai rappelé la sottise que l'on avait commise à son égard, qu'il n'y avait nullement là de sa faute et qu'elle avait grand tort d'y attacher la moindre importance. Mais je vois que cette impression lui est restée et qu'elle en a moralement souffert. Pauvre chère femme ! Elle a eu grand tort de se mettre cela dans l'esprit, car jamais je n'aurais été capable d'y voir matière à la moindre diminution d'affection pour elle. D'ailleurs ce n'étaient pas les idées qui lui manquaient. Quand elle m'a prié quelquefois d'écrire quelque chose pour elle, elle savait parfaitement sans moi ce qu'il fallait dire et n'oubliait rien. Je suis bien chagrin qu'elle se soit tourmentée l'esprit de ce qui n'est jamais entré dans le mien.

Je n'ai jamais eu que de l'admiration pour sa constante égalité d'humeur, sa douceur inaltérable, pour ce cœur haut placé, incapable de la moindre idée douteuse, pour son dévouement invariable pour nous deux, en se négligeant elle-même. Si j'étais son supérieur en instruction, elle était bien au-dessus de moi par son irréprochabilité en tout, et je n'ai jamais eu une autre pensée que celle-là sur nous deux. Il me semblait d'ailleurs que je lui en avais dit assez dans ma réponse pour la tranquilliser complètement là-dessus. Mais sa modestie allait trop loin et je vois qu'elle s'est affectée de ce à quoi elle n'aurait pas dû penser.

Ma bonne sœur m'écrit que ta petite Caroline est le portrait vivant de sa grand-maman à son âge. Son portrait me l'avait beaucoup fait croire. Elle était bien jolie toute petite et elle avait le plus délicieux sourire possible. Tu dois avoir remarqué que quand elle riait elle n'en était que plus jolie femme. Ta tante Alexina était aussi jolie que ta maman, mais son rire était beaucoup moins parfait. Je me rappelle qu'autrefois, à Saint-Hyacinthe, ta tante Célanire et ta maman étaient venues à la maison faire une commission. Célanire avait sept ans et ta maman, cinq à peine. Elles arrivent, se tenant par la main, Célanire avec ses beaux cheveux bruns roux et ses superbes yeux noirs et ta maman avec ses cheveux blonds tout bouclés et ses yeux bleus alors, et très bleus. Mme Morison et moi, nous nous demandions laquelle était la plus jolie et c'était presque difficile à décider. Mais quelque chose les fit rire toutes deux, et nous décidâmes que la petite Zéphirine ayant un bien plus joli rire que Célanire, elle était la plus jolie puisque sans le rire on ne savait trop que décider.

Si Mlle Caroline¹⁸² ressemble en tout à sa bonne grand-maman, physiquement et moralement, je ne vois pas trop ce que nous pourrions désirer de mieux pour elle.

Je suis bien depuis trois ou quatre jours. La faiblesse qui a suivi mon attaque de cholérine est disparue. Tu comprends que j'ai pris le grand deuil de suite et que je le garderai longtemps. J'avais déjà décidé, l'automne dernier, de ne plus porter que du noir. Je me suis acheté un complet noir d'une très jolie étoffe, imitant un peu le crêpe. Il me fallait un chapeau, je l'ai garni non pas d'un crêpe, qui ne se porte pas ici comme deuil, par les hommes, mais d'une bande d'étoffe noire qui est tissée de différentes dimensions pour s'adapter aux chapeaux plus ou moins grands. Elle monte à un doigt du fond du chapeau. Au reste, le deuil est bien autrement profond dans mon cœur que dans le noir de mes habits.

Nous avons reçu de Londres tantôt un télégramme annonçant la conclusion de la vente de l'avertisseur à un syndicat anglais. Cela va me faire rentrer en partie dans mes anciennes avances à Dion.

Adieu, chère enfant. Courage, porte-toi bien et reçois mes meilleurs baisers pour toi et les tiens.

L.A. Dessaulles



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 688

8 rue des Moulins
14 octobre 1891

Ma chère enfant,

J'ai reçu ce matin ta bonne lettre du 2. Je ne pense pas qu'il y ait chance de mécompte cette fois-ci, car M. Sarrazin espère beaucoup de ce poêle thermo-électrique. Il est rentré dans ses fonds, a fait une transaction, ces jours-ci, qui l'a mis en argent; il a donné l'argent promis et m'a dit – à condition de ne pas le dire à Dion – qu'il ferait faire le poêle, coûte que

182. Caroline Béique (1886-1960), née à Montréal le 1^{er} novembre 1886, fille de Caroline Dessaulles et de Frédéric-Liguori Béique, petite-fille de LAD.

coûte, dans les conditions voulues. Il a un ami riche qui se joindra à lui dès que Dion aura montré de la lumière. Ce n'est pas le fait de montrer de la lumière qui est difficile, c'est de la produire à meilleur marché que les autres. Là-dessus, tu peux être tranquille, cela se fera, car nous n'aurons que 40 éléments contre 800, et par conséquent peu de main-d'œuvre.

Je te remercie de ta carte souvenir. Elle est jolie et très bien appropriée à la triste circonstance. Je suis bien désolé de toutes tes petites difficultés de ménage et de maison. C'est singulier que tu sois tombée sur une fille anglaise de peu de bonne volonté. Elles en ont en règle générale plus que les françaises. Ton ancienne bonne était une excellente fille. Mais alors on n'éprouvait pas les mêmes difficultés qu'aujourd'hui.

Tu ne m'as pas envoyé le portrait de ta pauvre maman. Comme tu m'avais dit que celui qui avait été fait n'était pas bon, j'ai supposé que vous n'aviez pas pu reprendre une seconde fois.

Je t'inclus une coupure de journal sur les effets du citron. Cela pourra t'être utile. J'en ai dans tous les cas éprouvé de bons effets depuis quelques jours. J'étais très raide depuis longtemps, par suite d'inflammation des muscles des hanches et de l'abdomen, qui me causait de vives douleurs à certains mouvements. C'est rhumatismal. Je bois de la limonade depuis une dizaine de jours et l'inflammation est considérablement diminuée. Je la continue. Le D^r Robillard¹⁸³ m'a laissé quelques prescriptions que je vais suivre.

Papineau¹⁸⁴ est reparti pour le Canada. Tu ne t'imagineras jamais les sottises qu'il a faites. Je ne comprends pas son père. Il va être guéri, j'espère, de le faire voyager, car le voyage va lui avoir coûté au-delà de 600 piastres, Papineau jetant littéralement l'argent par les fenêtres. Il voulait absolument me faire boire du cognac à plein verre, comme lui. Il le prend comme nous prenons un verre de vin sucré. Son compte de cinq jours à l'hôtel St. James a été de 400 fr. et ce n'est pas un hôtel cher. Il y

183. Edmond Robillard (1826-1911), né à Sainte-Élisabeth dans Lanaudière, médecin, fils de Joseph Robillard et de Rose Aussem, est un frère de Clétus Robillard. Il a épousé 1^o Adeline Loranger (Montréal, 14 novembre 1854); 2^o Madeleine Mazuel (Montréal, cathédrale, 8 janvier 1878), fille de Guillaume Mazuel et de Jeanne Faucon, de Clermont-Ferrand (France). Il passe plusieurs années en France. En septembre 1894, il est enregistré à l'Hôtel de la Côte d'or où demeure LAD. *Paris-Canada*, 15 septembre 1894, p. 2.

184. Louis-Joseph Papineau (1856-1904), fils d'Amédée Papineau et de Marie Westcott, époux de Caroline Pitkin Rogers (Philadelphie, 24 août 1880).

avait aussi la dépense du gardien dans ces 400 fr. M. Fabre s'est donné un tracas sans fin pour ce fou-là et figure-toi qu'Amédée n'envoyait pas d'argent. Il adressait à M. Fabre des lettres où il mettait 100 fr. et il croyait faire mer et monde. Si M. Fabre n'avait pas donné d'argent au gardien, Papineau aurait été au moins deux fois à la police, car il entraînait dans un lieu d'amusement, payait des verres aux femmes et à tout le monde et puis disait :

– Je n'ai pas d'argent, c'est mon valet qui doit payer.

Si celui-ci n'avait pas eu d'argent, non pas du père mais de Fabre, ils seraient allés tous les deux à la police. Il avait une fois dépensé plus de 30 francs en verres à tout le monde. Une fois, à bord du bateau, il avait payé une ronde qui lui avait coûté huit piastres.

Amédée va frémir quand il va recevoir la traite de Fabre pour 400 piastres, couvrant les bêtises d'ici et les dépenses de retour jusqu'à Montréal. J'en ris vraiment, car il peut le faire et ne l'a pas volé. Mais il va en être malade.

Tu as vu la triste fin de cet innocent de Boulanger¹⁸⁵, qui est mort en sans-cœur, comme il avait vécu. Il n'a rien laissé à sa femme et à ses filles et a fait une nièce sa légataire universelle. Il laisse environ 250 000 fr. dont une partie seulement aurait mis à l'aise, à Versailles, sa femme et celle des filles qui n'est pas mariée. Enfin il n'a jamais été autre chose qu'un gredin, et il s'est tué non pas d'amour mais parce qu'il avait perdu tout espoir de revenir sur le pinacle.

Webb est encore malade à Londres. Il m'écrit pourtant qu'il est mieux. Sa femme est allée le rejoindre.

J'ai encore été obligé de tirer sur ton pauvre mari, de la bonté duquel j'abuse horriblement. J'espère que notre poêle va tout arranger.

Adieu. Je t'aime.

L.A. Dessaulles

185. Le 30 septembre 1891, Georges Boulanger se suicide à Bruxelles près de la tombe de Marguerite de Bonnemains, sa maîtresse. «Il est mort comme il a vécu: en sous-lieutenant.» (Georges Clémenceau). *Le Figaro*, 30 septembre 2014.

Je t'adresserai demain un *Figaro* qui contient un article de très grande importance sur les engrais chimiques. J'en adresse aussi un à M. Rainville. Fais bien mes amitiés à Mme Rainville et dis-lui que j'ai pensé à ses fraises en lui envoyant le journal.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 697

Nice, 30 mai 1892

Ma chère enfant,

Tu seras sans doute bien surprise de lire la date de ma lettre et de me voir si loin de Paris. C'est une bien singulière affaire qui m'y a amené. Je t'ai souvent parlé de Mme de Buxhoeveden¹⁸⁶ qui m'a rendu de bien grands services et à laquelle je ne saurais jamais témoigner trop de reconnaissance. Depuis plusieurs années, j'ai fait une partie de ses affaires à Paris et je lui préparais sur ses indications les papiers dont elle avait besoin. Elle a été fortement malade en avril dernier et, quoiqu'elle n'ait encore que 63 ans, elle a décidé d'arranger toutes ses affaires afin que si elle venait à mourir subitement, aucune difficulté ne pût surgir à leur occasion.

Il y a donc eu jeudi dernier huit jours, je reçus d'elle une lettre contenant un billet de 500 fr. et par laquelle elle me priait instamment de venir à Nice pour l'aider à mettre ses papiers et ses affaires en ordre. Cette lettre m'a mis dans un bien grand embarras. J'étais loin d'être bien. Mes douleurs de rhumatisme intercostal étaient très aiguës au moindre faux mouvement ; je toussais très fort et mes accès de toux me causaient des douleurs

186. La comtesse de Buxhoeveden, née Caroline McKnight (1827-1905), à Bordentown (N.J.), a un pied-à-terre à Paris, mais habite Nice, chemin Saint-Philippe, quartier Saint-Philippe, au moins depuis 1865. Nous avons trouvé une lettre de condoléances, écrite de Nice, le 1^{er} mai 1865, adressée à Andrew Johnson, président des États-Unis, à la suite de l'assassinat de Lincoln. Le nom de « Countess Bouxhowden, Bordentown (N.J.) » figure parmi les 13 citoyens américains signataires vivant alors à Nice. Aux Archives départementales des Alpes-Maritimes, huit contrats ont été signés portant son nom (Caroline Knight ou Mac Knight, épouse ou veuve du comte Konstantin Buxhoeveden) allant de 1867 à 1892. ADAM, Formalités hypothécaires, vol. 321, case 406 ; vol. 339, case 246. Par un contrat du 10 avril 1867, Caroline McKnight acquiert pour 25 000 francs une villa où elle vivra jusqu'à sa mort. Cette villa est située sur les hauteurs de Nice, dans le quartier Saint-Philippe. ADAM, Formalités hypothécaires, vol. 66, article 111.

violentes; et enfin je n'avais rien de ce qu'il fallait en fait d'habillement pour pareil voyage. D'un autre côté, je ne pouvais absolument pas refuser. Et puis j'avais à m'occuper de ce poêle qu'il faut absolument terminer et je me demandais avec un peu d'inquiétude ce que penserait M. Sarrazin d'une absence au mauvais moment et quand il comptait absolument sur moi pour surveiller Dion. J'allai de suite lui parler de la chose, et comme c'est un excellent homme, le seul Français exempt de rapacité que j'aie encore rencontré, il m'a dit de suite :

– Vous ne pouvez pas refuser. Partez et je m'arrangerai avec Dion.

Je revins alors chez moi et fus effrayé de ce qu'il me fallait acheter pour ce voyage. Je n'avais pas de pardessus demi-saison, pas un costume décent pour me mettre en route, mes habits de dessous et mon linge étaient littéralement en guenilles. Il m'a fallu acheter : 1° une petite valise à main, 10 fr., une paire de souliers, 8 fr., six chemises, 24 fr.; caleçons, chaussettes, manchettes, cols, plastrons, & &, 48 fr.; un pardessus noir, 45 fr.; un costume complet noir, 65 fr. (celui que j'avais eu l'année dernière était fini), enfin une redingote et un pantalon de drap noir de bonne qualité, 65 fr.; en plus, un chapeau, 7 fr., en tout, 272 fr., et je n'avais que le nécessaire absolu pour un voyage.

Ma bonne comtesse était à cent lieues de supposer que tout me manquait. J'ai acheté un billet de retour, 132 fr. Total : 404 fr. Il me restait 96 fr. pour frais de route, et je vois qu'aller et retour ils se monteront à 60 fr., car il faut manger. Tu vois que ce qui me restera ne sera pas énorme.

Je suis donc parti lundi dernier, après avoir décidé d'arrêter à Avignon seulement pour y voir l'ancien palais des papes, ce que j'ai fait. C'est une énorme masse architecturale qui n'a rien de beau mais qui démontre la richesse de la papauté au 13^e siècle. J'étais arrivé à Avignon à 4 h du matin et en suis reparti à midi pour Marseille et Nice. Mais j'étais si malade en arrivant à Marseille, pouvant à peine me remuer et n'ayant plus de position, que je décidai d'y coucher. Arrivé à 4 h, je me fis servir un bon dîner et me couchai à 6½. J'ai pu bien dormir et me trouvais mieux mercredi matin.

Je continuai donc et arrivai à Nice à 4 h ½. La comtesse est venue à la gare pour me rencontrer, mais un peu tard, et ne la trouvant pas je me suis fait conduire chez elle où elle est arrivée une demi-heure après moi. Je l'ai trouvée un peu changée mais elle était assez bien remise. Quant à moi, j'avais littéralement de la peine à me mettre debout, après avoir été

assis quelque temps. Je me suis couché de très bonne heure. Heureusement je dors toujours bien. J'ai eu une forte crise de toux en m'éveillant jeudi et, comme mes douleurs intercostales étaient violentes au moindre mouvement (ne sentant absolument rien dans l'immobilité), je conclus d'aller consulter le D^r Robillard à Monaco, à une demi-heure de chemin de fer d'ici. J'arrivai à l'heure de leur déjeuner. Reçu à bras ouverts avec grande surprise. Le docteur dit que tous les organes principaux sont sains, poumons, foie et rognons. Il m'a donné des prescriptions et une ligne hygiénique à suivre. Je le ferai à mon retour à Paris. Mme Robillard et lui-même m'ont accompagné dans l'après-midi à Monte-Carlo où est le célèbre casino de la roulette. La saison est passée mais il y avait encore cinq tables entourées d'un rang de personnes assises et d'un rang et même deux de joueurs debout. Silence absolu. Chacun met sa ponte, la roulette tourne et à un moment donné les râteaux repoussent les pièces de ceux qui ont gagné, avec addition du gain, et attirent celles des perdants. Ceux-ci sont toujours de 20 à 30 contre les premiers, de sorte que la Banque encaisse sans cesse des sommes considérables. Mais là aussi il y a quelques gens chanceux, et qui font de beaux gains. Un juif anglais a gagné, ces jours-ci, en trois ou quatre coups 750 000 francs. Ce sont ces grands coups-là qui font perdre la tête à un tas d'imbéciles qui se persuadent que quelque jour il leur en arrivera autant. Mais en attendant la grosse chance, ils écoulent le peu qu'ils ont par 20 fr. ou par 100 fr. et ils perdent tout.

Je me suis placé près d'une table pour étudier un peu le mécanisme de la chose. Les mises variaient de 10 fr. à 1000 fr. Sur trente joueurs à peu près à cette table, trois ont fait de petits gains et cinq mises de 1000 fr. ont été avalées par le minotaure en moins de trois minutes, ce qui explique parfaitement les 75 000 francs par jour de bénéfice net que fait la Banque, en moyenne. Je suis revenu de Monaco pour dîner et le soir nous avons commencé à parler d'affaires. La bonne comtesse jouit d'une grande aisance, mais ne jette pas l'argent à l'eau. Mais ses papiers, jetés l'un après l'autre dans des cartons, demandaient avec larmes une classification appropriée.

J'en ai reçu une masse vendredi matin et je me suis mis à l'œuvre pour les classer par année et par mois. J'ai achevé samedi. Il y en avait plusieurs grosses liasses une fois mis en ordre. Il y a maintenant à prendre toutes les dispositions d'affaires relativement à sa famille à laquelle retournent les biens venant de son père et de sa mère (je t'ai déjà dit qu'elle

était américaine) et relativement à la famille de son mari à laquelle retournent les biens venant de lui.

Hier, jour de la Pentecôte, j'ai passé la matinée à travailler, car nous sommes ici loin de la ville et on ne s'y rend guère qu'en voiture, surtout avec les chaleurs actuelles, mais qui ne sont nullement plus fatigantes que les nôtres. La villa de la comtesse est d'ailleurs sur un point élevé et il y a toujours un peu de vent. Elle est sur le sommet d'un fort coteau élevé d'environ 300 pieds au-dessus de la mer, dans un immense jardin plein de fleurs et on y jouit d'une vue splendide. La ville vient d'en acheter un morceau d'à peu près 100 pieds carrés pour y placer un réservoir d'alimentation pour les maisons situées au-dessous.

À quatre heures, elle m'a emmené faire un tour de voiture et nous sommes allés dans les gorges des montagnes de Saint-André qui entourent la ville. Sans s'éloigner beaucoup, on fait de grandes distances, car le chemin fait des zigzags sans fin, revenant sans cesse sur lui-même, sur le flanc de la montagne. Les pentes sont douces et, au bout d'une heure et demie, on est arrivé à 2000 pieds d'élévation avec vue très étendue. On passe sans cesse sous des masses de rochers qui surplombent la route. Ces montagnes sont les derniers contreforts des Alpes, qui vont baigner leurs pieds dans la Méditerranée. Tous ces chemins revenant sur eux-mêmes à des différences de niveaux de 60 à 100 pieds, et toujours bordés d'un mur de 2 pieds de haut du côté du précipice, ont dû coûter des sommes immenses. Il faut parcourir un mille pour monter entre deux points qui, en ligne droite, sont à peine espacés de 400 pieds de bas en haut. Tout le long du flanc des montagnes dont l'escarpement n'est pas trop rapide, on a utilisé le terrain en faisant des terrasses superposées de dix pieds de large, avec murs de soutènement en pierres sèches.

J'ai compté jusqu'à 42 terrasses superposées qui m'ont paru avoir environ 300 pieds de long. Cela fait environ 4 arpents de terre, mais comme elles n'ont guère que 10 pieds de large, elles forment une longueur de plus de 2 milles, genre de propriété remarquablement incommode. Faire 2 milles pour parcourir une propriété de 4 arpents, c'est raide. Quelques-unes ont des plans inclinés pour monter des charges, à une de leur extrémité, au moyen de cabestans. Vie de travail et de patience.

Arrivés jusqu'au sommet de la montagne de Saint-André, on est à 2000 pieds de hauteur, mais on est entouré de montagnes de hauteur au

moins double du côté de la terre. Alors on redescend et on refait en une demi-heure la montée d'une heure et demie. La promenade est réellement superbe. Du sommet, on aperçoit de temps à autre le chemin du fond de la vallée qui apparaît comme un long ruban blanc de la largeur de la main.

Nous sommes passés au retour sur la promenade des Anglais, qui est toujours en plein soleil et où l'on ne peut se promener que le soir. Mais alors même il y a peu de monde. Elle est bordée de très belles villas. Nice n'approche pas de Monaco et Monte-Carlo pour le pittoresque de la situation. Elle est au fond d'une vallée entourée de montagnes ; mais Monaco et Monte-Carlo sont sur le pied de la montagne elle-même, et tout est en escaliers dans les deux localités. Ça n'est certes pas commode mais on s'habitue à tout et on a sans cesse le plaisir de très belles échappées de vue.

Après notre visite au casino, qui est d'une richesse de décoration extraordinaire, nous sommes descendus dans les jardins pour entendre le concert habituel de l'après-midi. Excellent orchestre. Tous les grands hôtels sont fermés. En redescendant de la montagne, nous sommes passés devant la magnifique résidence du comte de Chambrun. Parterres splendides, escaliers de marbre tout autour de la maison, superbe temple grec de marbre blanc. Tout cela a passé à la roulette en 4 mois de temps. Il a perdu 1 700 000 et s'est brûlé la cervelle. On a réussi à sauver 1800 francs de revenu pour sa femme et ses deux filles. La superbe propriété a été achetée par un Anglais.

Le temps est superbe aujourd'hui, après une légère pluie la nuit. Il n'avait pas plu depuis un mois.

J'ai lu avant-hier dans le *New York Herald* de Paris, un long article sur la situation du parti catholique de France vis-à-vis du pape. Elle est réellement singulière. On a fini par se soumettre, de très mauvaise grâce, à ses désirs mais ça n'a pas été sans peine. Un congrès catholique s'est ouvert à Paris le 10 mai, ostensiblement pour organiser tout le parti catholique en vue des élections de l'année prochaine, secrètement avec l'intention de forcer la main au pape et de le faire revenir sur sa décision de ne plus laisser subordonner la question religieuse aux questions de politique et des partis royalistes. Plusieurs évêques ne voulaient pas céder et Mgr Turinaz¹⁸⁷, de Nancy, se proposait de casser les vitres dans un discours d'ouverture

187. Charles-François Turinaz (1838-1918), évêque de Nancy de 1882 à 1918. DEF.

intransigeant. L'archevêque de Paris, qui s'est fait sérieusement donner sur les doigts à Rome, où on lui a demandé sa démission, ou sa déférence aux vœux du pape, a eu plusieurs conférences avec l'évêque de Nancy et, avec bien de la difficulté, avait fini par le décider à faire un discours modéré. À part quelques traits un peu durs à l'adresse du pape, le discours ne dépassait pas les bornes. Contrairement à l'usage invariable, le congrès, présidé par l'archevêque de Paris, n'envoya pas au pape la lettre de soumission et d'obéissance invariablement transmise dès l'ouverture. On ne demanda que la bénédiction. On attendait cette bénédiction le 11, mais elle ne vint pas. Que s'était-il passé ? M. Chesnelong, la cheville ouvrière du congrès, sénateur, l'avait reçue mais avait pris sur lui de ne pas la communiquer au congrès, et en avait référé à l'archevêque. Celui-ci n'exigea pas qu'elle fût immédiatement communiquée au congrès. M. Chesnelong et deux autres sommités du congrès décidèrent alors de ne la communiquer que s'ils y étaient forcés. Voilà comme ces grands catholiques respectent le pape.

Voyant néanmoins qu'il faudrait bien en venir là, ils préférèrent donner leur démission de membres de l'Union de la France chrétienne. Ils ne voulaient pas proposer au congrès le vote de l'adresse habituelle au souverain pontife. Pendant que ces petites intrigues se passaient, *Le Temps* publiait la réponse du pape. Il envoyait bien sa bénédiction, mais elle semblait être conditionnelle à une soumission sans phrases. Le pape fit témoigner son mécontentement aux intrigants par le nonce, Mgr Ferrata¹⁸⁸, mais on lui dit presque les gros mots. Alors le pape demanda à l'archevêque de Paris ce que tout cela signifiait, et l'engagea à ne pas retourner au congrès. Celui-ci se termina par un banquet où les chefs catholiques refusèrent de porter un toast au pape, et ce fut un catholique peu marquant qui fut forcé de le proposer.

En résumé, les catholiques de France, y compris plusieurs évêques, avaient décidé d'amener le pape à leur obéir, au lieu de le faire eux-mêmes. N'est-ce pas délicieux ?

Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ton père. L.A.D.

Je repartirai d'ici jeudi [2 juin 1892].

188. Domenico Ferrata (1847-1914), nonce envoyé en France, en 1891, par le pape Léon XIII pour rallier les catholiques à la III^e République.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 706

8 rue des Moulins
11 février 1893

Ma chère enfant,

J'ai reçu avant-hier ta bonne et chère lettre du 21 avec son contenu, dont je te remercie de tout mon cœur. Je ne l'aurais pas demandé, étant enfin sûr de quelque chose, mais j'ai pu m'acheter de suite quelques remèdes dont j'avais grand besoin. J'espère que vous comprenez l'horrible chagrin dans lequel je vis à vous rester toujours à charge. Je sais bien que vous m'aidez par affection et que vous le faites avec plaisir, mais cela n'est pas une raison pour moi de recevoir toujours sans avoir jamais rien rendu.

Mais je puis enfin t'assurer que notre poêle est un succès bien décidé. Nous avons plus d'électricité que nous l'espérions. Ça été bien long mais enfin ça y est. J'ai vu depuis longtemps que Dion était parti sans savoir en aucune manière comment il aboutirait, ni surtout quand, mais cela on ne le sait pas toujours. Mais un homme qui se dit inventeur doit avoir quelque chose de défini dans l'esprit sur ce qu'il a à faire. C'est cela qu'il n'avait pas au début, et il a mis bien du temps à le savoir. Quelquefois, je lui ai dit :

- Mais vous voyez bien que vous ne savez pas comment sortir de là !
- Je le trouverai, répondait-il.

Mais pour le trouver enfin, il a fait huit ou dix fausses routes, demandant des pièces souvent coûteuses et qu'il fallait ensuite mettre au rebut. Il a eu quelques mécomptes qui eussent été cruels pour d'autres au point de vue de ses obligations envers M. Sarrazin, comme ils l'ont été horriblement pour moi qui lui avais proposé la chose, mais pour Dion qui n'a jamais su de sa vie quand il fallait avoir honte, le mécompte lui était pénible parce qu'il vivait dans une vraie misère, mais pas le moins du monde parce qu'il causait des dépenses à un autre ou parce qu'il me tenait moi-même dans une situation pénible. Les autres sont pour lui comme s'ils n'existaient pas. Il n'a pas plus de cœur qu'un vieux chien de cuisine. Il ne m'a jamais rien concédé qu'à son corps défendant et si j'ai une part raisonnable dans les produits du poêle, c'est parce que Sarrazin lui a fait honte de son

manque de cœur. Il a enfin cédé et ma part est de 40 % de la sienne. C'est-à-dire que sur 10 000 fr. il en a 6000 et moi 4000. Il était naturellement juste qu'il ait plus que moi, et je n'ai jamais demandé que ce à quoi j'avais loyalement droit. Mais il a résisté longtemps sur le poêle. Je savais bien que je le forcerais d'y venir, mais cette fois-ci c'est à sa propre bêtise qu'il doit d'avoir enfin dû céder devant le bon sens.

Un jour d'août dernier, qu'il semblait devoir aboutir, je lui demandai de signer un arrangement. Mais il voulait ne donner que 20 %. Comme d'habitude, il résistait à toutes les raisons que je lui donnais, basées sur les nombreux succès précédents, succès qui n'étaient dus qu'à son opiniâtreté à refuser des propositions ou des offres raisonnables. Je lui dis à deux reprises qu'il agissait en parfait gredin et il me dit qu'il allait se plaindre à Sarrazin que je l'insultais. Je l'engageai fort à y aller, et en effet deux heures plus tard il était rendu au bureau de Sarrazin, auquel il dit qu'il ne voulait plus travailler parce que je lui disais des choses insultantes.

J'entrai justement à ce moment et Sarrazin me demanda ce qui en était.

– Comment, dis-je à l'innocent, vous dites que je vous insulte et c'est M. Sarrazin que vous voulez punir à ma place ! Eh bien, si vous ne voulez plus travailler, non pas pour nous, innocent ! mais pour vous-même surtout, allez-vous-en donc, et nous marcherons sans vous ! Vous imaginez-vous que nous ne pouvons nous passer de vous ? Allons donc ! Vous ne faites que patauger depuis dix mois. Je connais des électriciens, ici, qui seront trop heureux de prendre votre place. Ce que je vous ai dit, vous le méritez. Maintenant, décidez de suite ce que vous allez faire, et nous allons décider aussi ce qui doit me revenir, et M. Sarrazin va nous juger. Je demande 40 % de votre part. Vous les avez refusés, voulez-vous les donner, oui ou non ?

Il refusa. Nous discutâmes la chose quelques minutes et je montrai à Sarrazin sur quoi je basais ma demande. L'innocent ne pouvait rien dire mais il refusa encore une fois. Je lui dis alors :

– Tenez, je ne suis pas un rapace de votre espèce, et voici ma dernière proposition. Sinon, je vous promets que nous nous passerons de vous. Comme vous avez pour une trentaine de mille francs de dettes en France, je me contenterai de 30 % pour la France et je maintiens 40 % pour les autres pays.

Il refusa encore. Alors Sarrazin lui dit d'un ton assez irrité :

– Comment, vous refusez cela, après tout ce que M. Dessaulles a fait pour vous ?

Il devint pâle comme un linge et resta près d'une minute sans répondre. Sarrazin le regardait dans le blanc des yeux, comprenant à qui j'avais eu affaire depuis des années. Il ne pouvait pas se résoudre à dire oui.

– Voyons, dis-je, il faut en finir. Si c'est oui, marchons ; si c'est non, je vous promets que j'en cherche un autre de suite.

Il s'agissait de son pain quotidien et il finit pas dire :

– C'est bon, mais vous ne parlerez plus de votre compte contre moi !

– Non, non ! C'est oui ou non ? Vous ne voulez pas rembourser ce que je vous ai donné souvent pour manger !

Ici, Sarrazin dit :

– Ah ! voyons, y pensez-vous ?

Enfin, il s'exécuta et je rédigeai l'arrangement séance tenante que Sarrazin signa comme témoin.

Il y a près de six mois de cela et il ne fait que d'arriver enfin. Voilà par quelles scènes il m'a fallu passer avec cet animal, qui est toujours prêt à prendre, jamais à rendre. Il m'a forcé, il y a trois semaines, de lui montrer sa sottise devant Sarrazin encore une fois. Il a toujours cinquante manières jésuitiques d'expliquer ses insuccès et il arrangeait toute une histoire à Sarrazin pour lui faire voir combien il avait eu de malchances. Je lui dis :

– Laissez-nous donc tranquilles avec ces histoires ! Vous seriez millionnaire aujourd'hui, si vous aviez voulu m'écouter. Et c'est à votre seule opiniâtreté que vous devez vos misères et que je dois les miennes. Brush, qui avait à l'Exposition d'électricité de 1881, une bobine magnétique inférieure à la vôtre, est riche aujourd'hui de 5 000 000 de dollars, ou 25 000 000. Si vous étiez allé à New York quand je vous ai supplié de le faire en 1882, n'aviez-vous pas chance de faire mieux ou au moins aussi bien que lui ? Avez-vous fait une bêtise, oui ou non ?

Il baissa la tête. Mais cela ne l'empêchera pas de recommencer demain. Je n'ai jamais vu un homme aussi complètement têtue.

Eh bien, malgré tout, j'aurai fini par avoir raison de tenir bon, quelquefois contre tout espoir apparent. Sarrazin va prendre immédiatement le brevet allemand, puis, dans un mois ou deux, les brevets anglais, américain, belge et russe, et peut-être autrichien. Je crois que nous avons bonne chance d'obtenir 200 000 fr. pour la France, avec participation de bénéfiques. Notre poêle formera un cylindre de 4 pieds de hauteur et 14 pouces de diamètre. Il pourra charger dix accumulateurs qui entretiendront 15 lampes à incandescence pendant 8 heures. C'est assez pour une maison ordinaire. Avec 18 pouces de diamètre, il donnera 24 lampes.

Voilà les affaires du Panama qui tirent à leur fin. Les partis monarchiques et le parti clérical qui les renferme tous, en sont pour leurs frais de haine contre les institutions républicaines. On leur a accordé toutes les enquêtes qu'ils ont demandées et ils n'ont pas prouvé la vingtième partie de leurs accusations. Quelques faits de corruption ont été prouvés contre quatre ou cinq républicains, mais, grand Dieu ! où sont donc les vrais voleurs ? Où se découvrent les trompeurs et les menteurs ? Chez les honnêtes gens, chez ceux que Vuillot disait être en possession des grâces d'état qui leur permettent de gouverner les autres. Les de Lesseps, Fontane, Cottu, appartiennent à la classe appelée, ou plutôt qui s'intitule elle-même, les honnêtes gens. Ils ont acheté sans doute quelques républicains mais il n'y a pas eu 600 000 fr. d'égarés de ce côté pendant que c'est par millions que se chiffrent les sommes qui ont pris la route des goussets honnêtes. En allouant 50 % de profits licites à M. Eiffel, il a touché près de 30 000 000 qui étaient bel et bien volés. Entre six autres entrepreneurs de la classe honnête, on a fait au-delà de 200 000 000 de profits illicites équivalant à des vols. Les de Lesseps ne restent pas riches, mais ils jetaient l'argent à pelletées autour d'eux et ce n'était pas aux républicains que ces sommes étaient jetées en pâture. On voit la sincérité de tout le clan réactionnaire et clérical dans le simple fait de leurs grandes colères de commande contre quelques républicains achetés pendant qu'ils ne soufflaient pas mot, quoiqu'ils n'en ignorassent rien, des 600 000 000 littéralement gaspillés en commissions, en publicité des journaux, en vols manifestes faits par leurs amis en crédits aux banques en faveur de leurs complices. Reinach se fait donner plusieurs millions pour acheter des influences et en garde les $\frac{3}{4}$. Mais ensuite Cornelius Herz menace les dilapidateurs de tout révéler et Reinach lui compte 9 000 000, au-delà de ce qu'il avait gagné, et s'est trouvé ruiné, quoiqu'on le crût très riche, au point que sa fille a dû refuser la succession.

Un juif allemand du nom d'Oberndorfer, auquel on a donné plus de 4 000 000 pour arroser la coulisse de la Bourse, c'est-à-dire faire mousser les titres du Panama, jouait en même temps à la baisse et y a gagné 6 000 000 ! Jamais vol plus effronté ne s'est vu. Et les sincères réactionnaires, qui connaissaient parfaitement ces vols, ne hurlaient que contre quelques chèques de 20 à 50 000 fr. offerts à cinq ou six républicains, car six sur les douze accusés ont été déchargés par la cour. Ce sont donc les honnêtes gens et non les républicains qui ont fait culbuter cette grande entreprise.

Il est sans doute très malheureux de voir un homme comme M. de Lesseps tomber aussi bas de la hauteur qu'il avait atteinte, mais on ne peut pas nier qu'il le mérite. Sans doute, on va lui tenir compte de ses services passés, mais il a été prouvé que dans sa grande campagne par toute la France, pour faire souscrire aux bons à lots, il s'est fait adresser à Nîmes une dépêche lui annonçant que la souscription était couverte quand il n'y avait pas encore 20 000 000 de souscrits sur 400 000 000 demandés. C'était de la tromperie en toute préméditation. Si elle avait réussi, il n'en eût plus été question et le succès eût couvert la faute, puisqu'il n'y eut une perte pour personne. Mais affirmer pareille chose et rester en panne avec perte de 1 300 000 000 pour le public, cela n'est plus excusable et, quelque gloire qu'ait pu acquérir un homme, un pareil mensonge l'écrase à tout jamais. C'est un grand malheur pour lui que d'avoir vécu si vieux. S'il était mort il y a 4 ou 5 ans, on lui aurait fait des funérailles nationales. Aujourd'hui, il n'évitera la prison que parce qu'il est en pleine enfance sénile. Il veut encore lire les journaux, connaître les nouvelles mais on ne lui donne que les journaux de l'année dernière, que l'on met sous bande et qu'il ouvre lui-même et qu'il lit sans se rendre compte de rien. Il ne verra donc pas sa propre déchéance.

De toute cette campagne contre la République, il ne reste donc que peu de chose et ce sont les réactionnaires qui en restent les victimes, y compris toute cette racaille boulangiste qu'un député appelait avec raison ces jours derniers : tas de voyous ! Ceux-là forment la vraie canaille parlementaire.

Mais il se passe aussi des choses bien étranges dans le clergé. La majorité des évêques français sont en lutte sourde, presque ouverte quelquefois, contre le pape. L'archevêque de Bordeaux¹⁸⁹ vient d'adresser de Rome à son

189. Victor Lecot (1831-1908), évêque de Dijon de 1886 à 1890 ; archevêque de Bordeaux de 1890 à 1908. Nommé cardinal le 12 juin 1893. *DEF*.

clergé une lettre pastorale où il dit au pape, dans des phrases très jésuitiquement arrangées, ce qu'il devrait être et ce qu'il ne lui paraît pas être. Je sais bien que l'on peut absolument trouver deux sens à la partie principale de la lettre, mais il est trop clair que son auteur a voulu donner des leçons sous forme d'adhésion.

Le clergé français, élevé dans ses collèges, dans les idées monarchiques, reste monarchique et veut rester tel. Par suite il ne veut pas admettre la République comme gouvernement de fait, quoique le pape le lui conseille. Il ne veut pas renoncer à la renverser *per fas et nefas*¹⁹⁰, quoique le pape lui conseille d'adopter une tactique plus habile. Le pape ne lui demande pourtant pas grand-chose. « Reconnaissez la République et puis vous vous opposerez à tout ce qu'elle fait. » Ça n'est certes pas l'aimer. Mais le clergé de France ne veut pas admettre même la simple reconnaissance de fait et donne tant qu'il peut, mais en forme ecclésiastique, c'est-à-dire en regardant à droite quand il va à gauche, sur les doigts de son vénéré Père. Il lui donne des soufflets en se mettant à genoux devant lui. Je crois que nous en verrons de belles au prochain conclave.

Adieu, chère enfant! Mille baisers de mon cœur.

Ton père.

LAD



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 712

8 rue des Moulins
Mardi 25 juillet 1893

Ma chère enfant,

Nous avons terminé toutes les études et expériences sur ce maudit poêle vendredi dernier. Quoiqu'il y ait eu une petite anicroche, une des quatre couronnes ne donnant presque rien, les trois autres ont très bien montré, et M. Sarrazin va se mettre à l'œuvre pour former une société

190. *Per fas et nefas* (lat.): par tous les moyens possibles.

d'exploitation. La couronne qui ne donnait rien n'était pas suffisamment isolée. Pourquoi ? Parce que maître Dion avait tant de peur de respirer des émanations qui n'ont rendu personne malade, qu'il filait comme une flèche à tout instant. J'ai eu beau me moquer de lui pour sa poltronnerie, lui rappeler que je me tenais toujours près du fourneau quand il le fallait – et quand il faisait chaud, nous avions jusqu'à 105 et 106 degrés – lui se sauvait toujours non pas à cause de la chaleur excessive, mais par peur de respirer des vapeurs qui ne nous ont fait aucun mal. Le gredin est d'une lâcheté dont rien n'approche. Il ne touchera jamais au persil par exemple, parce que la feuille de persil ressemble un peu à celle de la ciguë, et qu'on peut se tromper, et que si on se trompait il serait empoisonné. Or le poison n'est pas dans les feuilles de la ciguë, il est dans la carotte même, ou racine. On pourrait donc se tromper sans mal. Mais quand il s'est fiché une bêtise dans l'esprit, rien ne peut l'en faire sortir. Quand ça n'est qu'à moitié bête, on peut absolument réussir. Mais quand c'est complètement bête, n'essayez pas, il y tient mordicus. S'il s'était toujours tenu avec les ouvriers pour les surveiller, la couronne mauvaise aurait donné comme les autres. Je lui ai dit cela. Il s'est fâché. Alors je lui ai dit qu'il était une bête et un gredin, que je me fichais pas mal de ses colères, qu'il nous avait exposés, par poltronnerie, à perdre l'affaire, et que s'il ne se taisait pas je contera à Sarrazin les nombreuses bêtises que je ne lui avais dites qu'à moitié, par pitié pour lui, Dion. Il était pâle de rage mais il l'a avalé. Je crois qu'il a été mis dans le monde pour y être la plus complète personnification de la bêtise et du manque de compréhension des choses les plus simples.

Enfin, grâce à ce que je l'ai suivi pied à pied, et que je l'ai forcé de faire des choses qu'il refusait quelquefois de faire par pure colère de vieille bête, nous n'avons pas fait un fiasco, qui a dû vous paraître probable depuis longtemps. Mais avant d'arriver enfin, il a fait 4 ou 5 fiascos partiels parce qu'il manque d'instruction technique, et aussi parce qu'il se fait des raisonnements faux dont il met un temps énorme à se rendre compte, malgré les explications qu'on lui donne.

On m'apporte une lettre de Webb. C'est très beau mais c'est toujours pour dans 2 ou 3 semaines. Ils sont somme le barbier qui annonçait qu'il raserait gratis le lendemain, mais ça n'était jamais le jour même. Dans tous les cas, il m'écrit qu'il a le contrôle des brevets de tout le continent, moins l'Allemagne, et que ses contrats sont très avantageux parce qu'il n'est obligé qu'à payer en actions et non en argent. La machine est un succès complet

et une expérience publique va être incessamment annoncée. Les grands brasseurs d'Angleterre promettent des ordres considérables sur traités écrits et signés. Il m'écrit de plus que la mine d'or de Mallina, dans l'Australie N.O. paraît être la plus riche que l'on ait jamais découverte. Elle donne plus de 400 piastres à la tonne de minerai. Je ne puis donc pas désespérer mais je dis comme le coq de la fable¹⁹¹ : « Un grain de mil ferait pourtant bien mon affaire. »

Je t'envoie par la même malle une lettre de faire-part du mariage de Gabrielle de la Rivagerie, celle que Béique a vue à l'Exposition. Elle est très bien mariée, avec un Français qui – *rara avis*¹⁹² ici – ne s'est pas préoccupé de la dot. Il a environ 40 000 fr. de rente, est un garçon très rangé et pas coureur – autre *rara avis* à Paris – et il a fait à sa future toutes sortes de jolis présents en attendant le *conjungo*. Ils sont maintenant à Pougues-les-Bains¹⁹³, puis vont sur Lourdes et Pau, puis reviendront à Paris après deux mois de courses. C'est un littérateur. Il a beaucoup étudié le vieux français et a tourné une très jolie pièce de vers en français du temps de Louis XI, qui sont vraiment très réussis. Le mari¹⁹⁴ est cousin de M. Bétolaud¹⁹⁵, le célèbre avocat. C'est aussi son nom. Je n'ai pas pu assister au mariage ni au dîner qui s'est donné chez Gaston de la Rivagerie, le frère aîné, mari de Mlle Laranja¹⁹⁶.

191. « Mais le moindre grain de mil / Ferait bien mieux mon affaire. » La Fontaine, « Le Coq et la Perle », *Fables*, I, 20.

192. *Rara avis* (lat.) : un oiseau rare.

193. Pougues-les-Eaux (département de la Nièvre), commune célèbre pour son thermalisme.

194. Louis-Marie-Joseph-Ali Bétolaud de la Drable (1856-1919), né à Venise, fils adoptif de Ludovic-Eugène Bétolaud de la Drable et de Louise-Marie-Charlotte Tillette de Mautort; il épouse à Paris, le 8 juillet 1893, Gabrielle-Céleste-Marguerite Viette de la Rivagerie (1869-1922), née le 7 août 1869 à Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle), demeurant avec sa mère à Paris, 31, rue Fresnel. AP, acte 480 des mariages du 16^e arrondissement. Le mariage a lieu à l'église Saint-Pierre-de-Chailot, 31, avenue Marceau. « Mgr Bousquet a donné la bénédiction nuptiale. Dans l'assistance, on a remarqué : Jacques-Léon Tardieu, auditeur au Conseil d'État, Charles Maurence, professeur, officier d'académie, le comte de la Rivagerie, M. Laisant, etc. » *Le Journal*, 19 juillet 1893, p. 1. Sous le pseudonyme de Pierre de Sélènes, Ali Bétolaud de la Drable, fera éditer *Un Monde inconnu : deux ans sur la lune*, illustr. de Gerlier, E. Flammarion, 1896, 454 p.

195. Alexandre Bétolaud (1828-1915), fils de Victor Bétolaud, grammairien; avocat et bâtonnier en 1876-1877.

196. Gaston Viette de la Rivagerie a épousé (Paris, 28 juillet 1891) Innocencia Ferreira Barbosa dit Laranja, Brésilienne de Rio de Janeiro. Dans le registre d'état civil, on lit, parmi les témoins au mariage de Gabrielle Viette de la Rivagerie, le nom de Joseph-Auguste Laranja, 54 ans, propriétaire, demeurant au 7, chaussée de la Muette, là où habite Gaston Viette de la Rivagerie, lieutenant de cavalerie, frère de l'épouse.

Je suis allé visiter l'exposition des portraits du siècle, à la galerie Georges Petit¹⁹⁷. Elle est très intéressante, car on y voit tous les principaux littérateurs, artistes et journalistes depuis la chute du premier Empire. Je tenais beaucoup à en voir quelques-uns. Naturellement on est souvent un peu désappointé à certains types. On s'amuse aussi des costumes de la Restauration et du règne de Louis-Philippe, avec leurs collets d'habits qui leur montaient au-dessus des oreilles et dans lesquels ils paraissaient enchâssés comme dans un étai. Au reste, nous en avons porté au Canada comme ici. Mais ce sont les types qui vous amusent le plus. Rien de vulgaire, de rapetissé, comme la figure et tout l'ensemble de la personne de P.J. Proudhon, un très grand écrivain. C'est lui qui a écrit le paradoxe : la propriété, c'est le vol, mais il avait trouvé l'idée, et jusqu'à l'expression elle-même dans saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostome, où je l'ai retrouvée tout au long. Seulement, Proudhon envisageait l'idée d'un point de vue plus intelligent que les autres, car il faisait des restrictions auxquelles ils n'avaient pas songé. C'est aussi Proudhon qui a écrit l'ouvrage *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, qui est une œuvre puissante et que j'avais dans ma bibliothèque.

Une autre physionomie qui m'a surpris est celle de Paul-Louis Courier¹⁹⁸, qui a écrit avec tant de bon sens contre le célibat ecclésiastique. C'est une grosse figure toute ronde de paysan, pommettes saillantes et rouges, petits yeux égrillards, mais faisant l'effet d'un vrai lourdaud et non de l'écrivain qu'il était. Il est endimanché et débraillé tout ensemble.

Il y a là le portrait de Chateaubriand sous l'Empire. Très beau regard, à l'air rêveur. L'artiste a bien rendu cela. Puis vient Lamartine jeune, homme mûr et vieillard. Les transitions surprennent beaucoup et on n'a pas d'idée du changement de cette belle physionomie.

Madame de Girardin est là (Delphine Gay), magnifiquement belle et d'une expression d'intelligence hors pair. Mme de Staël y est aussi, la gorge à peu près complètement découverte. Les femmes étaient alors d'un

197. Georges Petit (1856-1920), galeriste, marchand d'art, qui organisa des expositions de Monet, de Sisley et de Millet, au 8, rue de Sèze.

198. Paul-Louis Courier (1772-1825), pamphlétaire français, libéral et anticlérical comme Dessaulles. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont *Pétition pour des villageois que l'on empêche de danser* (1822), *Lettres de France et d'Italie* (1822), *Pamphlet des pamphlets* (1824). Le pamphlétaire mourut assassiné par son garde-chasse. LAD fait ici allusion au pamphlet *Le célibat des prêtres et la confession des femmes*, souvent réédité.

libéralisme extravagant. Mme Récamier aimait à poser en chemise merveilleusement drapée. Et l'étoffe étant très fine et transparente, on ne perdait rien. Et pourtant, on assure qu'elle n'a jamais eu d'amant, ce dont je ne crois pas un mot. Quand on est si peu chic de ses formes, on n'est clairement pas une vestale. Un bas-bleu dont je n'ai pas pu lire le nom, contemporaine de Mme Récamier, s'est fait peindre dans le costume Directoire : robe fendue des deux côtés jusqu'à la naissance de la hanche. Ces dames tenaient à épater les bourgeois. Le buste d'Armand Carrel, tué en duel par Émile de Girardin, m'a beaucoup intéressé. Très belle physionomie, beau type, front très développé, expression de penseur. C'était un puissant journaliste. On voit là deux portraits de Rochefort, l'un à l'âge de trente ans, l'autre assez récent. Le portrait jeune est celui d'un bandit. Front large, mais joues très saillantes, nez de travers, au-dessus d'une toute petite bouche aux lèvres minces et droites, presque pas de menton. On ne peut pas avoir l'air plus faux. Son dernier portrait en fait naître aussi une très mauvaise idée, mais corrige pourtant un peu l'impression causée par le premier.

Alfred de Musset a une figure prétentieuse, une pose de capricieux auquel on aimerait à donner un soufflet. Je comprends parfaitement les noirceurs qu'il a faites à George Sand. Grand poète, caractère abominable. Jules Sandeau a une bonne figure bourgeoise, toute ronde, avec expression de bonté et d'intelligence. Balzac est là, naturellement, dans son plus beau costume noir, avec sa figure ronde encadrée de magnifiques cheveux noirs et d'un collier de barbe noire qui a l'air de l'étrangler. Le pantalon est absolument collant, l'habit de même. Il a l'air sanglé à étouffer. Il a l'air de dire : « Admirez-moi donc. » Sa figure a une grande expression d'intelligence.

M. Thiers est là, assez mal peint. M. Guizot, avec son expression de morgue insolente dans son portrait jeune. Devenu vieux, il était tout rentré en lui-même, rabougri, ratatiné au possible, mais toujours le regard dur et hautain.

Michelet est là avec son air bonhomme. M. Legouvé dont la figure semble taillée à coups de hache. John Lemoine, des *Débats*, superbe physionomie. Gambetta, aux formes exagérées, physionomie trop pleine. L'artiste a manqué son effet. Victor Hugo a deux portraits, très beaux tous les deux. Alexandre Dumas père est là avec sa belle grosse figure réjouie et pleine de finesse ; son fils jeune avait une très belle tête. Son dernier portrait par

Bonnat est une belle œuvre mais montre une figure très travaillée par la passion ou l'ambition. Beaucoup d'intelligence dans l'expression. Sardou a une mauvaise physionomie. Il a l'air fourbe. Labiche a une belle tête. Émile Augier encore davantage. C'est une figure intelligente et franche.

En somme, après-midi très intéressante pour moi. La femme de Lucien Bonaparte, frère de Napoléon, a la plus singulière physionomie possible. On dirait qu'on a photographié la lune et qu'on en a fait un buste. Tout est rond en hauteur, en largeur et en profondeur. Et néanmoins elle paraît avoir été jolie.

Il y a un nombre considérable de photographies des journalistes du jour. Parmi eux, de très belles têtes sortant au milieu de figures vulgaires et qui vous font l'effet d'habitues de maisons de filles. Tel nom retentissant vous fait rire à le regarder.

Je ne suis pas trop bien. Je voudrais bien que quelque chose se termine. Quelqu'un fait mine de vouloir exploiter le violon qui est superbe avec le nouveau chevalet, mais ce sera miracle si la chose marche.

Adieu, chère enfant. J'embrasse tout ton monde avec fureur. Parle-moi de tes enfants dans la prochaine.

Ton père.

L.A.D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 722

Londres
11, Oxford Terrace¹⁹⁹
Hyde Park
Lundi 6 novembre 1893

Ma chère enfant,

Tu vas sans doute être surprise de me savoir à Londres. J'y suis venu sous des circonstances pénibles, ayant été informé vendredi dernier, huit jours, que le colonel Webb était dangereusement malade. Mme Webb m'a supplié de venir l'aider mais comment faire sans argent ? Je le lui ai écrit. Alors elle m'a envoyé 75 fr. et, comme il était de la dernière importance pour moi de voir Webb avant sa mort, j'ai demandé 75 fr. à M. Fabre et me suis rendu ici à la grâce du bon Dieu en quelque sorte, car je n'avais pas assez de 150 fr. pour rester plusieurs jours.

M. Sarrazin était absent de Paris. Je lui ai laissé une lettre lui disant pourquoi je partais avant son retour – car M. Morellet, le secrétaire et comptable, étant absent aussi, j'étais obligé de garder le bureau. À son retour à Paris, il m'a écrit que j'avais bien fait puisque je venais protéger ses intérêts comme les miens, et m'a envoyé 75 fr. en me disant que si j'avais besoin de plus d'argent, de lui écrire.

Je suis ici depuis hier huit jours et n'ai pas eu un seul instant libre. Je prends maintenant la suite des événements depuis cinq semaines.

La Maison Jarvis-Conklin s'était chargée de faire marcher l'affaire du canal devant le gouvernement des États-Unis. Tous les hommes influents du parti démocrate avaient décidé de demander la garantie du gouvernement. La très grande majorité de la Chambre des représentants étant démocrate, et le président l'étant aussi, la chose ne faisait plus doute. Mais la crise monétaire de l'été dernier a forcé la Maison Jarvis-Conklin de suspendre ses paiements, et Webb qui devait toucher au-delà de 3000 livres sterling en décembre, s'est vu dans l'impossibilité de toucher cet argent. C'était la ruine pour lui, car il vivait d'emprunt depuis

199. Dessaulles habite à Londres dans le voisinage de Malcolm G. Webb. Ce dernier occupe le 13, Oxford Terrace, Edgware Road, Middlesex. London, England.

longtemps et, vu la suspension, il se trouvait hors d'état de rembourser en décembre plusieurs amis qui l'avaient aidé.

Il souffrait depuis plusieurs mois, sans le dire, de tumeurs cancéreuses au poumon. Quelques jours seulement après avoir reçu la nouvelle de la suspension qui était tout simplement le désespoir pour lui, la maladie prit un caractère aigre et l'a amené au tombeau en quatre semaines.

Je ne suis pas venu pour m'occuper de l'affaire du canal (où j'avais un intérêt qui aurait pu finalement représenter \$150 000 au minimum), car Webb mort, tout est perdu. Mais je suis venu pour l'affaire des bouteilles où je vais réussir, je pense, à conserver à M. Sarrazin les intérêts qu'il y avait, et par suite les miens et ceux de la pauvre madame Webb.

Arrivé dimanche au soir, j'ai vu Webb lundi. Il avait eu une grande crise le vendredi et avait failli passer. Le lundi matin, il avait du mieux et m'a très bien reconnu. Il a même pu confirmer nos arrangements antérieurs.

Le soir, il est tombé dans une demi-somnolence qui ne l'a plus quitté et il est mort²⁰⁰ le jour de la Toussaint [1^{er} novembre] au soir, à 7 h. Il laisse sa femme²⁰¹ dans une position désastreuse pour le moment, n'ayant pas le nécessaire. Elle aimait beaucoup son mari et il m'a fallu la soutenir et l'empêcher de se désespérer absolument dans des scènes de désespoir navrantes. Quelques amis de son mari sont venus à son aide. J'étais seul à l'assister, j'ai dû voir seul aux funérailles qui ont eu lieu samedi [4 novembre] et je n'ai pas eu une minute libre de toute la semaine dernière. Pourtant, j'ai vu un D^r Procktor, l'un des principaux intéressés dans l'affaire des bouteilles, et l'inventeur de la machine, M. Spaul²⁰², qui possède à lui seul les deux cinquièmes des actions. Tous deux, qui sont amis de Webb, veulent

200. Malcolm Graham Webb est décédé à l'âge de 54 ans. *Index des décès enregistrés dans les registres de l'état civil, Angleterre et pays de Galles, 1837-1915.*

201. Marie-Jeanne Baron, épouse de Malcolm G. Webb. « Malcolm Graham Webb, of Oxford Terrace, Edgware Road, Middlesex, died 1 Nov. 1893. Probate, London, 2 January [1894] to Marie-Jeanne Baron, spinster. Effects £43. » Calendrier national des successions (Index des testaments et administrations), Angleterre et pays de Galles, 1858-1995. Un recensement d'Angleterre de 1881 précise que Webb, 43 ans, est né en Virginie (É.-U.), qu'il est ingénieur civil, marié, et que sa résidence est au 66, Guildford St., paroisse de St. George's Bloomsbury, district londonien de Camden.

202. « 303.220 – Apparatus for the Manufacture of Glass Bottles, Barnard A. Spaul, London. Eng. » *The Engineering and Mining Journal*, vol. 56, 9 septembre, 1893, p. 271. Bernard Alfred Spaul (1859-1942), fils de Robert Spaul et de Ruth Biggs, a épousé Fanny Emily Steadman (1892).

continuer ses arrangements avec M. Sarrazin et je crois que la chose va se faire. Dans ce cas, Mme Webb conservera un intérêt important dans l'affaire des bouteilles. Mais d'ici à ce que l'affaire soit en pleine opération, il faut vivre et c'est là le difficile. La crise minière qui est survenue a forcé nombre de gens de fermer leurs usines, le charbon ayant augmenté de 25 %. Un M. Simpson, un des grands verriers de l'Angleterre, après avoir vu fonctionner la machine, mais à vide, a déclaré qu'elle ferait certainement des bouteilles et a pris l'affaire pour l'Angleterre. Mais comme il lui a fallu éteindre les fourneaux de ses verreries, l'expérience qui devait se faire dans une de ses usines a été retardée. Il a dit, la semaine dernière, à Spaull qu'aussitôt que le charbon serait retombé, même un peu au-dessus des anciens prix, il rallumerait ses fourneaux mais qu'il ne le ferait pas sans être sûr que les prix reprendraient leur cours normal ou à peu près. Rallumer dix ou douze grands fourneaux de verrerie est une dépense de 5 à 600 livres stg. et on y regarde à deux fois. Sans la crise, tout se serait terminé avant la mort du pauvre Webb. Tu vois combien il a joué de malheur.

Je t'ai écrit il y a deux ans que la mort de M. Sheldon l'avait empêché de toucher 2000 livres stg. Le D^r Proctor m'a prié hier par lettre de le rencontrer aujourd'hui à 2 h dans la cité pour reparler de l'affaire des bouteilles pour la France.

Je suis ici pour au moins 8 jours encore, peut-être plus. Cela dépendra de mes négociations. M. Sarrazin désire beaucoup que je lui conserve la disposition des brevets français et belge, et j'espère fort y réussir. J'espère même lui obtenir la disposition du brevet espagnol. Il a dans ces différents pays des amis riches, fabricants de bouteilles, qui sont prêts et désirent même beaucoup prendre l'affaire. Le syndicat a une idée très pratique. Au lieu de demander de grosses sommes à verser pour l'exploitation des brevets, il ne demande qu'un tiers des actions des sociétés qui se forment pour l'exploitation dans ces différents pays. Cela facilitera énormément les négociations et la formation de sociétés d'exploitation, car ainsi le syndicat n'est payé que sur les profits et non avant qu'il n'en soit fait.

Je suis ici loin de la cité, et c'est un voyage en omnibus de trois quarts d'heure pour s'y rendre. Ce qu'on perd de temps dans ces énormes villes, par suite des distances, est inimaginable !

Le temps est beau et pas froid. Chose singulière. Quand je suis parti de Paris, il faisait un temps superbe. La même chose à Londres, et entre les deux, sur la Manche, gros temps et pluie.

8 [novembre]. J'ai rencontré le D^r Procktor avant-hier et il m'a donné des renseignements sur les membres directeurs du syndicat qui me seront très utiles. Il désire beaucoup que les affaires se concluent avec M. Sarrazin pour que Mme Webb retienne quelque chose. Je suis à chercher à faire un emprunt pour elle sur le dépôt des actions qui lui restent, mais cela ne peut se faire qu'avec des amis qui connaissent la valeur future de ces actions.

Sarrazin me prie de rester ici jusqu'à ce qu'il ait pu s'entendre avec ses amis pour trouver les 250 livres stg. qu'il me faut pour assurer le contrôle de tous les brevets du continent à lui et à ses amis.

Je suis moins occupé à présent et j'écrirai bientôt. J'ai gardé ma lettre deux jours dans ma poche pour la finir.

Un million de baisers.

Ton père.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 729

8 rue des Moulins
20 février 1894

Quelles horribles nouvelles j'ai lues hier, chère enfant, dans la lettre de Béique, dont je le remercie du fond du cœur pour tous les détails qu'elle me donne. Et dire que vu mon horrible éloignement de tout ce que j'aime, j'étais là, inconscient de ton état, ne me doutant pas que tu étais si près du grand départ, et réfléchissant ensuite combien j'aurais pu t'être utile de tant de manières si j'avais été près de toi depuis plusieurs années. La vie de désespoir que je mène me pèse déjà beaucoup. Tu es le principal lien qui m'y rattache, mais je sais bien que si tu étais partie je t'aurais suivie de près. Oui, je souffre horriblement d'être toujours loin de toi, mon principal amour dans la vie. Ce n'est que l'espoir de te revoir un jour qui m'a soutenu. Je détournais beaucoup le cours de mes idées par un travail incessant qui

m'a seul permis de supporter les horribles chagrins de l'isolement. Mais ajouter à tout cela l'idée de la possibilité, et même du danger si récent, de partir le dernier, il y a là une horrible perspective pour moi que rien ne saurait atténuer.

Mais comment se fait-il donc, mon Dieu ! que les médecins soient si gauches – ils le sont tout autant ici sur ce détail – que de s'en tenir à ces cataplasmes de graine de lin qui agissent si peu et si lentement ? Quelques verres d'eau de Vichy – Célestins – ou peut-être mieux encore de l'eau de l'Artesian Spring de Ballston Spa, près de Saratoga – auraient immédiatement atténué sinon fait disparaître cette incessante envie d'uriner accompagnée de cuisson qui est la conséquence de l'inflammation du col de la vessie. Elles auraient aussi agi tout autant sur les rognons. Jamais cela ne manque son effet. Ces eaux seules diminuent l'inflammation intérieure par le seul fait qu'elles augmentent la quantité des urines et que la vessie ne reste pas vide. C'est le vide de la vessie qui est la principale cause de l'inflammation et de la cuisson parce que les parois se touchent. Dilatées par un liquide calmant, l'inflammation est beaucoup moindre. Aie toujours de ces eaux chez vous et à la moindre indication de cuisson, prends-en un demi-verre étendu d'un tiers d'eau ordinaire ; répète la dose au bout de vingt minutes, et après trois ou quatre doses, tu sentiras un bien-être complet. Je suis en rage contre des gens qui ne songent pas à cela quand c'est si simple et si sûr.

Je sais, pour l'avoir éprouvée moi-même, que l'eau de l'Artesian Spring, de Ballston, est très excellente, mais vu la grande quantité d'acide carbonique que contient la Célestins de Vichy, elle est peut-être encore plus calmante. Il faudrait essayer les deux pour faire une comparaison sûre.

Je ne vois que ce matin ta petite note au crayon qui m'avait échappé hier au soir, sous une lumière insuffisante, et j'avais cru la page blanche. Double bonheur d'avoir pu voir ton écriture.

Maintenant, chère enfant, pardonnez-moi tous deux, si je te dis que cette dernière grossesse douloureuse et la terrible passée qui est revenue quinze jours après les couches, indiquent que ta constitution n'est plus aussi forte et se trouve probablement ébranlée par des maladies trop répétées. Toutes les femmes n'ont pas la même force de résistance. Tu en as montré beaucoup et il est clair que ta constitution était très saine pour n'avoir jamais ni perdu un enfant, ni fait une fausse couche, mais cette

dernière maladie, précédée d'une grossesse pénible, surtout dans les derniers temps, est certainement un symptôme prémoniteur²⁰³ dont il faut tenir compte. Quel terrible malheur si tes jeunes enfants surtout te perdaient !

J'ai eu, la semaine dernière, une extinction de voix complète mais je toussais très peu. L'extinction est disparue et la toux reste peu active.

Les horribles actes des anarchistes commencent à préoccuper sérieusement l'opinion. La population s'indigne à des actes aussi bêtes qui ne peuvent mener à rien et on va probablement finir par les écharper quand on les prendra sur le fait. Ce sont des chiens enragés, pire encore, puisque le chien enragé ne sait pas ce qu'il fait. Mais ce qui est vraiment triste pour une famille²⁰⁴ que je connais intimement, c'est que le dernier anarchiste, Émile Henry, qui a jeté la bombe de l'hôtel Terminus, appartient à cette famille. Il a un frère plus âgé de deux ans qui purge une condamnation à trois ans de prison pour excitation au meurtre. Eh bien, j'ai vu plusieurs fois, il y a sept ans, ces deux jeunes gens de 12 et 14 ans, chez Mme de Poul²⁰⁵. C'étaient les plus charmants enfants qu'on pût voir, doux, studieux, bien élevés et d'excellentes manières. Voilà ce que les milieux anarchistes en ont fait. La famille est dans une désolation terrible.

Adieu, chère enfant. Rétablis-toi le plus tôt possible. Aie toujours des eaux minérales dans la maison. Et soigne-toi le mieux possible. Tous mes baisers du cœur.

Ton père. L.A.D.



203. Le mot existe (voir *TLF*), mais on dirait mieux : prémonitoire.

204. Cette famille est celle de M^{me} de Poul, en lien avec la famille Henry.

205. Claire-Inès-Béatrix Sauriac (1859-1915), née à Livry-Gargan (Seine-Saint-Denis), fille de Xavier Sauriac et de Jeanne-Marguerite-Coelina [Céline] Agoust. Elle épouse Henri-Albéric de Poul de Lacoste (Durance, Lot-et-Garonne, 14 mai 1877), fils d'Henri-Claude de Poul de Lacoste et de Marie-Louise-Élisabeth-Adrienne de Lavergne. Son mari est industriel et inspecteur de la compagnie du gaz. Mme de Poul aura quatre filles, nées de 1878 à 1888, et est une bonne amie de LAD. Mme de Poul habite à Paris avec sa grand-mère, au 6, rue Gaston de Saint-Paul. <https://www.geneanet.org>.

À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 741

8 rue des Moulins
3 août 1894

Ma chère enfant,

Encore une nouvelle qui va te surprendre. Je pars demain matin pour la Suisse et voici sous quelles circonstances.

Madame Webb est malade, pouvant aller et venir mais digérant mal, ayant le foie pas mal en désordre, et souffrant aussi un peu, paraît-il, de la matrice. M. Torrey²⁰⁶, qui s'intéresse à elle et lui a rendu de grands services, a exigé qu'elle fit un voyage, en lui en faisant naturellement les avances. Cet homme est un cœur exceptionnel et il semble ne songer qu'à faire du bien à ceux qui l'entourent. Il m'écrivait le 16 juillet ce que voici : « Les affaires m'ont procuré un surplus considérable et je ne me sens pas à l'aise quand les gens que j'estime souffrent sans qu'il y ait de leur faute. »

Tu vois que voilà un langage que tout le monde ne tient pas. Il envoie donc en Suisse Mme Webb et sa jeune sœur. Mais il ne veut pas qu'elles y aillent seules et il m'a écrit avant-hier : « J'apprends par Mme Webb que vous n'êtes pas bien et que vous travaillez beaucoup. Je désire donc que vous l'accompagniez. Cela vous fera du bien. N'y mettez pas de fausse délicatesse, la dépense ne signifie rien et je vous le demande comme un service à moi rendu. »

C'est dire en fait : rendez-moi le service d'accepter mon argent. Cela encore ne se trouve pas à toutes les portes. Je pars donc. Et j'en avais vraiment besoin, mais je n'y pouvais naturellement pas songer. Je me rends

206. Edward Strong Torrey (1836-1923), né à Jersey City (N.J.), décédé à Londres à l'âge de 86 ans. Époux de Jane Huestis. Homme d'affaires établi en Angleterre, mécène ; il participe à différentes inventions patronnées par Webb en Grande-Bretagne. Torrey financera le voyage de LAD en Suisse et lui procurera les fonds nécessaires (1500 francs) pour éditer *Les Erreurs de l'Église...* L'adresse londonienne de Torrey, fournie par LAD – 15, Britannia Street, King's Cross. London – est l'adresse de la Du Bois Manufacturing Company qui fabrique des *lead traps* (syphons d'évier) et autres pièces de plomberie. E.S. Torrey, président (*chairman*) de la compagnie, y a fait sa fortune. La compagnie passa aux mains de Charles Herbert Torrey, son fils, qui ouvre des magasins à Berlin, mais décède de « phtisie », à 38 ans, à Pasadena, CA, le 17 février 1895. Ce décès du fils Torrey est mentionné par LAD dans sa correspondance en 1895. www.geneanet.com.

demain matin à Calais où il amène Mme Webb et sa sœur. Il veut nous voir partir, puis va s'embarquer mercredi pour New York où il a des affaires.

Nous serons 4 ou 5 semaines, nous dirigeant sur Bâle et Lucerne et de là sur Thoun, d'où je t'écrirai. Fanny est tout à fait bien, un peu désolée de me voir partir, mais elle peut maintenant aller où elle veut sans difficulté. Emma a un mieux dont je suis surpris. Mais elle ne pourra pas retourner avec Fanny. Mlle Chevreau²⁰⁷ va l'emmener à Wörishofen où est Mlle Sarrazin. Peut-être Emma pourra-t-elle retourner avec elle, mais c'est douteux et il est plus probable qu'elle passera l'hiver. Je viens de voir Fanny qui me dit que Mlle Sarrazin revient la semaine prochaine et partira avec elle²⁰⁸. Comme Emma s'en va en Allemagne le 15, il faudra qu'elle reste tout l'hiver.

Je t'embrasse mille fois.
À bientôt, de Lucerne.
Ton père.

L.A. Dessaulles



207. Les demoiselles Chevreau tenaient un établissement pour jeunes filles à Paris, au 26, rue de Lübeck. En 1903, Caroline et Béique sont à Paris chez les demoiselles Chevreau. « Nous fûmes à Paris où nous avons retenu pension chez les demoiselles Chevreau, parentes d'un ex-préfet de la Seine [Henri Chevreau], sous Napoléon III. Ces dames ainsi que leur mère, madame Chevreau, furent d'une amabilité particulière pour nous, quelques personnes de notre famille ayant déjà fait un séjour chez elles. Elles avaient installé les garçons dans une salle de récréation spacieuse de la pension pour jeunes filles qu'elles tenaient l'hiver et qu'elles utilisaient l'été pour recevoir des voyageurs. » QAS, p. 58-59.

208. M^{lle} Sarrazin, de Saint-Hyacinthe, était inscrite au 8, rue des Moulins, comme Fanny Leman-Dessaulles. *Paris-Canada*, 9 juin 1894, p. 2.

À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 742



Montreux, Suisse
Mercredi 5 septembre 1894

Ma chère enfant,

Nous voici arrivés ici dans un pays d'énormes montagnes à pic avec des hôtels juchés à 2 et 3000 pieds et un funiculaire beaucoup plus raide que tout ce que nous avons vu jusqu'ici. On finira par monter des parois presque verticales.

Nous sommes au grand hôtel que tu vois, isolé sur le bord du lac, l'hôtel Monney²⁰⁹, où nous sommes très bien placés avec vue sur le lac, mais pour la première fois avec une table trop médiocre pour les prix chargés. C'est d'autant plus singulier que Montreux est une station fréquentée toute l'année, où les malades viennent passer l'hiver parce qu'ils y sont absolument à l'abri des vents de nord et d'est, et où on fait tout l'été la cure au raisin. Nous sommes venus de Berne à Lausanne en chemin de fer. Lausanne est une ville bâtie sur de très hauts dos d'âne, avec vallées profondes entre eux, et on ne fait que monter et descendre. Quelquefois les montées sont très raides. Aucun édifice important. On fait des montées énormes pour ne rien voir de sérieux. Aucun lieu

209. Le plus grand hôtel de la ville, construit en 1862, près du lac Léman.

d’amusement. Les gens se couchent à 9 h et se lèvent à 5 ; et ils semblent dormir autant le jour que la nuit.

Nous sommes venus de Lausanne ici en bateau. Il faisait gros vent et le bateau remuait un peu, mais Mme Webb et sa sœur ont senti le cœur leur sauter dans la gorge, pendant que nous mangions quelque chose et il a fallu monter en hâte sur le pont pour éviter des catastrophes.

Hier, nous sommes allés visiter le vieux château de Chillon, l’un des repaires de l’Inquisition. On y conserve les instruments de torture qui ont forcé tant d’innocents de s’avouer coupables, comme partout ailleurs. Quand ils mouraient de la torture, ce qui constituait un véritable assassinat, puisque le malheureux mourait avant jugement, on jetait le corps par une ouverture dans le lac, et tout était dit. J’avais une épreuve stéréoscopique très belle du château de Chillon, sur verre. Tu dois l’avoir encore.

Il fait un temps horrible depuis ce matin, mais le ciel s’éclaircit et nous allons faire une marche.

Je ferme donc ici, car je reviendrai trop tard pour la malle. Adieu et un million de baisers.

Ton père.

LAD



À Caroline Béique²¹⁰
CHSH, CH120, lettre 744

Genève, 14 septembre 1894

Ma chère petite Caroline,

Ton grand-papa pense souvent à sa bonne petite fille qu’il voudrait bien voir et embrasser. On m’a dit que tu étais une bonne petite enfant, gentille et obéissante avec ton papa et ta maman, et que tu ressemblais beaucoup à ta chère grand-maman quand elle avait ton âge. Continue d’être obéissante et affectionnée pour ceux qui t’aiment et tu seras heureuse toute ta vie.

210. Caroline Béique (1886-1960), petite-fille de LAD.

Je suis dans un pays où il y a de grosses montagnes entassées les unes à côté des autres, avec leurs sommets couverts de neige. On monte sur ces montagnes dans des petits chemins de fer avec des petits chars et des petites locomotives et on a des vues magnifiques. Je suis ici dans une pension où il y a des belles petites de ton âge que j'entends caqueter et rire comme des oiseaux quand elles jouent et elles me font penser à ma belle et bonne petite-fille de Montréal. J'espère que j'aurai un jour le bonheur d'aller l'embrasser.

Je vois ici des beaux magasins où il y a toutes sortes de jolis joujoux pour les petits enfants, des poupées qui remuent les bras et qui parlent, mais je suis trop loin pour t'en envoyer. Mais tu recevras en même temps que cette petite lettre un petit panorama de Genève où tu verras les beaux édifices de la ville. Conserve-le en souvenir de ton grand-papa. Je suis bien chagrin de ne pouvoir envoyer des présents à tous tes frères grands et petits. Je suis trop loin. Cela viendra plus tard. Mais je te charge de les embrasser tous pour moi. Je pense à eux aussi comme à toi et j'espère avoir le bonheur de les embrasser aussi tous avec toi.

Ton grand-papa qui t'aime bien.

L.A. Dessaulles



À Fanny Leman-Dessaulles
MMC, P010_A9,5

8 rue des Moulins
Vendredi 26 octobre 1894

Ma chère Fanny,

Me voilà enfin de retour, étant rentré mardi. Au lieu de cinq semaines, j'ai été absent exactement dix semaines. J'ai fait le plus agréable voyage possible, en ai éprouvé beaucoup de bien au point de vue de l'estomac et de ma toux, mais depuis mardi, mes douleurs intercostales et rénales ont beaucoup augmenté, et je suis réellement souffrant. Je n'ai presque pas dormi depuis trois nuits, la marche me fait mal et je t'écris entouré de serviettes mouillées, avec pièce de caoutchouc par-dessus, puis un vieux pardessus boutonné qui maintient le tout en place. Je vais continuer ce

traitement pendant quelque temps. J'avais hâte d'aller voir Emma et j'ai dû y renoncer jusqu'à lundi prochain, ce qui m'a contrarié beaucoup. Je désirais t'écrire que je l'avais vue et te dire comment je la trouvais. Malheureusement je suis cloué dans ma chambre pour quelques jours. J'ai beaucoup regretté tes petites tribulations au moment de partir. Toutes ces compagnies sont d'une rapacité qui va devenir de plus en plus proverbiale. Je t'ai fait réadresser trois lettres de Louisa. Je suis bien heureux de la maladie satisfaisante de Marie. Il est probable que ça ira dorénavant de mieux en mieux. Tu exagères beaucoup les petits services que j'ai pu te rendre. C'était encore bien plus un plaisir qu'un devoir pour moi et tu dois comprendre que je me sentais aussi heureux de t'obliger que personne au monde.

Je regrette beaucoup que la bonne Mme Desmarteau²¹¹ n'ait pas pu recevoir mes petits messages. Elle recevra sans aucun doute la récompense d'une longue vie de travail, d'obligeance envers les autres et d'honnêteté. C'était vraiment un bon cœur.

Maintenant je suis forcé de te gronder un peu fort. Tu vas te demander pourquoi. C'est pour avoir dit à Louisa que j'avais dû trouver quelquefois ta compagnie ennuyeuse. Tu as eu le courage d'employer ce mot ! Eh bien, c'est un péché, cela, et va de suite t'en accuser. Dans mon terrible isolement, avoir joui de ta compagnie pendant six semaines, c'était le plus grand soulagement possible pour moi, un bonheur longtemps inespéré et dont j'ai joui avec gourmandise. Je t'oblige de demander pardon à Louisa d'avoir osé te servir d'un pareil mot. J'éprouve beaucoup de chagrin d'apprendre qu'elle souffre autant de ses rhumatismes. Si j'étais là, nous mettrions nos maux ensemble et ils continueraient nos grandes querelles d'autrefois. Mais il faut que nous dévorions nos maux en patience, loin l'un de l'autre.

Je vous ai envoyé des cartes postales de Montreux. De là nous sommes allés à Genève où nous sommes restés ensemble un mois. Je suis resté plus longtemps que je l'avais décidé parce que Mme Webb n'était pas bien et a dû se mettre là sous les soins d'un médecin hydropathe qui fait des cures remarquables. Il a été longtemps chef de clinique du curé Kneipp. Ce traitement lui a fait du bien, et je l'adopte pour mes douleurs rhumatismales. Je vais le décrire à Louisa en cas qu'il puisse lui être utile.

211. Angélique Roireau-Laliberté (1800-1894), veuve d'Antoine Birs [Birtz]-Desmarteau, vient de mourir. Elle a été inhumée à Saint-Hyacinthe le 6 septembre 1894, âgée de presque 94 ans.

Nos dernières excursions à Genève ont été celles de Ferney et de Coppet. Voltaire a vécu 25 ans à Ferney et le château qu'il habitait est occupé par un homme riche qui l'a acheté. Il a réuni dans deux pièces du rez-de-chaussée nombre d'objets ayant appartenu à Voltaire, des tableaux, des meubles, son lit, sa garde-robe, & &. Rien de luxueux, car il avait des goûts et des habitudes très simples. Pour vous autres, bonnes catholiques, le nom de Voltaire reste l'équivalent d'un représentant du Mauvais sur la terre. Pour ceux qui examinent les choses en dehors de l'idée sectaire, Voltaire, qui avait ses défauts et a sans aucun doute commis des actes répréhensibles, reste le plus grand écrivain qu'ait eu la France. La qualité dominante chez lui était le bon sens. Personne ne lui a jamais été supérieur, même égal, sous ce rapport, comme écrivain. Il combattait le fanatisme, surtout l'intolérance ecclésiastique qui écrasait tout. On lui a reproché ses mœurs, eh bien oui, il avait une maîtresse. Mais quelle chasteté de mœurs chez lui à côté des évêques Tressan, Lafitau, de Rohan, Tencin, Sesmaisons, Vauréal, Beauvilliers, et surtout Dubois²¹², en qui « tous les vices s'étaient donné rendez-vous. » Tous ces évêques aux habitudes honteuses se formaient de véritables harems et disputaient les belles femmes de la Cour aux nobles du temps. Voilà les gens qui trouvaient abominables que Voltaire ait une maîtresse ! Et ils attaquaient avec rage même les évêques honnêtes comme Fitz-James²¹³, évêque de Soissons, un homme irréprochable mais qui soutenait que l'on ne devait pas enlever les enfants des protestants dès l'âge de six ans pour les faire élever dans les couvents ; que les protestants étaient nos frères et que l'on ne devait essayer de les ramener que par la douceur et non par la persécution. Eh bien, ses collègues aux abominables mœurs l'attaquent avec fureur pour oser soutenir que l'on n'avait pas le droit, ni en religion, ni en morale, d'enlever un jeune enfant à ses parents.

212. Louis de La Vergne-Montenard de Tressan (1638-1712), évêque du Mans; Pierre-François Lafitau (1685-1764), évêque de Sisteron (Alpes-de-Haute-Provence); Louis-René de Rohan (1734-1803), évêque de Strasbourg; Pierre Guérin de Tencin (1680-1758), archevêque d'Embrun et de Lyon, primat des Gaules; René de Sesmaisons (?-1742), désigné évêque de Soissons; Louis-Guy de Guérapin de Vauréal (1688-1760), évêque de Rennes; François-Honoré-Antoine de Beauvilliers de Saint-Aignan (1682-1751), évêque de Beauvais; Guillaume Dubois (1656-1723), archevêque de Cambrai, cardinal.

213. François de Fitz-James (1709-1764), évêque de Soissons de 1738 à 1764.

À Coppet, nous avons visité l'ancien château Necker, ministre de Louis XVI et père de Mme de Staël. C'est une arrière-petite-fille de Necker qui possède encore la propriété. Le parc est considérable. Les appartements de Mme de Staël sont exactement comme ils étaient de son temps. La bibliothèque est importante. À côté de la chambre à coucher de Mme de Staël, on montre celle de Mme Récamier, sa grande amie, dont les costumes, comme ceux de ses amies Mme Tallien et Mme Roland, étaient passablement indiscrets et scabreux, car couvertes seulement de batiste très fine (en été), leurs formes se dessinaient parfaitement sous la légère enveloppe. Et, de chaque côté, le péplum était relevé un peu au-dessus du genou. On assure que Mme Récamier au moins est toujours restée irréprochable. J'avoue que j'ai mes doutes sous pareil costume.

Pour le sucre, que Casimir veuille bien m'envoyer ce qu'il trouvera le mieux, quand même ce ne serait pas le plus beau. Autant que possible, sucre sans grain s'il s'en fait encore.

Adieu, chère bonne petite belle-sœur, nièce, & &. Porte-toi bien et embrasse bien tout ton cher monde pour moi, à commencer par ma bonne sœur. J'espère qu'elle me dira bientôt comment elle est. Je t'embrasse mille fois²¹⁴.

L.A. Dessaulles



214. Dans une lettre de la même date (26 octobre 1894) à Caroline, LAD dit qu'il a maintenant son livre en main et il ajoute: «M. Torrey va le faire traduire en anglais. Je crois que les chances seront encore meilleures en Angleterre qu'ici.» Nous n'avons pas trouvé d'édition anglaise du livre de Dessaulles, mais une ébauche de traduction a été conservée dans les papiers Dessaulles. Voir BHVP, Ms 1479-2.

À Georges-Casimir Dessaulles²¹⁵

MMC, P010_A10,2

G.C. Dessaulles, écr

St-Hyacinthe, B.C.

Free – L.A.D., M.S.C.

8 rue des Moulins

31 octobre 1894

Mon cher Casimir²¹⁶,

Je t'adresse un exemplaire de mon étude sur le mariage et le divorce. L'ouvrage froissera naturellement les convictions de toutes celles qui m'aiment là-bas. Mais j'ai écrit en toute sincérité et après étude très sérieuse du sujet. Les contradictions de l'Église de siècle en siècle sur cette question sautent aux yeux. L'Église s'est emparée d'une institution qui ne lui appartenait à aucun titre. Le mariage est une institution essentiellement de droit naturel, puisqu'il est le moyen régulier de propagation de l'espèce. Et d'après l'Église elle-même, son essence gît uniquement dans le libre consentement des parties. Qu'y a-t-il de religieux dans ce consentement comme dans la consommation du mariage? L'Église ne s'est emparée de l'institution qu'au moyen de sophismes sans nombre et en s'appuyant de documents apocryphes: les *Fausse* *décrétales*. Autrefois, le prêtre était considéré comme ministre du sacrement de mariage comme de tous les autres. Aujourd'hui, les canonistes prétendent unanimement que le prêtre n'est pas le ministre du sacrement de mariage, que les conjoints seuls le sont, qu'ils en sont les auteurs et le produisent par eux-mêmes, et se l'administrent à eux-mêmes. Ce sacrement ne ressemble donc en rien aux autres puisqu'un juif ne pourrait certainement se baptiser lui-même, ni un prêtre s'administrer à lui-même le sacrement de l'Ordre. Le mariage n'est donc

215. Georges-Casimir Dessaulles (1827-1930), frère de LAD. Administrateur de la seigneurie Dessaulles à Saint-Hyacinthe, maire de la ville, député libéral et sénateur. Il avait fourni quantité d'argent à son frère avant le départ de ce dernier pour l'exil. Il semble bien que cette lettre de l'exilé à son frère soit la seule qui ait été conservée au cours de cette période. *DPQ*.

216. Cette lettre à son frère contient aussi un acrostiche, de la main de LAD, adressée à Fanny Leman. La grande amitié de Dessaulles et de Fanny tient son origine sans doute du fait que Dessaulles avait failli épouser Honorine Papineau, la mère de Fanny Leman. Voir *Mille amitiés*, p. 15.

F olâtre jeune fille à l'œil doux et limpide.

A ccepte les souhaits dont débordé mon cœur.

N e prête pas l'oreille à l'amitié perfide!

N on plus qu'aux vains désirs dont le monde est avide!

Y verrais-tu plaisir, tu tuerais ton bonheur!

pas un sacrement au sens propre du mot, d'autant plus qu'il ne réunit pas les trois conditions nécessaires d'un sacrement. J'élucide tout cela de mon mieux dans mon ouvrage.

Maintenant, vous trouverez peut-être que j'ai eu tort d'écrire sur ces sujets dans ma position. Mais il faut que je fasse quelque chose pour me soutenir ici. J'avais eu de grandes chances de réussite dans les inventions de Dion, s'il n'avait pas été aussi épouvantablement bête, refusant les plus belles chances de réussite et demandant toujours ce qu'il ne pouvait pas obtenir. Pendant des années, j'ai travaillé à la bibliothèque, ai compilé le bon commencement d'instruction générale que j'avais au Canada; ai écrit un ouvrage de longue haleine dont mon étude sur le mariage ne forme qu'un chapitre, et il faut bien que je tâche de tirer parti d'un travail qui remonte nullement à trente ans, car j'avais jeté les bases de mon grand ouvrage, qui représente au moins quatre forts volumes grand 8° longtemps avant de partir.

Mais j'ai décidé de ne pas mettre l'ouvrage (mon étude sur le mariage) en vente au Canada. Le clergé y est plus puissant que jamais et on m'y attaquerait avec rage. Et je ne pourrais pas même me défendre, car esclaves comme les journaux y sont du clergé, on ne voudrait pas même publier ma défense. Dans ces conditions, je n'avais qu'à m'abstenir. Aussi, voici les seules personnes auxquelles je l'adresse; toi, Béique, Guillaume Lamothe²¹⁷, Rouër Roy²¹⁸, [Edmond] Robillard, [Louis] Fréchette, Trottier et Legendre²¹⁹, de Québec. Il ne tombera donc pas dans les mains de la presse qui me serait hostile. J'espère avoir un peu de succès ici dans le parti républicain et cesser d'être à charge à ce pauvre Béique qui a été bien plus généreux pour moi que je n'aurais pu l'espérer.

217. Guillaume Lamothe (1824-1910), fils de Joseph-Maurice Lamothe et de Marie-Josephte Laframboise, a été directeur de la Poste à Montréal de 1874 à 1891. Époux de Marguerite de Savoye (Florence, Italie, 29 janvier 1850).

218. Rouër Roy (1821-1905), avocat de la Ville de Montréal, puis bâtonnier du Barreau de la province de Québec. *DBC*.

219. Napoléon Legendre (1841-1907), avocat, journaliste, romancier, un ami de Dessaulles de longue date. En août 1868, LAD se rend chez Legendre, à Québec, paroisse Saint-Jean-Baptiste. « Je trouve M^{me} Legendre avec un magnifique bébé [Eugène-St-Georges Legendre, né le 6 juillet 1868] et elle-même plus jolie que jamais. Legendre est mieux que je m'y attendais. » Lettre de LAD à sa femme, écrite de Québec, mercredi 19 août [1868]. Lettre 788, classée parmi les sans date. *DBC*.

J'embrasse Fanny, ma bonne sœur et tout notre cher monde de Saint-Hyacinthe.

Ton frère bien dévoué.

L.A. Dessaulles



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 762

8 rue des Moulins
26 avril 1895

Ma chère enfant,

Deux jours de beau temps m'avaient un peu remis sur farine, mais un retour de froid humide, hier, avec grains de pluie froide à tout instant, m'ont de suite remis comme dans les mauvais jours. L'irritation de la peau sur les reins, et surtout dans les aines est très vive avec douleurs intérieures. Je souffre terriblement depuis hier au soir et j'ai passé une nuit pénible. La saison est parfaitement abominable. Il reste toujours de la froidure dans l'air. Il y a trois jours, le soleil s'est couché rouge au-dessous de nuages rose vif. Cela annonce toujours de la chaleur. Le lendemain matin, avant-hier, il faisait très frais. Vers 4 h, le temps s'est réchauffé sous un peu de soleil, mais le soir le frais a repris et, ce matin, il n'y avait que 9 degrés avec gros vent et pluie froide. Ce temps me donne des frissons locaux autour du corps et il me faut faire un peu de feu. Sans cela, je gèle. À tout instant, j'ai faim²²⁰. Je ne fais presque que me soigner et ne me soulage guère. Tout dépend du temps. Beau soleil et temps calme, ça va assez bien. Vent frais et surtout pluie froide, je souffre abominablement.

J'espère que tous tes chers enfants sont bien maintenant et toi surtout dont ils dépendent de tant de manières. Tu es la cheville ouvrière de tout ce petit monde et conserve-toi bien pour lui.

Une grève des employés d'omnibus a eu lieu et s'est terminée ce matin. Ils ont gagné quelque chose. Les omnibus n'ont pas marché pendant

220. Symptômes du diabète, qui emportera Dessaulles en août 1895.

trois jours, sauf trois ou quatre lignes moins importantes, et cela jette un désaveu terrible dans la population. Plus de 300 000 personnes montent tous les jours en omnibus, et le dérangement est considérable pour ceux qui ont des courses d'un bout à l'autre de Paris.

Adieu, chère enfant. Porte-toi bien.

Je t'embrasse du fond du cœur.

L.A.D.



À Caroline Dessaulles-Béique
CHSH, CH120, lettre 766

8 rue des Moulins
S.d²²¹.

Ma chère enfant,

Voilà le grand départ qui arrive pour moi. Je vis depuis 19 ans dans le désespoir d'être séparé de ta bonne mère et de toi et je meurs de même. J'ai souffert moralement à peu près tout ce qu'un homme peut souffrir en fait de chagrin profond et inguérissable. Mais le chagrin que je t'ai causé est pire encore et je t'en demande sincèrement pardon. J'ai eu des mécomptes horribles. Deux fois au moins, et je pourrais dire trois, par la bêtise opiniâtre de Dion, j'ai perdu des affaires qui auraient assuré mon retour au Canada. Maintenant tout est fini pour moi et je n'ai plus qu'à vous demander pardon à tous des chagrins et des pertes que je vous ai causés. Un chagrin sans bornes pour moi est de n'avoir pu rembourser à ton excellent mari la somme considérable qu'il a dépensée pour m'aider. Il a agi envers moi avec une grandeur d'âme et une noblesse de sentiments que bien peu d'hommes possèdent.

221. « Ceci est la dernière lettre de mon grand-père. C'est la récapitulation de toutes les autres et la plus intéressante. Quelque chose comme un testament. A.B.C. » Cette note, accompagnant le manuscrit de dix pages, sans date, de Dessaulles, a été écrite par Alice Béique-Charton (1894-1986), petite-fille de LAD et épouse de Pierre Charton, homme d'affaires. Cependant, on pourrait supposer que Dessaulles a écrit ce « testament » en 1894 plutôt qu'en 1895. Parti de Montréal en 1875, il vit « depuis 19 ans dans le désespoir... » Cette lettre a déjà été éditée dans Louis-Antoine Dessaulles, *Écrits*, édition critique par Yvan Lamonde, BNM, 1994, p. 304-310.

Je ne puis faire autrement que de te parler d'une chose qui te sera pénible, mais après cinquante ans d'étude approfondie de ces questions, et après avoir lu les meilleurs ouvrages de controversistes catholiques, j'ai vu que leur système n'avait ni base historique ni base philosophique. Ils ne peuvent rendre compte de rien, ne peuvent rien expliquer, et la première vertu du chrétien est de croire sans comprendre. J'ai suivi les cours ecclésiastiques de la Sorbonne. Je voulais voir ce qu'on répondait aux constatations de la science moderne. Tout ce que ces professeurs disaient semble évident à celui qui n'entend qu'eux, mais leurs réponses sont pitoyables aux yeux de celui qui connaît les faits généraux de la création tels qu'ils sont. Quelquefois les malheureux s'enfermaient dans leurs propres raisonnements d'une manière navrante. Mais quoiqu'incapables de discuter un quart d'heure avec celui qui s'est mis au fait des origines, ils n'en traitent pas moins d'impie celui qui veut des raisons et non de purs sophismes qui ne tiennent pas debout. Je ne veux pas entrer en controverse avec toi, chère enfant, mais seulement te dire à quelles conclusions je suis arrivé après étude sérieuse des questions. Et ce que je leur pardonne le moins, c'est de jeter le doute et le chagrin dans les cœurs sur la mort de celui qui meurt sans voir le prêtre. Ils font de l'intimidation là où ils devraient faire de la charité. Je me rappelle de l'infâme sermon du supérieur Giband²²² au sujet de la mort de notre grand-oncle Louis-Joseph Papineau. La lettre que je leur ai écrite leur a fait honte et on a donné ordre de cesser les sermons. Le grand vicaire Trudeau, un autrement bon prêtre que Giband, regrettait profondément ce sermon. Qu'ont-ils à voir avec le for intérieur des gens ? Ils prétendent que chacun sera jugé après sa mort selon ses mérites. Eh bien qu'ils laissent donc faire le juge et qu'ils ne se mêlent donc pas de juger eux-mêmes ! Connaissent-ils tous les motifs déterminants des actes ou des opinions ? Jésus leur a dit : « Je ne suis pas venu pour juger. Il sera jugé par le Père céleste. » Quel droit ont-ils de se faire juges après cette parole ? Ta bonne mère, qui était pourtant bonne catholique, était indignée de ces jugements qu'elle appelait téméraires, et je l'ai souvent entendue dire : « Qu'ils les laissent donc s'arranger avec le bon Dieu ! » Voilà la religion bien entendue : ne pas se mêler de la conscience des autres, et ne pas parler damnation quand il ne devrait s'agir que de charité.

222. Antoine Giband (1824-1889), né à Vals (Haute-Loire), ordonné chez les sulpiciens en France en 1849. Vicaire à Notre-Dame de Montréal. DC.

Quand un homme est sincère dans ce qu'il croit et pense, il est jugé selon sa sincérité d'opinion et non d'après l'opinion de ceux qui le damnent parce qu'il ne pense pas comme eux. Ces gens-là ne font jamais attention à une idée pourtant bien simple. S'ils veulent m'imposer leur opinion – depuis qu'ils ne peuvent plus me brûler – je me retire. Et s'ils veulent raisonner, ils admettent mon droit de juger leurs doctrines. Dès qu'ils veulent convaincre, ils soumettent forcément leurs raisonnements à ma libre appréciation. Ils ne peuvent pas sortir de là. S'ils étaient conséquents avec eux-mêmes, ils ont leur saint Paul qui dit expressément aux Thessaloniciens : « Examinez bien tout et prenez ce qui est bon. » Tout homme a donc le droit d'examiner et de juger par lui-même. De quel droit vient-on nous refuser le droit d'examiner, après ce mot de saint Paul, qui est obligatoire pour eux ? Qu'ils laissent donc tranquilles ceux qui sont sincères dans leurs opinions et qui ont étudié ce qu'ils ne veulent pas étudier : les faits généraux de la nature qui est bien l'œuvre de Dieu et auxquels ils ne comprennent absolument rien !

Ne te tourmente donc pas sur mon sort à venir. Dieu ne peut juger que les intentions qu'il connaît et que les hommes qui le représentent – d'après eux-mêmes – ne peuvent pas connaître. Le clergé agit sans cesse d'après l'absurde raisonnement de saint Augustin au sujet du croyant et du non-orthodoxe. « Sans la foi, dit le grand sophiste, toutes les vertus sont inutiles. La vie tout entière de l'infidèle est un péché. Sa vertu est fausse. Ses mœurs, quoique pures, sont mauvaises. L'hérétique est essentiellement charnel et animal. Il est même difficile qu'il ne soit pas fornicateur et adultère, ivrogne, avare et empoisonneur. Toutes les vertus qui ne procèdent pas directement de la foi sont péchés, vices et crimes. Avec la foi au contraire quelques vertus, quoique mêlées d'imperfections et de faiblesses, conduisent à la vie éternelle. L'incrédule, quoique bienfaisant, juste, indulgent, tempérant, chaste, charitable ; et les vierges, les femmes et les veuves pudiques, mais infidèles, seront damnées. Point de justice sans la foi, sans le vrai culte du vrai Dieu. Fût-on un Fabricius, un Fabius, un Regulus, un Scipion, un Platon, un Pythagore, un Épaminondas, on n'est en fait qu'un hypocrite et un imposteur. Combien de gentils nourrissent ceux qui ont faim, vêtissent ceux qui sont nus, reçoivent les voyageurs, visitent les malades, consolent les prisonniers ? Beaucoup font toutes les œuvres de miséricorde. Et cependant ils ne seront pas sauvés, ils ne seront pas élus. Ils seront perdus, anéantis. »

Eh bien l'homme qui a pu loger dans aussi peu de lignes autant d'idées certainement fausses était un esprit essentiellement faux. Il ne savait faire de son Dieu qu'un être injuste. Un homme vertueux hors du système sera maudit, et un homme gardant des imperfections dans le système sera sauvé. N'est-ce pas blasphémer Dieu que de le représenter comme un être injuste ? Pourquoi demander aux hommes d'être justes les uns envers les autres, quand Dieu ne l'est pas vis-à-vis d'eux ? Pourquoi enfin être vertueux si on va au ciel avec des imperfections ? « Quelques vertus mêlées d'imperfections et de faiblesses », dit le grand sophiste !

Eh bien saint Justin avait dit tout le contraire. Et, il y a cinq ans, Léon XIII ne disait-il pas que ceux qui vivaient selon la morale, mais hors du catholicisme, avaient l'état d'esprit chrétien ? Il ne croit donc pas un mot des pitoyables sophismes de saint Augustin. L'essentiel est donc de vivre moralement. Pourquoi tant de prêtres ignorants disent-ils le contraire ? Au lieu d'attribuer tant d'injustices à Dieu : damner les hommes vertueux et bienfaisants en dehors du catholicisme, comment ces bons innocents ne sont-ils pas partis de la seule notion juste de l'espèce : que Dieu ne peut commettre une injustice ? Le vrai respect de Dieu, le simple bon sens, ne sont-ils pas là ? Les sophismes de saint Augustin et de nombre d'écrivains catholiques modernes sur l'inexorabilité de Dieu envers ceux qui ne sont pas catholiques ; leurs affirmations que Dieu donne sa grâce au criminel qui ne la mérite pas et la refuse à l'homme juste qui la mérite sont tout simplement des choses que ces esprits faussés ont ajoutées à la religion de Jésus qui ne demandait que la bonne volonté – c'est-à-dire la justice et la charité – pour être sauvé. Pour moi, je crois que Dieu ne peut pas punir l'infidèle bienfaisant et sauver le catholique vicieux. Ceux qui affirment cette monstruosité le blasphèment inconsciemment. Et les 99/100^e du clergé en sont là !

Ayez donc la foi intelligente, la confiance que Dieu est nécessairement plus juste que ses prêtres qui lui attribuent des crimes, car c'est un crime de punir un innocent, ou un homme vertueux, parce qu'il n'est pas catholique. Est-ce que les milliers de protestants, ou de Russes, ou de musulmans qui fondent des hôpitaux, des œuvres de bienfaisance pour les pauvres, des asiles pour les vieillards, ou les enfants abandonnés, seront punis de leurs bonnes œuvres au lieu d'en être récompensés ? Ces massacres de la justice ou de la vraie notion religieuse sont allés jusqu'à prétendre, à la suite de saint Augustin, le premier auteur de cette idée effroyablement fausse, que

les enfants morts sans baptême allaient en enfer. Depuis, saint Pierre Chrysologue a inventé les limbes et saint Thomas a adopté l'idée. Mais il est bien évident que l'enfant qui n'a pas pu pécher ne peut être coupable aux yeux de Dieu. Que les théologiens disent ce qu'ils voudront : « Sans la volonté il n'y a pas de péché. » Chrysostome leur a dit : « Prétendre que par le péché de l'un, l'autre devient coupable, quelle logique est-ce là ? » Et saint Bernard leur a dit : « Rien ne brûle en enfer que la volonté préméditée. » L'enfant naissant, qui n'a pas de volonté ne peut donc pas être puni. « Mais il a péché en Adam », dit le sophiste Augustin. Mais Adam, le pécheur, est au paradis, nous dit-on. Dieu aurait donc sauvé le coupable et puni les innocents de son péché ? Cela ne tient pas debout, car ce serait une injustice et il n'est pas capable d'en commettre une. Un homme en assassine un autre. Est-ce que l'on pend ses enfants après lui avoir fait grâce ? La justice humaine serait-elle donc supérieure à la justice divine ? Si saint Augustin a raison, il faut soutenir l'énorme paradoxe. Mais, disent certains théologiens forcés dans leurs derniers retranchements : « La justice de Dieu n'est pas la même que la nôtre. » Eh bien voyons ! S'il y a vraiment deux justices, c'est celle de Dieu qui devrait être la bonne. Eh bien non ! C'est la justice humaine qui pose en principe absolu que l'on ne doit jamais punir l'innocent pour le coupable, et c'est à la justice divine que les théologiens attribuent cette monstruosité ! Blasphémateurs donc, puisqu'ils attribuent une injustice, donc un crime, à Dieu !

Quelqu'un demandait au D^r Chalmers²²³, un homme d'un bon sens inflexible :

- Que deviennent les enfants morts sans baptême ?
- Je n'en sais rien, répondit-il, mais je suis sûr d'une chose, c'est qu'on peut les confier sans crainte à Dieu.

Eh bien cela n'est-il pas bien autrement évident *per se* que les énormités que l'on débite sur la punition des enfants qui n'ont pu pécher ? Idées erronées donc, et sophismes ineptes ! Il n'est pas plus vrai que Dieu damne

223. Thomas Chalmers (1780-1847), théologien écossais. Il laissa des écrits compatibles avec la pensée de Dessaulles : *La Révélation en harmonie avec l'astronomie moderne* (traduction de 1827). Il correspondait avec l'Institut de France. Ses œuvres, rassemblées par son fils après sa mort, forment 34 volumes.

le juste bienfaisant, à quelque culte qu'il appartienne, qu'il ne l'est qu'il damne l'enfant qui n'a pas péché. Ces prétentions sont évidemment dérogoires à sa justice, à sa bonté, et ceux qui les soutiennent sont des esprits faussés par les sophismes de saint Augustin.

Voyez donc l'inepte contradiction. Dieu est la justice infinie et il punit l'innocent à la place du coupable ! Et tous ces blasphémateurs, inconscients du Dieu qu'ils prêchent, traitent d'impies ceux qui ne veulent pas blasphémer avec eux !

Je vous en prie, tenez-vous donc dans le simple bon sens des choses, et ne croyez donc pas que ceux qui ne sont pas dans le catholicisme seront après leur mort [traités en] coupables. S'ils sont sincères, comment Dieu peut-il les punir ? Je sais bien que l'Inquisition condamnait l'erreur sincère, mais c'est précisément pour cela qu'elle reste la plus infâme institution de l'histoire puisqu'elle ne condamnait que des innocents. Et qu'appelait-elle l'erreur, sincère ou coupable à ses yeux ? Ne pas croire au catholicisme que Pascal et nombre d'autres controversistes admettent être indémontrable par le raisonnement. Un prêtre instruit a été forcé de m'admettre cela, il y a quatre ans. Mais un prêtre ignorant n'hésitera pas à affirmer que le raisonnement suffit à convaincre.

À propos des hommes qui, après 30 ou 50 ans d'étude, ont modifié leurs opinions religieuses, dites donc tout simplement comme le D^r Chalmers : « Confions-les sans crainte à Dieu. » Les hommes qui affirment que Dieu punit l'enfant innocent méritent-ils bien confiance quand ils affirment que Dieu punit la justice, la vertu, la bienfaisance, la charité, chez l'homme fait non orthodoxe ? Je ne prêche ici que le simple bon sens en religion et en morale, et c'est toujours dans le bon sens qu'est la vérité.

Adieu. Ton père.



Annexe

Lettre de Jeanne de la Rivagerie¹
[à Caroline Dessaulles-Béique]
CHSH, CH120, lettre 767

[Paris, 2 décembre 1895]

Chère Madame,

Ne recevant pas de vos nouvelles depuis la mort² de ce bon M. Dessaulles, je pense que vous n'avez pas reçu la lettre que je vous ai écrite au mois de septembre dernier, à mon retour des bains de mer; j'attendais toujours, espérant quelques mots de votre part; mais la distance qui nous sépare est si grande qu'il peut se faire que nos missives soient égarées: quant à celle-ci je vais l'adresser à M. Béique avec l'espoir qu'elle vous parviendra.

Je disais donc que le 1^{er} août, avant de quitter Paris, je suis allée dire adieu à votre bon père: il était si oppressé et si nerveux que j'ai demandé si on lui donnait une potion calmante; sur la réponse affirmative du cher malade, j'ai pensé que ce malaise ne durerait pas longtemps, il était très

-
1. Jeanne Viète de la Rivagerie (1860-1946), amie de Dessaulles, née à Verdun (Meuse) le 23 novembre 1860, épouse (Paris, 18 avril 1896) Louis-Adolphe-Gaston Lefebvre, avocat à Versailles, veuf de Louise-Éléonore Assailly et fils d'Auguste-François-Émile Lefebvre et d'Adèle-Marie-Joséphine Hurez. AP, acte 262 des mariages du 16^e arrondissement pour l'année 1896. Présents à ce mariage: Xaveline Huart, mère de Jeanne; le comte Arthur-Henri d'Anglemont, son futur beau-père; Georges-Jean-Victor Haussmann (1847-1902), avocat au Barreau de Versailles, bâtonnier, député de Seine-et-Oise et cousin du baron Haussmann. Contrat de mariage, 15 avril 1896, devant M^e Ernest-Charles Poletnich, notaire à Paris. ANF, Étude XXV. Elle est décédée à Versailles le 4 décembre 1946.
 2. Le décès de Louis-Antoine Dessaulles est consigné dans l'état civil de Paris: «L'an mil huit cent quatre vingt quinze, le cinq août, à quatre heures du soir, acte de décès de Louis Dessaulles, âgé de soixante dix sept ans, sans profession, né au Canada (Amérique), demeurant rue des Moulins 8, décédé hier matin à dix heures, faubourg Saint Denis 200; fils de (*sans renseignements*), veuf de Catherine Thompson... » L'adresse où est décédé Dessaulles est le 200, rue du Faubourg Saint-Denis. C'est la Maison municipale de santé ou Maison Dubois; depuis 1959, l'Hôpital Fernand-Widal, près de la gare du Nord. AP, acte d'état civil n° 3574 du 10^e arrondissement, année 1895.

abattu, mais cependant il a pu me dire quelques mots et je l'ai quitté avec l'espérance de le revoir encore à mon retour ; mais hélas ! trois jours après, il n'était plus de ce monde !

J'ai pleuré avec vous, croyez-le, car nous aimions tous ce bon et cher M. Dessaulles et nous l'admirions souvent, et malgré son âge il était courageux et ne se plaignait jamais ; puis lorsqu'il venait passer une soirée près de nous, avec quelle joie il parlait de sa chère Caroline, de cette chère fille qu'il aimait tant ! Cette séparation lui était si dure !

Jusqu'ici, il m'a été impossible d'aller porter quelques fleurs sur sa tombe que je savais être à Pantin³. Mais il y a deux jours, j'ai pu me rendre au cimetière avec des amies qui, elles aussi, ont leurs chers parents là-bas, et c'est avec une profonde douleur que j'ai vu cette tombe complètement abandonnée ; les ordres que vous avez sans doute donnés n'ont pas été exécutés ; un morceau de bois est planté en terre et soutient un petit écriteau portant le nom et l'âge de votre cher père, et c'est tout...

Des pas sont marqués sur la terre et cette pauvre tombe abandonnée au milieu des autres fait mal à voir : un simple entourage en bois ou en fer suffit bien, mais au moins on peut mettre des fleurs. J'irai prendre du lierre sur la tombe de mon père bien-aimé et ainsi la tombe de ce bon M. Dessaulles aura toujours de la verdure. J'ai mis des pensées et des primevères, des violettes et des roses, et mes amies qui vont tous les mois à Pantin, m'ont promis que, chaque fois, elles porteraient des fleurs à ce cher disparu.

N'ayant ni l'adresse de Mlle Smith, ni celle de Mme Maertens, je ne sais quels sont les ordres que vous avez donnés ? En tout cas, chère Madame, je me mets à votre entière disposition pour tout ce qu'il y aura à faire. Si vous n'avez pas un marbrier déjà retenu, le nôtre fera les choses aussi simples que vous le désirerez. La simplicité est toujours ce qu'il y a de mieux.

3. Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895) a été inhumé au cimetière de Pantin, 164, avenue Jean-Jaurès, au nord-est de Paris. Registre d'inhumation 2331 ; concession perpétuelle 43 ; H3C-1895, de la division I, ligne 16, tombe 5. Aucun monument ne subsiste portant son nom, mais un arbuste de houx aux fruits rouges y a pris racine, fièrement.

Ma mère⁴ garde déjà la chambre, l'hiver commençant à se faire sentir, elle ne doit plus sortir. Je la soigne de mon mieux, espérant la conserver encore pendant de longues années. Quant à ma sœur Gabrielle, son état de santé laisse toujours beaucoup à désirer. Elle vient d'être souffrante et j'ai passé plusieurs nuits à son chevet. L'anémie la terrasse et jusqu'ici rien n'a pu lui rendre la santé; elle va suivre une autre médication et nous avons l'espoir de la voir se remettre.

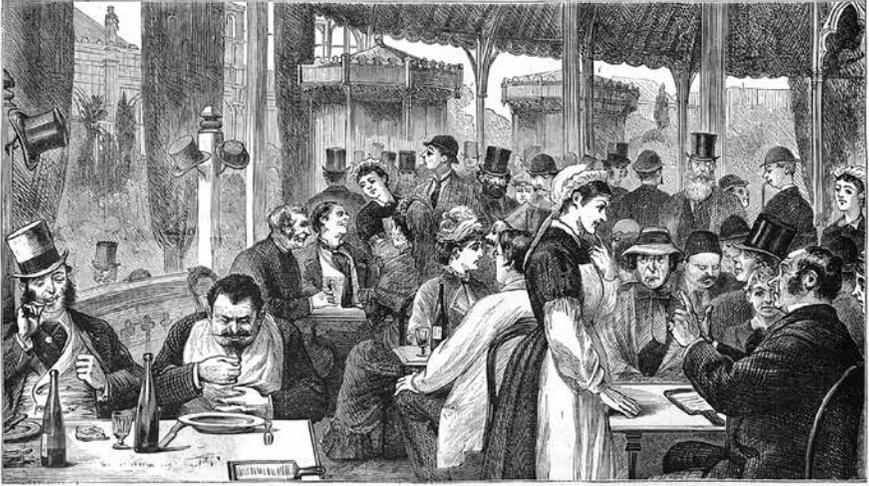
J'espère, chère Madame, que bientôt nous recevrons de vos nouvelles et qu'elles seront bonnes. Maman me charge de toutes ses amitiés pour vous et M. Béique, et Roger⁵ vous présente ses hommages respectueux; quant à moi, je vous prie de croire, chère Madame, à mes meilleurs sentiments.

Jeanne de la Rivagerie

Paris, 2 X^{bre} 95
16, rue de Passy
(Changement d'adresse)



-
4. Xaveline-Joséphine-Euphrosine Huart (1835-1899), née à Rocroi (Ardennes), fille de Valentin-Hippolyte Huart, boulanger, rue de Bourgogne, et de Joséphine Dutart. Petite-nièce de Gaspard Monge (1746-1818), mathématicien célèbre. Elle a épousé 1° Adolphe-Hyacinthe Viette de la Rivagerie (1828-1881), à Montrouge, Hauts-de-Seine, le 14 juillet 1859; 2° Arthur-Henry Lambin d'Anglemont (1821-1898), à Paris, le 13 juin 1896, lors d'une cérémonie plutôt insolite, selon l'officier de l'état civil: « Un certificat médical ayant été délivré par un médecin de Paris, constatant que la dame Huart est dans l'impossibilité absolue de sortir de sa chambre, nous [nous] sommes transportés au domicile de ladite dame Huart [16, rue de Passy], que nous avons trouvée malade de corps mais saine d'esprit et d'entendement, laquelle nous a requis de procéder à la célébration de son mariage, que nous avons prononcé après avoir fait ouvrir les portes de sa maison. » AP, acte n° 422 des mariages du 16^e arrondissement de Paris. Veuve, elle est décédée le 3 avril 1899 aux Lilas, 35, avenue du Rond-Point, dans la maison du comte d'Anglemont, son second mari. Archives départementales de Seine-Saint-Denis, acte n° 53 des décès de l'année 1899.
5. Roger-Hyacinthe-René Viette de la Rivagerie (1875-1948), dernier enfant de la famille.



LE BOUILLON DUVAL DANS LE PARC DU CHAMP-DE-MARS.

Le bouillon Duval dans le parc du Champ-de-Mars



La tombe de Dessalles
au cimetière de Pantin



Dernière demeure
de Louis-Antoine Dessalles
8 rue des Moulins à Paris



Maison municipale de santé où est décédé Louis-Antoine Dessalles



L'honorable L.-A Dessaules
et sa famille
William Notman (1826-1891)
1862, 19^e siècle
I-2326 © Musée McCord

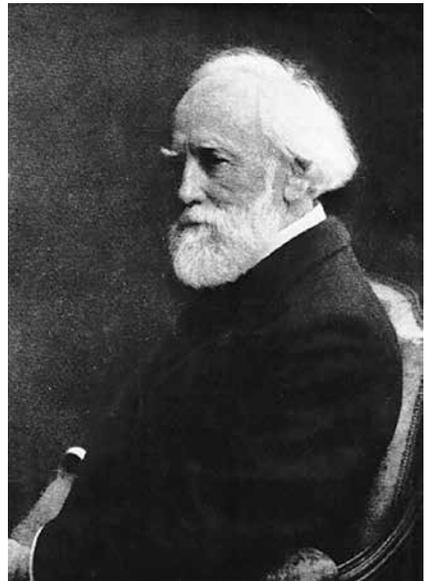


Caroline Dessaules à 23 ans
Quatre-vingts ans de souvenirs, hors-texte

Frédéric-Liguori Beïque, Montréal, 1910
Photographie William Notman & Son
1910, 20e siècle
II-179026
© Musée McCord



L.-A. Dessaulles vers 1880,
Bibliothèque historique de la Ville de Paris,
fonds Dessaulles, MS 1479-1, p. 58.



Charles Dion
Source: Société d'histoire
de la seigneurie de Chambly



L.-A. Dessaulles, vers 1894,
Bibliothèque historique de la Ville de Paris,
fonds Dessaulles, MS 1479-1, p. 60.

Index

A

Abadie, 104
Adam, 74, 235
Alexandre VII, pape, 117, 118
Allain-Targé, Henri, 146
Ambroise, saint, 211
Annat, François, jésuite, 115
Antoine de Padoue, saint, 188
Archambault, Misaël, 104
Augier, Émile, 213
Augustin, saint, 211, 233, 234, 235, 236

B

Balzac, Honoré de, 110, 212
Bardy de Fourtou, Oscar, 52
Barnard, 121
Bartholdi, Auguste, 53
Bastie, François Royer de la, 170
Beaudry, Alexina, 173, 180
Beaudry, Emma, 158, 164, 173, 180
Beauregard, Mme de, 166, 167, 168
Beausoleil, 143
Beauvilliers de Saint-Aignan, François-Honoré-Antoine de, évêque, 226
Beckx, Pierre-Jean, jésuite, 122, 123
Béique, Alphonse, 109, 147
Béique, Caroline, 193, 194, 223
Béique, Frédéric-Auguste (Freddy), 187

Béique, Frédéric-Liguori, 136, 143, 162, 183, 184, 185, 186, 210, 217, 229, 237, 239
Béique, Louis-Joseph, 25
Bellanger, Marguerite (*Louise*), 128
Bernard, saint, 235
Berryer, Pierre-Antoine, 53
Bétolaud, Alexandre, 210
Bischoff, Carl Gustav Christoph, 100
Blondel, David, 78
Boileau, 167
Bona, Giovanni, cardinal, 118
Bonald, M. de, 75, 76
Bonaparte, Louis-Napoléon, 96, 97
Bonaparte, Lucien, 213
Bonaparte, Victor Napoléon, 96
Bonnat, Léon, 213
Bonnechose, Henri de, cardinal, 135
Bonnet, François, 165, 166
Bonnet, François-Claude, 166
Bonnet, Mlle, 167
Bonnière, Dr, 65
Bontoux, Paul-Eugène, 144
Bord, Antoine, 151
Bordas-Demoulin, Jean, 78
Bossuet, Jacques-Bénigne, évêque, 79, 115, 116
Boucher de Boucherville, Charles-Eugène, 27, 107

Bou langer, Georges, 165, 196
 Bourgeois, Louis-Alexis, dit l'abbé, 72, 73
 Braschi, Giovanni Angelico, 118
 Broca, Dr Paul, 88, 125
 Brodeur, Dr Azarie, 132
 Broglie, Albert, 4^e duc de, 54
 Brush, Charles Francis, 137, 138, 205
 Bureau, Mme, 154, 180
 Buxhoeveden, Caroline McKnight, comtesse de, 177, 197

C

Carme jane, Mme de, 160
 Carpentier, Jules, 147
 Carrel, Armand, 212
 Cartier, George-Étienne, 108
 Cassagnac, Paul de, 67, 96, 97, 153
 Cavour, Camillo, 168
 Chalmers, Thomas, 235, 236
 Chambrun, comte de, 201
 Charles VII, 112
 Charles VIII, 112
 Charles IX, 113
 Chateaubriand, François-René, vicomte de, 55, 211
 Chennevières-Pointel, Charles-Philippe de, 54
 Cherubini, Luigi, 33
 Chesnelong, Pierre-Charles, 202
 Chevreau, Mlle, 221
 Chickering, 151
 Chrysostome, saint, 211
 Colomb, Christophe, 75
 Condé, Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de, 113
 Condé, Louis II de Bourbon, 4^e prince de, 114, 116
 Coorhn (Dr Rochon), 65
 Cottu, Henri, 206
 Courier, Paul-Louis, 211
 Cuvier, Georges, 110

D

Daubrée, Gabriel-Auguste, 98
 Delavigne, Casimir, 110
 Demidoff, comtesse Nicolas, 111
 Depretis, Mme, 168
 Desmarteau, Mme, 225
 Dessaulles, Alice, 158
 Dessaulles, Emma, 221, 225
 Dessaulles, Frances (Fanny), 158
 Dessaulles, Georges-Casimir, 227, 228
 Dessaulles, Henri, 189
 Dessaulles, Henriette, 53, 158
 Dessaulles, Louis-Antoine, 165, 191, 205, 224, 230, 237, 238
 Dessaulles-Béique, Caroline, 238
 Didon, Henri, 124
 Dion, Charles, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 150, 151, 159, 160, 169, 170, 172, 175, 187, 194, 195, 198, 203, 209, 229, 231
 Dominiquin, peintre, 112
 Dorion, 147
 Dorion, affaire, 136
 Doutre, Joseph, 81, 147
 Dubois, Guillaume, cardinal, 226
 Ducharme, 32, 90
 Ducondu, Mme, 24
 Dumas, Alexandre, 212
 Dupanloup, Félix, évêque, 42, 55
 Duval, bouillon, 181, 183, 184
 Duval, Dr Mathias, 125

E

Edison, Thomas, 137, 138, 150, 151, 175
 Eiffel, Gustave, 206

Épaminondas, 233

Eusèbe de Césarée, évêque, 74, 76

F

Fabius, 233

Fabre, Hector, 196, 214

Fabricius, 233

Fénelon, 115

Ferrata, Domenico, évêque, 202

Fitz-James, François de, évêque, 226

Flaxland, Gustave, 151

Fleury, Claude, 116

Floquet, Charles, 165

Fontane, Marius, 206

Franchi, Alessandro, cardinal, 42

François I^{er}, 112

François II, 113

Fréchette, Louis, 229

G

Galles, prince de, 68, 85

Gambetta, Léon, 52, 145, 146, 153, 212

Garibaldi, Giuseppe, 168

Gaudry, Albert, 98

Geneviève, sainte, 155, 156

Geoffroy Saint-Hilaire, Étienne, 110

Gerbert d'Aurillac, pape, 83

Giband, Antoine, 232

Gil, 133

Girardin, Émile de, 97, 212

Girardin, Mme de (Delphine Gay), 211

Gordon, Mme, 107

Gramme, Zénobe, 138

Gramont, Agénor, duc de, 129

Granier, Paul, 67

Grégoire de Nysse, 76

Gresset, Jean-Baptiste, 109

Grignan, comtesse de, 116

Grisi, Giulia, 110

Grisolles, demoiselles, 188

Guéymard-Lauters, Pauline, 90, 91

Guizot, François, 212

Guyon, Dr Jean-Casimir-Félix, 174

H

Hart, Théodore, 136

Hawley, Joseph-Adolphe, 81, 133, 134, 141

Henri II, 113

Henri III, 113

Henri IV, 113, 176

Henry, Émile, 219

Hercule, 112, 119

Herz, Cornelius, 206

Heye-Polfiet, A., 36

Huet, Pierre-Daniel, évêque, 115

Hugo, Victor, 128, 152, 153, 212

Humbert I^{er}, 167, 168

I

Ignace de Loyola, 103, 171

Innocent III, pape, 84, 124

Innocent X, pape, 117

J

Jarvis-Conklin, Maison, 214

Jérôme, saint, 211

Jeseus-Christna (Krishna), 77

Jésus, 74, 76, 77, 78, 91, 188, 234

Jésus-Christ, 77

Jézabel, 52

Jiménez de Cisneros (Ximenès), Francisco, cardinal, 84

Joly de Lotbinière, Henri-Gustave, 107

Josué, 76

Jozon, Paul, 120
Justin, saint, 234

K

Kauser, Joseph Stephan, 163
Khéphren, 74
Kneipp, Sebastian, 225

L

Labelle, Mme, 33
Labiche, Eugène, 213
Lachaise, Père, 115, 116
Lafitau, Pierre-François, évêque, 226
La Folie, Mme, 29
Laframboise, Amélie, 25
Laframboise, Maurice, 28, 80
Lainez, Jacques, jésuite, 171
Lamartine, Alphonse de, 152, 211
Lamothe, Guillaume, 229
Langrand-Dumonceau, affaire, 145
Laplace, Pierre-Simon, marquis de, 110
Laranja, Innocencia Ferreira Barbosa dit, 210
Larocque, Joseph, évêque, 171
Laurier, Wilfrid, 26
La Valette, cardinal, 114
La Vallière, duchesse de, 115
Law, John, 144
Leduc, 174
Legendre, Napoléon, 229
Legouvé, Ernest, 212
Legrus, 140
Leman-Dessaulles, Fanny, 150, 158, 164, 221, 224, 230
Lemoine, John, 212
Lenoir, 94, 96, 124
Lenoir, Mme, 124
Léon X, pape, 117

Léon XIII, pape, 42, 234
Léonard de Vinci, 188
Lesseps, Ferdinand de, 207
Lesseps, Ferdinand et Charles de, 206
Le Tellier, Michel, jésuite, 114, 115
Letellier de Saint-Just, Luc, 25, 27
Linné, Carl von, 126
Louis, saint (Louis IX), 34, 35
Louis X, 83
Louis XI, 112, 210
Louis XII, 112
Louis XIII, 113, 114
Louis XIV, 111, 114, 119, 144, 176
Louis XV, 111
Louis XVI, 176, 227
Louis-Philippe I^{er}, 122, 156, 157, 211
Louvois, marquis de, 114
Luxembourg, François-Henri de Montmorency, duc de, 116
Luys, Dr Jules-Bernard, 174

M

Mackenzie, Alexander, 109
Maertens, Mme, 238
Magellan, Fernand de, 75
Maidalchini, Olimpia, 117
Maintenon, Mme de, 114, 115
Malebranche, Nicolas, 115
Manoir, comtesse du, 166, 167
Marianne, François-Auguste-Ferdinand, 74
Maxim, Hiram, 137
Mazarin, cardinal, 114
McKinnon, Mlle, 161, 187
Ménès, 74
Mérimee, Prosper, 128
Métivier, Dr Moïse-Martin, 173, 177
Meunier, Stanislas, 98

Michelet, Jules, 110, 212
 Mirafiori, comtesse de, 167, 168
 Miribel, Joseph de, 146
 Moigno, François-Napoléon-Marie, abbé, 76
 Molière, 116
 Monier, 30, 41
 Monniot, 30, 31
 Monsabré, Jacques, 91, 124
 Montagu, Auguste-Louis-César, marquis de, 94, 95, 96, 124
 Montalembert, Charles de, 119
 Montespan, marquise de, 116
 Morellet, 214
 Morison, Mme, 193
 Mortillet, Gabriel de, 72, 73
 Murillo, Bartolomé Esteban, 187, 188
 Musset, Alfred de, 212

N

Napoléon I^{er}, 156, 176, 213
 Napoléon III, 156, 168
 Necker, Jacques, 227
 Ney, Michel-Aloys, maréchal, 129

O

Oberndorfer, banquier, 207
 Orange-Nassau, prince d' (Guillaume III), 116

P

Panizzi (*Ricrozzi*), Antonio, 128
 Papineau, Amédée, 68, 196
 Papineau, Augustin-Cyrille (Auguste), 48, 110, 173
 Papineau, Casimir-Fidèle, 104
 Papineau, Joseph-Godfroy, 36
 Papineau, Louis-Joseph, 232

Papineau, Louis-Joseph, (fils d'Amédée), 195, 196
 Papineau, Marie, 225
 Paquet, Étienne-Théodore, 131
 Pascal, Blaise, 79, 236
 Paul, saint, 233
 Péan, Dr Jules, 173
 Perrault, Joseph-Xavier, 70, 71, 72
 Persigny, Victor de, 129
 Petit, Georges, 211
 Philippe IV, 119
 Philippe d'Orléans, régent, 144
 Pie VI, pape, 78, 118
 Pie IX, pape, 26, 42, 98, 118
 Pierre Chrysologue, saint, 235
 Platon, 233
 Plessis, Louis-Antonin, 190
 Poul, Mme de, 219
 Procktor, Dr, 215, 216, 217
 Proudhon, Pierre-Joseph, 211
 Puskás, Tivadar (Théodore), 140
 Pythagore, 233

Q

Quatrefages de Bréau, Jean-Louis Armand de, 97
 Quinet, Edgar, 110

R

Rachel, Élisabeth Rachel Félix, dite Mlle, 110
 Racine, Bonaventure, 118
 Racine, Jean, 116
 Rainville, 197
 Rainville, Mme, 197
 Raphaël, peintre, 187, 188
 Raymond, Joseph-Sabin, 171
 Récamier, Juliette, Mme, 212, 227

Regulus, 233
 Reinach, Jacques de, 206
 Richelieu, cardinal, 113, 114
 Rivagerie, Gabrielle Viette de la, 185, 210, 239
 Rivagerie, Gaston Viette de la, 210
 Rivagerie, Jeanne Viette de la, 161, 237, 239
 Rivagerie, Mme de la, 161, 165, 166, 178, 185
 Rivagerie, Roger Viette de la, 239
 Robillard, Dr Edmond, 195, 199, 229
 Robillard, Mme, 199
 Robitaille, Théodore, 108
 Rochefort, Henri, 212
 Rohan, Louis-René de, évêque, 226
 Roland, Marie-Jeanne, Mme, 227
 Rossini, Gioachino, 33, 90
 Rothschild, 144
 Rouher, Eugène, 97
 Rousseau, Jean-Jacques, 156
 Roy, Adolphe, 80
 Roy, Rouër, 229

S

Sand, George, 212
 Sandeau, Jules, 212
 Sardou, Victorien, 213
 Sarrazin, 194, 198, 203, 204, 205, 206, 208, 209, 214, 215, 216, 217
 Sarrazin, Mlle, 221
 Savage et Lyman, 80
 Say, Léon, 146
 Scipion, 233
 Senécal, Louis-Adélarde, 139, 140
 Sesmaisons, René de, évêque, 226
 Sévigné, marquise de, 116
 Sheldon, 216

Siemens, Werner von, 141, 142
 Simpson, 216
 Sixte-Quint, pape, 116
 Skertchly, Sydney Barber Josiah, 73
 Smith, Odile-Alphonsine, 161, 162, 238
 Solignac, Louis, 139
 Soufflot, Jacques-Germain, 156
 Spaul, Bernard A., 215, 216
 Staël, Germaine, Mme de, 211, 227
 St-Julien, Clotilde, 107
 Storrow, Mme, 178
 Sylvestre II, pape, 83

T

Taché, Louis, 165
 Tallien, Thérèse, Mme, 227
 Tencin, Pierre Guérin de, évêque, 226
 Thibaudeau, 143
 Thibaudeau, Rosaire, 25
 Thiers, Adolphe, 52, 108, 110, 153, 212
 Thomas, saint, 235
 Thompson, Alexina, 193
 Thompson, Célanire, 192, 193
 Thompson, Emma, 190
 Thompson, Napoléon, 89, 110
 Thompson, Zénaïde, 190
 Thompson, Zéphirine, 191, 193
 Tintoret, le, peintre, 187
 Torrey, Edward Strong, 220
 Tressan, Louis de La Vergne-Montenard de, évêque, 226
 Trottier, 229
 Trudeau, Alexina, 191
 Trudeau, Émiliane, 164, 173, 180, 191
 Trudeau, Louisa, 164, 173, 174, 180, 189, 191, 192, 225
 Truteau (Trudeau), Alexis-Frédéric, 77, 232

Turcotte, Dr Magloire, 104
 Turenne, Henri de La Tour d’Auvergne,
 vicomte de, 114, 116
 Turinaz, Charles-François, évêque, 201

U

Urbain VIII, pape, 113

V

Vacquerie, Auguste, 128
 Van Acker, 24
 Van Dyck, Antoine, 187
 Vasson, de, 165, 166, 167
 Vauréal, Louis-Guy de Guérapin de,
 évêque, 226
 Veillot, Louis, 206
 Viard, Alexis dit Victor, évêque, 91, 92

Victor-Emmanuel II, 167, 168
 Vierge, Sainte, 35, 188
 Vieux Bois, 159
 Vigny, Alfred de, 110
 Voltaire, 98, 109, 156, 226

W

Webb, Malcolm Graham, 159, 163, 167,
 168, 170, 196, 209, 214, 215, 216
 Webb, Mme, 160, 161, 214, 216, 217, 220,
 221, 223, 225
 Weiss, Jean-Jacques, 146
 Worth, Charles Frederick, 43
 Würtele, Jonathan Saxton Campbell, 131,
 132
 Würtele, Mme, 132

CULTURES QUÉBÉCOISES

dirigée par
Yvan Lamonde et Michel Lacroix

Pendant plus de 15 ans, sortir de sa chambre d'exil pour assister au foisonnement et à l'exubérance. C'est ce que vit l'essayiste anticlérical Louis-Antoine Dessaulles à Paris entre 1878 et 1895. Sa correspondance fait voir à la fois la vie quotidienne du logement et des repas à quelques sous et les déploiements festifs des 14 juillet et des expositions universelles. Personnage balzacien, Dessaulles essaie de se refaire une réputation et une fortune en se jetant sans moyen dans des inventions qui disent l'effervescence de Paris et de l'époque. Mais comment illuminer un exil, la solitude, sans être aveuglé ?

Grâce à GEORGES AUBIN, le Québec dispose dorénavant de la publication des écrits de nombreux patriotes et surtout de l'immense correspondance de Louis-Joseph Papineau. Avec Renée Blanchet, il a rendu possible un renouveau des études sur Papineau et sur les rébellions de 1837 et 1838.

Spécialiste de l'histoire des idées, de l'Institut canadien de Montréal et de la laïcité, YVAN LAMONDE, qui a publié un choix des *Écrits* de Dessaulles, a reçu le Prix du Gouverneur général pour sa biographie de cette figure haute en couleurs du XIX^e siècle.

Illustration (couverture avant) : *L'entrée principale de la salle d'exposition à l'Exposition de Paris (Exposition universelle) de 1878*, iStockphoto

Photographie (couverture arrière) : *L'hon. L. A. Desaulles et sa famille, Montréal, QC, 1862* William Notman (1826-1891) 1862, 19^e siècle I-2326
© Musée McCord

Histoire

ISBN 978-2-7637-4659-3

Presses de l'Université Laval
www.pulaval.com